

ANDERS ALS DIE ANDERN!
(§175)
EIN SOZIAL-HYGIENISCHER FILM



LES ALTÉRITÉS DANS L'ESPACE GERMANOPHONE
DU MOYEN ÂGE AU XXI^e SIÈCLE

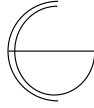
ACTES DU 54^e CONGRÈS DE L'AGES

DELPHINE CHOFFAT, LAURENT DEDRYVÈRE, PATRICK FARGES,
LUCRÈCE FRIESS & ÉLISA GOUDIN-STEINMANN (DIR.)

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

LES ALTÉRITÉS
DANS L'ESPACE GERMANOPHONE
DU MOYEN ÂGE AU XXI^e SIÈCLE.

ACTES DU 54^e CONGRÈS
DE L'AGES



LES ALTÉRITÉS
DANS L'ESPACE GERMANOPHONE
DU MOYEN ÂGE AU XXI^e SIÈCLE.
ACTES DU 54^e CONGRÈS
DE L'AGES

Delphine Choffat, Laurent Dedryvère,
Patrick Farges, Lucrece Friess,
Élisa Goudin-Steinmann (dir.)

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

Les altérités dans l'espace germanophone du Moyen Âge au XXI^e siècle.
Actes du 54^e congrès de l'ages
Collection Études germaniques, num. I.
Première édition : décembre 2025



Image de couverture :

© Gottfried Kirchbach, illustration pour le film *Anders als die andern*
(Différent des autres, réalisation Richard Oswald), in *Lichtbild-Bühne*, 1919,
DFP – Deutsches Filminstitut & Filmmuseum / Bildarchiv.

© Les auteurs, 2025

© Éditions Orbis Tertius, 2025

© Emmanuel Le Vagueresse (traduction du poème *Al idioma alemán* de Borges)

Tous droits réservés.

Toute utilisation ou reproduction,
en tout ou en partie, sous quelque forme que ce soit,
est interdite sans le consentement écrit de l'éditeur.

ISBN : 978-2-36783-457-3

info@editionorbis Tertius.com

www.editionorbis Tertius.com

Imprimé sur les presses de Dicolorgroupe
Saint-Apollinaire, Bourgogne, France

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

LES ÉTUDES GERMANIQUES ET LA QUESTION DES ALTÉRITÉS :
GENÈSE D'UN OBJET DE RECHERCHE

*Delphine Choffat, Laurent Dedryvère, Patrick Farges,
Lucrèce Friess, Élisabeth Goudin-Steinmann*

11

PREMIÈRE PARTIE ETHNICITÉS

CHANGER D'ANCÊTRES :

RÉFLEXIONS TRANSCULTURELLES SUR L'AFFILIATION ETHNIQUE
EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE

Pierre de Trégomain

35

LES *LETTONS* DE GARLIEB MERKEL,

PERSPECTIVES COSMOPOLITIQUES SUR LE SERVAGE
À L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Anne Sommerlat-Michas

59

L'ETHNOGRAPHIE DANS LA MONARCHIE DES HABSBOURG,
SCIENCE IMPÉRIALE ? ADOLF STRAUZ ET JÁNOS ASBÓTH,
ETHNOGRAPHES DE LA BOSNIE (1880-1900)

Laurent Dedryvère

87

AUTRES, SEMBLABLES ET ENNEMIS

DANS LES SOUVENIRS DE SOLDATS ALLEMANDS DE 1870

Pascale Cohen-Avenel

113

ÉTUDIANTS ÉTRANGERS EN RDA :

RENCONTRES AVEC L'ALTÉRITÉ

Clémence Andréys & Myriam Renaudot

141

DEUXIÈME PARTIE
ÉTUDES DE GENRE

- ALTERITÄT UND GENDER:
DIE STAATSANGEHÖRIGKEIT DEUTSCHER FRAUEN
IN FRANKREICH NACH DEM ERSTEN WELTKRIEG
Axel Dröber 163
- LE DIFFÉRENTIALISME DE LAURA MARHOLM :
UN USAGE IDÉOLOGIQUE DES SCIENCES POUR PROUVER L'ALTÉRITÉ
ENTRE LES SEXES
Alexia Rosso 183
- ATTAQUER L'ADVERSAIRE :
LES APPELLATIFS DANS LES DÉBATS AU BUNDESTAG ALLEMAND
Lucia Schmidt 205
- ALTÉRITÉ ET VIOLENCE SEXUELLE
CHEZ EDOUARD LOUIS ET ANTJE RÁVIK STRUBEL
Ralph Winter 225

TROISIÈME PARTIE
POLYGLOSSIE ET POLYPHONIE

- ALTÉRITÉS MÉDIÉVALES. *CHANSON DE ROLAND, ROLANDSLIED*
ET MANUSCRIT DE HEIDELBERG, UB, CPG 112
Marie-Sophie Masse 245
- ENTRE FAMILIARITÉ ET ALTÉRITÉ :
UNE BALLADE DU POÈTE YIDDISH ITZIK MANGER
EN LANGUE ALLEMANDE
Caroline Puaud 269
- « DANS UNE LANGUE PROCHE, DANS LA LANGUE LA PLUS PROCHE,
DANS LA LANGUE LA PLUS ÉTRANGÈRE » :
FAMILIARITÉ ET ALTÉRITÉ DES LANGUES CHEZ PAUL CELAN
Dirk Weissmann 289
- KULTURELLE ALTERITÄTEN IN DEN FRANZÖSISCHEN,
STANDARDDEUTSCHEN UND HESSISCHEN ÜBERTRAGUNGEN
VON ASTERIX-COMICS
Jasmin Berger 315
- ALTÉRITÉ DU CORPS MALADE ET PROXIMITÉ DE LA VOIX LITTÉRAIRE
DANS LA « LITTÉRATURE DU SIDA » GERMANOPHONE
Jean-François Laplénie 339

QUATRIÈME PARTIE
MISES EN SCÈNE DE L'ALTÉRITÉ DANS LES ARTS

- DE L'OPPOSITION À L'ALTÉRITÉ :
FONDEMENTS MÉTHODOLOGIQUES POUR UNE ANALYSE AUTOMATISÉE
DES REPRÉSENTATIONS « HUMAINES » DANS LES RÉCITS EN IMAGES
Marceau Hernandez & Thomas Sähn 367
- TIER UND MENSCH IN E.T.A. HOFFMANN'S KATER MURR
Leslie Brückner 393
- GROTESQUE(S) SUR LES SCÈNES ALLEMANDES :
POUR UNE EXPÉRIENCE POLITIQUE DE L'ALTÉRITÉ AU XXI^e SIÈCLE
Fiona O'Donnell 411
- ALTÉRITÉS ET ALTÉRATIONS DE LA VOIX
SUR LES SCÈNES MARIONNETTIQUES CONTEMPORAINES
Mathilde Chagot Mansuy 429

INTRODUCTION

LES ÉTUDES GERMANIQUES
ET LA QUESTION DES ALTÉRITÉS :
GENÈSE D'UN OBJET DE RECHERCHE

La question des altérités ethniques, culturelles, linguistiques — ou autres — et les interrogations connexes autour de l’interculturalité et de la transculturalité occupent depuis plusieurs années une place centrale dans les études germaniques, aussi bien en France que dans les autres pays. Cette évolution, relativement récente dans l’histoire longue de la discipline, a conduit à redéfinir de manière profonde ce qui constitue le cœur des études germaniques françaises et de ses diverses variantes étrangères (*German Studies* ou *Germanistik*).

En 1892, dans le dictionnaire des frères Jacob et Wilhelm Grimm, qui font office à bien des égards de figures tutélaires de la discipline, le substantif « germaniste » est défini de la manière suivante (la mise en relief est absente de l’original) :

Spécialiste et enseignant du droit allemand, par opposition aux romanistes. Cette dénomination n’est apparue qu’au cours du XIX^e siècle. [...] Au sens figuré, spécialiste et enseignant de la langue, de l’histoire et des antiquités allemandes. Le premier congrès des germanistes s’est tenu le 24 septembre 1846 à Francfort-sur-le-Main¹.

1 « kenner und lehrer des deutschen rechts im gegensatz zu den romanisten, eine erst im 19. jahrh. aufgekommene bezeichnung [...]; dann übertragen, kenner und lehrer der deutschen sprache, geschichte und alterthümer, die erste germanistenversammlung wurde am 24. sept. 1846 zu Frankfurt a. M. gehalten » : Rudolf Hildebrand et Karl Kant, « germanist, m. », dans *Deutsches Wörterbuch*,

Deux éléments de cette définition attirent immédiatement l'attention. Tout d'abord, la germanistique est définie de manière essentiellement contrastive, par opposition à la romanistique. Dans l'optique de la science romantique du XIX^e siècle, la germanistique est d'abord une science particulariste, qui se focalise sur les traits distinctifs d'une identité allemande essentialisée. Ensuite, même dans son sens figuré, elle ne se limite pas à la philologie et à la linguistique, mais englobe l'histoire et l'archivistique. En France (et dans d'autres pays, notamment les États-Unis et le Royaume-Uni), les études germaniques conservent leur orientation pluridisciplinaire jusqu'à aujourd'hui. En Allemagne et en Autriche germanophone, en raison de la centralité et du prestige de la *Germanistik* dans le champ universitaire, ainsi que de la spécialisation disciplinaire progressive, le sens du terme se resserre sur la seule philologie, la littérature et la linguistique allemandes, tandis que l'étude de l'histoire, de la philosophie ou des sciences historiques auxiliaires (*historische Hilfswissenschaften*) est menée dans des instituts universitaires séparés. Ce partage s'est prolongé jusqu'à aujourd'hui.

En Allemagne et en Autriche, les fondements idéologiques et théoriques de la discipline — du moins dans sa version dominante — ne devaient guère changer jusqu'au milieu du XX^e siècle. Wilhelm Scherer, son plus illustre représentant dans l'université allemande vers la fin du XIX^e siècle, commence son *Histoire de la littérature allemande* par une quête des « racines de la nationalité germanique dans la communauté aryenne ² ». Dans les décennies suivantes, sans être la seule science humaine sujette à la contamination politique, la germanistique allemande fut particulièrement perméable à la pensée *völkisch*,

dir. Jacob Grimm et Wilhelm Grimm (1896), <<https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=G09126>> (consulté le 7 juillet 2025).

2 Wilhelm Scherer, *Geschichte der Deutschen Litteratur* (Berlin : Weidmann, 1883), III : « Das erste Kapitel sucht die Wurzeln germanischer Nationalität in der arischen Gemeinschaft auf und schildert den geistigen Zustand unserer Ahnen in der Zeit, da sie den Römern bekannt wurden ».

puis nationale-socialiste³, même s'il ne faut pas minimiser l'importance des voix discordantes et minoritaires⁴.

La fin de la Seconde Guerre et l'effondrement du national-socialisme poussèrent les germanistiques allemande et autrichienne, comme du reste les autres sciences humaines et sociales des pays germanophones, à réformer leurs fondements idéologiques et théoriques, même si ce changement prit encore plus d'une décennie⁵. En RDA, la germanistique officielle s'appuya naturellement sur le marxisme-léninisme, et intégra résolument la sociologie dans son arsenal méthodologique. Hans Mayer, sans doute le germaniste le plus célèbre de l'État communiste — il poursuivit sa carrière en RFA à partir de 1963 — esquisse par exemple les contours de sa démarche dans sa conférence inaugurale à l'université de Leipzig en 1949. Il considère qu'après la catastrophe de l'hitlérisme, il est nécessaire de redéfinir les études littéraires et appelle à une approche critique de la littérature, fondée sur l'humanisme et vecteur de transformation historique. Pour les marxistes, la littérature, en tant que reflet des contradictions sociales, doit s'ancrer dans les réalités politiques de son temps, particulièrement dans le contexte de reconstruction intellectuelle de la RDA après 1949. L'idée sous-jacente est qu'il faut faire advenir, presque ex-nihilo, une nouvelle littérature allemande,

3 Irene Ranzmaier, « Germanistik — Kontinuitätsstiftende Ansätze der Wissenschaft und die Bedeutung kollegialer Unterstützung », dans *Geisteswissenschaften im Nationalsozialismus. Das Beispiel der Universität Wien*, dir. Mitchell G. Ash, Wolfram Nieß et Ramon Pils (Vienne : Vienna University Press, 2010), 427-453.

4 On peut penser par exemple à Walter Benjamin, reconnu aujourd'hui comme partie intégrante du « canon » disciplinaire, mais pour qui une carrière universitaire était totalement exclue de son vivant ; voir Barbara Hahn, « Außenseiter. Eine Skizze », dans *Wissenschaftsgeschichte der Germanistik in Porträts*, dir. Christoph König, Hans-Harald Müller et Werner Röcke (Berlin et New York : Walter de Gruyter, 2000), 273-279.

5 Sur les continuités de la germanistique allemande — le constat valant aussi pour l'Autriche — entre les années 1920 et 1950, voir Christa Hempel-Küter, *Germanistik zwischen 1925 und 1955. Studien zur Welt der Wissenschaft am Beispiel Hans Pyritz* (Berlin : Akademie Verlag, 2000).

et plus généralement un nouvel art allemand qui soit une véritable *Volkskunst*⁶.

En RFA comme en Autriche, la germanistique universitaire s'attacha aussi à solder les comptes avec le passé national-socialiste et à réviser radicalement ses questionnements et ses méthodes, surtout à partir des années 1960⁷. Eberhard Lämmert, par exemple, dessine en 1968 les contours d'un programme pédagogique et scientifique qui nous semble évident aujourd'hui, mais qui paraissait alors relativement neuf :

Womöglich könnten deutsche Philologen heute ungezwungener mit anderen kooperieren und deutsche Schüler sich heute sinnvoller fürs Leben ertüchtigen, wenn ihnen nicht nur der Zusammenhang zwischen germanischer Vorzeit und deutscher Gegenwart, sondern etwa auch das Zusammenspiel der lateinischen mit der deutschsprachigen Literatur im Mittelalter oder das der europäischen Literaturen im 19. und 20. Jahrhundert als konkreter Studienbereich geboten oder doch zur Wahl gestellt würde. Ebenso muss eine unserem Wissenschaftsstande entsprechende Sprachlehre heute noch die letzten Konsequenzen jener längst widerlegten Hypothese von der ursprünglichen Reinheit und Unvermischtheit der deutschen Sprache tilgen⁸.

6 Clément Fradin et Bénédicte Terrisse, « Lire Hans Mayer aujourd'hui », *Revue germanique internationale* 33 (2021) : 5-13. Sur la conférence inaugurale de Hans Mayer, voir aussi Werner Schubert, « Hans Mayers akademische Antrittsvorlesung in Leipzig », dans *Hans Mayers Leipziger Jahre. Beiträge des dritten Walter-Markov-Kolloquiums*, dir. Alfred Klein, Manfred Neuhaus et Klaus Pezold (Leipzig : Rosa Luxemburg Stiftung Sachsen, 1997), 61-66.

7 Eberhard Lämmert, *Germanistik. Eine deutsche Wissenschaft*, (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1968), 9-37.

8 Lämmert, *Germanistik*, 36 : « Aujourd'hui, les philologues allemands pourraient coopérer plus librement avec les autres et les écoliers allemands pourraient se préparer de manière plus sensée à leur vie future si on ne se contentait pas de leur montrer le lien entre la préhistoire germanique et le présent allemand, mais si on leur présentait les interactions des littératures latine et germanophone au Moyen Âge ou celles des littératures européennes au XIX^e et au

La question des altérités et des hétérogénéités, des circulations et des influences réciproques, des interculturalités, est ainsi placée au premier plan de la réflexion.

La germanistique française, en raison à la fois de sa plus grande marginalité dans le champ universitaire national et de son point de vue décentré sur son objet, a soulevé ce type de questions plus précocement⁹ (il serait à ce titre intéressant de tracer des comparaisons avec les germanistiques d'autres pays non germanophones, mais cela excéderait les limites de cette introduction). Dès la fin du XIX^e siècle, elle tenta d'œuvrer comme passeuse entre les frontières et d'« acclimater » des traditions intellectuelles allemandes dans d'autres pays¹⁰. Ce mouvement se poursuit et s'amplifia dans l'entre-deux-guerres et après 1945. Dans les études médiévales (*Altgermanistik*) françaises, par exemple, la question des circulations de motifs narratifs entre littératures française et allemande fut longtemps un champ de recherche dominant. Les recherches de Jean Fourquet sur Chrétien de Troyes, Wolfram von Eschenbach et Hartmann von Aue sont à ce titre exemplaires¹¹. Pour les périodes plus récentes, les travaux de

XX^e siècles comme un domaine concret d'études, ou si elles figuraient tout au moins à titre optionnel dans leur cursus. De la même manière, une théorie linguistique conforme à l'état actuel de la science se doit d'éradiquer les dernières conséquences de l'hypothèse réfutée depuis longtemps d'une pureté et d'une homogénéité originelles de la langue allemande. »

- 9 Élisabeth Décultot, « *Germanistik* (études allemandes) en France », dans *Dictionnaire du monde germanique*, dir. Élisabeth Décultot, Michel Espagne et Jacques Le Rider (Paris : Bayard, 2007), 401-404.
- 10 Pour un des exemples les plus remarquables, voir Victor Basch, *Wilhelm Scherer et la philologie allemande* (Paris/Nancy : Berger-Levrault 1889). Sur le rôle de Victor Basch comme passeur des traditions théoriques allemandes en France, notamment de la « science de l'art » (*Kunstwissenschaft*), voir Céline Trautmann-Waller, « Victor Basch : l'esthétique entre la France et l'Allemagne », *Revue de métaphysique et de morale* 34, n° 2 (2002) : 77-90. Pour l'engagement de Christian Sénéchal entre France et Allemagne, voir Christian Sénéchal, *Correspondance avec Romain Rolland et André Spire*, éd. Claudine Delphis (Paris : Classiques Garnier, 2023).
- 11 Jean Fourquet *Wolfram d'Eschenbach et le conte del Graal : les divergences de la tradition du Conte del Graal de Chrétien et leur importance pour l'explication du*

Pierre Bertaux sur les influences françaises — jacobines — de Hölderlin ont fait sensation au moment de leur parution ¹². Même si ces interprétations classiques apparaissent aujourd'hui dépassées, car trop unilatérales ¹³, elles ont néanmoins marqué l'histoire de la discipline. En raison même de la position périphérique qu'elle occupait dans son propre pays, la germanistique française a anticipé certains questionnements qui ne furent abordés de manière systématique qu'à partir des années 1980, dans le cadre des recherches sur les transferts culturels franco-allemands notamment ¹⁴. Celles-ci placèrent la question des altérités culturelles, des influences et des hybridations, des circulations et des transferts au premier plan de leur réflexion.

Plus récemment encore, la problématique des transferts et des mélanges culturels a été replacée dans un cadre théorique plus large : si la question des relations multipolaires plus complexes était présente dès le début, au moins de manière embryonnaire ¹⁵, elle a été généralisée à partir de la décennie suivante ¹⁶. Les spécialistes de l'histoire croisée et de l'histoire globale se sont efforcés de dépasser

Parzival (Paris : Les Belles Lettres, 1938) ; Hartmann von Aue, *Erec ; Iwein*, extraits accompagnés de textes correspondants de Chrétien de Troye, avec introduction, notes et glossaires par Jean Fourquet (Paris : Aubier-Montaigne, 1944).

12 Pierre Bertaux *Hölderlin, essai de biographie intérieure* (Paris : Hachette, 1936).

13 Patrick Del Duca, « Hartmann von Aue, Iwein », *Cahiers de civilisation médiévale* 247 (2019) : 297-299.

14 Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Transferts, les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand : XVIII^e et XIX^e siècle* (Paris : Éd. Recherche sur les civilisations, 1988).

15 Jörn Garber, « Peripherie oder Zentrum ? Die "europäische Triarchie" (Deutschland, Frankreich, England) als transnationales Deutungssystem der Nationalgeschichte », dans Espagne et Werner, *Transferts*, 97-161.

16 Katia Dmitrieva et Michel Espagne (dir.), *Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie* (Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1996) ; Michael Werner, « Apports et limites de la triangulation. Le Maghreb dans les relations scientifiques franco-allemandes au XIX^e siècle », dans *Savoirs d'Allemagne en Afrique du Nord : XVIII^e-XX^e siècle*, dir. Ahcène Abdelfettah, Alain Messaoudi et Daniel Nordman (Saint-Denis : Éd. Bouchène 2012), 275-286.

certaines limitations auxquelles s'étaient heurtées à leurs yeux les premières recherches sur les transferts culturels — par exemple le fait que cette démarche, qui ambitionne de dépasser le cadre national, postule son existence et paradoxalement, le renforce¹⁷.

Ces renouvellements théoriques et méthodologiques n'ont pas forcément vu le jour au sein des études germaniques proprement dites, mais ils les ont inspirées et enrichies, si bien que la germanistique peut difficilement s'appréhender aujourd'hui autrement que dans une perspective transnationale¹⁸. Aujourd'hui, personne ne peut prétendre sérieusement étudier la littérature, l'histoire et la civilisation, la linguistique ou l'histoire des idées des pays de langue allemande en faisant abstraction des altérités ; cela équivaldrait à retomber dans un nationalisme méthodologique exacerbé, à figer l'identité nationale des pays germanophones, et à étouffer les voix minoritaires et les marginalités. Toute démarche scientifique rigoureuse doit ainsi intégrer la question des identités et des altérités en la problématisant.

LES ALTÉRITÉS ET LA DIALECTIQUE DE L'IDENTITÉ

Cette dualité logique et conceptuelle est si fondamentale qu'il semble difficile de la définir autrement que par des équivalents ou des antonymes : est identique ce qui est même (identité-ipsité), et est autre ce qui est différent (altérité). Ces deux termes entretiennent un rapport dialectique et ne peuvent être compris l'un sans l'autre. Selon la formulation classique de Hegel, « Die endlichen Dinge sind darum endlich, insofern sie die Realität ihres Begriffs nicht vollständig an ihnen selbst haben, sondern dazu anderer bedürfen »¹⁹.

17 Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Vergleich, Transfer, Verflechtung. Der Ansatz der Histoire croisée und die Herausforderung des Transnationalen », *Geschichte und Gesellschaft* 28 (2002) : 607-636.

18 Tristan Coignard et Lidwine Portes, « Les études germaniques et le transnational : enjeux d'un questionnement scientifique et épistémologique », *Études Germaniques* 303, n° 3 (2021) : 283-299.

19 « Les choses finies [...] sont finies dans la mesure elles n'ont pas complètement en elles-mêmes la réalité de leur concept, mais ont besoin d'autres pour cela »,

Pour le dire autrement, l'altérité est placée au cœur de l'essence ou de l'identité. D'un point de vue ontologique, l'identique et toujours miné par une discordance avec lui-même, qui est à la racine de la dynamique temporelle et du devenir. Ainsi, l'identité n'est jamais donnée par avance. Elle est une construction fluide et mouvante, sans cesse renégociée dans la tension entre auto et hétéro-perception²⁰. Ce constat vaut aussi bien pour l'individu que pour des entités sociales plus vastes, comme les classes sociales, les groupes d'intérêts ou les associations, les communautés nationales ou diasporiques. À rebours des intellectuels nationalistes et des germanistes du XIX^e et du premier XX^e siècle, nous ne pouvons donc pas concevoir l'identité nationale allemande (ni toute autre identité nationale) comme atemporelle et figée. Elle est une construction sociale en renégociation permanente. Pour pleinement l'appréhender, nous devons intégrer l'étude des altérités.

Abandonnons maintenant le terrain de la philosophie, pour donner un contenu plus concret au concept générique d'« altérités ». Ce terme est polysémique et l'appréhension des altérités dans l'espace germanophone a elle-même connu plusieurs changements et évolutions ces dernières années. Aux altérités linguistiques, culturelles, ethniques et religieuses, de genre et sexuelles, qui ont fait depuis longtemps et continuent à faire l'objet d'une attention particulière, se sont ajoutées plus récemment les altérités biologiques ou environnementales (espèces animales et végétales, voire nature inanimée) de l'humain. Au concept d'« altérité(s) », on peut d'ailleurs préférer l'étude des processus multiples et dynamiques qui conduisent à l'« altérisation » (*othering*) de personnes ou de groupes²¹. Ces pro-

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Wissenschaft der Logik. Zweiter Teil. Die subjektive Logik oder Lehre vom Begriff* (Berlin : Duncker & Humboldt, 1841), ici cité d'après Daniel Buvat, « Altérité », dans *Les notions philosophiques*, dir. Sylvain Auroux, t. 1. (Paris : Presses universitaires de France, 1990), 66.

20 Voir Nathalie Heinich, *Ce que n'est pas l'identité* (Paris : Gallimard, 2018). Voir en particulier le chapitre 6, « il n'y a pas de sentiment d'identité sans crise d'identité », 78-94.

21 Voir notamment Ingrid Thurner, *Anderssein und Andersmachen. Über Diversitäten, Diskriminierungen und Dummheiten* (Vienne : Löcker, 2021) ; Janosch

cessus d'exclusion d'individus en fonction de leur appartenance religieuse, culturelle, sociale, ethnique, genrée ou sexuelle, dont l'actualité ne se dément malheureusement pas, se jouent et se négocient au quotidien dans les interactions sociales et s'appuient sur des affects et émotions ainsi que sur des systèmes de catégorisations en apparence fixes et connues, qu'il convient d'interroger — c'est aussi le travail des germanistes en tant qu'enseignant-es — en s'appuyant sur les sources et documents qui décrivent ces processus au plus près des pratiques d'altérisation²². À travers les différentes contributions, le présent volume cherche à présenter un bilan des recherches récentes sur les altérités dans l'espace germanophone, aussi bien en histoire et civilisation, en littératures et arts, en études de genre, histoire des idées ou en linguistique.

Le second concept du titre, l'« espace germanophone », semble plus simple à circonscrire. Nous l'envisageons ici dans la longue durée, puisque l'empan chronologique couvert par les diverses contributions du volume va du Moyen-Âge au temps présent. L'aire germanophone est ici comprise dans une acception extrêmement large ; il comprend non seulement l'Allemagne et l'Autriche, mais aussi la Suisse alémanique, le Liechtenstein et le Luxembourg contemporains, mais aussi les États plus ou moins anciens qui les ont précédés (ancienne République fédérale, RDA, *Reich* allemand, monarchie des Habsbourg). Renversant le sens du célèbre vers de Ernst Moritz Arndt (*Des Deutschen Vaterland! La patrie de l'Allemand*, 1809), « So weit die deutsche Zunge klingt » (« aussi loin que retentit la langue allemande »), pris ici dans une signification résolument anti-nationaliste et anti-impérialiste, nous avons intégré dans le volume des contributions qui traitent de régions géographiques où l'allemand est langue seconde ou minorisée et où les rapports

Freuding, *Fremdheitserfahrungen und Othering. Ordnungen des 'Eigenen' und 'Fremden' in interreligiöser Bildung* (Bielefeld : transcript, 2022).

22 Cette collecte de documents sur l'altérisation se fait aussi au travers de la mise en traduction et en circulation de textes. Voir par exemple le projet de Bruno Quélenec, Salima Naït Ahmed et Memphis Krickeberg (dir.), *Penser l'anti-sémitisme contemporain, Approches germanophones* (La-Tour-d'Aigues : éditions de l'Aube, coll. « Voix et regards », à paraître).

des populations germanophones à l'Allemagne (ou à l'Autriche germanophone) échappent complètement à la dichotomie entre diaspora et foyer ancestral (*Heimatland*) : ainsi du cas des intellectuels germanophones en Livonie sous domination russe, de celui des publicistes hongrois de l'époque dualiste, qui pouvaient être de langue première allemande ou hongroise (ou même avoir été socialisés dans les deux langues depuis leur prime enfance), mais faisaient un usage situationnel de l'une ou de l'autre langue en fonction des objectifs politiques spécifiques qu'ils poursuivaient ; il en va de même des « Allemands » de Transylvanie au lendemain de la Seconde Guerre mondiale qui tentèrent de surimprimer une nouvelle identité ethnique sur leur état civil pour maximiser leurs chances de survie.

PLAN DE L'OUVRAGE

Fidèle à une tradition bien établie dans la germanistique française, nous avons voulu adopter une perspective transdisciplinaire et dépasser les frontières entre ses sous-disciplines traditionnelles²³, sans toutefois effacer les spécificités méthodologiques ou thématiques de chacune d'elles. En fonction de leurs préférences méthodologiques et disciplinaires, les auteurs et autrices du volume ont ainsi fixé leurs propres orientations thématiques et proposé leur propre acception du concept d'altérité. Les spécialistes des arts et des littératures germanophones ont généralement adopté une approche interculturelle des arts et des œuvres, ou les ont parfois analysées dans une optique post- ou transhumaniste. Les civilisationnistes, de leur côté, se sont intéressés à la manière dont les autorités politiques tentent d'appréhender, de connaître et de contrôler l'hétérogénéité des populations et des territoires placés sous leur juridiction, que l'altérité soit ici sociale, ethnique, culturelle ou religieuse. L'ambiguïté de ce processus apparaît à travers plusieurs contributions : décrire et interpréter les altérités revient souvent à les fixer, à les accentuer, voire à les constituer. En linguistique, ce sont surtout les notions d'hétérogénéité, de

23 Décultot, « *Germanistik* ».

polyglossie et de polyphonie qui se sont révélées opératoires, plusieurs contributions éclairant comment la langue et les discours peuvent être traversés par une multitude de « voix », de « discours », de « points de vue » d'autrui, que ceux-ci soient volontairement exhibés par un énonciateur ou plus inconsciemment transportés, « charriés », voire révélés par le travail énonciatif lui-même.

L'un des objectifs du volume était de montrer dans quelle mesure les outils conceptuels développés dans l'une ou l'autre des sous-disciplines des études germaniques peuvent se révéler pertinents à l'extérieur du champ immédiat qui les a vus naître et revêtir une portée réellement transdisciplinaire. Pour cette raison, nous avons regroupé les différentes contributions dans quatre grandes parties transversales, placées chacune sous le signe d'un concept générique. Les quatre premiers chapitres, qui relèvent principalement de la civilisation, de l'histoire des idées et de la littérature, sont regroupés sous le titre « ethnicités ». Dans une étude à la fois empirique et étayée par un vaste sous-bassement théorique, Pierre de Trégomain montre comment au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, certains membres des communautés germanophones de Roumanie sont parvenus à faire reconnaître une filiation alternative par opportunité politique : l'altération culturelle et ethnique permettant ici de « changer d'ancêtre » et d'émigrer plus facilement. La deuxième contribution, celle d'Anne Sommerlat, se penche sur la pensée humaniste d'un penseur des Lumières dans les marges de l'Europe : l'écrivain germano-balte Garlieb Helwig Merkel (1769-1850) décrit l'altérité linguistique et culturelle des populations rurales lettones, par opposition aux élites sociales germanophones ou russo-phones. Dans la lignée de philosophes français comme Montesquieu ou Raynal, il développe une pensée anticoloniale et émancipatrice fondée sur le droit naturel. Laurent Dedryvère se penche ensuite sur la carrière de deux ethnologues hongrois de la fin du XIX^e siècle qui ont brossé des tableaux ethnographiques de la Bosnie occupée par les Habsbourg. La description de l'altérité ethnique est mise au service d'une propagande impériale qui n'est pas sans ambiguïté, les deux auteurs s'adressant tour à tour à un public national (en hongrois) et international (en allemand), dont les horizons d'attente sont sensiblement différents. Le chapitre suivant, signé par Pascale

Cohen-Avenel, s'intéresse aux représentations de l'ennemi français dans les témoignages d'officiers allemands pendant la guerre de 1870. L'auteure est attentive au discours de déshumanisation et de barbarisation de l'adversaire, qui devient ainsi un « autre » radical. Toutefois, elle souligne que cette position reste minoritaire parmi les auteurs de son corpus, d'autres formes d'altérités (sociales et genrées) prenant le pas sur la différence nationale. Comme dans la *Grande Illusion* de Jean Renoir un demi-siècle plus tard (1937), la composante pacifiste en moins, les membres de la même classe sociale distinguée apparaissent comme des *alter ego*, la bestialisation restant cantonnée aux représentants des classes inférieures ou aux femmes tentatrices. Enfin, la dernière contribution du premier ensemble, co-écrite par Clémence Andréys et Myriam Renaudot, aborde le cas des étudiants étrangers dans les universités de RDA. Leur présence, à la fois instrument de *soft power* et source d'inquiétude en raison du potentiel de déstabilisation qu'elle fait peser sur le régime communiste, conduit les autorités politiques à mettre en place un arsenal de surveillance et de gestion de cette diversité ethnique et nationale dans l'enseignement supérieur.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux études de genre. En effet, divers concepts venus des études de genre et mis à profit par les études germaniques²⁴ nous aident à comprendre les combinaisons d'altérisation et les discriminations croisées, à l'exemple du concept féministe d'« intersectionnalité », à mettre au jour la « capacité d'agir » des personnes face à l'altérisation ou encore à souligner l'importance de remettre en cause les binarismes entre soi et l'autre²⁵. Cette section s'ouvre par le chapitre d'Axel Dröber qui étudie l'expérience commune d'altérité vécue par les femmes issues de l'immigration allemande en Alsace et en Lorraine après la Première Guerre

24 Voir Anne Chalard-Fillaudeau, *Les études culturelles* (Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, 2015) ; Anne-Laure Briatte, Hélène Camarade, Valérie Dubslaff et Sibylle Goepper (dir.), « Ce que le genre fait aux études germaniques » (dossier), *Allemagne d'aujourd'hui* 237, n° 3 (2021).

25 C'était là le programme originel de la critique queer. Voir Lucia Aschauer et Christian Gründig (dir.), « Queering German Studies » (dossier), *Trajectoires. Revue de la jeune recherche franco-allemande* 14 (2021).

mondiale, croisant histoire du genre et histoire de l'immigration. Soumises au droit patriarcal du Code civil, ces femmes évoluent entre invisibilisation dans les statistiques officielles et instruction genrée de leurs démarches auprès des autorités. Par une approche transnationale, l'auteur analyse leur position dans le droit de la nationalité et les pratiques administratives, dans un contexte de reconfiguration territoriale et de transformations sociales. Ces femmes se trouvent ainsi à l'intersection de plusieurs discriminations, les condamnant notamment à une dépendance accrue vis-à-vis de leur conjoint dans les procédures administratives. Alexia Rosso se penche ensuite sur les débats autour des femmes et du féminin dans les revues *Die Gesellschaft* et *Die Neue Rundschau* (1885-1914). À partir d'un corpus d'articles — écrits par des hommes et des femmes — le chapitre explore les processus d'altérisation en jeu et souligne en particulier la manière ambivalente dont, sur le plan des idées, les théories arguant d'une altérité féminine sont mobilisées aussi bien pour argumenter en faveur des revendications féministes que pour les discréditer. Pour ce faire, l'analyse textuelle des procédés argumentatifs et stylistiques déployés (registre, genre textuel, perspective narrative, ponctuation) pour soutenir une idée ou une autre se révèle particulièrement pertinente pour comprendre la construction des stéréotypes historiques sur la féminité. Toujours dans une approche sur les discours d'altérisation et d'interpellation, Lucia Schmidt se penche sur les débats parlementaires au Bundestag (1996-2015), genre discursif polémique s'il en est, et sur les techniques genrées pour attaquer l'adversaire. Elle s'intéresse en particulier aux formes nominales permettant de se référer et de s'adresser à autrui : les appellatifs, tant individuels que collectifs. Son chapitre se fonde sur une analyse outillée d'un corpus constitué de 585 séances du Bundestag, permettant ainsi de dresser une typologie quantifiée des occurrences et de relever des grandes tendances partisans et genrées. Enfin, Ralph Winter propose une étude littéraire contrastive de l'altérité et de la violence dans deux romans : *Histoire de la violence* (2016) d'Édouard Louis et *Blaue Frau* (2021) d'Antje Rávik Strubel. Dans les deux cas, c'est l'expérience extrême d'avoir subi un viol qui est à l'origine du récit et qui rend visible une multitude d'altérités et de violences symboliques. Les deux romans placent au centre de jeunes protagonistes issu-es de la

communauté LGBTQ+, Adina et Édouard, qui ont subi des formes sévères de violence masculine. L'analyse porte notamment sur les configurations sociales qui sont à l'origine des rapports de pouvoir entre bourreau et victime : altérité de genre, de classe sociale, altérité culturelle, ethnique ou nationale. S'y ajoutent l'altérité entre les victimes et d'autres personnages représentant des institutions auxquelles elles se confrontent pour se faire entendre et, enfin, l'altérité fondamentale au cœur même de la psychologie du/de la protagoniste. Ces romans prennent ainsi position dans les débats actuels sur les violences sexuelles et de genre.

Le troisième ensemble aborde la question de l'altérité en lien avec la polyglossie et la polyphonie, ce dernier terme étant ici à comprendre dans une acception large d'assemblage de différentes voix, de points de vue ou contenus divers au sein d'une œuvre ou un texte.

Dans son article portant sur la *Chanson de Roland* et le *Rolandslied*, sa transposition en langue allemande, Marie-Sophie Masse aborde la double dimension de l'altérité de l'époque médiévale : celle due au contexte tout d'abord, marqué entre autres par la diglossie entre culture latine et littérature en langue vernaculaire, et celle de la représentation de l'Autre dans le discours de l'époque. Par ailleurs, on ne saurait, pour la littérature médiévale, parler de traduction, notion qui apparaît avec les premiers humanistes, mais plutôt de la transposition d'une œuvre d'une langue à une autre. Marie-Sophie Masse revient ainsi sur la mobilité et la circulation des matières littéraires par-delà les frontières linguistiques et nationales et s'attache tout particulièrement à la représentation de la figure de l'Autre, païen, par rapport à un *nous*, chrétien. La médialité propre à l'époque médiévale, marquée par l'interaction entre oralité et scripturalité et la transcription manuscrite, y est également rappelée.

L'article de Caroline Puaud se penche quant à lui sur deux traductions en langue allemande publiées au tournant du *xxi*^e siècle de la ballade du poète yiddish Itzik Manger (1901-1969), *Di balade fun dem yid vos iz dergangen fun gro biz blo*, et qui sont marquées par des procédés de restitution différents de l'altérité de la langue yiddish. La première traduction paraît dans l'anthologie *Ich der Troubadour* publiée par Andrej Jendrusch en 1999, la seconde en 2004 dans

l'anthologie *Dunkelgold*, éditée par Efrat Gal-Ed. Caroline Puaud rappelle la complexité des liens entre l'allemand et le yiddish, deux langues parentes que le gouffre de la Shoah a séparées. Dans cette perspective, la traduction en allemand est perçue comme l'un des vecteurs de transmission d'un héritage littéraire et linguistique et elle se fait le porte-voix des poètes d'expression yiddish. Andrej Jendrusch, qui fait partie des traducteurs est-allemands voyant dans la traduction un moyen de sauver la culture yiddish, lisse par ses choix formels les aspérités de la ballade originale, en accentuant notamment la référence à l'intertexte goethéen. Sa traduction fait ainsi entendre au public allemand un poème aux résonnances familières. Efrat Gal-Ed s'efforce au contraire de maintenir l'effet d'étrangeté du texte yiddish, jusqu'à aller vers une hybridation de l'allemand, caractéristique des traductions les plus récentes du yiddish. Ses choix de (non-)traduction témoignent également de la volonté de transmettre la culture yiddish dans le texte allemand.

Il est également question de l'altérité linguistique en lien avec la Shoah dans la contribution de Dirk Weissmann qui analyse le cycle *Élégie parisienne* de Paul Celan, et plus particulièrement le poème *C'est ainsi (So)*, publié en 1961 et qui joue un rôle déterminant dans la compréhension du plurilinguisme du poète. La complexité du lien à la langue allemande amène à repenser la pertinence des notions de « langue maternelle » et « langue étrangère » pour la poésie celanienne. Le recueil *Élégie parisienne*, qui fait partie du fonds posthume de Paul Celan, est ainsi marqué par des réflexions métalinguistiques en lien avec la proximité ou l'étrangeté des multiples langues qui y sont présentes par le biais de citations ou de notations. Le poème *C'est ainsi*, qui repose sur une lecture de la *Commedia* de Dante, pose la question de la langue dans laquelle peut s'exprimer la parole poétique, et le yiddish semble y cristalliser la problématique linguistique celanienne. La non-inclusion du poème dans le recueil *Die Niemandrose* pourrait donner à penser que la polyglossie est un phénomène marginal dans la création poétique de Celan, mais Dirk Weissmann souligne au contraire que son œuvre ne peut être appréhendée par le biais des catégories traditionnelles de monolingue et de plurilinguisme et il plaide pour l'utilisation du concept de « post-monolingue » forgé par Yasemin Yildiz ainsi

que pour un développement des recherches portant sur le plurilinguisme dans l'œuvre de Celan.

Dans un registre tout différent, Jasmin Berger analyse les représentations des altérités culturelles dans la bande dessinée *Astérix* et ses traductions en allemand standard et en dialecte hessois avec une approche prenant en compte tant la dimension textuelle qu'icographique. Elle distingue trois grands niveaux d'altérité : l'opposition entre les Gaulois et les Romains, la représentation des femmes dans la société gauloise et les contacts entre les Gaulois et les peuples autres que les Romains. Elle observe ainsi que la traduction en hessois a tendance à gommer l'altérité initiale de l'original au profit de la création d'un effet de connivence auprès du public-cible, par exemple par la transposition des références culturelles dans le contexte hessois et donc une adaptation à la culture-cible.

L'article de Jean-François Laplénie a pour objet un corpus de textes littéraires de langue allemande consacrés au VIH/sida (entre autres, *Es ist spät, ich kann nicht atmen. Ein nächtlicher Bericht* de Mario Wirz et *Schweine müssen nackt sein. Ein Leben mit dem Tod* de Napoleon Seyfarth) et publiés durant la première moitié des années 1990, c'est-à-dire au milieu de la crise sanitaire produite par le VIH/sida, cette crise ayant engendré une stigmatisation dont les effets ont largement dépassé le domaine médical. A partir de ce corpus minoré dont les textes sont marqués par l'hétérogénéité de leurs formes et de leurs supports, Jean-François Laplénie revient sur le double processus d'altérisation engendré par le VIH/sida : la stigmatisation au sein de la société, et l'altération du corps touché par la maladie. Ces textes, produits par des personnes elles-mêmes touchées par la maladie, s'ils peuvent être lus comme une réaction, n'en reflètent pas moins les mécanismes d'altérisation. Dans cette perspective, la dimension polyphonique joue un rôle important : il est ainsi montré comment le travail littéraire sur les voix narratives permet d'établir un contrepoint à l'altérisation en introduisant un lien humain, une relation de soin qui s'oppose à la stigmatisation. L'ironie apparaît également comme un moyen de résistance face aux effets de l'altérisation.

Enfin, la dernière partie de l'ouvrage aborde les mises en scène de l'altérité dans les arts allemands. Il y est question des différentes

modalités de représentation de l'altérité telle qu'elle se montre au public, à qui est donné à voir ce qui est différent de lui : univers grotesque sur la scène théâtrale, marionnettes à la fois proches et différentes, animal prenant parole et conscience dans la fiction, personnage dessiné se prêtant à la stéréotypisation de l'autre. C'est sur le langage iconique, spécifiquement la bande dessinée, que porte justement la première contribution due à Thomas Sähn et Marceau Hernandez. Dans une approche sémiotique qui considère le personnage comme un syntagme fait de traits distinctifs, ils ont conçu une base de données qu'ils proposent comme un outil d'analyse contrastive automatisée apte à déterminer, pour un contexte de production donné, la valorisation narrative des personnages de bande dessinée et les codes de structuration dominants. Autrui, ou du moins sa représentation, se situe alors, au niveau intra- et intertextuel, à l'extrémité négative sur l'axe de la valorisation. La mise en scène de l'altérité animale est au centre du second article de cette section, consacré au roman *Kater Murr* d'E.T.A. Hoffmann. Leslie Brückner s'y attache à montrer que l'écrivain offre, au-delà de la ressource comique traditionnelle de la personnification d'un animal, une description détaillée et précise du comportement animal. De ce point de vue le lien entre Murr et son maître que dessine Hoffmann se distingue nettement de la perception qu'avait de cet animal le XVIII^e siècle finissant. Le récit d'E.T.A. Hoffmann témoigne du changement de regard qui s'opère progressivement sur l'autre qu'est l'animal. E.T.A. Hoffmann fait aussi partie, par les mises en scène de ses textes, du corpus qu'étudie Fiona O'Donnell dans la troisième contribution, qui s'intéresse au grotesque sur les scènes allemandes au XXI^e siècle. Le grotesque, comme catégorie esthétique, est associé à l'altérité. Il montre en l'exacerbant l'écart à la norme. Fiona O'Donnell analyse les spectacles de deux metteur-euses en scène contemporain-es, Stef Lernous et Clara Weyde. Elle défend l'idée que ces derniers, en poussant à l'extrême la stylisation grotesque, offrent au spectateur une expérience politique de l'altérité en le confrontant à une image altérée du réel et à des mondes alternatifs. On peut se demander si la marionnette est également une figure grotesque. Elle est en tout cas une figure de l'entre-deux, ni tout à fait même, ni tout à fait autre. Dans le dernier article de cette partie, Mathilde Chagot-Mansuy examine

la scène marionnettique contemporaine et aborde le lien entre marionnette et altérité sous l'angle des modifications de la voix. Si dans le théâtre traditionnel l'altération des voix était déjà utilisée pour introduire des présences autres (défunts ou divinités), ces modifications étaient codifiées et obéissaient aussi à des contraintes d'ordre politique et économique. Les altérations de la voix relèvent aujourd'hui d'un choix esthétique, qui vise à renforcer l'effet d'étrangeté et à inviter les spectateur-trices à s'interroger sur leurs représentations de l'autre.

REMERCIEMENTS

Le volume est issu du cinquante-quatrième congrès de l'AGES, qui s'est tenu à Paris du 17 au 19 novembre 2024. Nous souhaitons remercier ici toutes les institutions qui ont rendu possible l'organisation du congrès et permis la publication des actes qui en sont issus. Les universités Paris Cité et Sorbonne Nouvelle ont mis à disposition leurs locaux. Les unités de recherche CELISO, CEREG, ECHELLES, REIGENN et STIH, ainsi que l'AGES elle-même, ont financé la conférence et/ou la publication. Certains et certaines collègues faisaient partie du comité d'organisation du congrès, mais n'ont eu la possibilité de participer à la publication proprement dite. Ils et elles ont néanmoins alimenté la réflexion collective en amont du colloque et ont co-écrit l'appel à communications²⁶ ; qu'ils et elles en soient ici remerciées : Florence Baillet, Anne Larrory-Wunder, Jean-François Laplénie, Sylvie Le Moël, Delphine Pasques, Elisabeth Rothmund, Sibylle Sauerwein et Eva Schaeffer-Lacroix.

L'image choisie comme poster du colloque a été suggérée par Jean-François Laplénie. Il s'agit d'un dessin de Gottfried Kirchbach, paru dans la revue *Lichtbild-Bühne* pour illustrer le film *Anders*

26 <<https://ages-info.org/fr/2022/12/09/appel-a-communications-congres-de-lages-2023-alterites-dans-lespace-germanophone-paris-16-17-18-novembre-2023-propositions-attendues-pour-le-15-fevrier-2023/#content>> (consulté le 9 juillet 2025).

als die andern (*Différents des autres*, réalisation de Richard Oswald, 1919). Bien que le film ne soit pas mentionné dans les articles du volume, il nous a semblé que cette illustration, tout comme le titre et le contenu diégétique du film proprement dit, montraient de manière exemplaire plusieurs éléments essentiels que nous avons placés au centre de nos réflexions, comme la tension entre identité et altérité dans l'auto- et l'hétéro-désignation des individus et des corps sociaux, ou encore le caractère symétrique et réciproque des rapports d'altérités²⁷. *Anders als die Andern* est un fervent plaidoyer en faveur de la dépénalisation de l'homosexualité (c'est-à-dire de l'abolition du paragraphe 175 du code civil allemand). Conçu en collaboration avec le sexologue Magnus Hirschfeld, célèbre militant de la cause homosexuelle, le film montre les effets pervers de la criminalisation : alors que l'homosexualité n'est qu'une variation de la sexualité humaine, les homosexuels sont rendus vulnérables au chantage et à l'intimidation : le héros du film, suite à la révélation de son homosexualité et à sa condamnation judiciaire, met fin à ses jours pour échapper à la mort sociale. Fidèle aux orientations du Comité scientifique humanitaire (*Wissenschaftlich-Humanitäres Komitee*) cofondé par Hirschfeld en 1897, le film souligne donc l'importance des marginalités et des minorités (ethniques, culturelles, de genre, sexuelles) dans la définition des identités individuelles et collectives. Pour cette raison, nous avons souhaité conserver l'illustration pour la couverture du livre.

Delphine Choffat, Sorbonne-Université

Laurent Dedryvère, Université Paris Cité

Patrick Farges, Université Paris Cité

Lucrèce Friess, Université Paris Cité

Élisa Goudin-Steinmann, Université Sorbonne Nouvelle

27 Sur l'altérité comme « relation symétrique et intransitive », voir André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 10^e édition (Paris : Presses universitaires de France, 2023), 39.

PREMIÈRE PARTIE

ETHNICITÉS

CHANGER D'ANCÊTRES :
RÉFLEXIONS TRANSCULTURELLES SUR L'AFFILIATION
ETHNIQUE EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE

Pierre de Trégomain
Université Sorbonne Nouvelle

À l'origine de ce chapitre se trouvent deux itinéraires antithétiques, qui présentent pourtant un trait commun¹. D'abord, celui du sociologue Serge Moscovici qui, dans son autobiographie *Chroniques des années égarées* parue en 1997, revient sur son départ de Roumanie après la Seconde Guerre mondiale : né dans une famille juive en 1925 à Braila, il survit aux mesures antisémites de l'État roumain et de son allié allemand pendant la guerre et parvient à fuir en 1947. Avant d'arriver en France, son périple le mène, *via* des camps de « personnes déplacées » (*DPs*), à Rome où il visite le *forum* et s'arrête devant la colonne de Trajan. Là, il se remémore le livre d'images qu'il aimait parcourir, enfant, et qui avait contribué à diffuser, chez les élèves de l'école publique de la Grande Roumanie de l'entre-deux-guerres, le roman national des origines daco-romaines :

Les dessins étaient si beaux, si vivants, que je croyais revivre l'époque où les légionnaires avaient mêlé leur langue et leur sang avec ceux des Daces. Ainsi était né le peuple roumain et la langue roumaine. [...] L'instituteur [...] nous mâchait ça si bien que

1 Je tiens à remercier mes collègues Katell Brestic, Tristan Coignard, Laurent Dedryvère, Patrick Farges, Lucie Lamy, Benjamin Landais, Anne Madelain, Gwénola Sebaux, Thomas Serrier et Smaranda Vultur pour les échanges fructueux qui ont contribué à cet article.

nous, jeunes écoliers, finissons par nous croire les héritiers de l'Empire romain, son histoire étant le début de la nôtre.

Puis il conclut : « En Roumanie, à la fois on m'avait initié à cette vieille et puissante civilisation et exclu de son héritage, par essence »².

C'est également en 1947 que Jean Lamesfeld écrit au gouvernement français au nom du Comité des Français du Banat depuis un camp de *DPs* en Autriche occupée pour obtenir une émigration collective en France de la minorité germanophone des Souabes du Banat, région partagée entre la Roumanie, la Yougoslavie et la Hongrie. Il fait valoir les racines lorraines et alsaciennes des colons banatais du XVIII^e siècle :

Pendant 200 ans, nous avons vécu dans le Sud-Est européen et nous avons traversé bien des épreuves. Mais nous n'avons jamais perdu nos coutumes et traditions françaises, notre force de travail [...] et c'est forts du constat que nous sommes de sang français et que nos cœurs sont remplis d'amour pour le peuple français que nous avons pris la ferme décision de retourner dans le pays de nos ancêtres³.

Aussi divergents soient-ils, ces deux parcours illustrent un phénomène commun : Lamesfeld cherche à réaffilier ses compatriotes à une nouvelle communauté d'origine, tandis que Moscovici se trouve expulsé d'une communauté ethno-nationale et contraint de s'en désaffilier. Tous deux sont ainsi aux prises avec une même catégorie, celle de l'appartenance à une ascendance collective. Or cette ancestralité, loin d'être figée, se révèle dans sa plasticité puisque tous deux, l'un à son initiative, l'autre bien malgré lui, semblent *changer d'ancêtres*.

2 Serge Moscovici, *Chronique des années égarées. Récit autobiographique*, vol. 1-1 (Paris : Stock, 1997), 518 et 531.

3 Jean Lamesfeld an die Französische Regierung, 21 avril 1947, archives Jean Lamesfeld, Landmannschaft der Donauschwaben, Munich (traduction de l'auteur). Merci à Benjamin Landais pour ces archives.

Ce chapitre se propose de croiser réflexions théoriques et études de cas récentes en sciences sociales pour faire émerger un objet de recherche reformulé : la notion en apparence paradoxale de « changement d'ancêtres » vise à attirer l'attention sur un phénomène fréquent mais qui reste relativement impensé en tant que tel : si la parenté d'un individu relève à la fois de faits biologiques et de choix de filiation (avec une lignée plutôt qu'une autre, avec lien biologique ou sans), la généalogie d'un groupe démultiplie les options de filiation et relègue ainsi la question de l'ancestralité et de la culture supposée en découler dans le domaine du mythe et du récit. Une certaine marge de manœuvre permet le changement, mais il n'est pas libre de contraintes, bien au contraire. Il ne s'agit donc pas ici de postuler une fluidité généralisable en la matière, mais d'observer, à partir des cas d'étude, les règles permettant à ce que nous appellerons des réassignations ancestrales d'être validées socialement, c'est-à-dire de ne pas être considérées comme des cas de « fraude ethnique »⁴, d'« imposture nationale »⁵ ou d'« appropriation culturelle »⁶. Plutôt que d'aborder notre objet de recherche en termes d'opportunisme ou de sincérité, c'est-à-dire en partant des intentions supposées ou revendiquées des acteurs, nous nous attacherons aux rapports entre logiques institutionnelles et agentivité, à l'origine de ces légitimités revisitées. Pour ce faire, nous aborderons dans un premier temps l'apport de la recherche en anthropologie, sociologie et histoire dans la construction du fait ethnique qui, en intégrant une composante ancestrale, nous permettra de mieux appréhender notre objet de réflexion. Nous passerons ensuite en revue dans l'histoire des populations germanophones d'Europe centrale et orientale du xx^e siècle des cas de changements de groupes ethniques mettant en jeu la catégorie de l'ancestralité.

4 Joane Nagel, « Constructing ethnicity: Creating and Recreating Ethnic Identity and Culture », *Social Problems* 41, n° 1 (1994) : 160.

5 Tara Zahra, « Imagined Noncommunities: National Indifference as a Category of Analysis », *Slavic Review* 69, n° 1 (2010) : 117.

6 Rogers Brubaker, *Trans: Gender and Race in an Age of Unsettled Identities* (Princeton : Princeton University Press, 2016).

PENSER LE CHANGEMENT ETHNO-ANCESTRAL
 À LA LUMIÈRE DES SCIENCES SOCIALES

Si le terme d'ethnicité semble s'être durablement établi dans le langage courant pour désigner une communauté d'origine et de culture statique et essentialisée, on ne trouve plus guère de partisans d'une telle acception primordialiste en sciences sociales : celles-ci ont au contraire fait de l'ethnicité un concept heuristique désignant un processus d'auto-identification et d'assignation qui permet de décrire à un niveau macro un moyen de domination par caractérisation d'un groupe, et au niveau micro un type de relation évoluant en fonction de la situation, mettant en jeu des croyances notamment relatives à l'origine commune, des discours et des pratiques chez les personnes concernées⁷. Le précurseur de ce courant est sans nul doute l'anthropologue Fredrik Barth qui, en reprenant à son compte la notion wébérienne d'une « communauté d'origine » conçue comme une « croyance subjective », définissait en 1969 l'ethnicité comme « l'organisation sociale de la différence culturelle », c'est-à-dire comme une « coquille organisationnelle à l'intérieur de laquelle peuvent être mis des contenus et formes et dimensions variées dans des systèmes socio-culturels différents »⁸. Cette pratique de dichotomisation sociale, qui engendre et entretient un « eux » et un « nous », permet une variabilité des contenus culturels par l'entretien de « frontières ethniques » mais également par leur « franchissement » : ainsi les Yao (Chine), unis notamment par « le culte des ancêtres », prévoient-ils l'incorporation de non-Yao par « l'attribution d'un statut de parenté par adoption et la complète assimilation rituelle » qui suppose des « obligations envers les ancêtres »⁹.

7 Margit Feischmidt, « Ethnizität », dans *Online-Lexikon zur Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa* (Oldenburg : Bundesinstitut für Kultur und Geschichte des östlichen Europa, 2016), <<https://ome-lexikon.uni-oldenburg.de/begriffe/ethnizitaet>> (consulté le 10 octobre 2025).

8 Fredrik Barth, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans *Théories de l'ethnicité*, dir. Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fenart (Paris : Presses Universitaires de France, 1995), 210-212.

9 Barth, « Les groupes ethniques », 223-224.

Le « changement catégoriel d'identité ethnique » implique de ce fait un changement « d'allégeance ou de modèle politique, ou d'appartenance à un groupe familial ». La croyance en une origine commune et l'inscription dans une généalogie de groupe font ainsi partie des contenus socio-culturels soumis à variabilité. Barth conclut que retracer l'histoire d'un groupe ethnique ne signifie donc pas « retracer l'histoire d'une culture » prétendument continue mais bien écrire celle d'une « existence organisationnelle »¹⁰.

C'est dans la continuité de Barth que Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo ont publié en 1985, puis réédité en 1999, un ouvrage collectif consacré au phénomène ethnique en Afrique : ils y appellent notamment à ré-historiciser les critères en partie hérités de la période coloniale pour définir l'ethnicité (langue, espace, coutumes, valeurs, nom et descendance)¹¹ : ces catégories sont autant de « systèmes de classement » fonctionnant comme des « barrières sémantiques » qui façonnent le social au moyen d'outils performatifs tels que le patronyme, l'ethnonyme ou encore la « fiction d'une appartenance ou d'une descendance commune ». L'ethnonyme notamment apparaît comme un « signifiant flottant », qui renvoie à une multitude de signifiés¹².

La démarche du sociologue Rogers Brubaker va précisément dans ce sens : dans son article « *Ethnicity without Groups* » (2002), il invite à se défaire de la notion même de « groupes » ethniques qui tend à postuler, et ce faisant, à faire exister des entités essentialisées, pour se concentrer sur la *catégorie* ethnique, soit une pratique de classement social assurée par des « entrepreneurs ethnopolitiques »¹³. Cette perspective permet de considérer les appartenances et affiliations à la fois

10 Barth, « Les groupes ethniques », 227 et 249.

11 Jean-Loup Amselle, Elikia M'Bokolo (dir.), *Au cœur de l'ethnie : ethnie, tribalisme et État en Afrique* (Paris : La Découverte, 1999), v. Voir aussi Jean-Loup Amselle, « Ethnies et espaces : pour une anthropologie topologique », dans Amselle, M'Bokolo, *Au cœur de l'ethnie*, 18.

12 Amselle, « Ethnies et espaces », 34-37.

13 Rogers Brubaker, « Ethnicity without Groups », *European Journal of Sociology* 43, n° 2 (2002) : 169-189.

comme le résultat de politiques menées « par en-haut » et comme des stratégies d'appropriation, de transformation ou de subversion pratiquées « par en bas », sans *postuler* l'existence de groupes ethniques. Brubaker insiste sur la dimension cognitive de l'ethnicité qui se construit, tout comme la race et la nation, par nos perceptions, nos cadres interprétatifs (*framing*), nos représentations de ce qu'est un « groupe » : l'assignation à un groupe ethnique et à une communauté d'origine requiert et crée à la fois une adéquation aux stéréotypes que nous portons (présomption d'une langue, d'un accent, d'un nom, d'une apparence physique)¹⁴. Nous en tirons pour notre présente étude l'enseignement suivant : la *présomption* ethno-ancestrale et le *pouvoir d'accréditer* une telle appartenance doivent faire l'objet d'une attention particulière. Par ailleurs, assigner des origines ne signifie pas nécessairement formuler consciemment un récit élaboré sur les ancêtres, mais relève davantage de croyances implicites, d'un allant-de-soi imaginaire et stéréotypé.

La plasticité de la catégorie ethnique est également au cœur des réflexions de l'historienne Tara Zahra qui, dans le sillage de Brubaker, a lancé avec son article « *Imagining Noncommunities* » (2010) un riche débat sur l'« indifférence nationale », soit la non-adéquation d'individus aux catégories ethno-nationales mises en place en Europe centrale depuis le XIX^e siècle, et le changement d'appartenance (« *side-switchers* ») conditionné par les bouleversements politiques et socio-économiques. L'indifférence ou « ambivalence nationale », inhérente au projet d'homogénéité nationale, nécessite d'appliquer aux indéterminés des catégories stigmatisantes telles qu'« hermaphrodites », « amphibiens », « renégats »¹⁵. Cette réflexion peut également s'appliquer aux récits sur l'ancestralité qui conditionnent les appartenances ethno-nationales : les « *side-switchers* », contraints de modifier leur affiliation au passé, sont soumis à une grande pression sociale, et c'est en termes d'allégeance et de loyauté qu'ils sont évalués. Dès lors, la question centrale est de savoir qui

14 Brubaker, « Ethnicity, 170, 174 et 183.

15 Zahra, « Imagined Noncommunities », 104-105.

a le pouvoir d'accréditer une réassignation ethno-ancestrale et qui a le pouvoir de la discréditer et de la sanctionner.

On peut également tirer profit des études relatives aux mobilités « raciales » aux États-Unis, où la règle de la « goutte de sang noir » (*one drop rule*) a longtemps prévalu : était considérée comme noire toute personne ayant au moins un ancêtre noir, aussi lointain soit-il, ce qui permettait toute une gamme de nuances de couleur de peau au sein de cette même catégorie. Comme l'explique l'anthropologue Benoît Trépiéd, la race était en théorie « censée reposer sur la seule ascendance » mais en pratique, elle était définie au XIX^e siècle « par d'autres éléments comme l'environnement familial et résidentiel, le comportement social et l'*hexis* corporelle, la réputation et la profession, le langage et les vêtements »¹⁶, ce qui ouvrait un espace réel quoique limité de négociation. La fratrie Healy est à cet égard exemplaire : nés d'un riche planteur irlandais et d'une esclave noire à partir de 1830 dans le Sud des États-Unis, les neuf enfants parviennent à échapper à l'assignation « mulâtre » et être reconnus comme « blancs » par-delà l'apparence physique, grâce au soutien institutionnel qu'ils reçoivent de l'Église catholique, dans le Nord du pays, et de l'armée. Loin d'affirmer que la race serait un quelconque choix, l'historien James O'Toole, qui signe cette étude, montre surtout « à quelles conditions et de quelles manières se sont effectuées ces transgressions de la ligne de couleur »¹⁷ en utilisant la notion heuristiquement féconde du « *passing* » : comment façonner sa crédibilité en tant que « blanc » pour imposer l'acceptation sociale. Le *passing* met ainsi en jeu des stratégies d'auto-identification en butte aux institutions ayant le monopole des définitions catégorielles. Pour visualiser la violence et l'arbitraire de ces catégories raciales, mais aussi l'espace de négociation qui l'accompagne, nous renvoyons ici au documentaire de Yolande Zaubermann, *Classified People*, consacré

16 Benoît Trépiéd, « Des Noirs qui passent pour Blancs ? Enjeux analytiques et méthodologiques des enquêtes sur le passing aux États-Unis », *Genèses* 114, n° 1 (2019) : 103.

17 James M. O'Toole, « La famille Healy en Amérique : étude d'un cas de passing racial », *Genèses*, 114, n° 1 (2019) : 17.

aux conditions de passage de la catégorie « *coloured* » à la catégorie « blanc » pour les personnes métisses dans le régime d'*Apartheid* dans l'Afrique du Sud des années 1980. Le phénomène des *Black Indians* de la Nouvelle-Orléans peut lui aussi nourrir notre réflexion : ces descendants d'esclaves africains, qui revendiquent à l'occasion du Mardi Gras une forme revisitée de la culture amérindienne, illustrent les enjeux complexes d'une agentivité affichée, entre hommage et appropriation¹⁸.

Il apparaît que les notions ici récurrentes — réassignation, *passing*, agentivité — entrent en résonance avec les études de genre : de fait, la comparaison du fait ethnique avec la construction du féminin et du masculin traverse la plupart des études citées plus haut. Emprunté aux *Racial Studies*, le *passing* tel qu'utilisé dans les études de genre ne se limite plus à une pratique de dissimulation ou de visibilité des personnes *trans*, il intègre aussi l'« identité juridique »¹⁹, c'est-à-dire la disposition de l'État à reconnaître de telles mobilités de genre. C'est précisément la question de l'acceptation sociale et de la production de légitimités que Brubaker place au centre de sa comparaison entre mobilités de genre et de race dans son ouvrage *Trans: Gender and Race in an Age of Unsettled Identities* (2016).

À la lumière de ces réflexions, il convient de se demander quelles sont les conditions d'une réassignation ancestrale — qu'elle soit durable ou passagère — et qui a le pouvoir d'accréditer ou d'imposer une telle ré-affiliation. La question est particulièrement délicate car, comme souvent dans les mobilités sociales (de genre, de classe, de race ou, ici, de type ethno-ancestral), les traces du statut antérieur ne sont pas ou peu accessibles²⁰. Il s'agit donc avant tout de penser le

18 *Black Indians de la Nouvelle-Orléans* (catalogue d'exposition) (Paris : Musée du quai Branly-Jacques Chirac/Actes Sud, 2022).

19 Emmanuel Beaubatie, « L'aménagement du placard : rapports sociaux et invisibilité chez les hommes et les femmes trans en France », *Genèses* 114, n° 1 (2019) : 34 ; Bastien Bosa, Julie Pagis et Benoît Trépiéd, « Le passing : un concept pour penser les mobilités sociales », *Genèses* 114, n° 1 (2019) : 5-9.

20 Trépiéd, « Des Noirs qui passent pour Blancs ? », 108.

changement ethno-ancestral comme une catégorie d'analyse *possible*, et d'observer comment il apparaît dans les études de cas historiques.

LE CAS DES GERMANOPHONES D'EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE

Pour reconstituer le processus de « création des identités nationales » en Europe, l'historienne Anne-Marie Thiesse commence par décrire dans son ouvrage de référence paru en 1995 le travail d'identification des ancêtres entrepris par des érudits au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles pour fonder la Nation sur la base de l'adéquation héréditaire entre « Peuple » et langue²¹. Ces « éveilleurs » rejettent les ancêtres classiques gréco-latins pour mieux valoriser des filiations intégrant les peuples barbares « autochtones », et font varier ces nouveaux ancêtres, fondateurs de la communauté ethno-nationale, en fonction des opportunités politiques : en France, on passe ainsi du culte des Francs, associés à la Germanie, à celui des Gaulois, identifiés, eux, comme d'origine tantôt celtique, tantôt « bretonne-celtique »²². En France comme ailleurs en Europe, le roman national continue à évoluer jusqu'à nos jours, sous la pression des guerres et des reconfigurations étatiques — à partir des années 1990 au Monténégro, la revendication d'une origine distincte de la nation serbe accompagne le processus d'indépendance²³.

L'identification des ancêtres de la nation moderne se fait le plus souvent au détriment d'une possible pluralité des filiations et les minorités doivent se fondre dans la communauté ancestrale de la majorité. C'est le cas des citoyens bulgares turcophones musulmans qui, en 1985, se voient imposer une bulgarisation de leur nom dans le cadre de la politique de « renaissance nationale » du régime

21 Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, Europe, XVIII^e-XX^e siècle* (Paris : Seuil, 1999).

22 Thiesse, *La création*, 50-59.

23 Amaël Cattaruzza et Patrick Michels, « Dualité orthodoxe au Monténégro », *Balkanologie* 9, n° 1-2 (2005) : 235-253.

communiste. Le Premier Ministre Georgi Atanasov affirme alors : « [Aujourd'hui] reviennent dans la famille bulgare commune nos frères et sœurs de sang à qui pendant des siècles des conquérants étrangers ont troublé la conscience nationale. Cette population est le sang du sang du peuple bulgare, la chair de sa chair »²⁴. La mesure sera abolie au lendemain de la chute du communisme.

Le cas des germanophones d'Europe centrale et orientale ne fait pas exception à cette pratique d'affiliation collective et il pose tout d'abord un problème de désignation. Si nous rejoignons l'historienne Hildrun Glass, spécialiste du rapport judéo-allemand en Roumanie, qui affirme qu'« il n'y a bien évidemment personne qui n'a que des 'ancêtres allemands' »²⁵, nous proposons de reformuler son assertion ainsi : personne n'a des ancêtres qui ont tous et toujours appartenu à la catégorie « Allemand », car c'est bien la définition de la catégorie qui est en jeu dans une région aux frontières particulièrement mouvantes durant les XIX^e et XX^e siècles. L'écriture de « l'histoire allemande à l'Est » a de fait été marquée à partir de la fin du XIX^e siècle par une « hypothèque *völkisch* »²⁶ qui postulait une « identité allemande » fixe, faisant de populations auparavant ancrées régionalement (les Saxons de Transylvanie, les Souabes du Banat, les Haut-Silésiens *etc.*) des « Allemands de l'étranger » (*Auslandsdeutsche*) puis, sous le nazisme, des « Allemands ethniques » (*Volksdeutsche*). Cette entreprise de diasporisation a ainsi créé un

24 Nadège Ragaru, « 'Le sang de notre sang, la chair de notre chair' : l'enseignement de la nation en Bulgarie communiste », dans *L'école et la nation. Actes du séminaire scientifique international. Lyon, Barcelone, Paris, 2010*, dir. Benoît Falaize, Charles Heimberg et Olivier Loubes (Lyon : ENS Éditions, 2013), 219-234.

25 Hildrun Glass, « Wer ist ein Deutscher? Anmerkungen zum Selbstverständnis der Deutschen in Rumänien (1919-1944) », *Halbjahresschrift für Südosteuropäische Geschichte, Literatur und Politik* 9, n° 2 (1997) : 18.

26 Matthias Beer, cité dans Hans-Christian Petersen, « Migration als Kontinuum deutscher Geschichte im östlichen Europa », *Jahrbuch des Bundesinstituts für Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa* 24 (2016) : 12.

lien d'allégeance envers le « pays-mère » allemand, considéré dès lors comme le berceau de la nation, ancestral et unique²⁷.

L'établissement d'un lien d'ancestralité diasporique, conditionné par la langue allemande, va de pair avec la montée de l'antisémitisme au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Les organisations estudiantines viennoises adoptent en 1896 le principe dit « de Waidhofen » qu'évoque le dramaturge Arthur Schnitzler dans ses mémoires : doivent être exclus de ces corporations pangermanistes les étudiants juifs « car chaque fils de mère juive, chaque personne qui a du sang juif dans les veines, n'a, par sa naissance, pas d'honneur »²⁸. L'introduction du « paragraphe aryen » est ainsi revendiquée à partir du début des années 1920 par des associations d'étudiants allemands de Roumanie et de Hongrie inscrits dans des universités en Allemagne et en Autriche. Elle signifie à la fois l'affiliation à une communauté raciale « aryenne » et la volonté explicite d'exclure les camarades juifs allemands de ces associations. Toutefois, deux principes s'opposent à cette époque, comme plus tard, pour définir qui est allemand : le principe d'une origine prétendument vérifiable (*Abstammungsprinzip*) et le principe d'auto-déclaration (*Bekennnisprinzip*), ce qui ne cessera de provoquer des querelles d'interprétation. Pour l'exemple : un étudiant souabe dont le père juif s'était converti au christianisme obtient du *Deutsch-Schwäbischer Volksrat*, la représentation politique des Souabes du Banat roumain, un certificat qu'« il est d'origine allemande et s'identifie comme Allemand » afin qu'il bénéficie de réductions de frais lors de son inscription à l'université de Graz en 1921²⁹. L'un de ses collègues étudiant souabe envoie alors une lettre de protestation au *Deutscher Kulturverein*, une association représentative concurrente, pour contester cette attestation

27 Stefan Manz, *Constructing a German Diaspora: The 'Greater German Empire', 1871-1914* (New York : Routledge, 2014).

28 Cité d'après Arthur Schnitzler, « Jugend in Wien », dans *Die Wiener Moderne: Literatur, Kunst und Musik zwischen 1890 und 1910*, éd. Gotthart Wunberg (Stuttgart : Reclam, 1981), 116-122 (ici 118). La traduction est de nous (citation originale : « Jeder Sohn einer jüdischen Mutter, jeder Mensch, in dessen Adern jüdisches Blut rollt, ist von Geburt aus ehrlos »).

29 Glass, « Wer ist ein Deutscher ? », 21.

et dénoncer les « Juifs baptisés qui se cachent derrière un masque souabe ». L'affaire est portée en 1922 à la connaissance de la Centrale estudiantine de Munich (*ASTA München*) à qui le *Volksrat* confirme son avis sur l'origine allemande de l'étudiant incriminé, tandis que le *Kulturverein* réaffirme qu'il est « d'origine juive » et que ce certificat est par conséquent invalide. Le *Volksrat*, d'obédience conservatrice, est par la suite marginalisé au profit du *Kulturverein*, son pendant radical, dans la production des « certificats d'ethnicité »³⁰. L'affaire, qui illustre la montée en puissance de l'idéologie *völkisch* parmi les étudiants de la région, met en jeu différents mécanismes : être reconnu d'origine allemande ou juive relève ici 1) d'une interprétation, 2) celle-ci est affaire de pouvoir, et 3) ce pouvoir peut faire l'objet d'une concurrence, ici entre deux associations. L'origine de l'étudiant concerné fait ainsi simultanément l'objet d'interprétations contradictoires.

L'historien Chad Bryant a analysé les pratiques d'attribution de la nationalité allemande en Bohême et Moravie sous protectorat nazi de 1939 à 1945 puis leurs pendants tchèques de 1944 jusqu'à 1946³¹. Il s'intéresse en particulier à ceux que des anthropologues nazis avaient qualifiés d'« amphibiens », soit des personnes qui pouvaient changer d'appartenance nationale ou dont la nationalité était considérée comme confuse. Dans le langage nationaliste de l'entre-deux-guerres, ces personnes étaient qualifiées de Tchèques « germanisés » et d'Allemands « tchéquisés »³². Elles sont appelées par les autorités nazies à se déterminer comme « Allemandes » et à demander le passeport du *Reich*, à la condition qu'elles présentent les caractéristiques nécessaires. Mais quelles sont-elles ? Pour identifier qui est « germanisable », la pratique sous la direction de Reinhard Heydrich (septembre 1941—juin 1942) oscille entre critères raciaux censés révéler l'« origine » des personnes examinées — mais de l'aveu même des « experts de la race » nazis, ces signes sont impossibles à détecter

30 Glass, « Wer ist ein Deutscher ? », 22.

31 Chad Bryant, « Either German or Czech: Fixing Nationality in Bohemia and Moravia, 1939-1946 », *Slavic Review* 6, n° 4 (2002) : 683-706.

32 Bryant, « Either German or Czech », 684-685.

extérieurement — et examen des comportements et appartenances politiques³³. Non loin de là, dans le Gouvernement Général, Odilo Globocnik, chef de la police à Lublin, estimait que la possession d'objets « allemands » tels qu'un coffre, un métier à tisser et des habits de tisserand ou encore un nom à consonance germanique pouvaient révéler « un héritage allemand oublié » et rendre un Polonais « re-germanisable »³⁴. Suivant la recommandation des accords de Potsdam de l'été 1945 d'organiser un « transfert ordonné » des populations allemandes, le gouvernement tchécoslovaque envisage d'abord d'expulser tous les « Allemands » sur la base de la citoyenneté du *Reich*, mais il revient dans un second temps sur cette mesure, considérant qu'il faut distinguer parmi eux les « Tchèques » ayant été forcés de devenir Allemands, afin de les ramener à leurs origines slaves (*Ibid.* : 696-700). À nouveau, l'attribution de cette appartenance fait l'objet d'interprétations, cette fois-ci de la part de commissions locales tchécoslovaques.

La période de l'immédiat après-guerre fournit d'autres exemples de « conversions nationales »³⁵ et de « recatégorisations ethniques »³⁶. C'est le cas de la Haute-Silésie rattachée à la Pologne après 1945. Sa population, dont l'ancrage régional et le dialecte silésien lui avait valu pendant l'entre-deux-guerres d'être suspectée d'illoyauté nationale par l'Allemagne comme par la Pologne (voir le qualificatif péjoratif de « *Wasserpolen* »), est enregistrée pendant la période nazie comme « allemande », puis est considérée par les autorités communistes comme « autochtone » : soumise à « vérification » de sa « polonité », elle n'est pas expulsée du territoire, à la condition de pouvoir

33 Bryant, « Either German or Czech », 691-696.

34 Bryant, « Either German or Czech », 704.

35 Jannis Panagiotidis, « 'Not the Concern of the Organization?' The IRO and the Overseas Resettlement of Ethnic Germans from Eastern Europe after World War II », *Historical Social Research/Historische Sozialforschung* 45, n° 4 (2020) : 173-202.

36 Lucie Lamy, « Negotiating Freedom of Movement through Ethnic Recategorization: Strategies of 'German' Special Settlers from Riga, 1945-1972 », *Zeitschrift für Migrationsforschung* 3, n° 1 (2023) : 123-148.

attester notamment « de son origine polonaise ou de son attachement au peuple polonais »³⁷.

Durant cette même période, les mouvements de populations sont propices aux réassignations ethno-nationales³⁸, notamment dans les camps de *DPs*. Les Mennonites d'URSS forment à cet égard un cas d'école : cette population germanophone avait été, elle aussi, intégrée dans la propagande pangermaniste en tant qu'« Allemands de l'étranger », elle avait bénéficié, à l'arrivée des envahisseurs nazis à l'été 1941, du statut privilégié d'« Allemands ethniques » (*Volksdeutsche*) et, lors de son transfert sous escorte allemande en Pologne occupée en 1944, obtenu collectivement la citoyenneté du *Reich*³⁹. Après la capitulation allemande, 35 000 Mennonites germanophones font ainsi face en Allemagne et en Pologne occupées à un double défi : ils risquent tout d'abord d'être rapatriés de force en URSS par l'Armée Rouge en vertu des accords de Potsdam — c'est ce qui se produit pour plus de la moitié d'entre eux jusqu'en 1947⁴⁰. Par ailleurs, les camps de réfugiés sous administration des Nations Unies fournissent de l'assistance matérielle pour une éventuelle émigration uniquement aux ressortissants des pays membres de l'ONU : les Allemands en sont donc exclus. Des représentants des Églises mennonites d'Europe et d'Amérique du Nord (*Mennonite Central Committee*, MCC) parviennent à imposer l'idée d'une seule et même « minorité ethnique dont l'origine n'est ni allemande, ni

37 Philipp Ther, « Der Zwang zur nationalen Eindeutigkeit und die Persistenz der Region: Oberschlesien im 20. Jahrhundert », dans *Regionale Bewegungen und Regionalismen in europäischen Zwischenräumen seit der Mitte des 19. Jahrhunderts*, dir. Philipp Ther, Solm Sundhaussen et Imke Kruse (Marburg : Herder-Institut, 2003), 246-247.

38 Rogers Brubaker, « Migrations of Ethnic Unmixing in the 'New Europe' », *The International Migration Review* 32, n° 4 (1998) : 1047-1065.

39 Benjamin W. Goossen, « Terms of Racial Endearment: Nazi Categorization of Mennonites in Ideology and Practice, 1929-1945 », *German Studies Review* 44, n° 1 (2021) : 27-46.

40 Benjamin W. Goossen, « From Aryanism to Anabaptism: Nazi Race Science and the Language of Mennonite Ethnicity », *Mennonite Quarterly Review* 90 (2016) : 151.

russe » : 15 000 Mennonites obtiennent ainsi d'émigrer en Amérique jusqu'en 1955 avec, pour la plupart, l'assistance des Nations Unies, en tant que non-Allemands⁴¹. Pour ce faire, c'est une véritable « bataille pour l'éligibilité » (des Mennonites d'Ukraine à une assistance des agences des Nations Unies)⁴² qu'a menée le MCC pour contrer la suspicion récurrente des officiers des agences onusiennes (UNRRA puis IRO), à la fois quant à l'appartenance allemande de ces réfugiés et quant à leur collaboration avec le nazisme. Il défend la double thèse d'une origine ethnique mennonite et hollandaise de cette communauté, dont le fondateur au XVI^e siècle, Menno Simons, était originaire des Pays-Bas. Ce *lobbying* intense permet de les soustraire aux stigmates du statut d'« Allemand ethnique » et d'obtenir l'assistance de l'IRO pour leur émigration, principalement vers l'Amérique du Nord.

Revenant sur les stratégies collectives mises en place par les réfugiés auparavant « citoyens du *Reich* » pour changer d'identification et obtenir l'assistance de l'IRO en tant que non-Allemands, Janis Panagiotidis constate que la plupart n'ont pas été couronnées de succès — les Mennonites d'Ukraine sont à cet égard une exception. L'historien observe qu'outre les vérifications documentées effectuées par les officiers de l'IRO pour établir l'éligibilité des demandeurs, leurs « sympathies subjectives » autant que la capacité des réfugiés à « expliquer de façon créative » leur parcours migratoire jouaient un rôle certain⁴³.

C'est ce point que développe l'historien Daniel Cohen dans son étude sur les pratiques de catégorisation des réfugiés de l'après-guerre : « Les DP's de 1945-1951 ont comme caractéristique commune de 'raconter des histoires' à des experts chargés d'évaluer la véracité — ou à défaut, la plausibilité — de leur récit de vie ». Cohen cite un fonctionnaire constatant que « les intéressés, éclairés sur ce

41 Goossen, « Terms of Racial Endearment », 38.

42 Ted D. Regehr, « Of Dutch or German ancestry? Mennonite Refugees, MCC, and the International Refugee Organization », *Journal of Mennonite Studies* 13 (1995) : 17.

43 Panagiotidis, « 'Not the Concern of the Organization?' », 182.

qu'il convient de dire par de longs mois d'observation et d'écoute [...] ont appris à bâtir un récit acceptable dont la conclusion est l'éligibilité »⁴⁴. Cela vaut particulièrement pour les germanophones qui étaient auparavant passés par les instances de naturalisation nazies (*Einwandererzentralstelle*) pour obtenir la citoyenneté du *Reich*.

La réassignation ethno-ancestrale des Souabes en « Français du Banat » illustre précisément cette double condition impliquant à la fois l'émetteur du discours sur les origines et le récepteur. De l'avis de tous, Jean Lamesfeld, qui se fait connaître à la tête du Comité des Français du Banat en Autriche occupée, possède un véritable talent pour convaincre : les nombreux courriers qu'il adresse aux autorités françaises, tel celui cité en début d'article, attestent de sa capacité à raconter l'histoire des « Français du Banat » de façon à séduire ses interlocuteurs. C'est ainsi qu'un membre de l'IRO relève en août 1947 l'attractivité toute particulière que possède pour les fonctionnaires français le récit développé par le Comité des Français du Banat sur la continuité ethno-culturelle française de ces réfugiés : « Une histoire romantique s'attache à cette question »⁴⁵. Mais c'est plus encore lorsqu'il rencontre ses interlocuteurs qu'il fait la preuve de son « charme », comme l'analyse l'historien Benjamin Landais, pour « établir des relations durables avec des cadres de plusieurs ministères » français en 1948⁴⁶, en particulier avec Robert Schuman, élu président du Conseil des ministres et lui-même d'origine lorraine. Il peut alors présenter son discours sur la continuité des réfugiés avec leurs ancêtres alsaciens et lorrains, et à ceux qui leur reprochent leurs compromissions avec le nazisme et leur service de guerre dans la *Waffen-SS*, faire valoir qu'ils ne sont pas différents des « Alsaciens

44 Daniel G. Cohen, « Naissance d'une nation : Les personnes déplacées de l'après-guerre, 1945-1951 », *Genèses* 38, n° 1 (2000) : 65-66.

45 Julia Maspero, « L'administration des personnes déplacées dans les zones françaises d'occupation en Allemagne et en Autriche : Une politique de la France en contexte de guerre froide (1945-1951) », thèse de doctorat (Paris : EHESS, 2021), 674.

46 Benjamin Landais, « Jean Lamesfeld, 'Président des Français du Banat' : les métamorphoses d'un entrepreneur identitaire rural (1909-1981) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* 57, n° 2 (2025, sous presse) : 5.

et [d]es Lorrains [...] recrutés de force dans les rangs de la *Waffen-SS* »⁴⁷. Notons qu'à la même période, un autre discours s'établit en Autriche occupée, faisant notamment des réfugiés souabes non plus des « *Volksdeutsche* », mais des « ressortissants de la vieille Autriche » (*Altösterreicher*), situant ainsi leur terre ancestrale non plus en Allemagne mais dans les anciens territoires habsbourgeois⁴⁸.

L'« entrepreneur identitaire » qu'est Lamesfeld n'aurait cependant pas pu obtenir le recrutement de 10 000 Banatais comme main d'œuvre par les autorités françaises à partir de 1948 si ses interlocuteurs n'avaient pas de leur côté montré des « sympathies subjectives » pour cette rhétorique des racines communes⁴⁹, ni si la situation en France n'avait pas été favorable : c'est l'exclusion des Communistes du gouvernement français en mai 1947 (puis du directoire de l'Office National de l'immigration — ONI) et la pénurie de main d'œuvre en France, et notamment en Alsace, qui lèvent les dernières réserves quant au transfert collectif de Banatais en France en 1948⁵⁰.

Pour intégrer les « Allemands ethniques » quittant Europe centrale et orientale (*Aussiedler*) qui n'avaient pas été expulsés en 1945, la RFA applique le principe du droit du sang dans sa législation, en définissant juridiquement l'« ethnicité allemande » (*Deutsche Volkzugehörigkeit*) à la fois par l'« origine allemande » (*Abstammung*) des candidats à la naturalisation et par la nécessité de s'être revendiqué en tant qu'Allemand dans son pays natal (*Bekanntnis zum*

47 Jean Lamesfeld, *Von Österreich nach Frankreich: Die Banater Aktion und Robert Schuman* (Munich : Donauschwäbische Verlagsgesellschaft, 1973), 24.

48 Tara Zahra, « 'Prisoners of the Postwar': Expellees, Displaced Persons, and Jews in Austria after World War II », *Austrian History Yearbook* 41 (2010) : 191-215.

49 Ségolène Plyer, « L'Alsace et les Banatais après 1945 », dans *L'Alsace et la Posnanie dans l'ombre des influences germaniques*, dir. Patrick Werly et al. (Poznań : Presses de l'Université Adam Mickiewicz, 2019), 5 ; Landais, « Jean Lamesfeld », 4 ; Stanislav Sretenović, « Les germanophones du Banat serbe et roumain sous le regard français : Des colons 'alsaciens' et 'lorrains' aux réfugiés, 1871-1949 », *Histoire, économie & société* 41, n° 1 (2022) : 16-35.

50 Plyer, « L'Alsace et les Banatais après 1945 », 8 ; Sretenović, « Les germanophones du Banat serbe et roumain », 28.

Deutschtum)⁵¹. Cette incitation à faire valoir une continuité avec des ancêtres « allemands » fonde une politique de « rémigration [...] hautement fictionnelle », comme le note l'historien Klaus Bade⁵². Les différents acteurs impliqués (le pays de départ et celui d'arrivée, les associations d'expulsés et les migrants eux-mêmes), contribuent par leurs interactions à interpréter, négocier et performer l'ethnicité⁵³ et l'affiliation ancestrale par le biais de commissions de vérification et de récits et arbres généalogiques⁵⁴. Pour illustrer cette plasticité modelée par des rapports de force, nous évoquerons deux exemples.

Gregor Himmelfarb est né dans le Mecklembourg en 1908 de confession protestante⁵⁵. Il grandit en Transylvanie dans un environnement saxon et apprend pendant la guerre que son père, converti au protestantisme, était né juif. Dépourvu de « certificat d'ancêtres » (*Abnenpass*) que le « Groupe ethnique allemand en Roumanie » pouvait exiger de lui, considéré comme juif au regard des Lois antisémites alors en vigueur en Roumanie, il parvient à survivre en possession d'un faux passeport roumain et fait une demande après la guerre pour émigrer en Israël : le consulat israélien lui refuse le visa au motif qu'il n'est pas Juif, puisque sa mère ne l'était pas, conformément à la loi matrilineaire « du retour » adoptée par l'État hébreu en 1950. En 1952, il obtient enfin une autorisation spéciale et émigre en Israël avec son épouse, puis ils décident de s'installer en RFA trois ans plus tard. Là, il doit choisir entre deux moyens légaux, entrés en vigueur

51 Jannis Panagiotidis, *The Unchosen Ones: Diaspora, Nation, and Migration in Israel and Germany* (Bloomington : Indiana University Press, 2019), 8.

52 Klaus J. Bade, « Transnationale Migration, ethnonationale Diskussion und staatliche Migrationspolitik im Deutschland des 19. und 20. Jahrhunderts », dans *Migration, Ethnizität, Konflikt: Systemfragen und Fallstudien*, dir. Klaus J. Bade (Osnabrück : Universitätsverlag Rasch, 1996), 420.

53 Panagiotidis, *The Unchosen Ones*, 14.

54 Smaranda Vultur, *Des mémoires et des vies. Le périple identitaire des Français du Banat*, (Avignon : Éditions universitaires d'Avignon, 2021), 109-114.

55 Gregor Himmelfarb, *Fallen, Finten, Finessen: ein ungewöhnlicher Erlebnisbericht 1940-1945-1952-1955* (Munich : Verlag des Südostdeutschen Kulturwerkes, 1981).

en 1953, pour obtenir réparation pour les dommages subis pendant la guerre : une loi s'adresse spécifiquement aux victimes de persécutions raciales (*Bundesentschädigungsgesetz*, BEG), tandis qu'une autre s'adresse aux « expulsés » définis comme « Allemands ethniques », dont peuvent faire théoriquement partie également des victimes de persécutions raciales⁵⁶. Himmelfarb est bien avisé de faire sa demande en tant que victime juive⁵⁷ en application de la BEG, car dans la pratique, le dédommagement au titre de la BVG est systématiquement refusé aux germanophones juifs, au motif que ceux-ci ne sont pas « d'origine allemande » et qu'ils n'ont fait que « pratiquer » leur germanité en s'inscrivant dans un « espace culturel et linguistique allemand » (*Deutscher Sprach- und Kulturkreis*, DSK)⁵⁸. Une directive modifiera cette application excluante en 1980 en précisant que la notion d'« ethnicité allemande » définie dans la BVG n'est finalement « pas de nature ethnologique mais juridique »⁵⁹.

Parmi les Saxons de Transylvanie installés en RFA, la *Landsmannschaft* (association d'expulsés) dominante, mène une *Heimatpolitik* visant l'émigration collective des compatriotes restés en Roumanie communiste afin de « sauver leur germanité ». Elle promeut pour ce faire le récit d'une continuité directe avec les ancêtres allemands arrivés dans le bassin transylvain 800 ans plus tôt pour coller au plus près avec les critères de la loi de 1953 définissant l'ethnicité

56 Bundesvertriebenengesetz, article 1.2, <<https://www.gesetze-im-internet.de/bvfg/BJNR002010953.html>> (consulté le 09 décembre 2024).

57 Pour sa demande de dédommagement, voir Bezirksamt für Wiedergutmachung, Neustadt an der Weinstraße, an die Landsmannschaft der Siebenbürger Sachsen, 3 juin 1958, Archive Siebenbürgen Institut, Vol. 44,2, BIII2.

58 Gaëlle Fisher, *Resettlers and Survivors: Bukovina and the Politics of Belonging in West Germany and Israel, 1945-1989* (New York, Berghahn Books, 2020), 181-190.

59 Richtlinien zur Anwendung des § 6 des Bundesvertriebenengesetzes (BVFG), article 1.2 <https://recht.nrw.de/lmi/owa/br_bes_text?anw_nr=1&bes_id=2577&aufgehoben=J> (consulté le 21 novembre 2024). Voir Jannis Panagiotidis, « 'The Oberkreisdirektor Decides Who Is a German'. Jewish Immigration, German Bureaucracy, and the Negotiation of National Belonging, 1953-1990 », *Geschichte und Gesellschaft* 38, n° 3 (2012) : 525-527.

allemande⁶⁰. Face à elle s'organise à partir des années 1950 un groupe minoritaire mené par Paul Philippi qui vise à remettre en cause cette conception ethno-ancestrale. Le théologien interroge la « germanité » des Saxons : les premiers colons installés en Transylvanie au XII^e siècle étaient-ils des Allemands ? Des Luxembourgeois ? Lui affirme que les Saxons ne se sont fondés comme « peuple » qu'une fois installés en Transylvanie, par vagues successives, et appelle à ne parler d'un « retour » dans la *Heimat* que dans le cas d'une migration depuis la RFA vers la Transylvanie et non l'inverse⁶¹. La *Landsmannschaft* considère cette remise en cause de sa rhétorique diasporique comme une menace directe pour l'intégration des Saxons en RFA. Elle craint que les législateurs ne voient dans ceux-ci non plus des « Allemands ethniques » s'étant revendiqués activement comme tels dans leur ancienne patrie mais uniquement des personnes ayant participé à l'« espace culturel et linguistique allemand », à l'image des Juifs de Bucovine, exclus des bénéfices matériels de la BVG. Sans doute ont-ils également à l'esprit les nombreuses demandes de naturalisation de ressortissants germanophones de Yougoslavie (Souabes du Danube) rejetées dans les années 1950 et 1960 au motif qu'elles ne satisfaisaient pas aux critères ethniques prévus par la législation allemande⁶².

Dans le cas de Himmelfarb comme dans celui des Saxons installés en RFA, les critères d'appartenance à la communauté ethno-ancestrale imposés par les différentes législations contraignent les acteurs à adapter leur discours sur les origines : ils apprennent à modifier leur affiliation ancestrale en fonction des contraintes et opportunités.

60 Pierre de Trégomain, « 'Renversements sémantiques'. Mémoire des 'expulsions' chez les Saxons de Transylvanie », dans *Fuite et expulsions des Allemands : Transnationalité et représentations, XIX^e-XX^e siècle*, dir. Carola Hähnel-Mesnard, Dominique Herbet (Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2016), 94.

61 Pierre de Trégomain, « Dédiasporiser les Saxons ? », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* 57, n° 2 (2025, sous presse).

62 Panagiotidis, *The Unchosen Ones*, chapitre 2.

CONCLUSION

Les réflexions et cas d'étude rassemblés synthétiquement dans cet article illustrent, à partir de la plasticité du fait ethnique, que l'identification des ancêtres et l'assignation à une communauté d'origines peuvent, eux aussi, faire l'objet de changements. Ces catégories sont à considérer, dans le cadre des assignations ethno-nationales, non pas comme des données fixes relevant d'une dichotomie vrai/faux, mais comme des pratiques socio-politiques d'affiliation et d'allégeance, façonnées par des imaginaires stéréotypés, qui conditionnent l'accès à un statut social et à des ressources. Le changement ethno-ancestral peut être éphémère ou aboutir durablement — et le changement de nom⁶³, le mariage interethnique⁶⁴ ou encore la production de carnets généalogiques et de récits de vie⁶⁵ peuvent y participer. Cette agentivité contribue ainsi à façonner, dans un rapport de forces inégal, des normes ethno-nationales imposées par les institutions.

Penser en termes de changement d'ancêtres conduit à considérer également d'autres notions connexes telles que *diaspora* et *autochtonie* sous l'angle de la variabilité. C'est surtout une façon d'attirer l'attention sur des réflexes cognitifs hérités de la création des États-nations et de la période coloniale qui restent solidement ancrés en nous et nous amènent bien souvent à aborder le social en catégorisant par origines, à penser les humains en descendance fixes et distinctes. La démarche réflexive proposée dans cet article commence par une identification du lexique performant ces appartenances : être « d'origine » ou de « souche » allemande, juive, « gauloise », parler du « retour » dans la « terre des ancêtres », du « berceau » de la nation, évoquer la « diaspora », les « racines », l'« héritage », les « autochtones »,

63 Nicole Lapiere, *Changer de nom* (Paris : Stock, 1995) ; Gesine Wallem, « The Name and the Nation: Banal Nationalism and Name Change Practices in the Context of Co-Ethnic Migration to Germany », dans *Everyday Nationhood: Theorising Culture, Identity and Belonging after Banal Nationalism*, dir. Michael Skey et Marco Antonsich (Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2017), 77-96.

64 Panagiotidis, « 'Not the Concern of the Organization?' », 186-191.

65 Vultur, *Des mémoires et des vies*.

sont autant de termes qui, utilisés sans distance, contribuent à naturaliser un phénomène qui a pourtant démontré au cours du xx^e siècle son potentiel destructeur.

LES LETTONS DE GARLIEB MERKEL,
PERSPECTIVES COSMOPOLITIQUES SUR LE SERVAGE
À L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Anne Sommerlat-Michas
Université de Picardie Jules Verne

« Qu'ils gardent à l'esprit que ce ne sont pas les individus dans l'erreur contre lesquels je bataille, mais que ce sont des privilèges inhumains, une constitution, et une manière de penser propre à leur classe » : c'est avec ce message adressé aux cercles germano-baltes que le publiciste germano-balte Garlieb Merkel (1769-1850) introduit le propos de son premier ouvrage, *Les Lettons, principalement en Livonie, à la fin du siècle philosophique. Contribution à la connaissance des peuples et des hommes* (1796)¹, dont le sujet est la servitude du peuple letton depuis le Moyen Âge. Son projet est de montrer comment le peuple letton a été réduit à la condition de serf depuis l'établissement de marchands et de missionnaires allemands dans les provinces baltiques, et de convaincre de la nécessité de supprimer ce système d'exploitation humain attribué à des privilèges et à une économie agraire d'un autre âge. A l'époque, le servage reste une institution courante

1 Garlieb Helwig Merkel, *Die Letten, vorzüglich in Liefland, am Ende des philosophischen Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Völker- und Menschenkunde* (Leipzig : Gräff, [1796] 1797). Sauf mention contraire, nous citerons l'ouvrage d'après l'édition scientifique, éd. Thomas Taterka (Wedemark : Harro von Hirschheydt, 1998). La citation se trouve p. 15 : « Möchten sie doch bedenken, dass es nicht die einzelnen Fehlenden, dass es die unmenschlichen Vorrechte, die Verfassung, die eigenthümliche Denkungsart ihres Standes seyen, gegen die ich eifere ». Les œuvres complètes de Garlieb Merkel ont été publiées sous le titre : G. H Merkel, *Sämtliche Schriften*. Bd. 1-2. Leipzig, Riga : Hartmann, 1808.

dans les États allemands et en Russie qui ne choque pas l'opinion publique. C'est donc en la rapprochant de l'esclavage, et en assimilant les deux pratiques à un assujettissement de la personne humaine comparable, que l'auteur espère faire condamner cet usage. Pour ce faire, l'ouvrage resitue la question du servage dans le débat contemporain sur la traite humaine, le commerce triangulaire, l'esclavage, et la perspective anticoloniale. Thomas Taterka a souligné combien l'ouvrage de Merkel correspond à un changement de paradigme dans la conception même de ce que doit être, à l'époque de la Révolution française, la « contribution à la connaissance des peuples ». La critique germano-balte du servage restait jusqu'alors modérée et soumise à l'autocensure. Merkel procède exactement de façon inverse : à travers un propos dense, exacerbé voire provocateur, l'auteur se place explicitement dans une posture critique de l'autorité publique pour dénoncer le servage aux yeux du monde, au nom d'un « droit naturel de l'humanité ». Avec sa description d'un peuple letton encore sans écriture (jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle) qui se rattache néanmoins à la diversité des cultures occidentales, il débute l'écriture d'un cycle livonien pour examiner d'un point de vue axiologique et semi-fictionnel comment la Livonie est devenue l'endroit « le plus triste que l'on puisse imaginer² ».

L'objet de cet article est d'interroger la construction de l'altérité lettone chez Garlieb Merkel à partir de la notion de cosmopolitisme, en examinant comment se greffe, sur ce portrait, la conception des droits de la personne humaine à l'époque des Lumières et de la Révolution française. Son ouvrage fait connaître dans l'Europe du siècle des Lumières le monde social et politique des classes populaires baltes, issues de la paysannerie et parlant letton ou estonien, sous la domination de l'autorité germano-balte et du pouvoir souverain russe. Son œuvre, après avoir connu une audience importante chez les contemporains, sombra néanmoins dans l'oubli, jusqu'à sa réception plus récente. Nous rappellerons d'abord comment les positions radicales de l'auteur, y compris sur des questions d'esthétique littéraire, expliquent sa redécouverte tardive. Nous verrons ensuite

2 Merkel, *Die Letten*, 9.

dans quelle mesure l'étude mise en chantier fait apparaître le peuple letton comme une altérité ignorée dans la géographie humaine européenne en raison de son assujettissement. En adoptant une posture cosmopolitique, l'auteur s'efforce de décloisonner le cas livonien ; nous étudierons comment sa critique idéologique du servage s'articule sur la condamnation philosophique et morale de l'esclavage³. Nous examinerons pour finir comment l'auteur présente le projet d'une constitution agraire comme une évolution nécessaire dans la période historique charnière que vivent les contemporains.

GARLIEB MERKEL/GARLIBS MERKELIS —,
RÉCEPTION AMBIVALENTE ET TARDIVE DE SON ŒUVRE

La publication de Garlieb Merkel sur *Les Lettons*, comme l'écrit Heinrich Bosse dans une formule synthétique, le fit haïr en Livonie, le rendit célèbre en Allemagne et lui assura une très grande reconnaissance jusqu'à nos jours en Lettonie⁴. Pour bien comprendre cette triple réception, il convient de rappeler que Garlieb Merkel est un écrivain livonien de langue allemande, originaire de l'une des trois provinces russes de la Baltique (un territoire réunissant la Lettonie et l'Estonie). Si son parcours de précepteur puis de publiciste ne se distingue pas notablement de l'itinéraire biographique de nombreux

3 Nous reviendrons plus loin sur le rôle de l'ouvrage de Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, publié en 1770 et traduit en allemand par Jakob Mauvillon entre 1774 et 1778 : cf. Hans-Jürgen Lüsebrink, « Guillaume-Thomas Raynal und Garlieb Merkel — Reflexionen und Ansätze zu einer transkulturellen Verflechtungsgeschichte », dans *Raynal — Herder — Merkel Transformationen der Antikolonialismusdebatte in der europäischen Aufklärung*, dir. York-Gothart Mix, Hinrich Ahrend et Kristina Kandler (Heidelberg : Universitätsverlag Winter, 2017), 143-58.

4 Heinrich Bosse, « Vom Schreiben leben. Garlieb Merkel als Zeitschriftsteller », dans *Zwischen Aufklärung und baltischem Biedermeier*, dir. Otto-Heinrich Elias (Lüneburg : Carl-Schirren-Gesellschaft, 2007), 211-56, ici 215.

littérateurs des Lumières⁵, son œuvre tranche par son originalité et un ton polémique peu représentatif du style contemporain érudit dans la littérature savante, ou vulgarisateur pour la *Volksaufklärung*. Son livre *Les Lettons, principalement en Livonie, à la fin du siècle philologique* fait la description d'un gouvernement tout entier corrompu par une constitution responsable de toute sorte de « dysfonctionnements » (« Missbräuche ») dont les exemples émaillent les chapitres de l'ouvrage ; les événements révolutionnaires en France depuis 1789 pourraient bien préfigurer d'ailleurs le sort réservé à la noblesse et au clergé hostiles aux réformes sociales⁶. Cette représentation tranche avec la grille de lecture des contemporains en Europe, qui associent globalement les provinces baltiques à un ultime bastion de la civilisation éclairée avant la grande étendue de la « barbarie » russe⁷. L'auteur prend ainsi le contrepied de l'opinion commune associant l'idée de civilisation à la Livonie, alors qu'elle est à ses yeux le théâtre de la plus sombre stagnation sociale.

L'autobiographie de Merkel permet de mieux comprendre l'originalité de sa démarche au moment où il écrivit son premier ouvrage, *Les Lettons*, et fit le choix de l'exil hors de sa patrie pour pouvoir le publier : il faut remonter, écrit-il, à ses années de formation, puis à celles qu'il consacra à sa charge de précepteur, lorsque la lecture des littératures européennes, anciennes et contemporaines, lui permit de détacher le phénomène du servage de son ancrage local, et l'incita à le percevoir du point de vue cosmopolitique des Lumières, traduisant et comparant les auteurs ; c'est dans la suite de ces lectures qu'il relia l'étude de son environnement aux bouleversements politiques qui se déroulaient en France depuis 1789. On constate ainsi que deux influences idéologiques et philosophiques se rejoignent

5 On peut se référer à la notice bio-bibliographique du dictionnaire de Johann Friedrich von Recke et Karl Eduard Napiersky, *Allgemeines Schriftsteller- und Gelehrten-Lexikon der Provinzen Livland, Esthland und Kurland*, vol. 3 (Mitau : Steffenhagen, 1831), 206-214 et à Carola L. Gottzmann et Petra Hörner, *Lexikon der deutschsprachigen Literatur des Baltikums und St. Petersburgs: Vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, vol. 2 (Berlin : Walter de Gruyter, 2007), 909-916.

6 Merkel, *Die Letten*, 15.

7 Anne Sommerlat, *La Courlande et les Lumières* (Paris : Belin, 2010).

dans l'écriture de son premier ouvrage : une posture cosmopolitique, caractéristique de la République des Lettres autour de 1800⁸, et l'engagement « patriotique » d'un jeune auteur, c'est-à-dire un républicanisme d'esprit et de ton :

Je n'avais pas encore atteint ma dix-neuvième année, et n'avais pas encore fréquenté l'université, lorsque l'un des plus éminents savants de Riga [le pasteur Dingelstädt] me recommanda pour une place de précepteur à la campagne. Mise à part une courte interruption, j'ai passé sept ans dans la solitude à étudier, avec effort, j'ose le dire, les littératures anciennes, anglaise, française et italienne ; l'allemande était celle que je connaissais et aimais le moins. Une idée patriotique me saisit et m'enthousiasma. Sans consulter personne, je l'exécutai, puis, quand j'eus fini, je rompis brusquement mes relations et je partis pour l'Allemagne afin de faire imprimer mon ouvrage⁹.

En 1796, Merkel quitte la Livonie et se rend à Leipzig où il publie son pamphlet contre le servage à l'aube de ses années d'exil politique en Allemagne (1796-1806). D'autres ouvrages suivent selon un rythme de publication très soutenu. L'année suivant *Les Lettons* paraît le volume *Les traités de Hume et de Rousseau sur le contrat originel, accompagnés d'un essai sur le servage, dédiés aux propriétaires*

-
- 8 Cette posture cosmopolitique a notamment été étudiée à travers l'exemple de C. M. Wieland : Tristan Coignard, « Christoph Martin Wieland, écrivain cosmopolite ? », *Cahiers d'Études Germaniques*, n° 65 (2013) : 89-100.
- 9 Garlieb Helwig Merkel, *Skizzen aus meinem Erinnerungsbuch*, éd. Uwe Hentschel (Bonn : Bernstein, 2010), 4 : « Ich hatte noch nicht mein neunzehntes Jahr vollendet, und keine Universität besucht, als mich einer von den vorzüglichsten Gelehrten in Riga [Pastor Dingelstädt], zu einer Hofmeisterstelle auf dem Lande empfahl. Eine kurze Unterbrechung abgerechnet, verbrachte ich seitdem sieben Jahre in der Einsamkeit mit, ich darf es sagen, angestrengtem Studium der Alten, der Englischen, Französischen und Italienischen Literatur; die Deutsche kannte und liebte ich am wenigsten. Eine patriotische Idee ergriff und begeisterte mich. Ohne jemand zu Rathe zu ziehen, führte ich sie aus, brach, als ich fertig war, plötzlich meine Verbindungen ab, und ging nach Deutschland, um meine Schrift drucken zu lassen ».

*des domaines en Livonie*¹⁰, qui comporte un essai *Sur le servage*¹¹ annexé à la traduction par l'auteur de deux textes de philosophie politique, l'essai *Of the Original Contract* de David Hume (1748) et *Du contrat social* de Jean-Jacques Rousseau (1762). Merkel poursuit son exploration de l'histoire balte dans *Les temps anciens de la Livonie. Témoignage de l'esprit des curés et des chevaliers* (1798)¹², puis à travers une fiction *Wannem Ymanta. Une légende lettone* (1802)¹³. Ces ouvrages ont en commun d'être publiés dans un même mouvement, entre 1796 et 1802, dans la dernière phase de la Révolution française ; ils abordent dans la diachronie l'histoire régionale des peuples allemand, estonien et letton, depuis la soumission des habitants au Moyen Âge, jusqu'à l'époque en cours. Merkel distingue deux temporalités, pour les opposer : une origine lettone libre, avant un asservissement tyrannique imposé par les propriétaires germano-baltes, dont nous préciserons les contours. Sa position abolitionniste reste longtemps minoritaire en Livonie, mais la suppression du servage lui vaut d'être admis dans les rangs de la Société courlandaise de littérature et d'art, puis dans ceux de la Société lettone de littérature, deux institutions fondées par des Germano-Baltes.

Malgré l'existence d'une importante littérature scientifique, la réception de l'auteur reste encore partielle, et se poursuit jusqu'à nos jours. Pour comprendre sa redécouverte, il faut certainement partir de sa reconnaissance en Lettonie, sous le nom de Garlibs Merkeliš, où il fait autorité comme écrivain ayant imposé des normes en rupture avec son temps ; dans les programmes scolaires, il fait figure de

10 Garlieb Helwig Merkel, éd., *Hume's und Rousseau's Abhandlungen über den Urvertrag nebst einem Versuch über Leibeigenschaft den Liefländischen Erbherren gewidmet* (Leipzig : Gräff, 1797).

11 Garlieb Helwig Merkel, « Ueber Leibeigenheit », dans *Hume's und Rousseau's Abhandlungen über den Urvertrag nebst einem Versuch über Leibeigenschaft den Liefländischen Erbherren gewidmet*, éd. Garlieb Helwig Merkel, vol. 2 (Leipzig : Gräff, 1797), 461-572.

12 Garlieb Helwig Merkel, *Die Vorzeit Lieflands : Ein Denkmahl des Pfaffen- und Rittergeistes* (Berlin : Vossische Buchhandlung, 1798).

13 Garlieb Helwig Merkel, *Wannem Ymanta: eine lettische Sage* (Leipzig : Hartknoch, 1802).

précurseur de l'épanouissement d'une culture nationale. La publication d'un ouvrage collectif à l'occasion des 250 ans de sa naissance souligne la place qu'il continue d'occuper dans l'espace lettophone¹⁴. À l'inverse, Merkel reste aujourd'hui une figure marginale de la littérature allemande, après avoir été l'un des fondateurs du journalisme moderne en Allemagne, et dans les provinces russes de la Baltique. Ses prises de position contre Goethe et contre les Romantiques berlinois dans ses *Briefe an ein Frauenzimmer über die wichtigsten Produkte der schönen Literatur* (1800-1802) ont été néfastes pour le sort qui lui fut réservé au XIX^e siècle ; ses billets polémiques lui valurent d'être relégué dans le camp des « insatisfaits de l'époque de Goethe et de Schiller »¹⁵, même si, par la suite, il prit ses distances avec ce malentendu initial.

Son rôle littéraire majeur dans l'espace baltique est à l'origine d'une activité éditoriale depuis quelques années¹⁶, marquée par l'édition numérique de ses textes¹⁷, la parution de ses écrits autobiographiques et de sa correspondance¹⁸. La publication d'un premier

14 Māra Grudule, dir., *Garlībs Merķelis (1769-1850): cilvēks, domātājs, mīts* [*Garlieb Merkel (1769-1850) : l'homme, le penseur, le mythe*], Zinātniskie raksti (Rīga : Latvijas Nacionālā bibliotēka, 2021).

15 Jörg Drews, « “Parteilos, aber kühn! / Kühn, aber besonnen!” — ? Garlieb Merkel als Literaturkritiker in Berlin und Riga, 1800 bis 1811 », dans *“Ich werde gewiss grosse Energie zeigen”. Garlieb Merkel (1769–1850) als Kämpfer, Kritiker und Projektmacher in Berlin und Riga*, dir. Jörg Drews (Bielefeld : Aisthesis, 2000), 71-91, ici 71.

16 À la suite de Jürgen Heeg, *Garlieb Merkel als Kritiker der livländischen Ständegesellschaft: zur politischen Publizistik der napoleonischen Zeit in den Ostseeprovinzen Rußlands* (Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 1996) et de la réédition de son ouvrage *Die Letten* par Thomas Taterka en 1998 (cf. note 1).

17 La version numérisée des ouvrages de Garlieb Merkel est mise à disposition par l'université de Tartu <<https://utlib.ut.ee/eeva/index.php?lang=de&do=tekst&-tid=151>> (consulté le 11 septembre 2025).

18 Merkel, *Skizzen aus meinem Erinnerungsbuch*; Garlieb Helwig Merkel, *Briefwechsel*, éd. Dirk Sangmeister, Thomas Taterka et Jörg Drews (Bremen : Éditions Lumière, 2019).

volume collectif international¹⁹ et plus récemment celle d'une monographie située dans le champ de la traductologie et des transferts culturels²⁰ ont contribué à une réception partagée de l'auteur entre l'Allemagne, la Lettonie et l'Estonie.

Deux lignes de force se dégagent dans cette redécouverte de l'œuvre de Merkel. Un premier aspect tient à la mise en évidence de sa contribution majeure à l'établissement d'un journalisme de langue allemande au début du XIX^e siècle dont il fut l'un des grands pionniers — Jörg Drews estime qu'il peut être considéré comme l'inventeur du feuilleton journalistique²¹. C'est en effet durant ses années d'exil allemand entre 1796 et 1806 qu'il commença son activité de journaliste ; ses revues parurent à Berlin (*Der Freymüthige* dès 1803), et à Riga (*Der Zuschauer* fut publié de 1807 à 1831). Une deuxième direction des études merkeliennes se dessine autour des activités de publiciste politique de l'auteur, à nouveau mises en lumière récemment dans le contexte de la transformation du débat anticolonial des Lumières européennes à la suite de Guillaume-Thomas Raynal ; Garlieb Merkel en fut l'un des acteurs en établissant une analogie entre l'esclavage dans les colonies outre-mer et le servage en vigueur dans les domaines agricoles germano-baltes²².

19 Michael Schwidtal et Armands Gūtmanis, dir., *Das Baltikum im Spiegel der deutschen Literatur: Carl Gustav Jochmann und Garlieb Merkel* (Heidelberg : Universitätsverlag Winter, 2001) ; travaux poursuivis dans Heinrich Bosse, Otto-Heinrich Elias et Thomas Taterka (dir.), *Baltische Literaturen in der Goethezeit*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2011 .

20 Julija Boguna, *Letland als übersetzte Nation: Garlieb Merckels Die Letten und ihre Rezeption im 19. Jahrhundert in Livland* (Berlin : Frank & Timme, 2014).

21 Jörg Drews, dir., « *Ich werde gewiß große Energie zeigen* »: *Garlieb Merkel (1769-1850) als Kämpfer, Kritiker und Projektgemacher in Berlin und Riga* (Bielefeld : Aisthesis, 2000).

22 York-Gothart Mix, Hinrich Ahrend et Kristina Kandler, dir., *Raynal — Herder — Merkel: Transformationen der Antikolonialismusdebatte in der europäischen Aufklärung* (Heidelberg : Universitätsverlag Winter, 2017).

LES LETTONS, UNE ALTÉRITÉ IGNORÉE
DANS LA GÉOGRAPHIE HUMAINE EUROPÉENNE

La lecture rapide du titre des *Lettons* fait attendre une contribution à la production de savoirs sur la Livonie, du type « statistique » (une synthèse d'histoire politique), ou « topographie » (recensant les particularités territoriales). Ce genre est d'ailleurs illustré avec succès par le pasteur August Wilhelm Hupel, dans ses *Nouvelles topographiques de la Livonie et de l'Estonie* (1774)²³. Rien ne prépare en effet à la « sensation » que réserve sa lecture, qui est davantage une critique de la société germano-balte qu'une topographie à caractère ethnographique. Ce brouillage des frontières entre les genres littéraires tient d'abord à la définition du territoire retenue par l'auteur. Qu'est-ce qui définit le territoire ? La réponse est donnée avec le sous-titre de son ouvrage « la connaissance des peuples et des hommes », c'est-à-dire que le territoire est d'abord défini par les individus qui le peuplent²⁴. En situant son étude des Lettons « à la fin du siècle philosophique », l'auteur explique la nécessité de faire « la publicité » d'un territoire dont le peuple est voué au malheur et à la misère en l'absence d'une solution juste, sur le plan social, apportée à la question agraire. C'est également le message du paratexte et des médias visuels insérés dans l'ouvrage (frontispices, vignettes), dont on sait qu'ils jouent un rôle aussi important que le texte dans l'articulation du programme des Lumières²⁵. La devise en épitaphe, « n'ignorant pas l'infortune, je décide de secourir ceux qui souffrent »²⁶, est

23 August Wilhelm Hupel, *Topographische Nachrichten von Lief- und Ehstland*, vol. 1 (Riga : Hartknoch, 1774).

24 Cf. illustration 1 : Carte de la Livonie au début du XIII^e siècle, où vivent les Estoniens, les Lettons et les LIVES, dans Merkel, *Die Vorzeit Lieflands*, [s.p.], gravée par Carl Jättning à Berlin [« Liefland im Anfange des 13^{ten} Jahrhunderts »].

25 Daniel Fulda, « Neue periodische Schriftmedien, das Medium Bild und die Programmatik der Aufklärung », dans *Medien der Aufklärung — Aufklärung der Medien : die baltische Aufklärung im europäischen Kontext*, dir. Liina Lukas et al. (Berlin : De Gruyter Oldenbourg, 2021), 21-48.

26 Merkel adapte une citation de Virgile en inscrivant sa devise : « Non ignarus mali, miseris succurrere opto » (il écrit « je décide » plutôt que « j'apprends », cf. Virgile, *Énéide*, I, 630 : « Non ignara mali, miseris succurrere disco »).



Image 1 : Carte de la Livonie au début du XIII^e siècle, où vivent les Estoniens, les Lettons et les Lives, *Les temps anciens de la Livonie*, 1798.

en accord avec la philanthropie de la Volksaufklärung. Le frontispice est une gravure intitulée *Histoire des Lettons* ; elle figure une scène de répression violente, lors de laquelle un moine en robe de bure et un chevalier en armure menacent ensemble de mettre le feu à la cabane d'un paysan, dont le nourrisson symbolise les générations qui porteront le joug de la soumission²⁷. La seconde édition (en 1800)

27 Cf. illustration 2 : *Histoire des Lettons*, dans Merkel, *Die Letten*, [s.p.]. La gravure est réalisée par Gustav Georg Endner (1754-1824).



Image 2 : Histoire des Lettons,
Les Lettons, 1796.

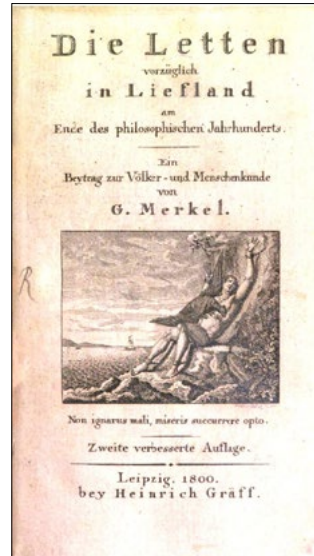


Image 3 : Prométhée enchaîné au mont
Caucase auquel l'aigle découpe le foie,
2e édition des *Lettons*, 1800.

comporte une vignette supplémentaire qui montre Prométhée enchaîné sur le mont Caucase, un aigle lui rongeant le foie. Garlieb Merkel rappelle le personnage du géant Prométhée, créateur des hommes et leur protecteur, qui dérobe le feu aux dieux pour éclairer l'humanité²⁸ ; il ne craint pas, sous ce patronage, dont on comprend qu'il représente une métaphore de l'autoperception de l'auteur, d'affronter la colère des tout-puissants seigneurs de la Livonie pour son étude sur l'altérité lettone.

Son objet est de décroiser le cas livonien pour le soumettre au jugement de l'Europe et de contraindre les propriétaires des domaines, par la réprimande dont ils seront inmanquablement l'objet,

28 Cf. illustration 3, dans Merkel, *Die Letten* (Leipzig : Gräff, 1800), [s.p.].

à renoncer au servage. Il en appelle à « la voix de l'Europe », et note deux fois le terme de « publicité » dans la préface. L'opinion publique d'une part, et le pouvoir politique d'autre part, tels sont les destinataires de l'ouvrage dédié au prince Nicolas Repnine, gouverneur russe de la Livonie, qui constituait une division territoriale sous l'autorité de l'impératrice Catherine II. C'est donc dans la souveraine russe que l'auteur place ses espoirs de modernisation, davantage que dans l'autorité de la chevalerie livonienne, apostrophée dans le cours de l'ouvrage. Le servage en Livonie avait été institué avant son rattachement à la Russie (1721) ; autour de 1800, le cas livonien était très banal au regard de cette institution en vigueur dans tout l'empire. Toutefois, la valeur de laboratoire expérimental de ces provinces pour Catherine II et pour Alexandre I^{er} apportait une certaine liberté d'action localement, qui n'avait pas de conséquence sur les cercles décisionnels russes (l'institution du servage fut supprimée en 1861 en Russie, environ quarante ans après son abolition en Livonie, en 1819). Par ailleurs, la pensée sociale et critique du servage connut une évolution propre dans les provinces baltiques, différente de la pensée russe²⁹. Dès 1764, le noble germano-balte Carl Friedrich von Schoulze fut autorisé à faire adopter sur ses domaines une première législation agraire. On a pu souligner le rôle ambivalent à partir des années 1760 d'une Aufklärung livonienne, puisque les publicistes germano-baltes comme August Wilhelm Hupel, Heinrich Johann von Jannau, Karl Philipp Snell, ou Wilhelm Christian Friebe, pouvaient aller jusqu'à justifier un phénomène dont ils démontraient pourtant les maux, en partie contraints à l'autocensure — à l'exception de l'ouvrage de Johann Georg Eisen qui fut suivi de

29 Konrad Maier, « Die Bauernfrage in Estland: die wirtschaftliche und soziale Lage des Landvolks am Ende des 18. Jahrhunderts bis zur Bauernbefreiung 1816/1819 », dans *Zwischen Aufklärung und Baltischem Biedermeier*, dir. Otto-Heinrich Elias (Lüneburg : Carl-Schirren-Gesellschaft, 2007), 257-84 ; Erich Donnert, *Agrarfrage und Aufklärung in Lettland und Estland: Livland, Estland und Kurland im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert* (Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 2008) recense une dizaine de textes germano-baltes aux positions critiques.

mesures réformistes en Courlande³⁰. Merkel constatait qu'il ne pouvait s'appuyer sur ses prédécesseurs comme des précurseurs, leurs études n'ayant pas été suivies d'effet — cette précaution oratoire servant aussi d'alibi à l'auteur d'un pamphlet sans ménagement³¹. Merkel connaissait-il l'ouvrage abolitionniste d'Alexandre Radichtchev, *Voyage de Pétersbourg à Moscou* (1790)³² ? Les deux auteurs adoptèrent publiquement une posture abolitionniste après avoir lu les philosophes français ; leurs thématiques se rejoignaient (les revendications en faveur de la liberté personnelle — et non politique³³ — des serfs et la justice sociale), mais l'approche de Radichtchev était révolutionnaire, à la différence de celle de Merkel qui ne remettait pas en cause la constitution politique de la Livonie, et pensait que la révolution ne produisait qu'un passage du pouvoir tyrannique en d'autres mains³⁴. Le premier fut condamné à l'exil en Sibérie et son livre fut interdit, mais il circula sous forme de copies en Livonie, et une traduction anonyme fut disponible en allemand dès 1793. Merkel ne le cite pas, ce qui peut s'expliquer par la simple prudence.

Le livre comprend huit chapitres qui sont consacrés à la connaissance du peuple letton et à celle du servage en Livonie. Ils font se succéder un abrégé historique et ethnographique depuis l'établissement des Allemands sur les terres habitées par les peuples baltes, des réflexions sur les répercussions sociales et morales de

30 Thomas Taterka, « Von Spreubrot, Aufklärung und abolitionistischer Publizistik : zur verborgenen Wirkung von Merkels Streitschrift *Die Letten* », dans *Ich werde gewiß große Energie zeigen : Garlieb Merkel (1769-1850) als Kämpfer, Kritiker und Projektmacher in Berlin und Riga*, dir. Jörg Drews (Bielefeld : Aisthesis, 2000), 11-26. Johann Georg Eisen convainc le duc de Courlande de supprimer le servage sur ses domaines.

31 Merkel, *Die Letten*, 15.

32 Roger Bartlett, « Russische und baltische Publizistik gegen die Leibeigenschaft: Aleksandr Radiševs Reise von St. Petersburg nach Moskau und Garlieb Merkels *Die Letten* und *Rückkehr ins Vaterland* », dans *Ich werde gewiß große Energie zeigen: Garlieb Merkel (1769-1850) als Kämpfer, Kritiker und Projektmacher in Berlin und Riga*, dir. Jörg Drews (Bielefeld : Aisthesis, 2000), 27-40.

33 Merkel, *Die Letten*, 132.

34 Merkel, *Die Letten*, 106.

l'assujettissement, un tableau des corvées et des taxes à acquitter par les paysans, des mesures pour améliorer leur situation, sur le plan social et sur le plan juridique, et des propositions de réformes pour la question agraire, le perfectionnement des mœurs de la population paysanne, en vue d'obtenir la liberté du peuple letton, ces deux termes de paysan et de letton étant utilisés par les Germano-Baltes comme des synonymes. Les chapitres sont précédés d'une introduction, et sont suivis d'un poème « Ein Gedicht », de nature métaphysique et peignant une « pauvre humanité ». Son auteur est Johann Gottfried Seume (1763-1810), alors lieutenant dans l'armée impériale russe, et l'auteur d'un ouvrage sur l'insurrection polonaise en 1794 menée par Tadeusz Kosciuszko³⁵. Il comporte en annexe un épilogue qui fait un portrait à charge du clergé en Livonie (« Schilderung der Landgeistlichkeit in Liefland »). Le poème disparaît dans la réédition de 1800, et se voit remplacé par un chapitre « attestant la véracité de cette œuvre » (« Dokument für die Wahrhaftigkeit dieses Werkes ») où est imprimé un recès de la diète régionale de Riga (*Landtagsschluss*) dont l'article premier abroge l'autorisation de vendre un serf en dehors du gouvernement de Riga.

L'essai s'ouvre sur un aperçu de l'état de nature dans lequel vivait la nation lettone à l'époque où elle fut découverte (en 1158) sur les rives du fleuve Düna/ Daugava. Selon les chroniques anciennes, les Lettons et les Estoniens avaient atteint au XII^e siècle un degré de culture plus avancé que celui où se trouvaient naguère les tribus germaniques quand elles affrontèrent l'empereur romain Jules César. Les marchands puis le clergé firent entrer les peuples païens dans le giron de l'Église chrétienne. L'évangélisation fut la porte d'entrée à la domination allemande et mit un terme à l'élan de civilisation, écrit Merkel. Cet acte de violence a fait glisser les peuples dans une paralysie qui les a soustraits à la diachronie, les privant pendant six cents ans d'avoir part à l'alternance des cycles qui est propre aux civilisations humaines ; depuis l'établissement du servage, la notion de

35 Johann Gottfried Seume, *Einige Nachrichten über die Vorfälle in Polen im Jahre 1794* (Leipzig : Martini, 1796).

temps est suspendue pour les Lettons de la Livonie³⁶. Par contraste, malgré leur histoire ancienne préfigurant de grandes réalisations, ils ont sombré avec le temps dans un état éloigné de l'humanité, perdant courage, devenant paresseux, se révélant dépourvus de sensibilité. De ce fait, le servage imposé par les Germano-baltes n'a rien de comparable avec celui en vigueur dans le Mecklembourg, en Lusace ou en Westphalie, constate l'auteur³⁷. Il évoque le poids excessif des corvées et des impôts à acquitter, les manquements de la noblesse et le détournement des lois pour son profit. Quant aux ecclésiastiques ruraux, l'auteur leur reproche de ne pas remplir fidèlement les devoirs qui leur incombent pour protéger les paysans contre leurs maîtres héréditaires, ou même, comme ceux-ci, d'opprimer les serfs qui travaillent sur les terres du domaine pastoral. La critique correspond à une rupture épistémologique radicale, puisque la mission contre le paganisme était comprise comme un progrès par le rattachement d'une région arriérée à un espace de civilisation ; selon cette interprétation, les théologiens du XVIII^e siècle s'efforçaient encore d'étendre leur direction spirituelle auprès des populations, et leur autorité n'était pas questionnée³⁸.

Le tableau brossé est celui d'une situation cruelle. Merkel assimile l'homme letton libre au Troyen Laocoon, luttant en vain contre des hydres encore plus épouvantables que dans la fable antique — cette analogie traverse ses ouvrages, elle apparaît notamment sur le frontispice de son essai historique deux ans plus tard³⁹. L'ouvrage recense dans la Baltique les traces d'un effondrement de la civilisation, interprété comme un processus historique fondamental. Merkel qualifie

36 Merkel, *Die Letten*, 11.

37 Merkel, *Die Letten*, 116.

38 Björn Hambsch, « Theologen als Medien der Aufklärung : vom Hallischen Pietismus bis zum Ende der Volksaufklärung », dans *Medien der Aufklärung — Aufklärung der Medien : die baltische Aufklärung im europäischen Kontext*, dir. Liina Lukas et al. (Berlin : De Gruyter Oldenbourg, 2021), 243-62.

39 Cf. illustration 4 : « Der nackte Laokoon, von scheuslichen Drachen umwunden, zerfleischt : Das ist das Symbol der liefländischen Geschichte. », Merkel, *Die Vorzeit Lieflands*, vol. 1, 290.



Image 4 : « Laocoon nu, enserré par des dragons hideux, mis en pièce : voici le symbole de l'histoire de la Livonie », *Les temps anciens de la Livonie*, 1798.

l'autorité exercée dans les domaines de despotique, et la constitution agraire de contraire à la justice, au droit (« Ungerechtsame »⁴⁰) et à la conception philanthropique. Ce faisant, les termes choisis (tyran, despote, philanthrope) inscrivent la Livonie dans la sémiosphère des Lumières européennes, et dans une perspective de perfectibilité.

40 Merkel, *Die Letten*, 12.

PERSPECTIVES COSMOPOLITIQUES ET TRANSCULTURELLES

« J'observe, je compare et je tremble ! »⁴¹ : l'écriture des *Lettons* ainsi caractérisée consiste à décroiser le cas livonien, et à le mettre en perspective avec l'actualité contemporaine, dans une démarche comparatiste, et du point de vue cosmopolitique. Par sa position de territoire en zone de contact culturel, la Livonie pouvait être rangée soit en Europe, soit en Russie. Plusieurs périodes historiques se succédèrent, avec l'installation des colons allemands, et la souveraineté successivement de la Pologne, de la Suède, de la Russie, qui furent associées a posteriori à un imaginaire colonial⁴². La Livonie ne constituait certes pas une colonie au sens commun du terme, désignant l'exploitation commerciale d'un territoire au profit d'une métropole, et dont l'*Encyclopédie* de Diderot et de D'Alembert recensait six espèces, sans entrer dans le détail des établissements européens en Amérique, en Afrique, et dans les Indes orientales⁴³. Merkel profite habilement de la polysémie du terme, associé à la conquête des terres, et à l'installation de nouveaux habitants à côté des anciens. C'est dans le contexte extra-européen des colonies et de l'esclavage qu'il trouve une grille de lecture plus en accord avec la situation livonienne que ne le seraient l'Europe ou la Russie ; il lui fournit un argumentaire pour assimiler les propriétaires germano-baltes aux maîtres coloniaux, dont les ancêtres arrivèrent de l'étranger dans

41 « Ich beobachte, ich vergleiche und ich bebe ! » : Merkel, *Die Letten*, 101.

42 Ulrike Plath, *Esten und Deutsche in den baltischen Provinzen Russlands: Fremdekonstruktionen, Lebenswelten, Kolonialphantasien 1750-1850* (Wiesbaden : Harrassowitz, 2011) ; Liina Lukas, « 'Who holds the right to the land?': narratives of colonization in Baltic-German and Estonian literatures », dans *Fugitive knowledge: the loss and preservation of knowledge in cultural contact zones*, dir. Andreas Beer et Gesa Mackenthun (Münster : Waxmann, 2015), 65-81.

43 Article « colonie », Édition Numérique Collaborative et Critique de l'*Encyclopédie* ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers de Diderot, D'Alembert et Jaucourt (1751-1772) , vol. III (1753), 648b-651a, <<https://encore.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v3-1522-0/>> (consulté le 10 juillet 2025).

le seul but de dérober leurs biens aux indigènes⁴⁴. La condition de serf est d'autant plus frappante, et assimilable à un esclavage humain, que les divisions de classes se superposent à celles des appartenances ethniques et linguistiques : seuls les paysans, tous lettons et estoniens, sont attachés à des maîtres, qui eux sont tous allemands. Néanmoins le constat est dépourvu d'idéalisation. Les habitants premiers sont des peuples belliqueux qui s'affrontent et nourrissent des superstitions. L'époque contemporaine oblige à constater un abrutissement généralisé et décourageant, mais non irrémédiable. Les premiers peuples de la Baltique possédaient les qualités propres des fondateurs de grandes civilisations, à l'image des Grecs anciens. A la fin du XVIII^e siècle, la comparaison entre le servage en Livonie et l'esclavage outre-mer est devenue un lieu commun dans la littérature de voyage, comme l'illustre la relation d'Abel Burja en Russie : « Ces paysans [...] sont accablés du plus dur esclavage. [...] Voici donc en Europe un commerce semblable en petit à la traite des nègres en Afrique⁴⁵ » ; Johann Gottfried Herder se livre à une comparaison entre la terreur inspirée aux noirs par les maîtres blancs, et celle inspirée aux Lettons par les maîtres allemands⁴⁶. Merkel confère une publicité inédite à ce discours, mais surtout il adopte une posture abolitionniste qui le radicalise.

L'une des sources du discours anticolonial des Lumières est *l'Histoire des Deux Indes* publiée en 1770 par Guillaume-Thomas Raynal, dont le rôle est important pour la genèse des écrits de Merkel⁴⁷. La critique du servage chez Raynal est lue avec intérêt par le parti des réformistes, dans la revue de August von Kotzebue, *Revaler Zeitschrift*, en 1787. Toutefois, quand Raynal pose la question de savoir si les

44 Merkel, *Die Letten*, 19.

45 Abel Burja, *Observations d'un voyageur sur la Russie, la Finlande, la Livonie, la Curlande et la Prusse* (Berlin : Unger, 1785), 4-5.

46 Johann Gottfried Herder, *Briefe zu Beförderung der Humanität* (Riga : Hartknoch), 1793-1797, repris dans Johann Gottfried Herder, *Werke in zehn Bänden*, éd. Hans Dietrich Irmscher, vol. 7 (Francfort-sur-le-Main : Deutscher Klassiker Verlag, 1991), 674-683 [lettre 14].

47 Lüsebrink, « Guillaume-Thomas Raynal und Garlieb Merkel ».

Européens ont été en droit de fonder des colonies dans le nouveau monde, Merkel n'interroge pas le principe de l'implantation allemande, mais son déroulement et ses conséquences. Son autobiographie rappelle que la confrontation avec la pensée philosophique de Rousseau et de Raynal constitue un événement déclencheur pour la compréhension « éclairée » de son environnement :

Dans la paroisse du pasteur C. [Cleemann], on n'entendait pas parler de maltraitances ni d'oppressions inhabituelles, mais mes opinions et mes conceptions étaient maintenant si éclairées, surtout par Rousseau et par Raynal, que même les pratiques courantes fondées sur des lois datant d'époques barbares me révoltaient⁴⁸.

Cette lecture lui permet de réexaminer des catégories allant de soi, comme l'amalgame couramment fait entre le paysan letton et le subalterne livré à l'arbitraire de la loi. Le point de vue cosmopolitique tend à brouiller ce stéréotype. Chez les Grecs et les Romains, les esclaves ne formaient pas une classe sociale dans l'État, ils pouvaient racheter leur liberté, et possédaient des biens, tout autant que les esclaves noirs en Amérique⁴⁹. De même, « si la Livonie possédait des mines », il faudrait rapprocher ce territoire du Mexique. Merkel s'approprie le système référentiel des Lumières, et l'intègre à la composition des *Lettons*, notamment Voltaire et son *traité sur la Tolérance*, *L'esprit des lois* de Montesquieu, le *discours sur l'inégalité* de Rousseau, Raynal, des extraits de l'Encyclopédie. Le cinquième chapitre

48 « Im Kirchspiele des Pastors C. hörte man nichts von ungewöhnlichen Mishandlungen und Bedrückungen, aber meine Ansichten und Begriffe waren jetzt so aufgehell't, vorzüglich durch Rousseau und Raynal, dass auch die gewöhnliche, auf Gesetz aus barbarischen Zeiten begründete, mich empörte » : Garlieb Helwig Merkel, *Darstellungen und Charakteristiken aus meinem Leben*, vol. 1 (Leipzig : Köhler, 1839), 215-16. Merkel exerce la charge de précepteur chez le pasteur Johann Christian Cleemann à Pernigell, entre 1788 et 1792. Il fréquente le cercle du juriste Friedrich Georg Gustav von Meck favorable à l'abolition du servage.

49 Merkel, *Die Letten*, 74.

sur les droits des Lettons s'ouvre sur une citation de Marmontel en français dans le texte : « La plus vicieuse Aristocratie est celle où les Grands sont despotes et les peuples esclaves »⁵⁰. Le recours à l'autorité des philosophes fait converger la critique contre le servage livonien et les positions antidespotiques de la République des Lettres.

Voltaire occupe une place singulière dans la formation intellectuelle de Merkel, depuis l'« hymne à Voltaire »⁵¹ qu'il écrivit pour les membres du « club des prophètes » dans ses jeunes années, où se réunissaient des lettrés favorables au progrès social. La révérence/référence à Voltaire va jusqu'à vouloir le faire « parler à [sa] place »⁵², lorsqu'il fait l'analogie entre la vision jugée simpliste de la noblesse germano-balte et celle de Pangloss selon qui « puisque nous portons des bottes, il est évident que les pieds ne sont faits que pour être chaussés » : les propriétaires germano-baltes pensent quant à eux que « parce qu'ils ont le pouvoir de punir sévèrement la fugue, il faut que ce soit un vrai crime⁵³ ».

L'appropriation d'un ton français se manifeste également dans les exemples choisis par l'auteur pour illustrer son propos. La septième partie de l'ouvrage qui s'intitule « L'abrogation du servage peut-elle être préjudiciable ? » s'ouvre sur une saynète dont la pointe est caractéristique du style ironique de l'auteur :

Une dame de Livonie demanda à son cousin, qui venait de rentrer d'Angleterre, si les paysans anglais avaient une forte obéissance (corvées) à faire ? Elle fut très étonnée d'entendre qu'il n'y avait ni serfs ni corvées là-bas. « Grand Dieu, s'écria-t-elle à plusieurs

50 Merkel, *Die Letten*, 73.

51 Georg von Rauch, « Der Rigaer Prophetenclub », dans *Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa im 18. und 19. Jahrhundert: Festschrift für Heinz Ischreyt zum 65. Geburtstag*, dir. Wolfgang Kessler, Henryk Rietz et Gert Robel (Berlin : Ulrich Camen, 1982), 233-42.

52 Merkel, *Die Letten*, 13.

53 Merkel, *Die Letten*, 92 : « Da wir Stiefel tragen, ist es einleuchtend, dass die Füße nur zum Bestiefeln geschaffen sind » ; « Weil sie die Gewalt haben, das Entlaufen hart zu bestrafen, müsse es ein wirkliches Verbrechen seyn ».

reprises, quels misérables Gentilshommes doivent-ils être, eux qui n'ont même pas de serfs ! Non ! Entre l'est et l'ouest, quitte à faire un choix : on est mieux chez soi ! » Certainement, Madame, pour vous !⁵⁴

PROJET D'UNE CONSTITUTION AGRAIRE

Le cas livonien apparaît au regard du cosmopolite comme une anomalie, un phénomène étrange dérivé de la mauvaise constitution de cet État. L'ouvrage de Raynal apparaît ici encore comme une autorité pour justifier le traitement de la question sous la plume de Merkel : « Les laboureurs des champs, dit le sage Raynal, sont partout les plus honnêtes et les plus vertueux des hommes, lorsqu'ils ne sont ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement »⁵⁵. Le problème agraire pose la question de l'évolution négative de la cohabitation entre les peuples depuis l'arrivée des colons ; la relation de maître à serf a provoqué l'effondrement de la première civilisation indigène, ce que Merkel formule à travers le champ sémantique de la chute et de l'abîme. Les indigènes tombent (*stürzen*), toujours plus profondément (*noch tiefer*) et restent confinés dans la misère (*ins Elend*) — le champ lexical de ces échelons parcourus comme à

54 Merkel, *Die Letten*, 245 : « Eine Liefländische Dame fragte ihren Vetter, der eben aus England zurückkam, ob die englischen Bauren starken Gehorch (Frohndienst), zu thun hätten ? Sie erstaunte sehr zu hören, dass es dort weder Leibeigene noch Frohndienste gäbe. 'Grosser Gott', rief sie einmal über das andere aus : 'was müssen das für armselige Edelleute seyn, die nicht einmal Leibeigene haben ! Nein ! Osten und Westen ; zu Haus' ists am besten !' Freilich, meine Gnädige ; — für Sie ! ».

55 Merkel, *Die Letten*, 89. La citation est en français dans le texte. La référence à Raynal traverse toute son œuvre, tant dans son ouvrage *L'histoire ancienne de la Livonie*, où la loi coutumière est régulièrement comparée à la pratique américaine qui soumet l'homme naturel, que dans son *Recueil de tableaux des peuples*, pour la description des « sauvages du Canada » : Garlieb Helwig Merkel, *Sammlung von Völker-Gemälden: nebst einem Versuch über die Geschichte der Menschheit* (Lübeck : Bohn, 1800), 1-54.

reculons, en sens inverse, abonde dans le texte: la marche (*Stufe*), le point limite (*Grenzpunkt*), l'état (*Stand*), la régression de pallier en pallier (*von Staffel zu Staffel*). La chute prive l'individu de ses maigres droits (*noch rechtloser*) : cette (dé-)gradation semble mener dans les enfers de Dante, et esquisser le tombeau de l'humanité⁵⁶. Les peuples baltes ne comptent pas, n'ont donc pas de voix (*so wenig einer Stimme wert*). La Livonie apparaît comme un territoire sans les peuples, et voilà tout l'intérêt des puissances européennes, Pologne, Suède, Russie, dans ces « provinces allemandes de la Baltique » (le terme *Ostseeprovinzen* se rapporte à la géographie, non aux peuples) ; elles ont pu chercher à limiter les libertés allemandes, c'est-à-dire les privilèges de la minorité dominante, sans pour autant prendre conscience de l'existence des minorités sociales qui forment l'essentiel de la population : les Lettons.

La revendication abolitionniste a pour corollaire le projet d'une véritable constitution agraire pour la Livonie, en lieu et place des traditions coutumières qui ouvrent la porte à tous les abus contre les paysans. Si la présence allemande ne fait pas question aux yeux des *Aufklärer*, on commence cependant à juger les lois existantes et le sort des paysans particulièrement problématiques. Merkel s'efforce de resituer cette discussion contemporaine dans une approche diachronique et l'inscrit dans une pensée de l'histoire universelle. Les peuples ne cessent jamais leur quête en vue d'améliorer leur condition, les nobles se rebellent contre le tyran, les opprimés contre les oppresseurs, et les peuples contre une mauvaise constitution⁵⁷.

Ce mouvement de l'histoire universelle correspond à « un changement et un retour » des civilisations dans une répétition infinie⁵⁸. Depuis le XIII^e siècle, les paysans asservis perdirent graduellement le

56 Merkel, *Die Letten*, 17-23.

57 Merkel, *Die Letten*, 104.

58 « Wechsel und Wiederkehr » : Merkel, *Die Letten*, 101 ; cf. Jaan Undusk, « Wechsel und Wiederkehr als Prinzipien des Weltgeschehens: zu Merckels Geschichtsideologie », dans *Ich werde gewiß große Energie zeigen : Garlieb Merkel (1769-1850) als Kämpfer, Kritiker und Projektmacher in Berlin und Riga*, dir. Jörg Drews (Bielefeld : Aisthesis, 2000), 133-47.

droit de propriété sur les terres, tandis qu'ils se voyaient attachés à la glèbe. Les guerres du début du XVIII^e siècle eurent des répercussions négatives, en favorisant l'augmentation des corvées et des impôts. Le roi de Pologne, Stéphane Bathory, le roi de Suède, Gustave Adolphe, et l'impératrice de Russie, Catherine II cherchèrent à contenir l'étendue des privilèges de l'aristocratie germano-balte, qui favorisaient un système patriarcal arbitraire ; mais ils se heurtèrent à des blocages de la part de ce milieu germano-balte, qui ne dissociait pas le ser-vage de la question agraire. Or, dans le cours de l'histoire, les peuples se soulevèrent pour obtenir la liberté, en France, en Irlande ou en Suisse, dans la Grèce comme à Rome : « La même situation entraîne la même façon d'agir à travers le cours des siècles »⁵⁹. La noblesse n'a pas d'autre choix pour prévenir un soulèvement révolutionnaire (que Merkel ne souhaite pas)⁶⁰, que d'évoluer dans sa façon de penser. Merkel répond aux objections que soulève l'idée d'une modernisation des rapports entre le paysan et son maître ; ceux-ci sont possibles sans causer de désordre dans l'État et sans ruiner la noblesse.

L'auteur constate toutefois un phénomène de « mode » qui consiste à faire mine de s'inquiéter du « bien des paysans »⁶¹, sans suite concrète. Par ailleurs, le constat de la rudesse de leurs mœurs sert de prétexte pour refuser de leur accorder la liberté, en arguant qu'il est nécessaire de commencer par les instruire. Dans la sixième partie des *Lettons*, l'auteur écarte cet argument, qui reviendrait à accroître la souffrance du serf en lui faisant prendre conscience de sa condition d'être asservi ; d'autre part, la question de savoir s'il faut faire précéder l'émancipation de l'instruction reste oiseuse, dans la mesure où il faudrait avoir un « retour d'expérience » pour comparer les démarches⁶². Merkel fut notamment rapproché de l'Athénien

59 Merkel, *Die Letten*, 105 : « Dieselbe Lage bringt dieselbe Handlungsweise nach Jahrtausenden wieder ».

60 Merkel, *Die Letten*, 12.

61 « Das Wohl der Bauern » : Merkel, *Die Letten*, 67.

62 Merkel écrivait à Elisa von der Recke, qui lui demandait son assentiment sur les projets d'instruction dans ses domaines courlandais, que l'instruction sans la liberté condamnerait le serf au désespoir, car ce dernier pourrait percevoir

Thrasybule, en butte à une oligarchie dont il s'efforçait de dessiller les yeux, pour imposer un régime démocratique⁶³. Il opposait une Livonie enferrée dans l'immobilisme aux premières législations adoptées par le despotisme éclairé en Silésie⁶⁴, en Autriche⁶⁵, ou au Danemark⁶⁶.

En regard de sa critique du servage et de la mise en garde adressée aux cercles décisionnaires germano-baltes, Merkel propose un projet de réforme en deux volets. Il suggère de réactiver certaines lois délibérément laissées de côté et de les compléter par des articles de loi modernes, comme le montre un aperçu des principales préconisations qu'il formule. Les seigneurs doivent renoncer à une justice pénale arbitraire et instaurer des tribunaux qui protègent le paysan de l'oppression, tout en l'obligeant, sans trop de rigidité, à remplir ses devoirs ; il faut calculer les impôts avec équité, en fonction de la valeur des terres qui sont mises en exploitation. Un cultivateur doit pouvoir conserver la terre qu'il travaille jusqu'à son décès, s'il acquitte tous ses impôts, d'autant que la privation de terre rend plus fréquente une pratique déshumanisante, qui est la vente forcée des membres d'une même famille à des propriétaires éloignés les uns des autres. Tout opprimé doit pouvoir prendre un avocat et bénéficier du droit du pauvre. La pièce centrale de l'ouvrage est la pensée de la liberté personnelle des serfs : Merkel réclame, en échange d'un certain temps de préparation et d'un prix de rachat, d'inscrire dans la loi la possibilité d'obtenir la garantie de sa liberté personnelle et la propriété définitive de sa parcelle, tout en continuant à acquitter des corvées.

désormais toute la misère de son sort. La conséquence serait la guerre civile : Merkel, *Die Letten*, 18 et 246.

63 Recension de Johann Gottfried Herder, *Nachrichten von gelehrten Sachen* n° 55 (1797), 441-443 ; également dans la recension anonyme in *Allgemeine Literatur Zeitung* n° 289 (1798), 689-693.

64 Frédéric II fait adopter un décret partiel en 1748 : Merkel, *Die Letten*, 284.

65 Décret de Joseph II en 1781.

66 Loi abolissant l'esclavage en 1792.

Ce programme formulé avec véhémence se heurta à une forte opposition, laquelle fut aussi la source de l'immense influence qu'il exerça. Thomas Taterka a souligné la coïncidence entre les mesures adoptées par le décret du Landtag de Livonie en 1804, confirmé par Alexandre I^{er}, pour améliorer la condition paysanne, et celles demandées par Merkel, et que ce dernier interpréta d'ailleurs comme une première mise en œuvre de ses propositions⁶⁷. Le décret fut rédigé à l'instigation des cercles réunis autour du réformateur Friedrich Wilhelm von Sivers, et il puisait dans le modèle de la grande réforme suédoise à la fin du xvii^e siècle⁶⁸, dont Merkel ne dit pas dans quelle mesure elle fut à la source de ses propres réflexions. A la suite de l'abrogation du servage en 1819 (qui apporta la liberté personnelle aux paysans, sans l'accompagner de garanties économiques⁶⁹), Merkel écrivit un dernier ouvrage sous le titre *Les Lettons et les Estoniens libres*⁷⁰ qui réunissait les décrets ayant jalonné l'adoption de la loi.

« Jamais l'histoire des Lettons ne cessera, [...] avant qu'ils n'obtiennent une constitution qui leur apporte la sécurité complète de leurs biens et de véritables droits⁷¹ », écrit Merkel dans le propos introductif des *Lettons*. Avec la publication de ce premier ouvrage polémique, il inaugure un cycle livonien consacré à l'altérité lettone, en adoptant une position abolitionniste contre le servage compris comme un asservissement humain. En reliant les déséquilibres sociaux de la province livonienne à la réflexion philosophique sur l'esclavage du point de vue cosmopolitique, le texte merkelien transfère en Livonie les positions de la République des Lettres sur le devoir politique du législateur vis-à-vis des altérités linguistiques et sociales.

67 Taterka, « Von Spreubrot », 13.

68 Maier, « Die Bauernfrage in Estland », 273.

69 Maier, « Die Bauernfrage in Estland », 279 sq.

70 Garlieb Helwig Merkel, *Die freien Letten und Esthen: Eine Erinnerungs-Schrift zu dem am 6ten Januar 1820 in Riga gefeierten Freiheitsfeste* (Riga : Hartmann, 1820).

71 Merkel, *Die Letten*, 12 : « Nie wird die Geschichte der Letten aufhören, [...] bis ihnen eine Constitution wird, die ihnen völlige Sicherheit ihres Eigentums und wahre Rechte zugesteht ».

L'ETHNOGRAPHIE DANS LA MONARCHIE DES HABSBOURG,
SCIENCE IMPÉRIALE ?
ADOLF STRAUZ ET JÁNOS ASBÓTH,
ETHNOGRAPHES DE LA BOSNIE (1880-1900)

Laurent Dedryvère
Université Paris Cité (ECHELLES UMR 8264)

Après l'entrée des troupes habsbourgeoises en Bosnie-Herzégovine (1878), plusieurs ouvrages — destinés à la communauté scientifique comme au grand public — furent publiés dans le but de justifier cette aventure diplomatico-militaire et de présenter aux lecteurs de la monarchie austro-hongroise les populations des provinces nouvellement conquises. Dans les quatre décennies suivantes, celles-ci devinrent l'un des terrains privilégiés pour les ethnologues de la monarchie danubienne¹.

Avec son peuplement multiethnique et son importante communauté musulmane, sans équivalent dans la monarchie, la Bosnie-Herzégovine faisait figure de contrée exotique, proche géographiquement et culturellement lointaine. L'anthropologue Andre Gingrich a donc proposé d'appliquer à la Bosnie habsbourgeoise le

1 Reinhard Jöhler, « Die Okkupation Bosnien-Herzegowinas und die Institutionalisierung der österreichischen Volkskunde als Wissenschaft », dans *Bosnien-Herzegowina und Österreich-Ungarn, 1878-1918: Annäherungen an eine Kolonie*, dir. Clemens Ruthner et Tamara Scheer (Tübingen : Narr Francke Attempto, 2018), 325-58 ; Christian Marchetti, « Scientists with Guns. On the Ethnographic Exploration of the Balkans by Austrian-Hungarian Scientists before and During World War I », *Ab Imperio* 2007, n° 1 (2007) : 165-90.

concept saïdien d'« orientalisme² ». Les Bosniaques apparaissent ici comme un avatar domestique du « bon oriental³ ».

Pour cette raison, les études ethnographiques et les récits de voyage sur la Bosnie publiés entre 1880 et 1918 ont d'abord été étudiés dans une perspective postcoloniale, laquelle est justifiée, dans la mesure où ces écrits dépeignent les populations locales comme arriérées et célèbrent la « mission civilisatrice » de la puissance occupante⁴. Dans le contexte multiculturel et multilinguistique de la monarchie, il est toutefois légitime de poser des questions négligées par beaucoup de ces études. À quel public s'adressaient ces ouvrages ? Peut-on constater une variation du discours en fonction de la langue de publication ? Ou, pour poser la question autrement, le discours ethnographique sur la Bosnie se déploie-t-il à l'échelle de toute la monarchie, ou bien est-il fragmenté selon des lignes de faille nationales et linguistiques ?

Pour répondre à ces questions, nous nous concentrerons sur deux études historiques et ethnographiques publiées dans le sillage de l'occupation, qui ont en commun d'avoir été rédigées en hongrois avant d'être traduites en allemand. Il s'agit du livre d'Adolf Strausz, *Bosnyák föld és népe* (*La terre bosniaque et son peuple*), publié en deux volumes en 1881 et 1883 et traduit un an plus tard sous le titre *Bosnien, Land und Leute, historisch-ethnographisch-geographische Schilderung* (1882-1884) ; et de celui de János Asbóth, *Bosznia és a Herzegovina. Uti rajzok és tanulmányok* (*La Bosnie et l'Herzégovine, esquisses de voyage et études*, 1887), paru en allemand sous le titre *Bosnien und die Herzegovina: Reisebilder und Studien* (1888).

2 Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud et Claude Wauthier (Paris : Éditions du Seuil, 1997).

3 Andre Gingrich, « The Nearby Frontier: Structural Analyses of Myths of Orientalism », *Diogenes* 60, n° 2 (2013) : 60-66.

4 Peter Stachel, « Der koloniale Blick auf Bosnien-Herzegowina in der ethnographischen Populärliteratur der Habsburgermonarchie », dans *Habsburg postcolonial: Machtstrukturen und kollektives Gedächtnis*, dir. Johannes Feichtinger, Moritz Csáky et Ursula Prutsch (Innsbruck : StudienVerl, 2003), 259-75.

Dans les deux cas, la publication rapide de la traduction montre que les auteurs voulaient toucher un public aussi vaste que possible. Néanmoins, nous verrons que la version allemande présente des différences notables par rapport à l'original, les auteurs et leurs éditeurs anticipant les attentes des lecteurs non margyarophones. Pour autant, ces traductions se distinguent aussi des livres conçus d'emblée pour un public germanophone. Aussi les différentes versions de ces ouvrages constituent-elles un objet intéressant pour étudier la cohérence interne et la pluralité du discours ethnographique sur la Bosnie à l'échelle de la monarchie. Plus largement, elles permettent d'aborder la question de l'unité ou de la fragmentation du champ scientifique (ici du sous-champ ethnographique) dans la monarchie dano-bosnienne.

Après un bref état des lieux de l'ethnographie en Autriche-Hongrie (1) et une rapide esquisse du champ scientifique habsbourgeois au tournant du siècle, plus particulièrement dans le domaine des sciences humaines (2), nous situerons les deux auteurs dans ce champ (3), avant de nous demander si leurs ouvrages doivent être rattachés à une ethnographie habsbourgeoise ou bien spécifiquement hongroise (4).

ÉTAT DES LIEUX DE L'ETHNOGRAPHIE EN AUTRICHE-HONGRIE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Dans le paysage ethnographique de la monarchie des Habsbourg autour de 1880-1900, on peut distinguer deux tendances principales. La première présente la monarchie comme un ensemble territorial cohérent, non comme le résultat des aléas de l'histoire. Elle minimise, voire passe sous silence les tensions nationales qui s'accroissent à la fin du siècle : les différents groupes ethniques sont décrits comme les rouages d'un ensemble supranational harmonieux⁵.

5 Regina Bendix, « Ethnology, Cultural Reification, and the Dynamics of Difference in the *Kronprinzenwerk* », dans *Creating the Other. Ethnic Conflict and Nationalism in Habsburg Central Europe*, dir. Nancy M. Wingfield (Londres

Plusieurs ouvrages publiés après 1850 correspondent à ce modèle. Mentionnons par exemple l'*Ethnographie der oesterreichischen Monarchie* (1855-1857). Publiée en pleine période néo-absolutiste par Karl Czoernig, ancien directeur de l'Institut impérial de statistique, elle défend une conception centralisatrice de l'État habsbourgeois⁶. Des livres plus tardifs appartiennent à la même catégorie, comme l'ouvrage collectif *Die Völker Österreich-Ungarns: ethnographische und culturhistorische Schilderungen* (1881-1885) ou la série *Die Länder Österreich-Ungarns in Wort und Bild*, publiée entre 1881 et 1894 sous la houlette du géographe Friedrich Umlauf. Mais l'exemple le plus connu de cette ethnographie officielle reste die *Österreichische Monarchie in Wort und Bild* (1887-1901), communément appelée *Kronprinzenwerk* parce qu'elle parut sous le patronage de l'archiduc Rodolphe, fils aîné de François-Joseph.

Ces ouvrages présentent des caractéristiques communes. D'abord, ils ambitionnent de couvrir l'ensemble de la monarchie. Ensuite, ils prétendent traiter de manière équitable toutes les régions ou ethnies (même si ce n'est pas forcément le cas) : à l'intérieur d'une série, chaque volume aborde ainsi des sujets similaires et présente une organisation interne comparable. Enfin, mis à part l'*Ethnographie* de Czoernig, parue avant 1878, tous ces ouvrages intègrent la Bosnie-Herzégovine, alors même que qu'elle ne sera officiellement annexée qu'en 1908. Dans l'esprit des rédacteurs, les territoires occupés font partie intégrante de la monarchie.

En parallèle se développe une seconde tendance, le discours particulariste nationaliste. C'est une nation particulière, à l'exclusion de toutes les autres, qui fait l'objet des attentions de ses adeptes. On connaît la distinction lexicale allemande entre *Völkerkunde*, la

et New York : Berghahn, 2003), 149-166 ; Peter Stachel, « Die Harmonisierung national-politischer Gegensätze und die Anfänge der Ethnographie in Österreich », dans *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften*, dir. Karl Acham, vol. 4 : *Geschichte und fremde Kulturen* (Vienne : Passagen Verlag, 2002), 323-367.

6 Wolfgang Göderle, *Zensus und Ethnizität: zur Herstellung von Wissen über soziale Wirklichkeiten im Habsburgerreich zwischen 1848 und 1910* (Göttingen : Wallstein, 2016).

science des peuples (en particulier extra-européens) et *Volkskunde*, l'ethnologie et le folklore d'un peuple unique. Dans cette optique, la *Volkskunde* devient un instrument d'agitation et de mobilisation politique. Son horizon n'est pas l'ensemble de la monarchie, mais seulement les zones d'implantation d'une communauté nationale donnée ; les « frontières » et « enclaves » linguistiques sont érigées en champ de bataille contre les organisations nationalistes concurrentes⁷. Le « musée national pour les Allemands d'Autriche » que l'association nationaliste *Deutsche Heimat* cherche à créer au début du xx^e siècle est représentatif de cette tendance : ses promoteurs se placent dans le cadre de l'État existant, mais essentialisent les seuls « Allemands » au détriment de toutes les autres communautés⁸. Il ne s'agit que d'un cas particulier : les activistes tchèques ou italiens, par exemple, instrumentalisent l'ethnologie et le folklore de manière similaire. À l'occasion, ces intellectuels purent se réapproprier les réalisations de l'ethnographie supranationale, qu'ils réinvestirent selon leur propre agenda. Ainsi lurent-ils le *Kronprinzenwerk* en s'intéressant prioritairement aux volumes ou chapitres traitant de leur propre nation⁹.

Ces deux orientations sont observables en Autriche comme en Hongrie, mais on constate une différence tendancielle entre les deux

7 Pieter Judson, « Die Schutzvereine und das Grenzland: Strategien zur Verwirklichung von 'Imagined Borderlands' », dans *Schutzvereine in Ostmitteleuropa. Vereinswesen, Sprachenkonflikte und Dynamiken nationaler Mobilisierung 1860-1939*, dir. Peter Haslinger (Herder-Institut : Marburg, 2010), 7-19.

8 Laurent Dedryvère, « Museale Initiativen im deutschnationalen Milieu Österreichs am Beispiel des Vereins "Deutsche Heimat" (1905-1914) », dans *Museen als Orte geschichtspolitischer Verhandlungen. Ethnografische und historische Museen im Wandel*, dir. Andrea Brait et Anja Früh (Bâle : Schwabe, 2017), 13-28.

9 Katharina Weigand, « Die "österreichisch-ungarische Monarchie in Wort und Bild": Ein kulturpolitisches Instrument am Ende des 19. Jahrhunderts », dans *Ethnographie in Serie: zu Produktion und Rezeption der österreichisch-ungarischen Monarchie in Wort und Bild*, dir. Jurij Fikfak et Reinhard Johler (Vienne : Verlag des Instituts für Europäische Ethnologie, 2008), 75-77.

États. Alors qu'en Autriche, l'ethnographie supranationale tendait à embrasser toute la monarchie austro-hongroise, l'ethnographie officielle hongroise se limitait généralement aux frontières du royaume de Hongrie, parfois complété par ses dépendances (Croatie et Slavonie, mais aussi Bosnie occupée). Entre 1896 et 1914, les élites politiques et intellectuelles hongroises lancèrent par exemple une grande encyclopédie des *Comitats et villes de Hongrie* (*Magyarország várme-gyéi és városai*) sur le modèle du *Kronprinzenwerk*¹⁰, mais contrairement à ce dernier, elle se cantonne à la seule Hongrie. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, une pensée impériale autonome se développe en Hongrie, tendant à conceptualiser le royaume comme un empire à part entière¹¹. Cette tendance va de pair avec un relatif désintéret pour les autres territoires de la monarchie.

La présence d'une tradition originale en Hongrie soulève la question de l'interconnexion des écoles ethnographiques autrichienne et hongroise, et plus particulièrement, des échanges et des circulations entre Vienne et Budapest comme centres de production du savoir ethnographique. À ce titre, une annonce parue en 1892 dans la revue savante *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn*, bien qu'anecdotique, est éclairante :

Où se trouve Budapest ? Nous prions humblement nos chers correspondants de tous les continents de bien vouloir noter que Budapest ne se trouve pas en Autriche-Hongrie et encore moins en Autriche, mais que c'est la capitale du royaume autonome et indépendant de Hongrie. Nous supposons que les services postaux étrangers auront des connaissances géographiques

10 Catherine Horel, « Imperial Challenges in Austro-Hungarian Multicultural Cities », dans *Österreich-Ungarns imperiale Herausforderungen. Nationalismen und Rivalitäten im Habsburgerreich um 1900*, dir. Bernhard Bachinger, Wolfram Dornik et Stephan Lehnstaedt (Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2020), 275-294.

11 Bálint Varga, « The Two Faces of the Hungarian Empire », *Austrian History Yearbook* 52 (2021) : 118-130.

suffisantes pour ne pas égarer les courriers correctement envoyés en Hongrie. La rédaction¹².

Cette déclaration est révélatrice d'une volonté d'autonomie du champ scientifique hongrois sur une base plus nationale que linguistique (puisqu'il paraît dans une revue germanophone). Plus généralement, elle soulève la question de l'unité ou du morcellement du champ scientifique habsbourgeois, plus particulièrement du sous-champ ethnographique qui nous intéresse ici¹³.

UNITÉ ET FRAGMENTATION DU CHAMP SCIENTIFIQUE HABSBOURGEOIS

Nous nous référons ici au concept de « champ scientifique » conceptualisé par Pierre Bourdieu¹⁴. Son emploi est devenu si courant que nous nous dispenserons d'une discussion détaillée. Bourdieu entend par « champ » un grand domaine de l'action sociale, structuré par quelques principes fondamentaux : ses acteurs sont en concurrence pour l'acquisition d'un capital selon des règles spécifiques. Dans le cas du champ scientifique, l'enjeu est un capital aussi

12 « Wo liegt Budapest? Unsere geehrten Correspondenten in allen Weltteilen bitten wir ergebenst, zur ges[chätzten] Kenntnis nehmen zu wollen, dass Budapest weder in Österreich-Ungarn, noch weniger in Österreich liegt, sondern dass es die Hauptstadt des selbständigen, unabhängigen Königreichs Ungarn ist. Wir setzen soviel primitive geographische Kenntnisse bei allen Postämtern des Auslandes voraus, dass sie die Direction der correct und einfach nach Ungarn adressierten Postsendungen nicht verfehlen werden. Die Redaction ». *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* II.VII-VIII (1892) [hors pagination].

13 Sur la subdivision du champ scientifique en sous-champs disciplinaires et sur la fragmentation ou non d'un champ selon des lignes de faille nationales, voir Gisèle Sapiro, « Le champ est-il national ? La théorie de la différenciation sociale au prisme de l'histoire globale », *Actes de la recherche en sciences sociales* 200, n° 5 (2013) : 70-85.

14 Pierre Bourdieu, « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales* 2, n° 2 (1976) : 88-104.

bien symbolique (la reconnaissance des pairs, le prestige des revues dans lesquelles les travaux sont publiés), qu'économique (les positions les plus reconnues étant souvent les plus rémunératrices). Le champ est donc hiérarchisé : les acteurs occupent des positions plus ou moins centrales ou marginales en fonction du capital et du pouvoir accumulés.

L'historien des sciences Jan Surman s'est intéressé à la fragmentation du paysage universitaire habsbourgeois due à sa nationalisation progressive après 1848. La nécessité de maîtriser le hongrois, le polonais ou le tchèque restreignit de plus en plus les possibilités de mobilité et de promotion à l'intérieur de la monarchie¹⁵. Pour les scientifiques de Vienne ou de Graz en attente d'une chaire, par exemple, les opportunités d'emplois se situaient désormais à Berlin ou Munich plus qu'à Lemberg/Lviv/Lwow ou Budapest. Ce qui vaut pour l'université peut être étendu au champ scientifique dans son ensemble, avec ses revues, ses sociétés savantes et ses académies.

Si l'on peut constater une « différenciation des systèmes, surtout par la nationalisation de certaines universités¹⁶ », ce processus était contrebalancé par des facteurs de cohésion interne. Le principal était le maintien de l'allemand comme *lingua franca* scientifique au sein de la monarchie. En Galicie et en Bohême comme en Hongrie, les scientifiques non germanophones étaient confrontés à une double contrainte : promouvoir leur langue nationale comme idiome scientifique à part entière, à côté des langues internationalement plus établies (comme le français, l'anglais, l'allemand ou l'italien), tout en

15 Jan Surman, « Cisleithanisch und transleithanisch oder habsburgisch? : Ungarn und das Universitätssystem der Doppelmonarchie », dans *Österreichisch-ungarische Beziehungen auf dem Gebiet des Hochschulwesens*, dir. Zsolt K. Lengyel, József Zsigmond Nagy et Gábor Ujváry (Székesfehérvár et Budapest : Kodolányi János Főiskola et Eötvös Loránd Tudományegyetem Könyvtára, 2010), 235-252; Jan Surman, *Universities in Imperial Austria, 1848-1918 : a social history of an academic space* (West Lafayette, Indiana : Purdue University Press, 2019).

16 « [Die] fortschreitend[e] Ausdifferenzierung der Systeme vor allem durch die Nationalisierung einzelner Universitäten » : Surman, « Cisleithanisch und transleithanisch oder habsburgisch? », 235.

rendant leurs propres recherches intelligibles à un public international.

L'exemple de la société ethnographique hongroise (*magyar néprajzi társaság*) est ici exemplaire. Sa fondation en 1889 — un an avant celle du *Verein für Volkskunde* à Berlin, comme le rappelle fièrement bulletin de la société¹⁷, et cinq ans avant celle du *Verein für Volkskunde* de Vienne — fut précédée par le lancement d'une revue germanophone, les *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* (1887), qui « prépara le terrain à la société ethnologique hongroise et à sa revue, *Ethnographia*, et assura à la science ethnographique hongroise une reconnaissance internationale¹⁸ ». Entre 1890 et 1907, deux périodiques ethnographiques se côtoyèrent à Budapest, l'un en allemand pour un public international, l'autre en hongrois destiné au public domestique. En 1907, les *Mitteilungen* s'interrompirent et dès lors, seule *Ethnographia* continua de paraître.

L'histoire des *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* montre à la fois l'interconnexion des sous-champs ethnographiques en Autriche et en Hongrie et leur divergence. Même si elles visaient le même public que les revues similaires publiées en Autriche — les *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* et, à partir de 1895, la *Zeitschrift für österreichische Volkskunde* — elles s'en distinguaient aussi nettement. Les revues publiées à Vienne tendent à englober toute la monarchie des Habsbourg, même si les provinces cisleithanes y reçoivent un traitement privilégié. Ainsi, en 1892, les *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* font état d'une grande enquête sur « l'habitat paysan en Autriche-Hongrie ». Après avoir un temps envisagé de se limiter à la partie autrichienne de la monarchie, l'auteur, Alexander Peez, décide de l'étendre à la

17 « Irodalom » [littérature], *Ethnographia. A magyar néprajzi társaság értesítője* [Bulletin de la société ethnographique hongroise] 24 (1913) : 49.

18 *Ibid.* : « Arról a becses, történelmi értékkel bíró magyarországi német folyóiratról van szó, a melylyel Dr. Herrmann Antal a tervezett Magyar Néprajzi Társaságnak és folyóiratának, az *Ethnographiának* itthon helyet csinált, külföldön pedig tekintélyt szerzett a magyar néprajzi tudománynak ».

Hongrie¹⁹. Michael Haberlandt, rédacteur en chef de la *Zeitschrift für österreichische Volkskunde*, était aussi Privatdozent à l'université de Vienne, où il animait un séminaire sur l'« ethnographie de l'Autriche-Hongrie²⁰ ». Dans les *Ethnologische Mitteilungen aus Ungarn* et dans *Ethnografia*, la focale est au contraire centrée sur la Hongrie, éventuellement étendue à la Croatie et à la Bosnie.

Nous voyons donc que le champ scientifique habsbourgeois, notamment son sous-champ ethnographique, présente un visage contrasté à la fin du XIX^e siècle. Il est unifié par le public visé et par l'emploi de l'allemand comme *lingua franca*, mais il est fragmenté autour de pôles nationaux. Certains objets, comme la Bosnie, sont communs aux différentes écoles ethnographiques.

POSITION DES DEUX AUTEURS DANS LE CHAMP SCIENTIFIQUE HONGROIS

Adolf Strausz (1853-1944) et János Asbóth (1845-1911), bien qu'abordant des sujets similaires, occupent des positions différentes dans le champ scientifique de leur époque. S'ils sont tous deux membres fondateurs de la société ethnographique hongroise, ils n'y jouissent pas de la même reconnaissance. Dès sa création, la société met en place des sections thématiques (*szakosztályok*). Asbóth assure la direction de la section bosniaque, tandis que Strausz y officie comme conférencier²¹, ce qui nous donne une première idée de leurs positions respectives.

Fils de commerçants juifs aisés, Strausz fit des études de droit et suivit une formation à l'académie militaire Ludovika de Budapest,

19 Alexander Peez, « Das Bauernhaus in Österreich-Ungarn », *Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien* 11 (1891) : 57-59.

20 *Öffentliche Vorlesungen an der k.k. Universität zu Wien im Winter-Semester 1902/3* (Vienne : Holzhausen, 1902), 47.

21 *Ethnographia* 1 (1890) : 44 et 59.

un choix inhabituel chez les familles juives de l'époque²². Il prit part à la campagne militaire de Bosnie comme sous-officier et reporter de guerre. Son premier livre, fruit de ses observations, vint combler une lacune éditoriale, puisqu'au début des années 1880, les ouvrages disponibles sur la Bosnie étaient encore rares, en hongrois comme en allemand. Même si Strausz se bâtit une réputation d'expert des questions balkaniques, il passait aussi pour dilettante. En 1884, l'historien Lajos Thallóczy, autorité reconnue, mit en cause ses compétences²³. Le compte rendu de l'ouvrage publié dans le bulletin de la société impériale de géographie, à Vienne, va dans le même sens : le critique loue les intentions patriotiques de Strausz, mais souligne son manque de rigueur²⁴.

Le profil autodidacte de l'auteur (qui n'obtint jamais de doctorat) explique sa carrière en marge des principales institutions scientifiques hongroises (académie des sciences, universités), à l'interface entre recherche scientifique, journalisme politique et prospective économique. Au fil des ans, il s'imposa comme l'un des principaux représentants d'une ethnographie appliquée aux questions commerciales. Après avoir fait un voyage d'études en Macédoine, en Albanie du Nord et au Monténégro pour le compte du ministère hongrois du commerce (1888), il fut nommé professeur de commerce international à l'académie commerciale de Budapest (1892), poste qu'il occupa jusqu'après la fin de la monarchie²⁵. Ses principales mono-

22 István Fazekas, « Strausz, Adolf (1853-1944), Ethnograph, Schriftsteller und Journalist », dans *Österreichisches biographisches Lexikon 1815-1850*, vol. 13 (Vienne : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010), 384 ; Péter Róbert, « Strausz Adolf, a Balkán tudósa » [Adolf Strausz, expert des Balkans], *Múlt és jövő* 6 (1995) : 98-102.

23 Lajos Thallóczy, « Bosnyák föld és népe. Bosznia története és néprajzi leírása. Irta Strausz Adolf » [*La Terre bosniaque et son peuple. Un livre d'Adolf Strausz*], *Századok. Magyar történelmi társulat közlönye* 18 (1884) : 79-80.

24 « Bosnien. Land und Leute. Histor.-ethnograph. Schilderung von Adolf Strausz », *Mittheilungen der kaiserlich-königlichen Geographischen Gesellschaft* XXVII (1884) : 243-244.

25 Mátyás Erdély, « A Keleti Kereskedelmi Akadémia és az orientalisták: tudomány, a gazdaság és a politika interakciója » [L'Académie de commerce oriental et

graphies ne furent pas publiées dans des revues savantes, mais dans la *Bibliothèque des industriels (Iparosok olvasótára)*, série de *vade-mecum* destinés aux exportateurs.

Le profil d'Asbóth est différent, dans la mesure où il était plus proche des centres du pouvoir politique et du prestige académique. Catholique conservateur, théoricien politique prolifique, il fut élu membre correspondant de l'académie hongroise des sciences en 1892. En parallèle, il mena une carrière politique, d'abord à l'ombre de Béni Kállay, chef de section au ministère austro-hongrois des Affaires étrangères (1879-1882) et ministre austro-hongrois des Finances²⁶ (1882-1903), puis comme député au parlement hongrois de 1887 à 1901²⁷.

Les archives du ministère des Affaires étrangères révèlent qu'entre 1881 et 1887, Asbóth mit sa plume au service de la communication ministérielle (son contrat fut rompu quand il se présenta à la députation)²⁸. En échange, il touchait des émoluments élevés, qui le plaçaient en haut de la grille salariale, juste en dessous des chefs de section²⁹. Son ouvrage sur la Bosnie, qui fut financé par le ministère

les orientalistes : interactions entre science, économie et politique], *Korall. Társadalomtörténeti folyóirat* 80 (2020) : 32-53.

26 La Bosnie-Herzégovine étant occupée conjointement par l'Autriche et la Hongrie, l'administration de la province fut confiée au ministère commun des finances, l'une des institutions austro-hongroises nées du Compromis de 1867. Cet expédient permettait de ne pas trancher l'épineuse question du partage des compétences entre les gouvernements autrichien et hongrois. La proximité entre Asbóth et Kállay explique en partie l'intérêt du premier pour la Bosnie-Herzégovine.

27 Miklós Szalai, « A nemzeti liberalizmustól a keresztény újkonzervativizmusig: Asbóth János gondolkodói pályájához » [Du libéralisme national au néo-conservatisme chrétien : sur la carrière intellectuelle de János Asbóth], *Századok. Magyar Történelmi Társulat folyóirata* 151, n° 1 (2017) : 843-878.

28 Österreichisches Staatsarchiv [OeStA], Haus-, Hof- und Staatsarchiv [HHStA], Ministerium des Äußeren [MdÄ], Presseleitung [PL] Akten 252-I, « Übereinkommen », 28 novembre 1881.

29 Waltraud Heindl, *Josephinische Mandarine: Bürokratie und Beamte in Österreich*, vol. 2 (Vienne : Böhlau, 2013). D'après le convertisseur de la Banque nationale autrichienne, les 4000 florins annuels qu'il touchait correspondent

austro-hongrois des Finances, relate le voyage qu'il entreprit avec Kállay³⁰. Il met en scène l'arrivée du ministre dans chaque localité et l'hommage que lui rendent les populations soumises. Dans les années, suivantes, Asbóth poursuit ses recherches sur la Bosnie. Si l'histoire et l'ethnologie de la province ne représentent qu'un thème parmi d'autres de son œuvre protéiforme, toutes les communications qu'il fit devant l'académie des sciences se rapportent à ce sujet³¹.

À partir de 1901, Strausz tenta lui aussi de se mettre au service du « bureau littéraire » du ministère des Affaires étrangères. Ce dernier réagit avec réticence, parce l'auteur était jugé peu fiable politiquement et scientifiquement peu important³². Les doutes sur sa loyauté ne sont pas complètement infondés : tout au long de sa carrière, son ardent patriotisme hongrois alla de pair avec des polémiques contre l'Autriche et contre les institutions communes austro-hongroises qu'il prétendait pourtant servir. En mars 1905, au moment même où il pressait le ministère des Affaires étrangères de l'employer, il déclara dans le journal bulgare *Devnik* : « la nation hongroise abhorre de tout son cœur la politique étrangère que l'Autriche mène depuis des

à 65.862 euros actuels : <<https://finanzbildung.oenb.at/docroot/waehrungstrechner/#/>> (consulté le 8 septembre 2025).

- 30 Robert J. Donia, « The Proximate Colony: Bosnia-Herzegovina under Austro-Hungarian Rule », dans *Wechselwirkungen: Austria-Hungary, Bosnia-Herzegovina, and the Western Balkans, 1878-1918*, dir. Clemens Ruthner et al. (New York : Peter Lang, 2015), 67-82.
- 31 János Asbóth, « Az őslakók hatásáról a bosnyák faj fejlődésére » [L'influence des premiers habitants sur le développement de la race bosniaque], *Akadémiai értesítő* 13 (1902) : 53-54 ; János Asbóth, « A Balkán-félszigetről » [La péninsule balkanique], *Akadémiai értesítő* 14 (1903) : 582-583 ; János Asbóth, « Bosnyák bánok és királyok » [Bans et rois hongrois], *Akadémiai értesítő* 20 (1909) : 341-358.
- 32 Un correspondant hongrois (il nous a été impossible de déchiffrer sa signature) sollicité pour donner son avis décrit Strausz en ces termes : « Du point de vue scientifique : dernière catégorie. Du point de vue politique : forte tendance à l'aventurisme » (Wissenschaftlich — letzte Ordnung. Politisch — starker Stich ins Abenteuerliche) : AT-OeStA/HHStA MdÄ PL Akten 271-13, 1905/51.

siècles et qu'elle souhaite poursuivre aujourd'hui³³ ». Des recherches complémentaires seraient nécessaires pour évaluer les raisons précises du discrédit scientifique dont il souffrait. Si son manque de rigueur est patent³⁴, sa judaïté et les préjugés antisémites de ses détracteurs purent jouer un certain rôle dans sa marginalisation.

En 1909, le ministère accepta finalement de rémunérer Strausz. Ce revirement s'explique par la crise diplomatique consécutive à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie un an plus tôt. Spécialiste des questions balkaniques, ami personnel du roi Ferdinand de Bulgarie, dont il avait fait la connaissance pendant la campagne de 1878 alors que celui-ci était encore officier dans l'armée austro-hongroise³⁵, connaisseur de la Turquie, Strausz semblait en mesure d'influer sur les opinions publiques des pays balkaniques en faveur de l'Autriche-Hongrie. Toutefois, le ministère ne formalisa jamais leur collaboration, préférant accorder à Strausz des gratifications ponctuelles³⁶.

33 « Die magyarische Nation erwünscht vom ganzen Herzen jene auswärtige Politik, welche Österreich seit Jahrhunderten verfolgt und auch heute fortführen möchte ». Strausz prétextait que la traduction bulgare de son texte était infidèle, mais cet épisode semble avoir interrompu pour plusieurs années son rapprochement avec le ministère. AT-OeStA/HHStA MdÄ PL Akten 271-13, 1905/165 : lettre du conseiller de section Jezerniczky à Strausz, 20 mars 1905.

34 Oszkár Asbóth, « Bolgár népköltési gyűjtemény » [Collecte de chants populaires bulgares], *Egyetemes Philologiai Közlöny* 16 (1892) : 331-341 : Oszkár Asbóth (cousin de János), professeur de philologie slave à l'université de Budapest, écrit une recension du dernier ouvrage de Strausz, un recueil de chants populaires bulgares. Il reproche à l'auteur sa méconnaissance de la langue bulgare, son manque de méthode et de grossières erreurs de traduction.

35 Emil Feuerstein, *Egy márek virág. A magyarajkú zsidóság szellemi öröksége* [Une poignée de fleurs. L'héritage spirituel du judaïsme magyarophone], vol. 3 (Tel Aviv : compte d'auteur, 1989), 72.

36 Ainsi, en 1909, le directeur du bureau littéraire, Emil von Jettel, accorda à Strausz une « gratification honorifique » (*Ehrenhonorar*) unique de 500 couronnes pour tous ses efforts passés : AT-OeStA/HHStA MdÄ PL Akten 271-13, 1909/266. Selon les estimations de la banque nationale autrichienne, cette somme correspond à environ 4000 euros actuels (voir supra note 29).

La différence de position des deux auteurs dans le champ scientifique de leur époque est donc évidente et elle tient à des facteurs en partie proprement scientifiques, en partie contingents et biographiques (en particulier confessionnels).

UNE ETHNOGRAPHIE DE LA BOSNIE DANS UNE PERSPECTIVE HABSBOURGEOISE OU HONGROISE ?

Les deux ouvrages étudiés ici ont été rédigés dans le but de célébrer l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, ses apports supposés pour les populations locales et ses retombées économiques pour la monarchie. Asbóth parle à ce sujet de « dividendes sur les sommes engagées en Bosnie³⁷ ».

Dans les deux ouvrages, on constate des différences entre l'original hongrois et la traduction allemande, tout comme on peut déceler des divergences entre ces traductions et les ouvrages d'autres auteurs écrits directement en allemand. L'examen minutieux des textes permet donc de mesurer l'originalité des deux auteurs hongrois dans le paysage éditorial de leur époque.

Strausz et Asbóth insistent longuement sur les droits historiques de la Hongrie en Bosnie, qui remonteraient au Moyen Âge et n'auraient pas été anéantis par la conquête ottomane. Selon cette interprétation, les prétentions dynastiques des Habsbourg sur la province reposent donc sur leur dignité comme rois de Hongrie. Les textes originaux hongrois insistent davantage que les traductions sur l'« âge d'or » supposé que serait l'époque de la suzeraineté hongroise. Strausz clôt en ces termes l'avant-propos de son ouvrage (passage non traduit dans la version allemande) :

Il est impossible de prédire avec certitude le destin qui attend les provinces que nous occupons, maintenant que la question

37 Johann von Asbóth, *Bosnien und die Herzegowina: Reisebilder und Studien* (Vienne : Hölder, 1888), 175 : « Das ist die Verzinsung der seitens der Monarchie für Bosnien aufgewandten Summen ».

d'Orient, qui revêt pour nous une telle importance, a été tranchée de manière définitive. Que les liens récents qui unissent à nous ces provinces changent ou non de nature, le simple fait qu'elles aient été sous suzeraineté de la couronne de Hongrie constitue une raison suffisante pour que nous nous intéressions à elles³⁸.

Dans la version allemande de son livre, Asbóth supprime lui aussi les passages les plus magyarocentrés. La description de la citadelle de Jajce, qui opposa une vive résistance aux conquérants ottomans (1527), paraît ainsi dans sous deux éclairages différents. Le texte hongrois se clôt sur une célébration de la nation magyare :

Je ressentis vivement toute la gloire hongroise attachée aux murs de Jajce et pour ainsi dire toute la portée historique de cet instant, quand après une interruption de plusieurs siècles, je pus pénétrer aux côtés d'un homme d'État hongrois, gouverneur de la Bosnie, dans cette forteresse perdue avec Mohács. Il me sembla que ces cœurs tombés en poussière devaient recommencer à battre, qui avaient défendu jusqu'à leur dernier souffle le drapeau hongrois sur les murailles du château, qu'ils devaient sentir qu'ils n'étaient pas morts en vain, que ces grandes aspirations pour lesquelles ils avaient lutté n'avaient pas abandonné leur nation, et que la nation brandissait à nouveau le drapeau qui s'était brisé entre leurs mains. Je sentis qu'après la catastrophe, l'esprit des Hunyadi célébrait un nouveau triomphe³⁹.

38 Adolf Strausz, *Bosnyák föld és népe* [La Terre bosniaque et son peuple] (Budapest : Athenaeum, 1881), IV : « Nem lehet határozottsággal előre megmondani, hogy a ránk nézve oly nagy fontossággal bíró keleti kérdés véglebonyolítása alkalmával, mi sorsa lesz az általunk megszállott tartományoknak. Azonban, akár megváltozik e viszony, melylyel azok utóbbi időben hozzánk kapcsolattak, akár nem, magában véve azon körülmény, hogy hajdan a magyar korona fenhatósága alá tartoztak, elégséges ok arra, hogy azokkal érdemileg foglalkozunk »

39 János Asbóth, *Bosznia és a Hercegovina. Uti rajzok és tanulmányok* [La Bosnie et l'Herzégovine. Esquisses et études de voyage], vol. 2 (Budapest : Pallas, 1887), 143 : « Eleven éreztem a Jajcza falaihoz kötött mind e magyar dicsőséget, s mintegy történelmi jellemét a pillanatnak, midőn a századok hosszú szünete után

La version allemande ne fait aucune mention de János et Mátyás Hunyadi (Mathias Corvin), figures centrales de l'historiographie hongroise, ni même de la nation hongroise. La perspective dualiste est en revanche accentuée, puisque Kállay apparaît ici en qualité de ministre « austro-hongrois » :

Non sans une certaine émotion, gagné pour ainsi dire par le sentiment de vivre un instant historique, j'entrai dans la vieille forteresse aux côtés d'un membre du gouvernement austro-hongrois. J'avais le sentiment que ces cœurs tombés en poussière, qui avaient jadis défendu avec tant d'ardeur les drapeaux chrétiens sur les murailles du château devaient recommencer à battre et sentir après quatre siècles qu'ils n'étaient pas morts en vain et que l'idéal auquel ils avaient sacrifié leur vie n'était pas mort, qu'on brandissait à nouveau le drapeau qui s'était brisé dans leurs mains⁴⁰.

Inversement, la version allemande comporte des analyses absentes de l'original : dans son tableau économique et commercial, l'auteur explique par exemple que les concurrents étrangers (britanniques,

a Mohácsnál odaveszett régi magyar várba ismét Boszniát kormányzó magyar államférfiú oldalán léptem be Jajcza várába. Ugy hittem, mintha még egyszer meg kellene dobbaniok ama porló sziveknek, melyek a magyar zászlókat védték egykor körömszakadtig e vár ormain, mintha négy század után érezniök kellene, hogy nem hiába estek el, érezniök, hogy a nemzetből nem haltak ki ama nagy törekvések, melyekért küzdöttek, hogy a nemzet újra fölemeli a zászlót, mely az ő kezükben összetörött. Úgy éreztem, hogy a Hunyadiak eszméi érnek a nagy bukás után újabb diadalt ».

40 Asbóth, *Bosnien und die Herzegowina*, 406 : « Nicht ohne Bewegung, gleichsam im Gefühle eines historischen Momentes trat ich nun an der Seite eines Mitgliedes der österreichisch-ungarischen Regierung in die alte Burg. Es war mir, als müßten alle jene staubgewordenen Herzen, die einst die christlichen Fahnen auf den Zinnen der Burg so heiß verteidigten, noch einmal zu schlagen beginnen, als müßten sie jetzt nach vier Jahrhunderten empfinden, daß sie nicht umsonst gefallen, fühlen, daß jenes Streben, für das sie ihr Leben einsetzten, nicht erstorben ist, daß die Fahne neuerdings erhoben wird, welche in ihren Händen zerbrach ».

français) ont été évincés de Bosnie au profit des exportateurs autrichiens, sans faire mention particulière des intérêts hongrois⁴¹.

On voit donc que les auteurs s'adaptent aux attentes supposées du public germanophone. Mais par le biais de la traduction, ils cherchent quand même à acclimater une perspective hongroise auprès d'un public étranger. En effet, les livres comparables publiés directement en allemand par des auteurs non hongrois font généralement l'impasse sur les « droits historiques » de la Hongrie sur la Bosnie et sur les grands souverains hongrois du passé⁴².

Malgré la similitude de leur démarche, Strausz et Asbóth adoptèrent des positionnements différents à partir de la fin des années 1880. Le premier remit en cause de plus en plus ouvertement l'idée d'une communauté d'intérêts entre Autriche et Hongrie. Dans un article publié en 1885 dans la *Revue d'économie nationale* (*Nemzetgazdasági szemle*), il déplore par exemple que les milieux d'affaires hongrois n'aient pas pu utiliser la Bosnie comme tête de pont pour pénétrer les marchés d'Europe orientale et il accuse les institutions dualistes de défendre exclusivement les intérêts autrichiens⁴³.

Dans les années suivantes, Strausz chercha à promouvoir les intérêts des exportateurs hongrois, à la fois par l'enseignement et par des initiatives éditoriales. Dès sa nomination à l'Académie commerciale de Budapest, il organisa un voyage d'études en Bosnie pour familiariser ses étudiants avec sa population et collecter des données commerciales⁴⁴. Quelques années plus tard, en 1899, il lança une revue ethnologique consacrée aux pays du Danube inférieur (Serbie, Roumanie, Bulgarie), qui couvrait également la Bosnie et les autres pays

41 Asbóth, *Bosnien und die Herzegowina*, 175.

42 Laurent Dedryvère, « Der Bosnien-Band der *Österreichischen Monarchie in Wort und Bild* (1901) », *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande* 56, n° 1 (2024) : 203-223.

43 Adolf Strausz, « Keleti kereskedelmünk és egy magyar kereskedelmi múzeum » [Notre commerce en Orient un musée hongrois du commerce], *Nemzetgazdasági Szemle* XI, n° 4 (1885) : 245.

44 Adolf Strausz, « Tanulmányút Boszniában » [Voyage d'étude en Bosnie], *A keleti kereskedelmi tanfolyam második évi jelentése az 1892-93-iki iskolaév végén*, dir. Géza Ghyicz (Budapest : Budapesti Könyvnyomda, 1893), 3-22.

balkaniques : *Donauländer. Zeitschrift für Volkskunde. Mit Berücksichtigung von Handel und Industrie und Verkehrswesen in den Ländern der unteren Donau*. Cette revue mi-scientifique, mi-commerciale fut éphémère, puisque sa parution s'interrompt au bout de sept numéros. On y trouve un curieux mélange d'études ethnographiques, de statistiques macroéconomiques et d'éditoriaux politiques. Dans l'un d'eux, qui n'est pas signé mais fut probablement rédigé par Strausz lui-même, on peut lire :

L'adversité, mais aussi la sage clairvoyance de nos hommes d'État ont permis de créer durant les quinze dernières années un système rationnel de crédit, de grandes institutions de transport et des bases industrielles solides. En dépit des obstacles et des attaques subies de la part de l'Autriche, nous avons progressé et nous allons continuer à le faire. Plus les attaques seront violentes, plus notre détermination et notre endurance se renforceront, pour que nous devenions vraiment indépendants de ceux qui comme leurs ancêtres, nourrissent une seule pensée et ne poursuivent qu'un seul but : la Hongrie est une colonie de l'Autriche ou doit le devenir ! La première assertion est fausse et la seconde ne se réalisera jamais⁴⁵ !

Il est remarquable de lire une telle protestation d'indépendance dans les colonnes d'une revue qui se veut savante. Cette radicalité s'explique par la marginalité de Strausz dans le monde scientifique

45 « Die ungarische Speculation », *Die Donauländer* 1, n° 6-7 : 499 : « Die eiserne Notwendigkeit, aber auch der kluge Sinn unserer leitenden Männer hat uns im Verlaufe der verflossenen fünfzehn Jahre eine rationelle Creditorganisation, grosse Verkehrsinstitutionen und starke Ansätze von Industrien schaffen lassen. Trotz Widerwärtigkeiten, trotz der Anfeindungen von Österreich her sind wir vorwärts geschritten und werden auch weiter vorwärts schreiten. Je heftiger die Angriffe sich gestalten, desto stärker wird unsere Entschlossenheit und Beharrlichkeit werden, um thatsächlich unabhängig von jenen zu werden, die, gleich ihren Vorfahren, nur einen Gedanken hegen und nur ein Ziel verfolgen: Ungarn ist eine Colonie Österreichs oder muss eine solche werden! Das eine ist nicht wahr, das andere wird niemals wahr werden! ».

de son temps, mais aussi par un facteur d'ordre biographique. Figure majeure du sionisme hongrois après la Première Guerre mondiale⁴⁶, il rejetait encore ce mouvement politique au tournant du siècle, adhérant plutôt à l'idée d'« symbiose judéo-hongroise » et à un ardent nationalisme hongrois⁴⁷.

Asbóth, au contraire, réfutait tout mot d'ordre indépendantiste. Dans un discours tenu devant l'académie hongroise des sciences le 15 juin 1903, il dépeint ainsi la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849 comme une trahison de la mission historique de la Hongrie⁴⁸. Mais son acceptation du cadre institutionnel dualiste est en grande partie utilitaire. Selon lui, le centre de gravité de la monarchie est voué à se déplacer de Vienne à Budapest, si bien que les institutions existantes offrent le gage le plus sûr de la défense des intérêts nationaux hongrois⁴⁹. Aussi développe-t-il une réflexion véritablement impériale :

L'idée essentielle de la politique impériale hongroise a toujours été, et elle ne pourra être à l'avenir que de tendre la main aux peuples et aux groupes ethniques qui nous entourent et, par notre système d'alliance, de maintenir une puissance militaire adaptée à la situation internationale parce qu'autrement nous ne pourrions subsister, nous ne pourrions préserver notre être national ni nous acquitter de notre mission européenne⁵⁰.

46 Feuerstein, *Egy marék*, 74.

47 Peter Haber, *Die Anfänge des Zionismus in Ungarn (1897-1904)* (Cologne : Böhlau, 2001), 109.

48 Asbóth, « A Balkán-félszigetről », 583.

49 Szalai, « A nemzeti liberalizmustól », 865.

50 Asbóth, « A Balkán-félszigetről », 582 : « A magyar imperiális politikának lényeges eszméje mindig az volt, jövőre is csak az lehet, hogy kezét fogva a bennünket körülfogó népekkel és néptörzsekkel és szövetségi rendszerünkkel a nemzetközi viszonyoknak adequat katonai hatalmat tartsunk fenn, mert e nélkül meg nem állunk, nemzeti létünket fenn nem tarthatjuk és nem teljesíthetjük európai missiókat ».

Les Balkans, et notamment la Bosnie, constituent le terrain privilégié de cette ambition. Asbóth mobilise des arguments ethnologiques et anthropologiques à l'appui de ses conceptions :

Les habitants originels qui peuplaient l'Europe du sud avant l'arrivée des aryens — peut-être un peuple vraiment finno-ougrien, ou tout au moins, ce qui est l'hypothèse la plus vraisemblable, un peuple de sang mêlé touranien — avaient un niveau culturel supérieur à celui des premiers aryens qui arrivèrent en Europe du sud, les Illyriens⁵¹.

En reprenant l'hypothèse (aujourd'hui réfutée) d'une parenté linguistique et raciale entre les Hongrois et les locuteurs d'autres langues agglutinantes (les langues turciques, mais aussi le basque), langues alors qualifiées de « touraniennes⁵² », et en postulant l'identité originellement « touranienne », voire carrément « finno-ougrienne » des premiers habitants de l'Europe méridionale et de la Bosnie, Asbóth légitimait les revendications spécifiquement hongroises sur la région.

CONCLUSION

À travers les écrits des deux auteurs sur la Bosnie, nous avons soulevé la question de l'unité ou de la fragmentation du discours ethnographique dans la monarchie des Habsbourg. Notre ambition était aussi d'éclairer les similitudes et les différences de leurs assertions en fonction de la position qu'ils occupent dans le champ scientifique

51 Asbóth, « Az őslakók », 54 : « Dél-Európa árja-előtti őslakói, — talán valóságos finn-ugor, de a legnagyobb valószínűséggel legalább turáni vérrel vegyült nép, — magasabb culturában állottak, mint a legelső áriják, az illyrek, kik Dél-Európába jöttek ».

52 Sur l'hypothèse touranienne et sa fortune en Hongrie, voir Balázs Ablonczy, *Vers l'est Magyar. Histoire du touranisme hongrois*, trad. Benoît Grévin (Paris : Éditions de l'EHESS, 2021).

(et plus précisément dans le sous-champ ethnographique) de leur époque.

En maniant alternativement le hongrois et l'allemand et en s'auto-traduisant, Strausz et Asbóth ne visaient pas seulement les lecteurs magyarophones mais s'adressaient à l'ensemble de la monarchie, l'allemand conservant son statut de langue de communication suprarégionale et impériale même après l'adoption du compromis de 1867. L'un des objectifs poursuivis par les auteurs est de justifier la politique étrangère de la monarchie, mais aussi de populariser un discours spécifiquement hongrois en dehors du pays.

La comparaison des originaux et des traductions permet de mettre en évidence une stratégie d'adaptation du discours aux attentes supposées des lecteurs non hungarophones, voire d'autocensure. La langue de communication influe donc sur le contenu. En hongrois, les deux auteurs portent un message plus « magyarocentré », soit pour nourrir une polémique contre l'Autriche et le dualisme (Strausz), soit pour promouvoir de manière décomplexée les « intérêts nationaux » hongrois (Asbóth). Ainsi, le discours ethnographique présente une cohérence interne à l'échelle de la monarchie, tout en se déclinant en variantes nationales.

S'ils portent un discours similaire, typique du milieu national-libéral hongrois du tournant du siècle, les deux hommes divergent par la tonalité adoptée. Même s'il mobilise des arguments historiques, anthropologiques et ethnologiques en faveur d'une ambition impériale hongroise, Asbóth n'adopte pas le ton incisif caractéristique de Strausz, protagoniste d'une ethnographie appliquée à la prospective économique. Le positionnement de cet auteur s'explique par sa marginalité scientifique, mais aussi par son profil confessionnel. Représentant de la symbiose « judéo-hongroise⁵³ », il adhère à un nationalisme hongrois militant.

53 Le concept de « symbiose » dans l'histoire juive contemporaine a surtout été employé dans le contexte allemand. Pour une histoire critique du terme, voir Sonia Goldblum, *Discours de la « symbiose judéo-allemande » au XX^e siècle. Identités, mémoires et histoire* (Paris : Garnier, 2025). Il décrit en particulier l'ascension sociale des membres des communautés juives consécutive à leur émancipation au XIX^e siècle et leur adoption des habitus culturels de la société

L'examen des livres montre que les ouvrages des intellectuels hongrois doivent toujours être étudiés au moins dans un double contexte, celui de la monarchie tout entière et celui de la politique intérieure hongroise, et cela, indépendamment de la langue dans laquelle ils sont rédigés.

bourgeoise majoritaire. Le concept est controversé parce qu'il tend à minimiser les conséquences psychologiques et sociales de l'antisémitisme. Le débat se pose en des termes très proches dans le cas hongrois : les membres des communautés juives libérales se magyarisent rapidement et adhèrent avec enthousiasme au « contrat social d'assimilation » proposé par les élites nationales-libérales hongroises : Victor Karady, « Les inégalités ethniques et confessionnelles dans les performances scolaires des bacheliers en Hongrie (1851-1918) », *Histoire & mesure* XXIX, n° 1 (2014) : 167-194. Pour cette raison, le concept de « symbiose judéo-hongroise » a également été proposé : Haber, *Anfänge*, 133, mais il est aussi critiqué comme trop irénique, en raison de l'ancienneté de l'antisémitisme en Hongrie : Rolf Fischer, *Entwicklungsstufen des Antisemitismus in Ungarn 1867-1939: die Zerstörung der magyarisch-jüdischen Symbiose* (Munich : Oldenbourg, 1988).

AUTRES, SEMBLABLES ET ENNEMIS
DANS LES SOUVENIRS DE SOLDATS ALLEMANDS DE 1870

Pascale Cohen-Avenel
Université Paris Nanterre

EN GUISE D'INTRODUCTION :
 LA FABRICATION D'UN ETHNOS NATIONAL BASÉ SUR L'ALTÉRITÉ
 ENTRE LE BARBARE FRANÇAIS ET L'ALLEMAND À NAÎTRE

La propagande officielle de l'empire de Guillaume II fait des Français et, plus encore de la France, cette « Grande Nation »¹ auto-proclamée, un autre inversé. En effet, sa grandeur n'est-elle pas née de la Révolution française, présentée par des autorités allemandes fondamentalement monarchistes comme une phase de folie meurtrière ? Avec le passage au Second Empire, la propagande allemande, loin de gommer cette image, insiste sur la continuité entre la tyrannie des dirigeants et la soumission aveugle du peuple, ce « troupeau » (en français dans le texte)², une caractéristique classique de tous les bar-

-
- 1 Otto Liebmann, *Vier Monate vor Paris: 1870-1871. Belagerungstagebuch eines Kriegsfreiwilligen im Garde-Füsilier-Regiment, Zweite Auflage zur 25. Gedenkfeier der Einnahme von Paris* (Munich : C. H. Beck, 1896 ; Reprint New Delhi : Facsimile Publisher, 2019), 62 et 86 ; Julius von Wickede, *Kriegsbilder des Jahres 1870* (Hanovre : Rümpler, 1871), 14, <<https://www.digitale-sammlungen.de>> (consulté le 11 décembre 2018).
- 2 Georg Koch, *Bei den Fahnen des III. (Brandenburgischen) Armeekorps von Metz bis Le Mans: Tagebuchblätter eines Kompanieführers im Feldzug 1870/71* (Munich, C. H. Beck, 1890 ; Reprint Norderstedt : Hansebooks, 2017), 51 : « *Es ist dies eben der französische Troupeau-Charakter, die Heerde folgt unbedingt, wenn jemand die Energie hat, voran zu gehen und dies Folgen dann noch mit dem nötigen Aufwand von schönen Redensarten als unbedingt geboten zu befehlen versteht* ».

bares. Mais c'est sur la variante *orientale* du barbare que se focalise la propagande, c'est-à-dire sur le barbare corrompu par excès de civilisation, à l'image des Perses et des Étrusques vus par les Romains³. Puisque la France était connue à la fin du xviii^e siècle comme pays de la culture, c'est cette figure du barbare amolli par son « hypercivilisation » que développèrent durant la période napoléonienne des nationalistes allemands majeurs. Ils reprirent les thèses d'Edward Gibbon, qui opposait, comme Tacite dans sa *Germanie*, les barbares du Nord aux Romains décadents⁴, mais y ajoutèrent une strate supplémentaire de dégénérescence, puisqu'ils firent des Français les descendants dégénérés des Romains⁵. On en retrouve des traces évidentes dans certains souvenirs de guerre, comme ceux d'Otto Liebmann, professeur de philosophie à Iéna : « *Vielleicht sind die Franzosen bei jenem fortschreitenden Versumpfungs- und Degenerationsprozess angelangt, der manche andere romanische Nation ergriffen und von der Bühne der Welt entfernt hat* »⁶. Même des auteurs comme Heinrich Heine, notoirement francophile, propagèrent l'image d'un Paris, « ville où cent cinquante mille modistes, parfumeurs et coiffeurs exercent leur riante, odorante et frissante industrie »⁷.

3 Bruno Dumézil, *Les Barbares* (Paris : Presses Universitaires de France, 2020), 26 et 33.

4 Sur Edward Gibbon et son ouvrage *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1776-1788), voir Yves-Charles Zarka, « Edward Gibbon. Une historiographie des Barbares », dans *Métamorphoses des Barbares et de la barbarie*, dir. Yves-Charles Zarka (Sesto S. Giovanni : éditions Mimesis, 2019), 53-67.

5 On pense à Johann Gottlieb Fichte, *Reden an die deutsche Nation* (Vierte Rede) ou à Heinrich von Kleist, *Die Hermannschlacht*.

6 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 181.

7 La fait que Heine, exilé à Paris dès 1831, ait consacré une partie de son œuvre à la médiation entre la France et l'Allemagne ne l'empêchait pas de contribuer à la diffusion de ces deux types de représentations barbares associées à la France.

Le tableau de Carl Theodor von Piloty, *Thusnelda au triomphe de Germanicus* (1873) en est aussi un parfait exemple⁸. Il oppose à l'Allemagne, digne et noble, la France, incarnée par Tibère et son entourage, amollie⁹, amoralisée jusqu'à la pire des perversités dans l'idéologie allemande de l'époque : l'homosexualité. Qu'il faille voir la France de Napoléon III dans ces Romains avachis gouvernés par un être incapable de mener une armée est encore plus évident si l'on compare ce tableau à une caricature de Wilhelm Scholz publiée le 21 août 1870 dans le magazine satirique berlinois *Kladderadatsch*¹⁰. L'empereur des Français est malade alors que la jeune Allemagne est triomphante de santé. Le manque de virilité et d'esprit combatif est également signalé par le nombre écrasant de femmes dans les premiers rangs, dont deux sont indécentes, voire lubriques. Il ne faut pas oublier la vision raciste d'une dégénérescence française due à la mixité raciale, suggérée par les jeux sexuels d'un personnage aux traits stylisés censés représenter un tirailleur algérien, sous le regard d'un autre « *Turco* ». Le reste de « la bande » est constitué de catholiques brailards, là où la plupart des États allemands de cette époque sont protestants. L'amoralité et l'impudeur, l'infériorité raciale et, pour finir, l'esprit bravache incarné par « Lulu », le jeune prince impérial infantilisé à l'excès, complètent cette opposition duelle.

Dans la propagande allemande, la France incarne donc une version décadente de l'humanité, qui ne peut avoir aucun point commun avec les soldats allemands. La fabrication outrancière d'une altérité incompressible de l'ennemi est malheureusement banale¹¹. Dans le cas du conflit franco-allemand de 1870, l'altérité fut même

8 Le tableau est visible en ligne : <https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:Carl_Theodor_von_Piloty_Thusnelda_im_Triumphzug_des_Germanicus.jpg> (consulté le 20 décembre 2022).

9 Dumézil, *Les Barbares*, 1298-1299.

10 Wilhelm Scholz, « Die ganze Bande », *Kladderadatsch* 23; n° 38/39, 21 août 1870, 156, <<https://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/klad1870/0354/image,info>> (consulté le 20 décembre 2022).

11 Arjun Appadurai, *Géographie de la colère : la violence à l'âge de la globalisation* (Paris : Payot, 2007), 16-18.

l'un des principaux moteurs de la guerre. Comme souvent dans ce genre d'images, l'identité apparaît en creux. Les Allemands sont tout ce que les Français ne sont pas : vaillants, virils, sains, sobres, pieux mais sans ostentation, courageux, nobles, francs, de « race pure »... On retrouve cette dimension dans les propos de soldats pétris de nationalisme prussien, qui n'hésitent pas à réitérer leur haine de la « race » française, surtout dans la dernière phase de la guerre face aux Francs-tireurs¹², même si, à cette époque, le terme de race n'a pas uniquement l'acception biologique qu'il devait prendre plus tard.

Le passage de Napoléon I^{er} à Napoléon III favorisa l'acceptation de cette représentation en établissant une continuité dans la figure du tyran français. Dans les récits de guerre des soldats allemands, la servilité et la soumission aveugles aux ordres de Napoléon III est une des pierres angulaires qui distinguerait les Allemands, libres, des Français soumis¹³, et donc barbares, mais cette fois des barbares sauvages, réfractaires « aux valeurs d'ordre, de liberté et d'autonomie, qui s'incarnent dans le mode d'organisation politique de la cité-État »¹⁴, la Cité-État antique étant ici remplacée par le *Reich* allemand en gestation.

Ce sont donc deux images de l'altérité reposant sur la barbarie qui s'affrontent : d'une part le barbare prussien sauvage vu de France¹⁵, sachant que la Prusse recouvrait toute l'Allemagne par synecdoque, d'autre part le double barbare français, oriental et sauvage, vu d'Allemagne¹⁶. On reconnaît dans cette configuration l'opposition frontale qui permet à un imaginaire national, en l'occurrence allemand,

12 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 87 et 110 ; Heinrich Rindfleisch, *Feldbriefe* (Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1891 ; Reprint Norderstedt : Hanserbooks, 2016), 61.

13 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 77.

14 Dumézil, *Les Barbares*, 3 et 12.

15 Michael Werner, « La nation revisitée en 1870-1871. Visions et redéfinitions de la nation en France pendant le conflit franco-allemand », *Revue germanique internationale* 4 (1995) : 181-200.

16 C'est une des particularités des stéréotypes que de perdurer et de se superposer les uns aux autres.

de s'établir dans une relation d'opposition duelle, où l'altérité est indispensable pour construire une identité fondée sur l'antithèse, une manière classique d'envisager la constitution de ces imaginaires dont Appadurai¹⁷ a souligné la dangerosité, mais qui est néanmoins caractéristique de la façon dont Bismarck et ses propagandistes instrumentalisèrent la guerre de 1870 pour forger une « identité » allemande sur la base de l'altérité française, elle aussi fabriquée¹⁸. Il était donc vital d'associer aux Français une altérité aussi détestable qu'insurmontable afin de les discréditer pour empêcher qu'ils ne (re)deviennent un modèle de culture. L'arsenal de stéréotypes pouvait être mobilisé facilement contre les Français pour générer en creux une identité allemande fondée sur une opposition bipolaire. Le poème patriotique « Der schwarze Adler »¹⁹ de Heinrich von Treitschke en est caractéristique : présenté comme une rétrospective historique, le poème stigmatise, pour leur nature trompeuse et leur arrogance spécifique, les Français, qu'il assimile aux Francs et transforme en « hordes étrangères » prêtes à déferler comme les Huns sur l'empire à naître. Dans un tel contexte, le passage de Napoléon III à Gambetta à l'automne 1870 fut finalement très fluide, une fois les bases schématiques posées. Mobiliser les stéréotypes des barbares permettait de faire facilement des Français des « autres », et des « autres » dangereux et ainsi de retourner contre eux leur propre stéréotype du barbare prussien. La soumission aveugle à un tyran, d'autant plus aveugle que ce tyran était indigne de confiance, fut un élément important de la propagande antifrançaise, fait d'autant plus cocasse qu'elle était encouragée par Bismarck, autocrate s'il en fut.

17 Arjun Appadurai insiste sur la dangerosité de cette opposition duelle communément admise par des « traditions sociologiques » dans la formation des « identités prédatrices ». Appadurai, *Géographie de la colère*, 79-80.

18 Pierre-Paul Sagave, « La France de 1870 vue par les historiens allemands de l'époque », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 21, n°1 (1974) : 107-108.

19 Heinrich von Treitschke, « Der schwarze Adler », *Preussische Jahrbücher*, 25 juillet 1870, <<https://www.digitale-sammlungen.de/de/view/bsb10612897?page=420>> (consulté le 19 décembre 2022).

La société française fut ainsi présentée en Allemagne comme cli-
vée²⁰, dominée par des élites superficielles et parfumées, et servie par
des populations sales et serviles d'une crédulité sans limite, « le *lum-
pen*, les hors-la-loi, etc. qui sont des variations de la figure du bar-
bare »²¹. À aucun moment, les soldats allemands issus de la bourgeoi-
sie qui racontent leurs souvenirs n'envisagent le fait que la fameuse
crasse des Français moyens ou pauvres puisse exister en Allemagne
dans les couches sociales équivalentes, qu'ils n'ont tout simplement
pas l'habitude de fréquenter²².

Ce qu'écrivit Appadurai à propos des génocides intra-étatiques vaut
sans doute aussi pour les guerres inter-étatiques :

On peut dire [...] que réduire les populations cibles à l'état de
sous-hommes facilite le meurtre à grande échelle en créant une
distance entre meurtriers et victimes et en offrant une preuve au-
toréalisateurice de l'argument idéologique que les victimes sont des
sous-hommes, de la vermine, des insectes, des ordures²³.

Ceci est la conséquence de la constitution d'imaginaires natio-
naux reposant sur le principe d'*ethnos* national²⁴, c'est-à-dire sur
l'articulation entre « eux » et « nous », et faisant de l'altérité le pivot
autour duquel s'articule la définition de soi, un des rôles que joue

20 Le *topos* n'était pas nouveau. C'est même l'une des analyses classiques des
gouvernants européens, et allemands en particulier, pour justifier la Révolution
française.

21 Roger-Pol Droit, « L'invention de la barbarie », dans *Métamorphoses des Barbares
et de la barbarie*, dir. Zarka, 19.

22 C'est un élément bien trop indissociable de celui de la barbarie, au point
qu'on le retrouve à la même époque chez Dostoïevski pour attester de la
supériorité morale de la Sainte Russie sur un pays aussi sale que... la Suisse !
Fiodor Dostoïevski, « Lettre à Apollon Maïkov » (31 décembre 1867), *Œuvres
complètes* (en russe), vol. 15 (Moscou : Naouka, 1996). Voir Galia Ackerman, *Le
régiment immortel. La guerre sacrée de Poutine* (Paris : Premier Parallèle, 2019),
34.

23 Appadurai, *Géographie de la colère*, 87.

24 Appadurai, *Géographie de la colère*, 16-18.

la figure du barbare depuis ses origines car, comme l'explique Bruno Dumézil :

Pour chaque société, la désignation du barbare sert avant tout à ériger une norme, la norme, celle qui constitue un facteur d'identité minimal pour les membres du groupe. De fait, rares sont les civilisations qui mettent par écrits les règles du vivre en commun. Ces codes n'apparaissent en pleine lumière que parce qu'ils sont transgressés par le barbare, que celui-ci soit un être réel ou fictif²⁵.

La diabolisation de celui qu'on définit comme « autre » pour en faire un barbare à éliminer n'est que la deuxième étape. Ce qui vaut pour les sociétés antiques s'est perpétué jusqu'à nos jours²⁶. Néanmoins, on est en droit de se demander si ces constructions propagandistes officielles correspondent réellement à la vision des Français qu'avaient les soldats allemands durant le conflit.

À L'ÉPREUVE DE LA RÉALITÉ :

L'ALTÉRITÉ SOCIALE PREND LE PAS SUR L'ETHNOS NATIONAL

Il se dégage des récits de soldats²⁷ que la guerre n'a pas généré d'altérité. Au contraire, à force de cohabiter avec les Français, les soldats allemands, même les plus nationalistes, finirent par reconnaître en eux des *semblables* auxquels ils pouvaient s'identifier, fût-ce ponctuellement. Les diatribes les plus virulentes, qui transforment les Français en une « race » différente, faite de semi-bêtes, stupides, sales, incultes, réfractaires à toute loi, sont d'autant plus vives qu'elles se

25 Dumézil, *Les Barbares*, ix.

26 Zarka, *Métamorphoses des barbares et de la barbarie*.

27 Ces conclusions se fondent sur un échantillonnage d'une quinzaine de récits publiés par des soldats de différents profils, professionnels ou non, certains volontaires, d'un aumônier catholique badois, de Theodor Fontane, ainsi que de journaux intimes inédits.

font à distance²⁸. Face aux paysans de Maizières qui doivent abattre 250 vaches à cause d'une épizootie, un certain Heinrich Rindfleisch, dont le discours général se caractérise par une grandiloquence haineuse, est pris de pitié. Nulle trace d'altérité dans cette population désespérée²⁹. Plus surprenant encore, la violence est ici associée aux soldats allemands, alors que Rindfleisch ne cesse pas ailleurs de vilipender la « race française » qui mériterait un anéantissement total par les flammes. Curieusement, les élans ponctuels d'identification aux populations qui souffrent, de la part de ces nationalistes, n'infléchissent en rien leur conviction que les Français, ou plutôt *le* Français, au singulier, est radicalement *autre*. Ils persistent à insister sur l'altérité (et donc l'infériorité) de la « race française » et opposent des Allemands, « tolérant[s], honnête[s] et sérieux, respectueux de tout ce qui est sacré pour l'autre », bref qui pensent comme des Allemands à des Français... qui pensent comme des Français³⁰.

Toutefois, si, dans tous les récits, les soldats allemands sont frappés, sinon choqués par la persistance des Français à croire qu'ils

28 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 19 : « *Diese Nation will belogen sein, wie sie sich selbst und anderen vorlügt. / Neigung zur Lüge und Unnatur, Antipathie gegen das reine Wort ist freilich von jeher tief im Charakter dieser Race; es ist ihre Erbsünde* ».

29 Heinrich Rindfleisch, *Feldbriefe* (Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1891, 3^e éd. ; Reprint Norderstedt : Hansebooks, 2016), 30 : « *Doch scheu ich diesen augenblicklich noch weniger als das Jammerschrei der armen Ortseinwohner, wenn die Hinrichtung etwa auf das wenige Vieh kommen muss, das sie sich noch mit Kummer und Thränen bis hierher gerettet haben. Du glaubst nicht, wie schrecklich der Krieg nach dieser Seite hin ist! Der ohnmächtige Kampf der Ärmsten gegen den Gewaltigen, der bald höflich bittet, bald überredet, bald leibt, bald zuredet und verspricht — und doch schließlich mit der drohenden Faust nehmen muss! — Es war mir im Anfange furchtbar, aber man muss über alle diese Windungen, in denen sich das Interesse des Einzelnen hindurch helfen möchte, mit dem toten Zwange hinweggehen, und man gewöhnt sich zuletzt daran, weil man ja selbst einen Kampf um das Unentbehrliche kämpft* ».

30 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 27 : « *Humanität, Toleranz, ehrlicher Ernst, religiöse Achtung vor dem, was Anderen heilig ist, offenbarten sich herrlich in der Tiefe eines einfältigen Gemüts, das in dieser Zeit und hier ganz wohl von dem Parteihass hätte verblendet und verhetzt sein dürfen* ».

gagneront la guerre et à prêter foi aux discours triomphalistes de Gambetta, l'altérité est loin de se limiter à la construction d'un Français type, avatar du barbare sauvage braillard, belliqueux et incontrôlable, qui contribuerait à l'émergence du nationalisme allemand. En fait, et c'est là un truisme, l'altérité dépend très largement de la manière dont se définit le locuteur et existe bien avant la guerre. Si la nationalité est l'élément constitutif de l'identité du narrateur, l'*autre* est celui qui n'appartient pas à son *ethos national*. Or, supposer que tous les soldats allemands étaient motivés par un nationalisme militant est une erreur³¹.

En revanche, il est certain que, dans leur immense majorité, les hommes qui publient leurs récits de guerre appartiennent à la bourgeoisie cultivée qui, souvent, parle français³². Il en découle que, bien plus que la nationalité, la différence de statut social engendre une altérité que partage la grande majorité des récits. Pour ces hommes cultivés, l'*autre* est avant tout l'individu non-cultivé. C'est au point qu'un livre comme celui de Georg Koch prend parfois des allures de guide touristique des meilleurs cantonnements entre Metz et Le Mans. Or, en tant qu'officier, Koch, tout comme l'aumônier badois Eck³³, est généralement hébergé chez des notables, et il prend bien soin, à chaque étape, de spécifier la profession de ses hôtes : un

31 Christian Rak, *Krieg, Nation und Konfession: die Erfahrung des deutsch-französischen Krieges von 1870/71* (Paderborn : F. Schöningh, 2004), 310.

32 Frank Becker, *Bilder von Krieg und Nation. Die Einigungskriege in der bürgerlichen Öffentlichkeit Deutschlands 1864-1913* (Berlin : De Gruyter, 2014). C'est un peu moins le cas des journaux intimes inédits conservés aux archives d'Emmendingen : ces récits égrènent souvent une suite de marches et de cantonnements où la recherche de nourriture et la météo prennent le pas sur toute autre préoccupation.

33 Leopold Kist, *Erlebnisse eines deutschen Feldpaters während des deutsch-französischen Krieges 1870-71* (Innsbruck : Verlag der Vereinsbuchhandlung und Buchdruckerei, 1888 ; Reprint, Norderstedt : Hansebooks, 2017), 345 : « *Mein neuer Quartierherr hieß Valois Ainé; er war ein fein gebildeter, sehr vernünftiger und religiöser Mann. Ich fand hier wirklich eine Heimat, Gemütlichkeit, Aufrichtigkeit, Herzengüte und Wohlwollen* ». Il faut savoir que Leopold Kist est le prête-plume d'Anton Eck, l'aumônier en question.

« récepteur (!) des contributions indirectes » à Chéron près de Sens, un « ingénieur des ponts et chaussées » à Pithiviers, un marchand de vin à Beaugency³⁴, un artiste peintre « très cultivé, expérimenté dans tous les domaines de la science »³⁵ et un directeur général d'une grande société d'assurance au Mans, dont la grâce et la gentillesse le distinguent du peuple. Il est caractéristique que, multipliant les scènes d'adieux presque déchirants, où toute la famille de ses hôtes prend le risque de venir le saluer en public, il insiste sur le fait que le niveau social de ses hôtes en fait des semblables qui se désolidarisent des populations incultes. Ainsi, l'épouse et la fille de l'ingénieur des ponts et chaussée se réjouissent-elles d'héberger un capitaine, plutôt que des grenadiers.³⁶ Elles n'évoquent même pas l'ordonnance du dit capitaine, qui sympathise quant à lui avec la bonne.

Theodor Fontane, dans sa traversée de la France de prison en prison, depuis sa capture comme espion à Domrémy jusqu'à son incarcération et sa libération sur l'île d'Oléron, délivre le même message alors que, dès les premières pages de son récit, il se méfie, à tort, d'une « blouse bleue » que les Allemands considèrent comme l'uniforme des paysans français³⁷. Au sein de la bourgeoisie française cultivée, nulle trace d'altérité : tous sont d'une parfaite aménité, d'une parfaite politesse, ce qui est particulièrement frappant concernant le personnel des prisons, salué également par Anton Eck, aumônier badois arrêté lui aussi pour espionnage. N'hésitant pas à prendre le contrepied du stéréotype des Français brouillons ou fanatiques, Fontane chante les louanges des fonctionnaires français en des termes qui feraient honneur aux fonctionnaires prussiens,

34 Kist, *Erlebnisse*, 54, 60 et 126-127.

35 Koch, *Bei den Fahnen*, 221 : « Er war ein hochgebildeter, in allen Fächern der Wissenschaft erfahrener Mann, der in seinem Beruf als Künstler fast alle Länder durchstreift und besonders lange in Rom gelebt hatte ».

36 Koch, *Bei den Fahnen*, 62.

37 Theodor Fontane, *Kriegsgefangen, Erlebtes 1870* (d'après la 1^{ère} éd. de 1871, Berlin : Aufbau, 2020), 12-13 et 95 ; Koch, *Bei den Fahnen*, 5 ; Anonyme [Heinrich Wichern], *Tagebuchblätter eines Sechundsiebzigers aus dem Feldzuge 1870, Serie III und IV: Vor Paris bis an der Loire* (Hambourg : Wichern, 1870-1871), 59-60 et 62.

hormis les fonctionnaires de rang inférieur liés aux « bandes rouges », c'est-à-dire à Gambetta et aux républicains³⁸. Fontane, tout comme l'aumônier Eck, rivalise également de louanges envers le directeur de la citadelle de Besançon³⁹. D'ailleurs, avec le capitaine Koch, ils saluent la propreté, qui des hôpitaux militaires français⁴⁰, en particulier à Besançon, qui des prisons⁴¹, qui des Français dans leur ensemble⁴². Fontane met même un point d'honneur à relativiser les mauvais chiffres d'alphabétisation en France au vu de son expérience personnelle en prison⁴³. Le capitaine Koch surenchérit en expliquant que même les paysans français sont plus cultivés que les bourgeois allemands des petites villes. Il salue leurs intérieurs propres et coquets, le grand confort de leurs maisons et leur bon goût, même avec des moyens restreints⁴⁴. Sans parler des maisons plus nobles⁴⁵.

38 Fontane, *Kriegsgefangenen*, 29-30 : « Die einzige Klasse von Personen, die sich hier, wie auch späterhin, durch eine gewisse feindselige Zudringlichkeit auszeichnete, waren Beamte niedern Grades, die in noch junger Beziehung zum „roten Bändchen“ standen, kleine Carrièremacher, die auf diese Weise ihrer nationalen, aber mehr noch ihrer persönlichen Eitelkeit frönen wollten. » ; et 113-114 : « Sie waren nämlich nie ärgerlich und gereizt, nie schlechter Laune und sind mir nach dieser Seite hin geradezu als ein Muster erschienen. Es spricht sich darin entweder eine gewisse Wohlerzogenheit oder ein tiefgehender, längst Allgemeingut gewordener humaner Zug oder aber drittens eine richtige Vorstellung vom Metier, von der Beamtenpflicht aus. Wahrscheinlich wirkt alles drei zusammen. Alle diese Beamten wurden unseretwegen aus dem ersten Schlaf geholt, die Unbequemlichkeit war groß; aber ich habe keine unfreundliche Miene, keine gerunzelte Stirn gesehen. Im Gegenteil, man war artig und zeigte eine gewisse Teilnahme. Es war Dienst und damit abgemacht. »

39 Fontane, *Kriegsgefangenen*, 60-61 : « dem liebenswürdigen Kommandanten der Zitadelle » ; Kist, *Erlebnisse*, 164-167.

40 En particulier à Besançon : Kist, *Erlebnisse*, 175.

41 Le cachot de Neufchâteau et la cellule de l'île d'Oléron. Fontane, *Kriegsgefangenen*, 26-27 et 41. Ou bien le bateau, entre Oléron et la côte, *Ibid.*, 130.

42 Koch, *Bei den Fahnen*, 40.

43 Fontane, *Kriegsgefangenen*, 69.

44 Koch, *Bei den Fahnen*, 40.

45 Koch, *Bei den Fahnen*, 45

Il ne faut toutefois pas confondre la culture avec la seule richesse. D'ailleurs, à Beaugency, ce sont les familles les plus aisées qui font les plus mauvais hôtes et refusent de partager leur vin, ce pour quoi ils seront largement punis⁴⁶. Bien entendu, si l'hôte en question, en plus d'être cultivé, s'avère être royaliste, alors il ne peut même plus être soupçonné d'altérité. C'est tout bonnement un égal, à l'instar du marquis de la Bernade qui héberge Georg Koch à Sens⁴⁷, ou du fils du baron d'Ussel, aumônier de la prison de Guéret, un véritable « être humain » d'après Fontane⁴⁸.

La similitude avec la bourgeoisie cultivée est si grande que l'opinion politique ne joue aucun rôle. À plusieurs reprises, les narrateurs allemands insistent sur le nationalisme de leurs hôtes sans que cela porte préjudice à leurs bonnes relations puisque, d'une part, les Allemands considèrent cela comme normal et que, d'autre part, les Français cultivés qui les hébergent ne se laissent jamais emporter à des débordements, à l'instar de l'ingénieur des ponts et chaussées de Pithiviers.⁴⁹ On notera une différence dans le vocabulaire entre le « patriotisme » de la bourgeoisie cultivée (au pire *Nationaleitelkeit*)⁵⁰ et la « haine nationale » ou « folie nationaliste »⁵¹ de la « populace » (en français dans le texte chez Fontane⁵²) voire du « *Pöbel* »⁵³, incarnation du barbare sauvage⁵⁴.

Les exemples sont nombreux : les non-instruits sont rejetés en bloc sous forme d'un collectif informe, regroupés sous des termes

46 Koch, *Bei den Fahnen*, 128.

47 Koch, *Bei den Fahnen*, 53.

48 Fontane, *Kriegsgefangen*, 110.

49 Koch, *Bei den Fahnen*, 61 : « *Ich beruhigte ihn lachend, sein Patriotismus sei nur anzuerkennen, derselbe könne mich, auch wenn er blind sei, nicht beleidigen* ».

50 Koch, *Bei den Fahnen*, 219 et 240.

51 Kist, *Erlebnisse* : « *Nationalitätenwahn* » (140 et 144), « *Nationalitätenschwindel* » (140), « *Nationalhass* » (133 et 144).

52 Fontane, *Kriegsgefangen*, 112.

53 Rindfleisch, *Feldbriefe*, 85 ; Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 57 et 62 ; Kist, *Erlebnisse*, 56, 146-147 et 213.

54 Kist, *Erlebnisse*, 214.

dépréciatifs tels que « bandes »⁵⁵, « canaille » (*Gesinde*)⁵⁶, dans diverses combinaisons et variantes, associés à toute une série d'épithètes animalisantes tels « *großmaulig* » ou « *rasend* »⁵⁷. Dans tous les cas, ces masses informes sont constituées de « rouges », c'est-à-dire de républicains, le comble de l'altérité étant exprimé par des formules redondantes du type « *rotrepublikanischer Arbeiterhaufen* » prêts à pendre le narrateur « À la lanterne » à Lyon⁵⁸ ou « *die Pöbelbataillon der roten Pariser Republik* »⁵⁹.

Le cas le plus remarquable est raconté par Leopold Kist, qui rédige les souvenirs de l'aumônier badois Anton Eck. En fait, ce livre de 407 pages se focalise entièrement sur un épisode de moins de 24 heures qui n'a d'autre but que de dénoncer l'altérité dangereuse et barbare de la « lie du peuple »⁶⁰. Le 13 janvier 1871, à la suite de la bataille de Chavannes, l'aumônier Anton Eck, en tenue, et trois médecins avec leur brassard sont arrêtés sur le champ de bataille sous prétexte d'espionnage. Ils sont livrés à celui que Kist nomme ensuite

55 « *Lumpenbande* », « *Räuberbande* » ou « *Halsabschneiderbande* » dans Rindfleisch, *Feldbriefe*, 158, 207 et 215 ; « *Lumpenpack* » dans Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 216 ; « *Pöbelhaufen* » dans Kist, *Erlebnisse*, 146 ; « *unzivilisierter Haufen* » dans Koch, *Bei den Fahnen*, 60 ; « *tobender Menschenhaufen* » dans Fontane, *Kriegsgefangen*, 96.

56 Rindfleisch, *Feldbriefe*, 6, 8, 28, 61, 88, 104, 111, 124, 137 et 217 ; Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 46 ; Kist, *Erlebnisse*, 117, 162, 202 et 213 ; Koch, *Bei den Fahnen*, 224 ; Hermann Schmitz, *Tagebuch von 1870—71* (cahier dactylographié tapé en 1914 à partir du journal intime de 1870 et déposé à la mairie de Lobberich le 2-VI-1914), <<http://digitale-sammlungen.ulb.uni-bonn.de/ulbbnhans/content/titleinfo/2867667>> (consulté le 19 novembre 2019), 7.

57 « *großmaulig* » et « *wurzelfaul* » dans Rindfleisch, *Feldbriefe*, 28 ; « *rasend* » dans Kist, *Erlebnisse*, 213.

58 Fontane, *Kriegsgefangen*, 215-216 : « *Alle Städte, die ich zu passieren hatte, hingen nur lose noch am Faden der Ordnung; was konnte einem rotrepublikanischen Arbeiterhaufen, wie sie in Bordeaux, Toulouse, Lyon an der Tagesordnung waren, was konnte ihnen mein mit Kritzelhand undeutlich geschriebener Reisepass bedeuten? ‚A la lanterne!‘. Ich hatte das Gefühl, durch meine Befreiungsordre auf einen Vulkan gestellt zu sein* ».

59 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 110.

60 Kist, *Erlebnisse*, 202 et 213.

dans l'ouvrage « *der Oberst* » ou « *der Commandant von Chavannes* ». Celui-ci décide de les fusiller à l'aube et leur fait passer la nuit parmi les cadavres et les agonisants. Toutefois, comme une sentence de mort relève du conseil de guerre, Eck est transféré avec ses trois compagnons auprès du général Bourbaki, commandant de l'armée du Nord, qui, en homme de bonne éducation, est présenté comme doté de toutes les vertus « chevaleresques » d'humanité, d'honnêteté et de civilité⁶¹. Lavés de tous soupçons, les quatre hommes sont ensuite reconduits jusqu'en Italie pour y être libérés et traversent la France du nord au sud. Le voyage sera l'occasion de revenir de nombreuses fois sur l'épisode et d'opposer ce commandant et ses sbires, incarnations de l'altérité absolue du barbare sauvage, aux hommes cultivés ou aux bons chrétiens, c'est-à-dire à ceux qui ne s'identifient pas à leur État. Le meilleur exemple en est le brave sergent-major, nommé Mortel, qui les escorte et les protège durant une bonne partie du trajet, ainsi que certains curés, les royalistes et... les Bretons, bons catholiques plus régionalistes que nationalistes, qui ont fait leurs preuves contre la barbare Révolution française.

Le cas du commandant de Chavannes est d'autant plus intéressant qu'Eck prend la peine d'expliquer qu'il n'est pas *a priori* xénophobe puisqu'il a beaucoup voyagé, formé à l'université de Malines, en Belgique, en poste à Détroit aux États-Unis. Sa façon de contrebalancer systématiquement chaque expérience négative avec une catégorie sociale (les curés, les aubergistes, les gendarmes, les officiers...)

61 Koch, *Bei den Fahnen*, 125 : « *der sehr höfliche und humane Offizier [...] als echter Kavaliere* ». Voir aussi Rindfleisch, *Feldbriefe*, XI : « *unter den Augen des bravsten der Generale, Bourbaki* » ; Kist, *Erlebnisse*, 168 : « *Die Bretons haben einen, von den übrigen Franzosen sehr verschiedenen Charakter. Sie sind streng religiös und hängen sowohl in religiöser als politischer Beziehung ungemein zäh am Alten. [...] Ihre Vaterlandsliebe, das heißt. Ihre Anhänglichkeit an den heimatlichen Boden, an die Bretagne, ist sehr groß [...] Sie sind bieder, treu und gastfreundlich, im Kampfe sehr tapfer und in der Gefahr unverzagt und tollkühn* » ; Koch, *Bei den Fahnen*, 213 (à propos du Mans) : « *Der ganze Charakter der Bevölkerung zeigte schon den ernsten, nüchternen Zug des Bretagners, der gewohnt ist, ruhig zu überlegen und sich nicht vom Augenblicke hinreißen zu lassen. Man fand keine Spur von dem wüsten Fanatismus der Pariser Schreier und ihres Anhangs, wie er uns in anderen Städten z.B. Troyes und Pithiviers, entgegengetreten war* ».

par un contre-exemple afin d'éviter toute généralisation, confine à la manie. De plus, lorsqu'il décrit les combats, il prend garde d'évacuer toute altérité en soumettant les soldats allemands au feu des armes et non des personnes, comme si les canons, les fusils et les mitrailleuses agissaient en toute autonomie⁶², un trait par ailleurs banal chez les soldats professionnels, qui estiment qu'ils effectuent un travail, fût-il sanglant⁶³, et qui considèrent « l'ennemi », c'est-à-dire les soldats adverses, zouaves y compris, comme des hommes qui font le même métier dans une situation analogue, quelle que soit leur nationalité changeante au gré des guerres⁶⁴.

On comprend qu'une telle expérience ait pu traumatiser cet homme à vie. Mais il n'en est pas moins frappant que la description du « commandant de Chavannes » correspond jusqu'à la caricature au stéréotype le plus extrême du barbare sauvage et qu'elle n'est contrebalancée par aucun contre-exemple issu de « la lie du peuple ». Contrairement aux autres officiers français qui sont généralement présentés comme beaux⁶⁵, voire grands et forts, l'homme a un physique bestial et mal proportionné, mais dégage une grande impression de force⁶⁶. L'analogie avec le barbare sauvage, cet *autre* absolu est d'ailleurs explicite. En plus de tous les synonymes de

62 Kist, *Erlebnisse*, 21, 23, 34-37 et 46 ; Deutsches Tagebuch Archiv Emmendingen (DTA) 3028-4F (transcription manuscrite) *Das 2. Schlesische Grenadier-Regiment No. 11 im Feldzug 1870/71 nach eigenen Erlebnissen und gesammelten Quellen zusammengestellten von C. Meyer*, Hambourg, 1873, 60-61.

63 Koch, *Bei den Fahnen*, 243.

64 Koch, *Bei den Fahnen*, 71 et 82 ; DTA 1465-1F, *Friedrich Stock Aus- und Einmarsch des 6.ten Königlich-Bayrischen Jäger-Bataillon 1870/71*, 11.

65 Kist, *Erlebnisse*, 204 ; Fontane, *Kriegsgefangen*, 112.

66 Kist, *Erlebnisse*, 54 : « Der Oberst, ein Mann von über sechzig Jahren, hatte eine Physiognomie, wie sie mir häßlicher und abschreckender nie und nirgends unter die Augen gekommen. Ingrim und Wut, Haß und Rachsucht zuckten wie grelle Blitze und tödliche Dolche aus demselben gegen uns Kriegsgefangene. Auf seinem Rumpfsaß ein dicker Schädel, borstige Augenbrauen verbräunten seine funkelnden Augen, ein struppiger Schmurrbart bedeckte seine wulstige, breite Oberlippe, ein stiermäßig veranlagter Hals und Nacken diente dem Kopf zur Basis, sein kurzer, dicker Leib ruhte auf säbelbeinigen, gedrunghenen Füßen, die in den bekannten

« monstre »⁶⁷, les trois mots qui reviennent le plus pour caractériser son altérité sont « *Barbar* » (six occurrences)⁶⁸, « *Kannibal* » (quatre occurrences)⁶⁹ et différents animaux dangereux, tigres, sangliers⁷⁰, l'excluant tout bonnement de l'espèce humaine. S'y ajoute une suite de comparaisons avec des barbares emblématiques qui repoussent l'homme à un stade antérieur de la civilisation : Attila, Tamerlan, sans oublier Satan (Eck est aumônier)⁷¹. Même si la barbarie est mise en relation avec la Révolution française, l'altérité de cet homme sans pareil dans les armées européennes n'est jamais liée à sa nationalité, mais bien à son extraction sociale proche de l'animalité, cette « méchanceté de la populace (...) qui semble n'avoir pas la moindre idée de dignité humaine »⁷². Les traits perpétuellement déformés par une rage bestiale et incontrôlable, ce « monstre (...) assoiffé de sang », à la voix de stentor⁷³ contraste avec tous les hommes éduqués, ne serait-ce que grâce au catéchisme, comme le brave Mortel, si sensible et compatissant, si proche des Allemands qu'il est considéré comme un frère d'armes et un camarade⁷⁴.

Si le comportement du commandant de Chavannes a autant choqué Anton Eck et son prêtre-plume Leopold Kist, c'est manifestement parce que cet homme avait un rang d'officier et donc importait dans une catégorie sociale prétendument policée un comportement associé à la plèbe, qui surprend beaucoup moins venant de

weiten Schlotterhosen flacken — kurz, mit einem Wort: ein moderner Attila stand teilhaftig vor uns. » Voir aussi Kist, *Erlebnisse*, 67.

67 Kist, *Erlebnisse*, 60 : « *Unmensch* » ; 67 : « *Scheusal* », « *Ungeheuer* ».

68 Kist, *Erlebnisse*, 59, 75, 112, 124, 378 et 389.

69 Kist, *Erlebnisse*, 118, 120, 242 et 251.

70 Kist, *Erlebnisse*, 54 et 65 : « *Tiger* » ; 56 : « *wilder Eber* » ; 148 : « *Stier* ».

71 Kist, *Erlebnisse*, 54 et 68 : « *Attila* » ; 54 : « *Satan* » ; 59 : « *Tamerlan* » ; 112 : « *aus diabolischer Bosheit* ».

72 Kist, *Erlebnisse*, 56.

73 Kist, *Erlebnisse*, 54 : « *blutdürstig* » ; 65 et 312 : « *blutigierig* » ; 67 : « *Scheusal* » ; 68 : « *Stentorstimme* ».

74 Kist, *Erlebnisse*, 142 : « *Unser Feldweibel, namens Mortel, der sich als Christ, Mitbruder und Kriegskamerade an uns bewährte* ».

sous-officiers, comme ce sergent-chef français prisonnier qui ne tient pas parole, cache un gourdin dans son lit et mange salement⁷⁵. En effet, dans leurs récits, les soldats allemands considèrent que l'éducation est un antidote au fanatisme, sachant que par fanatisme, il faut comprendre un attachement profond aux valeurs républicaines et un refus de la défaite. L'association saute aux yeux lorsque le duo Eck-Kist chante les louanges d'un groupe de francs-tireurs, dès lors que leur chef est un comte et qu'ils ne relèvent pas de la « lie du peuple »⁷⁶, alors qu'ils sont assimilés d'ordinaire à des bandes de barbares et constituent la catégorie de Français la plus haïe par tous les soldats allemands.

INTRUSION DES CIVILS DANS LA GUERRE : UNE ALTÉRITÉ INCONGRUE

La véritable altérité est donc là : dans la plèbe, c'est-à-dire chez les civils hostiles aux soldats allemands, aussi bien que chez les Francs-tireurs assimilés aux civils, tous considérés comme républicains, c'est-à-dire des barbares sauvages puisqu'ils obéissent à Gambetta. Il leur est dénié tout dignité humaine, sous prétexte qu'en prenant part au conflit, ils ne respectent pas les lois de la guerre, garanties par la première conférence de Genève en 1864 et confirmées le 11 décembre 1868 par la convention de Saint Pétersbourg, signée aussi bien par

75 Wichern, *Tagebuchblätter*, 72.

76 Kist, *Erlebnisse*, 202-203 : « *Wir wurden durch den Anblick dieser Franktireurs angenehm überrascht, da wir wahrnahmen, dass sich dieselben nicht aus der Hefe des Volkes, aus dem Gesindel und aus verkommenen Subjekten rekrutiert [...] sondern offenbar der besseren Klasse der Bevölkerung angehörten. Es waren lauter gesetzte Männer von ruhigem, anständigem Betragen, kräftige schöne Gestalten und nicht über 30 Jahre alt. [...] Alle zeigten eine stramme, militärische Haltung und sahen wir auf den ersten Blick, dass sie unter strenger, militärischer Disziplin standen. Der Hauptman dieser Lyoner Franktireurs war ein feingebildeter, sehr lebenswürdiger Herr.* »

la Prusse que par la France⁷⁷. Mais, outre les lois de la guerre, ces civils remettent également en cause le principe monarchique érigé en loi naturelle.

À en croire Theodor Fontane et Leopold Kist, qui livrent tous deux le portrait édifiant et étrangement similaire d'un vieux gendarme noble et généreux⁷⁸, même les soldats français professionnels, en particulier les gendarmes, se méfieraient de cette populace, créant une similarité entre les Allemands et les soldats français des troupes régulières : ils seraient ceux qui respectent les droits de la guerre, face à une « canaille » qui ne les respecterait pas. Bien évidemment, les exemples de soldats français sournois ne manquent pas, mais les troupes allemandes aussi ont des mauvais sujets, lâches, voleurs et ivrognes⁷⁹ qui, bien que moins mis en exergue, sous prétexte que les bons éléments contrôlent les mauvais⁸⁰, apparaissent également

77 Karl-Heinz Ziegler, « Zur Entwicklung von Kriegsrecht und Kriegsverhütung im Völkerrecht des 19. und frühen 20. Jahrhunderts », *Archiv des Völkerrechts AVR* 42, n°3 (2004) : 275, cité dans Heidi Mehrkens, *Statuswechsel: Kriegserfahrung und nationale Wahrnehmung im Deutsch-Französischen Krieg 1870/71* (Essen : Klartext, 2008), 8. La convention de Saint-Petersbourg fut signée aussi bien par la France que par la Prusse le 11 décembre 1868.

78 Fontane, *Kriegsgefangen*, 112 : « *Alle die liebenswürdigen Züge des alten Soldaten waren bei ihnen heimisch; nie verstimmt, nie feindselig, immer ein Schutz, immer zu Zuspruch geneigt; dabei (vielleicht ihr hervorstechendster Zug) von einer unsagbaren Verachtung gegen die Populace und gegen die Militärspielerei, die sich vor ihren Augen breitmachte* » ; Kist, *Erlebnisse*, 241-242 : « *Dieser alte, wetterharte, vielerfahrene Soldat und Biedermann hing mit Leib und Seele an dem abgedankten Napoléon, an der Monarchie und konnte sich durchaus nicht mit der Republik oder gar nicht mit der Diktatur Gambettas befreunden. Er hatte, was Politik anbelangt, manche sehr gesunde Ansichten. Den gegenwärtigen deutsch-französischen Krieg betreffend, war er, aus Rücksicht auf uns in seinem Urteil vorsichtig und zurückhaltend. Es sind mir im Leben wenige Menschen begegnet, die so taktvoll, korrekt und untadelhaft in ihrem Benehmen und Betragen waren, wie dieser Gendarm. Welch ein ungeheurer Unterschied zwischen ihm und jenen Kannibalen, die uns von Chavannes nach Celle eskortierten!* »

79 Koch, *Bei den Fahnen*, 68, 117, 118 et 174.

80 Wichern, *Tagebuchblätter I*, 49 ; Koch, *Bei den Fahnen*, 228.

dans ces pages⁸¹. Il faut préciser que Fontane, comme Kist, voit en ces gendarmes français un « corps d'élite »⁸² qui contraste avec les « cannibales assoiffés de sang » que sont les simples soldats fraîchement incorporés, dans la salle d'attente de troisième classe de la gare de Besançon par exemple⁸³. De manière unanime, toute entorse aux lois de la guerre officielles transforme les Français en une foule informe et bestiale, mais jamais aussi choquante que lorsqu'un de ses membres trahit sa classe, à l'instar du commandant de Chavannes. D'ailleurs, à en croire ces récits, les soldats allemands font bien souvent cause commune avec la bourgeoisie française, trop heureuse qu'ils les protègent contre les pillards, comme à Reims le 28 septembre 1870⁸⁴.

Cette manière de transformer les ouvriers, citadins pauvres et combattants civils en une figure indifférenciée de l'autre aussi abjecte que possible s'explique tout naturellement par le besoin d'apporter aux soldats une justification morale en les convainquant qu'ils agissent pour des valeurs dites universelles. Si la république est « autre », alors la monarchie s'en trouve légitimée, selon le principe de distinction entre « eux » et « nous ». Les républicains incarnent dès lors le barbare sauvage et se caractérisent par une haine incontrôlable⁸⁵. Considérant que l'adhésion à la République est le propre de « la lie du peuple » nécessairement inculte, Eck/Kist

81 Wichern, *Tagebuchblätter* I, 49 ; Koch, *Bei den Fahnen*, 118.

82 Fontane, *Kriegsgefangen*, 112 : « Die ganze Klasse verdient es aber, dass ich ihr an dieser Stelle, wo ich ohnehin bald von ihr Abschied nehmen werde, eine warme Lobrede halte. Sie waren alle gut. Im ersten Moment in der Regel nüchtern, steif, selbst ein wenig schroff, kehrten sie nach 10 Minuten regelmäßig die gemütige Seite heraus, waren mitteilksam, ertrugen Widerspruch, luden mich zu ihrem Frühstück ein (was ich in der Regel annahm) und erwiesen sich als absolut unbestechlich, selbst in Kleinigkeiten. [...] dazu ein wahres Elite-Corps. »

83 Kist, *Erlebnisse*, 251.

84 Wichern, *Tagebuchblätter* II, 28-29.

85 Rindfleisch, *Feldbriefe*, 61 et 87 ; Kist, *Erlebnisse*, 66-67, 94, 112-113, 133-134 et 154.

s'extasie au contraire sur Nice, qu'il considère comme une sorte d'Eden où « toute l'élite du monde cultivé » se retrouve⁸⁶.

LA LANGUE, UNE ALTÉRITÉ TRÈS SURMONTABLE

À lire ces récits, il semble que la langue ne soit pas non plus un facteur d'altérité. C'est tout au plus un facteur d'incompréhension, un obstacle purement technique. La difficulté est généralement vite levée car, outre les étudiants volontaires du service militaire court, qui parlent souvent français⁸⁷, il est toujours possible de trouver « un autre homme qui maîtrise le français ». Inversement, les exemples d'officiers français qui parlent allemand ne sont pas si rares⁸⁸ et il semblerait que, dans leurs récits, les soldats parviennent toujours à se faire comprendre et à éviter ainsi des massacres inutiles dus à des malentendus reposant sur des préjugés⁸⁹. Partant de là, les épisodes de fraternisation (pas seulement de partage ou de pitié) se multiplient. Il s'agit non seulement de relations « amicales » et d'entraide entre civils et soldats allemands, mais aussi des soldats des avant-postes qui, les 23 et 24 octobre 1870, peu avant la reddition de Metz, non seulement se retrouvent à piller les vergers et les vignes, mais se donnent rendez-vous pour trinquer ensemble à la fin prochaine de la guerre⁹⁰. Une fois encore, les frontières s'évanouissent entre « ami et ennemi » pour ne plus avoir que des « commandants d'avant-postes des deux côtés » réunis par un sentiment de communauté. D'altérité, point de trace puisque même la différence de langue est facile à surmonter et ne constitue qu'un obstacle mineur et en aucun cas le support d'une culture ou de pratiques différentes. Georg Koch étonne même

86 Kist, *Erlebnisse*, 234.

87 Wichern, *Tagebuchblätter* I, 52 ; DTA 3028-4F, 149.

88 Kist, *Erlebnisse*, 118.

89 Wichern, *Tagebuchblätter* I, 28.

90 DTA 3028-4F, 83.

ses hôtes français en leur expliquant qu'il a les mêmes nappes damasées chez lui en Allemagne⁹¹.

LES FEMMES DU PEUPLE : UNE DOUBLE ALTÉRITÉ

La véritable altérité incompressible est ailleurs : elle est genrée. L'image des femmes correspond dans ces récits à la manière dont elles sont perçues dans la société allemande de l'époque, c'est-à-dire comme des êtres cantonnés à la sphère domestique, dépourvus de raison ou pourvus d'un semblant de raison si elles sont éduquées. Elles ne seraient mues que par leurs émotions qui les amèneraient à surréagir, qu'il s'agisse des « dames » de la bonne société ou des « *Weiber* » du bas peuple⁹². Cela signifie que contrairement à leurs maris, elles sont incapables de tempérer leur nationalisme épidermique :

Die Damen waren geradezu fanatisch und ärgerten sich wütend, wenn der Herr Gemahl, wozu er vorurteilsfrei genug war, denn er war ein Mann von umfassender Bildung, irgend einen Vorzug unserer Armee oder der Deutschen überhaupt anerkannte⁹³.

Dans ce cas, cette « naïveté » et « fierté nationale » des bourgeoises cultivées n'est pas une altérité dangereuse. Elle fait rire un vieux soldat comme Georg Koch qui avait attaqué la mode parisienne par provocation⁹⁴ car, au final, elles restent de bonnes hôtesse. Si, en revanche, ces femmes ajoutent l'altérité de genre à l'altérité sociale, déjà radicale, elles échappent alors à l'humanité et deviennent des

91 Koch, *Bei den Fahnen*, 43.

92 Koch, *Bei den Fahnen*, 39 : « *Missverständnisse trugen meistens die Schuld an Misshelligkeiten, wie es ja auch nicht ausbleiben konnte bei der Unmöglichkeit des gegenseitigen Verständnisses. Fast immer entstand der Streit zwischen der Frau vom Hause und ihrer Einquartierung, der Mann verhielt sich gewöhnlich passiv, über Geringfügigkeiten.* »

93 Koch, *Bei den Fahnen*, 60.

94 Koch, *Bei den Fahnen*, 219.

« furies ». C'est avec ce terme, et en référence explicite « aux anciens classiques », ce qui marque une fois de plus son appartenance à la bourgeoisie cultivée, que Leopold Kist caractérise le groupe de femmes qui, à l'en croire, auraient essayé de lyncher Anton Eck dans une auberge de village. Il reprend ainsi de manière ostentatoire les exemples de femmes qui violent les lois de la guerre en s'en prenant aux blessés ou aux morts allemands⁹⁵. Elles constituent le pendant des douces bourgeoises, la violence s'expliquant par la même origine que la douceur, c'est-à-dire par le manque d'esprit. Ces femmes du peuple, d'un village non identifié (un cas aussi unique que suspect !), sont stéréotypées à l'extrême et renvoient avant tout, sinon uniquement, à l'imagerie littéraire et populaire de la sorcière griffue associée à la bestialité de « l'animal dans l'homme ». Tout ce qui était excessif dans la « plèbe » est démultiplié dès lors qu'il s'agit de femmes et que leur appartenance sociale est soulignée au point que « le paroxysme atteint son apogée » :

Sie kreischten, schrieen, brüllten und rasten wie besessen und vom Wahnsinn befallen. Als der Paroxismus seinen Höhepunkt, das heißt, die Wut den Siedepunkt erreicht hatte, schlugen sie mit den krampfhaft geballten, grobknochigen Fäusten auf den Tisch, schämten vor Ingrim, bückten sich katzenartig, hielten uns die mit scharfen Nägeln bewehrten, gekrümmten Finger vor die Augen, durchbohrten uns mit funkelnden Augen, fletschten die Zähne und zeigten sich zum Sprung auf ihre Opfer bereit⁹⁶.

Dès lors, associé au colonel de Chavannes elles constitueront un *leitmotiv* sous la forme du duo « cannibale et furies »⁹⁷.

95 DTA 4803-1, Joseph Edelman, *Der Feldzug anno 1870/71* (manuscrit), 5 (à Gravelotte).

96 Kist, *Erlebnisse*, 149-150.

97 Kist, *Erlebnisse*, 312 et 374.

Que les femmes, dont la fonction est censée se limiter à prendre soin de leur maison, des hommes et des enfants, interviennent dans la guerre suffit à en faire des monstres. De toute manière, la féminité constitue en elle-même une altérité dangereuse, et, lorsqu'un soldat veut violer une Française, même si son supérieur le punit, il est clair que la responsabilité en incombe à la « force d'attraction de la féminité »⁹⁸ !

LA FRATERNISATION : GOMMER L'ALTÉRITÉ DU BARBARE PRUSSIEN

Bien souvent, c'est en réalité la similarité de la façon de vivre, voire du paysage⁹⁹, qui frappe dans ces récits. Même à supposer que les relations idylliques entre Français et occupants allemands aient pu exister, la principale fonction de ces touchantes scènes est néanmoins de réfuter l'altérité du barbare prussien, c'est-à-dire du barbare sauvage. Passée une première réaction de peur chez leurs hôtes forcés¹⁰⁰, ces soldats s'efforcent de substituer à cette image celle d'un double du Français, comme Georg Koch qui refuse de prendre la chambre d'une dame près de Sens et à Pithiviers¹⁰¹. Il décrit ensuite son intimité au sein de ces gentilles familles bouleversées par son départ, preuve s'il en est que les « Prussiens » ne sont pas des *autres*, mais des *alter ego* charmants et cultivés, voire des frères, à en croire les paroles de l'un de ses hébergeurs forcés à Commercy¹⁰². Et nombreux

98 Koch, *Bei den Fahnen*, 228 : « Nur zweimal musste ich während unseres Aufenthaltes einschreiten, und beide Male war die Anziehungskraft der Weiblichkeit der Grund davon ».

99 Koch, *Bei den Fahnen*, 105 ; Fontane, *Kriegsgefangen*, 15.

100 Koch, *Bei den Fahnen*, 48 et 103 ; Wichern, *Tagebuchblätter I*, 54 ; Rindfleisch, *Feldbriefe*, 133 ; DTA 3028-4F, 114.

101 Koch, *Bei den Fahnen*, 54 et 60.

102 Koch, *Bei den Fahnen*, 41.

sont les soldats allemands qui insistent sur la sincérité de ces Français¹⁰³ et sur l'entraide¹⁰⁴.

L'altérité radicale, à la frange de l'humanité, des francs-tireurs et habitants hostiles en tant que collectif contraste avec le traitement individualisé des rencontres quotidiennes. En effet, à titre individuel, les Français sont des victimes de la guerre qui essaient de s'en sortir au mieux. Il est même possible de lier avec eux des liens d'amitié sincère de longue durée¹⁰⁵. Toujours à titre individuel, il n'est pas rare que les soldats allemands expliquent que les Français sont travailleurs¹⁰⁶, vertu allemande par excellence. Et même un couple,

103 Liebmann, *Vier Monate vor Paris*, 182 ; Koch, *Bei den Fahnen*, 52 ; Schmitz, *Tagebuch von 1870—71*, 10 ; August Meyer, *Mein Tagebuch aus dem Krieg von einem Husarenoffizier des Werderschen Corps* (Cobourg : Th. Herm. Wechsung, 1890), <<http://digital.bib-bvb.de>> (consulté le 19 novembre 2018), 12 ; Kist, *Erlebnisse*, 40.

104 DTA 3028-4F, 149 : « *Zwischen der französischen Zivilbevölkerung und unsern Soldaten entspann sich mit der Zeit beinahe ein gewisses freundschaftliches Verhältnis. Die Soldaten halfen die Leute bei der Bestellung ihrer Äcker, oder gingen ihnen sonst in der Wirtschaft hilfreich zur Hand und waren gern gesehene Gäste, was indess nicht ausschließt, dass in vielen Fällen jedes Annäherungsverhältnis vollständig scheiterte. Der größte Übelstand war der einer hinreichenden Verständigung, doch befand sich in den meisten Fällen in den Quartieren ein Soldat aus der Zahl der einjährig Freiwilligen oder ein anderer der französischen Sprache mächtiger Mann, sie mussten dann stets als Dolmetscher fungieren.* »

105 Wichern, *Tagebuchblätter II*, 28 et 44-46 ; Meyer, *Mein Tagebuch*, 15 ; Schmitz, *Tagebuch von 1870—71*, 11-12 : « *Aber was ich im neuen Quartier fand, sei hier kurz mitgeteilt. Denn ich suchte Menschen aber fand Engel in Menschengestalt. Das Glück und die Freude, die wir da erlebt haben. Geht mir nach 41 Jahren, wo ich dieses niederschreibe, nicht aus dem Sinn. Als wir uns kennen gelernt hatten, waren wir, wie man zu sagen pflegt, ein Herz und eine Seele, denn wir hatten alles Gemein. (Das will was heißen in Feindesland) [...] Mit Thränen in den Augen wurde Abschied genommen, Musste aber das Versprechen geben, wenn ich später nach Frankreich käme, bei Ihnen einzukehren. Und wenn es auch sechs Wochen wären. Ihr Gast zu sein.* » ; Koch, *Bei den Fahnen*, 221 et 222 : « *Unser Freundschaftsbund hat den Krieg und die Jahre überdauert, noch heute stehen wir in ununterbrochenem Briefwechsel und nehmen gegenseitig den herzlichsten Anteil an unserem Ergehen.* »

106 Wichern, *Tagebuchblätter I*, 57 et II, 47 ; Koch, *Bei den Fahnen*, 41.

chez qui Heinrich Wichern est cantonné à Marolles-en-Brie, qui pousse l'inculture jusqu'à utiliser des pages d'incunables comme papier d'emballage, est présenté comme de brave gens. La saleté qui offusque ce lettré se résume à manger les crêpes avec les doigts, ce qui arrive certainement chez des Allemands du même niveau social avec d'autres aliments. En outre, l'évocation quelques lignes plus tard d'une grenouille cuite dans la même la poêle fait soupçonner l'insertion du stéréotype bien connu de la France en lieu et place de l'expérience personnelle¹⁰⁷.

CONCLUSION

La construction par la propagande du *Reich* d'un Français barbare radicalement autre, qui permettrait de créer par contraste une figure d'identification de ce que pourrait être l'Allemand, dans une Allemagne non encore unifiée, joua un rôle mineur dans les récits de guerre des soldats, même pétris de nationalisme. L'altérité sociale et l'altérité de genre, beaucoup plus vivaces, conditionnèrent la réaction des soldats qui publièrent leurs souvenirs, le plus souvent des officiers. Toutefois, au fur et à mesure que la guerre se prolongeait, ils constataient surtout qu'ils étaient assez semblables à leurs homologues français des classes sociales équivalentes. À la lecture de ces textes, on en vient à se demander s'il ne serait pas pertinent d'inverser la remarque d'Umberto Eco, selon laquelle :

au départ, les ennemis ne sont pas tant ceux qui nous menacent directement du fait de leurs différences (comme ce serait le cas des Barbares), mais ceux que certains ont intérêt à représenter comme menaçants même s'ils ne le sont pas. Ce n'est pas leur caractère menaçant qui fait ressortir leur différence mais leur différence qui devient un signe de menace¹⁰⁸.

107 Wichern, *Tagebuchblätter* I, 60-64.

108 Umberto Eco, *Construire l'ennemi et autres écrits occasionnels* (Paris : Grasset, 2014), 15.

En effet, il semblerait plutôt que, parce qu'ils sont en guerre et que les Français sont leurs ennemis, les soldats allemands soient amenés à chercher en eux une altérité radicale qui justifie leurs actes et légitime la guerre. Partant de là, dès lors que les nationalistes sont minoritaires, ce qui a été prouvé par des études sur un panel beaucoup plus ample¹⁰⁹, l'altérité devient plurielle : altérité sociale, altérité de genre, altérité politique... Elle dépasse largement le simple stéréotype du barbare oriental ou sauvage imposé par la propagande officielle. Pour chaque altérité toutefois, on dénombre de nombreux contre-exemples qui montrent la convergence entre Français et Allemands, car au fond, pour la majorité de ces soldats, ce qui sépare vraiment ces deux populations et les pousse à s'entretuer, ce n'est pas une altérité consubstantielle mais bien la guerre elle-même, dont ils constatent avec horreur les effets au quotidien sur eux-mêmes et sur les « autres ».

109 Becker, *Bilder von Krieg und Nation* ; Mehrkens, *Statuswechsel* ; Christian Rak, *Krieg, Nation und Konfession*.

ÉTUDIANTS ÉTRANGERS EN RDA :
RENCONTRES AVEC L'ALTÉRITÉ

Clémence Andréys
Université de Franche-Comté

Myriam Renaudot
Université de Lorraine

L'histoire des migrations en RDA connaît un intérêt accru au sein de la communauté scientifique. Des recherches ont été menées sur différentes figures de l'Autre étranger : le réfugié¹, le travailleur², l'étudiant³. Dans le même temps, la figure de l'étudiant étranger a

-
- 1 Patrice G. Poutrus, « An den Grenzen des proletarischen Internationalismus. Algerische Flüchtlinge in der DDR », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 55 (2007) : 162-178 ; Aurélie Denoyer, *L'exil comme patrie. Les réfugiés communistes espagnols en RDA (1950-1989)* (Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2017).
 - 2 Annegret Schüle, « 'Proletarischer Internationalismus' oder 'ökonomischer Vorteil für die DDR'? Mosambikanische, angolansische und vietnamesische Arbeitskräfte im VEB Leipziger Baumwollspinnerei (1980-1989) », *Archiv für Sozialgeschichte* 42 (2002) : 191-210 ; Ann-Judith Rabenschlag, *Völkerefreundschaft nach Bedarf. Ausländische Arbeitskräfte in der Wahrnehmung von Staat und Bevölkerung der DDR* (Stockholm : Acta Universitatis Stockholmiensis, 2014).
 - 3 Damian Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' Ausländische Studierende in der DDR bis 1970 », dans *Ankunft-Alltag-Ausreise. Migration und interkulturelle Begegnung in der DDR-Gesellschaft*, dir. Patrice G. Poutrus et Christian Th. Müller (Cologne : Böhlau, 2005), 175-220 ; Frank Hirschinger, *Der Spionage verdächtig. Asylanten und ausländische Studenten in Sachsen-Anhalt 1945-1970* (Göttingen : V&R unipress, 2009) ; Clémence Andréys et Myriam Renaudot, « Accueillir et former en RDA les futurs cadres d'un 'pays frère' : les étudiants chinois à la Technische Hochschule Ilmenau 1955-1989 », *Traverse : Zeitschrift für Geschichte/Revue d'histoire* 25 (2018) : 134-148 ; Manon Thébaud,

acquis une certaine visibilité auprès du grand public international grâce à des expositions⁴, des personnages de romans et de films⁵, ainsi qu'aux témoignages de personnalités comme Michelle Bachelet, l'ancienne présidente de la République du Chili, qui a fait des études de médecine à Berlin-Est, ou encore l'auteur mongol Galsan Tschinag, qui a étudié la germanistique à Leipzig.

L'accueil des étudiants étrangers⁶ était effectivement un enjeu central des relations de la RDA avec les autres pays. Entre 1951 et 1990, on compte, selon les estimations, entre 50 000⁷ et 78 400⁸ étudiants étrangers de 120 nationalités différentes dans les établissements de l'enseignement supérieur en RDA. Ils représentèrent jusqu'à 3% des diplômés du supérieur et en moyenne jusqu'à 7% de la population étrangère, si l'on ne tient pas compte des soldats soviétiques⁹. D'une part, la RDA voyait dans leur accueil l'expression de la solidarité socialiste et de l'internationalisme prolétarien :

« Les étudiants étrangers à l'Université Humboldt de Berlin dans les années 1970 : entre solidarité internationale et intérêt national », mémoire de master 2, Université Rennes 2, 2016 ; Julien Beaufiles, « Le quotidien d'une "école rouge" ». La politisation protéiforme du sport en République démocratique allemande, à l'exemple de la Deutsche Hochschule für Körperkultur de Leipzig (1969-1990) », thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle, 2019.

- 4 *Re-Connect. Kunst und Kampf im Bruderland* [exposition], Leipzig : Museum der bildenden Künste, 2023 ; *Revolutionary Romances? Globale Kunstgeschichten in der DDR* [exposition], Dresde : Albertinum, 2023-2024 ; *Echos der Bruderländer* [exposition], Berlin : Haus der Kulturen der Welt, 2024.
- 5 Arnaldur Indriðason, *L'homme du lac*, trad. Éric Boury (Paris : Points, 2009) ; Abdulrazak Gurnah, *Près de la mer*, trad. Sylvette Gleize (Paris : Denoël, 2021) ; Mira Thiel, *Am Tag der wandernden Seelen* [film], Allemagne : ProvoBis Gesellschaft für Film und Fernsehen mbH, 2024.
- 6 Dans ce texte, les appellations au « masculin générique » désignent des personnes indépendamment de leur genre.
- 7 Lutz Basse, « Das Ausländerstudium an Universitäten, Hoch- und Fachschulen der DDR », <<https://www.auslaender-in-der-ddr.com/home/studenten/situation-an-hoch-und-fachschulen/>> (consulté le 12 juillet 2024).
- 8 Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 175.
- 9 Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 175.

la malléabilité de l'étudiant, un être en train de se construire, perméable à l'idéologie, en faisait un élément-clé dans la création de la communauté socialiste. D'autre part, cette politique d'accueil répondait à des objectifs politiques et économiques à plus ou moins long terme. En matière de politique extérieure, il s'agissait pour la RDA de se faire une place sur la scène internationale, dans un contexte de rivalité avec la RFA, mais aussi au sein du bloc, en légitimant le milieu scientifique est-allemand. Du point de vue économique, l'objectif était triple : s'affirmer comme puissance économique apportant de l'aide aux pays en développement, accroître les échanges commerciaux, et enfin, notamment à partir des années 1970, obtenir des devises. Accueillir des étudiants étrangers était donc clairement un instrument de *soft power* pour le régime de l'Allemagne de l'Est.

L'université, lieu institutionnel, lieu de formation et lieu de sociabilité, permet la mise en contact avec l'altérité, une altérité à double sens : du point de vue est-allemand, l'Autre, c'est l'étudiant étranger sous ses multiples traits et du point de vue de l'étudiant étranger, l'Autre à découvrir, c'est ce nouveau pays d'accueil, son fonctionnement et ses habitants. Cette contribution vise à définir les modalités de la rencontre avec l'Autre et à montrer en quoi elles ont bousculé la politique d'accueil établie par le régime. On peut alors se demander si l'accueil d'étudiants étrangers fait de la RDA, société considérée comme fermée, un lieu d'ouverture à l'Autre et sur le monde extérieur.

L'analyse débutera par les rencontres organisées dans le cadre institutionnel et se poursuivra par les rencontres telles qu'elles sont remémorées par les anciens étudiants étrangers. Elle s'appuie sur des sources allemandes institutionnelles — archives fédérales, régionales de Saxe et universitaires — et sur des interviews d'anciens étudiants étrangers réalisées par nos soins et par d'autres chercheurs¹⁰.

10 Voir entre autres les références de la note 4 ; Carin Großer-Kaya et Monika Kubrova, *Die DDR schien mir eine Verheißung. Migrantinnen und Migranten in der DDR und in Ostdeutschland* (Berlin : Amman Verlag für Regional- und Zeitgeschichte, 2022) ; <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet-2024).

UNE MISE EN CONTACT ENCADRÉE

Trois types de profils se dégagent parmi les étudiants étrangers accueillis en RDA : le Semblable ou l'Autre Soi, c'est-à-dire celui qui vient d'un « pays frère » du bloc socialiste, l'Autre à faire Soi, à savoir les jeunes qui viennent des pays du Sud global et qu'il s'agit de convaincre de la force des valeurs socialistes et de la primauté du bloc de l'Est, et enfin le Soi sous les traits de l'Autre, celui qui vient d'un parti frère mais d'un État capitaliste. Entre 1957 et 1978, la proportion d'étudiants originaires de pays socialistes diminue légèrement de 65% à 55%, celle des étudiants issus de pays du Sud global augmente de 5% à 40% tandis que celle des étudiants venant de pays capitalistes diminue de 30% à 5%¹¹. Face à cette hétérogénéité d'étudiants étrangers, la rencontre et la mise en contact avec l'Autre se faisaient de manière très encadrée.

Pour donner aux étudiants étrangers qui en avaient besoin les bases linguistiques nécessaires en allemand et leur permettre d'acquérir un niveau dans leur discipline qui soit suffisant pour étudier, la RDA avait mis en place une formation préalable qui se déroulait au Herder-Institut, au sein de l'université Karl Marx de Leipzig. Les étudiants y passaient de 10 mois à 3 ans, y suivaient des cours d'allemand intensifs (langue, phonétique), des cours de civilisation ainsi que des cours de préparation aux matières qu'ils étudieraient ensuite¹². Il y avait des groupes composés uniquement d'étudiants étrangers d'une même nationalité mais également des groupes mélangés¹³. Ces premiers mois constituaient un vecteur idéologique essentiel car il s'agissait d'une première confrontation au

11 Manfred Heinemann, « Nordkoreanische Studenten im Auslandsstudium der DDR », *Bildung und Erziehung* 66 (2013) : 89 ; Martin Praxenthaler, *Die Sprachverbreitungspolitik der DDR: die deutsche Sprache als Mittel sozialistischer auswärtiger Kulturpolitik* (Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 2002), 215 ; Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 176 et 220.

12 Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 177.

13 Interview R. M., 9 avril 2024. Pour respecter la demande d'anonymisation de certaines personnes interviewées, nous avons décidé de ne pas les citer nommément.

fonctionnement socio-politique de la RDA, notamment à travers les cours de civilisation. Grâce à une meilleure maîtrise de la langue, les contacts avec les Allemands de l'Est devaient également être facilités.

À la suite de cette formation ou directement, pour les étudiants qui avaient le niveau d'allemand requis en arrivant, les jeunes étrangers étaient envoyés dans les diverses universités est-allemandes. Pour améliorer leur accueil et leurs résultats, le ministère de l'Enseignement supérieur et technique avait instauré un système d'encadrement sous la forme de binômes. Le gouvernement souhaitait que chaque étudiant étranger soit parrainé par un étudiant est-allemand. Les étudiants qui jouaient le rôle de tuteurs étaient souvent membres de la *Freie Deutsche Jugend* et comptaient parmi les meilleurs de leur discipline¹⁴. Ils aidaient les étudiants étrangers à reprendre leurs notes, à retravailler leurs cours *etc.*¹⁵

Au-delà de l'encadrement universitaire, c'est surtout dans l'accompagnement extra-universitaire que résidait la principale mission des tuteurs est-allemands. Il s'agissait pour eux de montrer aux étudiants étrangers « le mode de vie en vigueur »¹⁶ dans la société est-allemande, de les sensibiliser aux enjeux économiques et socio-culturels de la RDA. Les aider au quotidien pour les « petites choses de la vie »¹⁷ représentait autant d'occasions de pratiquer un travail politique et idéologique. C'est la raison pour laquelle les universités prévoient de loger les binômes ensemble dans les internats. Les rapports stipulaient que ces binômes devaient également passer le plus de temps possible ensemble, afin d'éviter que les étudiants étrangers

14 Claudie Gardet, *Les relations de la République populaire de Chine et de la République démocratique allemande (1949-1989)* (Berne : Peter Lang, 2000), 66.

15 Interview I. M., 25 juillet 2016 ; Témoignage N .N. T., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 74 ; Témoignage D. T. T., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

16 Universitätsarchiv Leipzig (UAL), Freie Deutsche Jugend (FDJ) 954, Blatt (Bl.) 4.

17 UAL, Direktorat für Internationale Beziehungen (DIB) 034, Bl. 40.

ne fassent de mauvaises rencontres et ne tombent sous une influence néfaste¹⁸.

L'Autre étranger était prioritairement à éduquer comme membre de la communauté socialiste. Ainsi les étudiants étrangers venant de pays socialistes devaient-ils suivre avec leurs camarades est-allemands les cours de marxisme-léninisme, qui étaient également proposés aux étudiants étrangers venant de l'Ouest ou des pays du Sud global, sans caractère obligatoire toutefois. Seuls 30% d'entre eux auraient assisté à ces cours de manière volontaire en 1964-1965. À partir de 1969, on attendait de ces derniers qu'ils suivent une version édulcorée du cours de marxisme-léninisme¹⁹.

Dans le discours officiel, l'accueil et la formation d'étudiants étrangers étaient placés sous le signe de l'« amitié entre les peuples », qui était mise en œuvre par des actions concrètes à l'université : ainsi, en avril 1970, des *soubbotniks* regroupèrent près de 120 étudiants²⁰ pour effectuer trois samedis de suite un travail volontaire, non rémunéré, en faveur du Vietnam. Au nom de la solidarité, les étudiants étrangers étaient également invités à participer aux trois semaines annuelles de récolte qui étaient obligatoires pour les étudiants est-allemands, ce qui constituait de nouveaux moments de rencontre. Ils soutenaient ainsi l'économie de leur pays d'accueil²¹.

L'unité socialiste était particulièrement mise en valeur lors de diverses fêtes, par exemple lors des « fêtes de l'amitié entre les peuples »²², de certaines fêtes nationales ou de certains jalons dans l'histoire du socialisme international célébrés solennellement, comme l'anniversaire de Staline ou le début de la Révolution d'octobre²³. Enfin, les étudiants étrangers étaient mis à l'honneur à diverses occasions,

18 UAL, DIB, Bl. 75.

19 Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 191-192.

20 Le mot russe « *subbota* » signifie samedi. UAL, Herder Institut (HI) 083, Bl. 8.

21 Témoignage A. H., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 15 juillet 2024) ; Témoignages V. T. H. H. et M. D. dans Großer-Kaya et Kubrova, 'Die DDR schien mir eine Verheißung', 32 et 55.

22 UAL, Prorektorat für Studienangelegenheiten (ProrStuA) 17, Bl. 143.

23 UAL, ProrStuA 91, Bl. 35 ; Heinemann, « Nordkoreanische Studenten », 84.

comme lors de journées qui leur étaient consacrées ou lors du 20^e anniversaire de la RDA²⁴. Au cours de ces événements, les étudiants étrangers n'étaient pas seulement entre eux, mais aussi en contact avec la population est-allemande. Les diverses fêtes avaient un aspect performatif : elles étaient l'occasion de créer une unité et une communauté socialiste, en les fêtant. Elles représentaient également autant d'opportunités de souligner le rôle prépondérant de la RDA dans la formation des jeunes socialistes du monde et de rappeler la qualité de l'enseignement supérieur est-allemand. Elles étaient donc aussi l'occasion d'une mise en avant du Soi.

En outre, les universités étaient une vitrine de la RDA : elles cherchaient à intégrer au mieux les étudiants étrangers pour leur donner une image positive du pays. Il s'agissait de charmer l'Autre, en montrant que l'on prenait soin de lui, en dépit des difficultés d'approvisionnement par exemple²⁵. Dans les années 1950, alors que la RDA n'accueillait pas encore beaucoup d'étudiants étrangers, on relève un effort pour s'adapter à l'Autre. Ainsi les menus du restaurant universitaire à Leipzig proposaient-ils davantage de riz, de fruits et de légumes pour mieux correspondre aux habitudes alimentaires des étudiants coréens²⁶. Pour acheter aux étudiants originaires de pays au climat très différent des vêtements chauds et des chaussures pour l'hiver, R. M. devait accompagner son groupe d'étudiants du Herder-Institut dans un grand magasin de Leipzig pour les conseiller au moment des essayages et les aider pour le passage en caisse. À cette occasion, le grand magasin était fermé au public et réservé aux étudiants étrangers²⁷.

L'université était également un lieu de sociabilité. Pour séduire les étudiants étrangers, différents types de sorties étaient organisées dès leur arrivée à Leipzig au Herder-Institut. Des excursions, par

24 UAL, DIB 454, Bl. 43-47 ; Heinemann, « Nordkoreanische Studenten », 88.

25 UAL, ProrStuA 17, Bl. 18-19.

26 Sächsisches Staatsarchiv (SächsStA), 21441 SED-Grundorganisation, Karl-Marx-Universität, Herder-Institut (SED-GO, KMU, HI), IV 7 123 05, 18.02.1953.

27 Interview R. M., 9 avril 2024.

exemple dans le Harz ou le Vogtland, devaient leur permettre de découvrir la diversité et la richesse des paysages de RDA²⁸. L'enseignante R. M. accompagnait ses élèves en train à des excursions dans des grandes villes comme Halle, Dresde ou Berlin. Elle organisait des sorties culturelles adaptées aux groupes d'étudiants dont elle avait la charge : à son groupe d'étudiants en musique et danse originaires du Nicaragua, elle avait proposé une visite de l'école de danse Palucca de Dresde²⁹. Les excursions étaient aussi considérées comme « des expériences collectives pour établir des contacts avec la population de la RDA »³⁰. En effet, des excursions à Crimmitschau ou à Werdau furent l'occasion d'aller à la rencontre de citoyens de RDA dans le cadre de la préparation à la *Jugendweihe* et de découvrir cette cérémonie, d'autres rencontrèrent des travailleurs et des membres de la FDJ lors d'une excursion à Silberhütte, ou encore des élèves à Halle³¹.

Pendant le semestre étaient organisés à l'université Karl Marx des visionnages de films, des soirées dansantes, des quiz, des concerts, des débats qui devaient contribuer à rapprocher étudiants étrangers et est-allemands. Au Club du Herder-Institut par exemple, 75 événements furent organisés entre mi-novembre 1962 et juin 1963, qui attirèrent 4 900 participants³².

Pour le temps des vacances d'été, chaque étudiant étranger avait la possibilité de participer à un camp de quinze jours dans une région de RDA, le plus possible au bord de la Baltique³³. L'idée était de proposer des destinations socialistes attrayantes pour éviter que les étudiants étrangers qui le pouvaient n'aillent à l'Ouest³⁴.

Avec ces différentes opérations séduction, il s'agissait d'éveiller l'intérêt des étudiants étrangers pour leur pays d'accueil, de les

28 Témoignage V. T. H. H. dans Großer-Kaya et Kubrova, *Die DDR schien mir eine Verheißung*, 35 ; UAL, DIB 034, Bl. 122-129.

29 Interview R. M., 9 avril 2024.

30 UAL, HI 083, Bl. 11.

31 UAL, HI 083, Bl. 3, 9 et 10.

32 UAL, ProrStuA 17, Bl. 143.

33 UAL, DIB 072, Bl. 27-28.

34 UAL, ProrStuA 17, Bl. 153.

rendre loyaux envers la RDA : à leur retour, ils devaient devenir des ambassadeurs et des médiateurs entre la RDA et leur pays d'origine.

Pendant, l'étudiant étranger était aussi un Autre à contrôler. Les exemples de mesures prises pour encadrer la rencontre montrent que le régime entendait réglementer les contacts avec la population et les loisirs. La rencontre avec l'Autre dans le cadre de l'accueil d'étudiants étrangers était certes synonyme d'ouverture, mais aussi de danger pour le régime est-allemand, puisque certains étudiants étrangers avaient le droit d'aller à Berlin-Ouest. En outre, ils pouvaient aussi s'influencer les uns les autres, ce qui fut particulièrement délicat pour le régime au moment du conflit sino-soviétique par exemple. En effet, les rapports soulignent à plusieurs reprises l'influence idéologique négative des étudiants chinois sur les autres étudiants étrangers³⁵. Il fallait être présent à chaque moment du quotidien des étudiants étrangers en RDA, le risque étant de laisser la place à l'ennemi capitaliste. « L'ennemi se cache dans les moindres recoins où nous ne sommes pas »³⁶ : tel était le mot d'ordre du Herder-Institut dans les années 1960.

Aux tentatives des instances officielles d'organiser la rencontre répondait l'attitude des étudiants, qu'ils soient est-allemands ou étrangers, et qui faisaient connaissance à l'université, en cours et pendant leurs loisirs.

L'ALTÉRITÉ À HAUTEUR D'ÉTUDIANTS

Les témoignages analysés laissent apparaître des souvenirs polis par les années, reflets d'une réalité reconstruite : les anciens étudiants

35 Voir entre autres SächsStA, 21132 SED-Kreisleitung, Karl-Marx-Universität, Leipzig, IV/4/14/045, 17.07.1963 ; UAL, FDJ 954, Bl. 21. Voir aussi Clémence Andréys et Myriam Renaudot, « Ostdeutsche 'Soft Power'. Die schwierige 'Völkerfreundschaft' an DDR-Universitäten », *Deutschlandarchiv*, 31 octobre 2024, <www.bpb.de/552789> (consulté le 21 juillet 2025).

36 Stiftung Archiv der Parteien und Massenorganisation der DDR im Bundesarchiv (SAPMO-BArch), DY/30/IV A 2/9.04, Form der Arbeit mit ausländischen Studenten in der außerunterrichtlichen Zeit, Bl. 2.

étrangers développent spontanément plus d'exemples d'une rencontre réussie où ils ont eu l'impression d'un échange et se sont sentis acceptés. Ils abordent, en revanche, plus rarement les difficultés, voire l'échec de la mise en contact.

La rencontre se faisait d'abord dans le cadre universitaire : dans un groupe de séminaire, au sein de la résidence universitaire, dans les clubs étudiants *etc.* Les anciens étudiants soulignent la grande proximité avec les jeunes Allemands de l'Est et le sentiment d'appartenir à une communauté estudiantine, solidaire et ouverte³⁷, un discours qui correspond aux attentes du régime. Des amitiés fortes se nouaient petit à petit³⁸. Ainsi, les étudiants étrangers étaient amenés à sortir de leur routine universitaire et à découvrir l'intimité de familles est-allemandes. Il arrivait en effet que des étudiants allemands proposent à leurs camarades étrangers de venir dans leur famille pour un week-end ou à l'occasion d'une fête. Par exemple, des tuteurs d'étudiants chinois à la Technische Hochschule d'Ilmenau avaient invité leur binôme à passer Noël dans leur famille. À leur tour, les étudiants chinois avaient organisé une fête pour le nouvel an chinois et avaient cuisiné pour leurs camarades allemands³⁹. Bien que l'université ait joué ici un rôle facilitateur, ces rencontres étaient le fruit d'initiatives individuelles et il est à noter que la découverte culturelle était réciproque.

Parfois, les enseignants jouaient le rôle de repère⁴⁰, de figure parentale et invitaient les étudiants étrangers dans leur cercle familial⁴¹. On peut se demander s'ils étaient mus par la volonté de rompre l'isolement des jeunes étrangers ou par un sens du devoir civique, celui de

37 Interview H. B., 3 juin 2024 ; Témoignages V. T. H. H. et A. C. dans Großer-Kaya et Kubrova, *Die DDR schien mir eine Verheißung*, 31-32 et 80 ; Témoignage M. R. E., dans *Echos der Bruderländer* ; UAL DIB 454, Bl. 34-35.

38 Témoignages D. T. T. et T. T. T. H., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

39 Interview I. M., 25 juillet 2016.

40 Témoignage M. D., dans Großer-Kaya et Kubrova, *Die DDR schien mir eine Verheißung*, 48.

41 Témoignage D. T. T., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

leur faire découvrir les traditions culturelles est-allemandes et de leur donner une image de la société est-allemande en ligne avec le discours officiel. Ainsi, un étudiant sénégalais se souvient avoir été invité avec ses autres camarades à la *Jugendweihe* du fils de l'une de ses enseignantes du Herder-Institut⁴². Ces échanges dépassent le cadre formel, qui notamment imposait aux enseignants du Herder-Institut de rendre visite aux étudiants étrangers dans leur résidence universitaire⁴³.

Des contacts étaient aussi établis au-delà de la sphère universitaire : dans la rue, dans le tramway, dans le train, dans un café, en situation d'auto-stop *etc.* Les étudiants étrangers avaient alors la possibilité de découvrir la diversité de la population est-allemande : familles aisées, hauts fonctionnaires, jeunes actifs, soldats, dissidents *etc.*⁴⁴ Ces situations laissent poindre un intérêt de la société allemande pour l'Autre étranger, notamment pour ceux qui venaient du bloc de l'Ouest ou de certains pays du Sud global dont la situation était particulièrement médiatisée : un étudiant nicaraguayen rapporte l'intérêt que suscitait ce qui se passait dans son pays d'origine⁴⁵. Le premier contact était souvent suivi d'une invitation au domicile des personnes rencontrées, occasion qui pouvait se renouveler au fil des mois et faire place à de solides amitiés. E. G. explique à quel point la rencontre avec A. R. Penck dans un café de Dresde fut importante : non seulement il put compter sur son soutien durant ses études, mais leurs échanges ont aussi influencé leurs pratiques artistiques réciproques⁴⁶. Ces relations amicales montrent que les Allemands de l'Est, empêchés dans leurs déplacements, pouvaient ainsi

42 Témoignage M. D., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 54.

43 Interview R. M., 9 avril 2024.

44 Voir entre autres : Interview Mu. K., 5 avril 2024 ; Interview M. K., 6 mai 2024 ; Interview H. B., 3 juin 2024 ; Témoignages M. D. et M. D., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 48 et 54 ; Témoignage E. G., dans *Revolutionary Romances*.

45 Témoignage A. C. M., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12-juillet-2024).

46 Témoignage E. G., dans *Revolutionary Romances*.

découvrir ce qui se passait de l'autre côté du rideau de fer. Le jeune étudiant étranger était, pour une société repliée sur elle-même, une fenêtre sur le monde extérieur. Plusieurs interviewés utilisent l'adjectif « exotique » pour décrire leur statut aux yeux des Allemands de l'Est⁴⁷. Cependant, bien que conscients d'une surveillance par le régime, les témoins n'avaient pas l'impression que ces relations, à l'université ou dans leur environnement quotidien, servaient à les contrôler⁴⁸.

Dans certains cas, les liens qui unissaient étudiants étrangers et citoyens est-allemands recréaient des univers familiaux pour des étudiants déracinés, qui ne rentraient que rarement dans leur pays natal et qui avaient soit quitté leurs parents, soit laissé un conjoint, des enfants. Ils ont recours au champ lexical de la famille pour désigner les personnes qui les ont pris sous leur aile : « grande sœur », « ma famille adoptive », « mes deuxième parents », « ma mère allemande »⁴⁹. Par extension, la RDA était devenue une seconde *Heimat*.

D'autres formes familiales virent le jour puisque des couples se formèrent entre étudiants, entre étudiants et tuteurs, entre enseignants et étudiants⁵⁰. Plusieurs témoins ont rencontré leur compagne et ont eu des enfants au cours de leurs études en RDA. L'un d'entre eux raconte qu'il avait été très bien intégré dans la famille de sa partenaire allemande, que son origine turque ne posait aucun problème, mais que le couple avait rencontré des difficultés administratives lorsqu'il avait décidé de se marier⁵¹. En effet, la RDA avait une position ambivalente envers les mariages mixtes : ils étaient mal vus par le régime, qui soupçonnait les étudiants étrangers de vouloir rester en RDA par ce biais et les citoyennes est-allemandes de se servir

47 Interview Mu. K., 5 avril 2024 ; Interview H. B., 3 juin 2024.

48 Interview M. K., 6 mai 2024 ; Interview H. B., 3 juin 2024.

49 Interview M. K., 6 mai 2024 ; Témoignages D. T. T. et T. T. T. H., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

50 Voir entre autres : SächsStA, 21441 SED-GO, KMU, HI, IV A 123 05, 18.02.1953 ; Ministerium für Staatssicherheit (MfS) BVfS, Abt. XX 03083, Bl. 19-20.

51 Témoignage T. T., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

du mariage pour quitter la RDA⁵². Ils n'étaient cependant pas interdits⁵³. Ainsi, l'image positive du pays tolérant et antiraciste que la RDA promouvait pouvait être écornée.

D'autre part, comme le séjour des étudiants étrangers était temporaire et que, dès qu'ils terminaient leurs études, ils devaient rentrer dans leur pays d'origine, les familles ou les amitiés qui s'étaient constituées étaient mises à l'épreuve de la séparation et de la distance. Le départ de la RDA a parfois donné lieu à un sentiment de déchirement⁵⁴, mais les contacts ont souvent perduré au-delà des frontières, par des lettres et, plus rarement, des visites. Certains revinrent en RDA lors d'un voyage professionnel, pour continuer leurs études de troisième cycle ou pour encadrer de nouveaux travailleurs étrangers, d'autres ont réussi à s'installer en Allemagne définitivement. La continuité des contacts a aussi pris une dimension transgénérationnelle à l'exemple du fils de deux étudiants vietnamiens qui a bénéficié pendant ses études en Allemagne du soutien de l'amie que sa mère avait rencontrée dans les années 1980. Les étudiants étrangers, majoritairement reconnaissants de la formation qui leur a été dispensée et de l'accueil qui leur a été réservé en RDA, sont devenus des médiateurs dans leur pays d'origine : chantres du progressisme de la RDA⁵⁵, ambassadeurs du système éducatif⁵⁶, personnes contacts pour les échanges économiques⁵⁷.

52 Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 207 et 218 ; Témoignage M. D., dans Großer-Kaya et Kubrova, « 'Die DDR schien mir eine Verheißung' », 55 ; Témoignage T. T., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

53 Sara Pugach, *African Students in East Germany 1949-1975* (Ann Arbor : University of Michigan Press, 2022), 128.

54 Interview H. B., 3 juin 2024 ; Témoignage E. G., dans *Revolutionary Romances*.

55 Interview Mu. K., 5 avril 2024.

56 Hussein Karahamo, « Die Osis in der arabischen Welt. Syrische Absolventen der DDR-Hochschulen », dans *Ostalgie international. Erinnerungen an die DDR von Nicaragua bis Vietnam*, dir. Thomas Kunze et Thomas Vogel (Berlin : Ch. Links, 2010), 96-101.

57 Universitätsarchiv Ilmenau (UI), 11080, Reisebericht des Direktors IB, p. 11-14 ; MfS, BV Suhl, Abt. XX/926, Textteil zum Sofortbericht Nr. 781014, p. 4.

En parallèle de ces exemples, qui montrent que des rapprochements ont été initiés ou que des relations d'*alter ego* se sont construites, la trop grande insistance sur l'« amitié entre les peuples », cette amitié « par décret », pour reprendre les termes de Silke Satjukow, a parfois produit l'effet inverse⁵⁸ : dans certains cas, la mise en contact voulue par le régime n'a pas opéré, voire a conduit au rejet des étudiants étrangers. Le désintérêt des étudiants est-allemands pour leurs camarades étrangers et *vice-versa* peut alors être perçu comme une forme d'« indocilité »⁵⁹.

Alors que certains avaient eu la sensation d'être accueillis et très rapidement intégrés, d'autres avaient dès leur arrivée l'impression d'être délaissés, que rien n'avait été préparé pour les intégrer⁶⁰ et ils se plaignaient du manque de contacts avec les étudiants est-allemands⁶¹. Dans les sources officielles et les témoignages, on lit aussi l'importance du groupe national et le rapprochement entre étudiants étrangers. Cela est dû aux conditions matérielles, comme le fait que dans certaines résidences universitaires n'étaient logés que des étudiants étrangers, que certaines excursions ou vacances n'étaient organisées que pour ces derniers ou encore que les étudiants allemands rentraient dans leur famille le week-end. Le « brasage international »⁶² existait mais il s'apparentait davantage à une mixité entre Autres.

Les groupes nationaux qui représentaient les intérêts des étudiants étrangers et qui étaient les principaux interlocuteurs des

58 Silke Satjukow, « Die Freunde », dans *Erinnerungsorte der DDR*, dir. Martin Sabrow (Munich : C. H. Beck, 2009), 55-67.

59 Thomas Lindenberger, « Eigen-Sinn, Herrschaft und kein Widerstand », <https://docupedia.de/zg/Lindenberger_eigensinn_v1_de_2014> (consulté le 17 juillet 2024).

60 Témoignage M. D., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 54-55.

61 MfS, BV Suhl, KD Ilmenau, Nr. 3625, Information zu den chinesischen Bürgern an der THl, 1987 ; Témoignage A. C., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 80.

62 Interview M. K., 6 mai 2024.

instances universitaires, semblaient se désintéresser des actions qui visaient à favoriser les rencontres. Ils ne jouaient donc pas le rôle que l'institution attendait d'eux⁶³. On observe également un repli des étudiants dans leur groupe national. C'est le cas des étudiants chinois à Ilmenau, qui semblaient avoir peu de contacts en dehors de leur cercle⁶⁴. Des sources expliquent l'isolement, le refus du contact avec l'Autre par le fait que les étudiants étrangers se sentaient contrôlés⁶⁵ et qu'ils ne voulaient pas être constamment épiés : les tuteurs devaient en effet indiquer dans leurs rapports quelle était l'attitude des étudiants étrangers à l'égard des Allemands de l'Est et à l'égard de Berlin-Ouest, s'ils étaient bien intégrés dans les groupes de séminaires, s'ils se plaignaient *etc.*⁶⁶ Pourtant, les anciens étudiants interviewés qui ont consulté leur dossier à la Stasi n'ont pas trouvé de tels rapports. La FDJ elle-même était lucide par rapport à la difficulté de fonctionnement des binômes : on lit dans un rapport que dans 90% des cas, il n'y avait pas de véritable lien d'amitié et de confiance entre étudiants étrangers et leur binôme est-allemand⁶⁷.

La distance entre les jeunes étrangers et Allemands de l'Est pourrait aussi s'expliquer par la jalousie qu'éprouvaient ces derniers par rapport aux privilèges, notamment financiers, dont bénéficiaient les étudiants étrangers. En effet, ceux-ci disposaient de bourses plus élevées que leurs camarades de RDA. Ainsi une étudiante vietnamienne partageant une chambre avec une étudiante allemande, devenue son amie, faisait la cuisine pour elles deux car elle avait davantage de moyens⁶⁸. La question des bourses est cependant considérée différemment d'un étudiant étranger à l'autre : M. K. estime qu'il était à l'aise financièrement⁶⁹ alors que d'autres témoignent du fait qu'ils

63 UAL, DIB 034, Bl. 1-7 ; UAL, HI 083, Bl. 1-2.

64 Interview I. M., 25 juillet 2016 ; MfS, BV Suhl, Abt. VII, Nr. 1225.

65 UAL, FDJ 954, Bl. 3-4 ; Mac Con Uladh, « 'Studium bei Freunden?' », 185.

66 Thébaud, « Les étudiants étrangers à l'Université Humboldt de Berlin », 100.

67 UAL, FDJ 954, Bl. 3-4.

68 Témoignage D. T. T., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024).

69 Interview M. K., 6 mai 2024.

travaillaient à côté ou pendant les vacances, non seulement pour pouvoir envoyer de l'aide à leur famille, mais aussi pour s'assurer un quotidien plus confortable⁷⁰. Les étudiants étrangers avaient aussi accès aux devises et, de ce fait, aux produits de consommation vendus dans les magasins Intershop et Exquisit. Cela pouvait être source de dissensions comme le montre le témoignage d'un étudiant malien⁷¹. Un autre privilège dont jouissaient les étudiants qui venaient de l'Ouest était la liberté d'expression. Un étudiant français à Rostock en prit conscience lorsqu'il avait affiché son mécontentement quant au fonctionnement de l'ascenseur de la résidence universitaire et que quelqu'un avait répondu que seul un étudiant venant d'un pays capitaliste pouvait se sentir autorisé à agir de la sorte⁷².

Il arrivait également que la cohabitation en résidence universitaire fasse l'objet de frictions et de remarques discriminantes. À Leipzig, dans les années 1950, les malentendus sur le comportement des Coréens à l'internat s'accumulèrent et entraînèrent une détérioration des relations. D'après un rapport, les étudiants coréens avaient mal pris les pancartes indiquant qu'il fallait fermer la porte ou éteindre la lumière, ils laissaient beaucoup de nourriture et ne maintenaient pas les sanitaires dans un état de propreté acceptable pour les Allemands. Leurs rythmes n'étaient pas les mêmes : les Coréens chantaient et faisaient de la musique pendant que les Allemands travaillaient dans leur chambre. Tout ce qui n'allait pas dans le foyer était reproché aux Coréens. L'incompréhension des habitudes culturelles de l'Autre fut transformé en reproche idéologique : les Coréens furent accusés de « nationalisme bourgeois »⁷³. Un autre étudiant étranger relève les

70 Témoignage D. T. T., <<https://dezentralbild.net>> (consulté le 12 juillet 2024) ; Témoignage E. G. dans *Revolutionary Romances* ; Karahamo, « Die Osis in der arabischen Welt », 97.

71 Témoignage A. C., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 80.

72 Interview H. B., 3 juin 2024.

73 SächsStA, 21441 SED-GO, KMU, HI, IV 7 123 05, 18.02.1953.

problèmes posés par les différences interculturelles entre lui et ses colocataires allemands⁷⁴.

Certains anciens étudiants évoquent un racisme au quotidien, même s'ils n'en étaient pas forcément les victimes. Il semble toucher particulièrement les étudiants africains. Parmi eux, certains percevaient dans des remarques sur leur niveau de langue ou l'aide qui leur était apportée une attitude condescendante⁷⁵. D'autres relatent des expériences de racisme dans les clubs étudiants ou les restaurants⁷⁶. M. K. se remémore un moment particulier alors qu'il se trouvait sur la terrasse d'un bar avec des amis : des Allemands ont commencé à imiter des chimpanzés mais ont rapidement été livrés à la police. Le vrai racisme existait, mais il était sévèrement puni, précise-t-il. Les interviewés sont unanimes : c'est après 1989 que les actes racistes se sont multipliés. Ils évoquent ainsi *a posteriori* le « racisme contenu »⁷⁷ du temps de la RDA. En effet, officiellement, le SED, qui prônait une ligne antifasciste, anti-impérialiste et antiraciste, ne pouvait laisser passer de tels actes⁷⁸.

L'étude de l'accueil des étudiants étrangers en RDA a permis de mettre en lumière qu'une rencontre s'opère avec l'Autre grâce au cadre universitaire.

La mise en contact des étudiants étrangers avec les Allemands de l'Est était organisée de manière institutionnelle et imposée par le haut. La RDA accueillait ces jeunes étrangers pour les former dans

74 Témoignage Y. M., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 98.

75 Témoignage A. C., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 80 ; Interview M. K., 6 mai 2024.

76 Témoignage M. D., dans Großer-Kaya et Kubrova, '*Die DDR schien mir eine Verheißung*', 56.

77 Interview M. K., 6 mai 2024.

78 L'étude approfondie de l'historienne Sara Pugach sur les étudiants africains en RDA montre bien toute l'ambivalence est-allemande par rapport à la question raciale : Pugach, *African Students in East Germany*.

des disciplines allant des sciences naturelles à la philosophie, en passant par la médecine, la mécanique ou la germanistique. Ce faisant, il s'agissait également de les éduquer comme membres de la communauté socialiste et de les séduire pour en faire de futurs ambassadeurs de la RDA dans leur pays d'origine.

Ce chapitre, en s'intéressant aux témoignages d'anciens étudiants étrangers en RDA a également permis de mettre en avant tout un éventail de rencontres qui dépassent le cadre imposé de l'« amitié entre les peuples ». Derrière l'image figée et stéréotypée de la présence de « frères étrangers » dans les universités est-allemandes, telle qu'elle a été diffusée dans la presse officielle, se cache une diversité de rapprochements réussis : des amitiés se sont nouées, des histoires d'amour ont vu le jour, des contacts ont même été maintenus après la chute du Mur. Dans le même temps, la rencontre vue à hauteur d'étudiants montre aussi l'envers du décor, allant de l'indifférence à l'égard de l'Autre jusqu'au mépris ou au racisme, qui viennent contredire la politique d'accueil établie par le régime.

En contribuant aux recherches sur la figure de l'Autre étranger en RDA, ce travail, qui porte sur les modalités de la rencontre entre étudiants, offre des pistes de réflexion sur l'Allemagne contemporaine et son ouverture ou fermeture à l'Autre dans un contexte post-migratoire.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDES DE GENRE

ALTERITÄT UND GENDER:
DIE STAATSANGEHÖRIGKEIT DEUTSCHER FRAUEN
IN FRANKREICH NACH DEM ERSTEN WELTKRIEG

Axel Dröber
Sorbonne Université

Staatsangehörigkeit ist im 19. Jahrhundert zur wichtigsten Kategorie von Zugehörigkeit geworden¹. Regelungen zur Staatsangehörigkeit sowie deren Annahme und Verlust fanden Eingang in das Zivilrecht zahlreicher europäischer Länder². Sie verbanden sich auf diesem Weg mit der Entstehung des modernen Nationalstaates, mit dem Versprechen sozialer Emanzipation sowie politischer und gesellschaftlicher Teilhabe³. Darüber hinaus wurde Staatsangehörigkeit an der Wende zum 20. Jahrhundert zur Grundlage des geschützten Aufenthalts in einem Land und der politischen Freiheit des Individuums. Im Hinblick auf die Staatsangehörigkeit von Frauen tritt zugleich die ambivalente Entwicklung der bürgerlichen Freiheit hervor: In Frankreich vertiefte sich die untergeordnete Position von Frauen und verfestigte sich deren rechtliche Abhängigkeit seit

-
- 1 Dieter Gosewinkel, *Schutz und Freiheit? Staatsbürgerschaft in Europa im 19. und 20. Jahrhundert* (Berlin: Suhrkamp, 2016), 18.
 - 2 Andreas Fahrmeir, „Citizens in limbo. Naturalization concepts between privilege and membership in 19th-Century Western Europe and the United States“, *Citizenship Studies* 25 (2021): 456-473.
 - 3 Julia Angster, „Staatsbürgerschaft und die Nationalisierung von Staat und Gesellschaft“, in *Staatsbürgerschaft im 19. und 20. Jahrhundert*, hrsg. v. Julia Angster, Dieter Gosewinkel, Christoph Gusy (Tübingen: Mohr Siebeck, 2019), 97.

dem Ende der Französischen Revolution und dem Beginn der napoleonischen Herrschaft bis in das folgende Jahrhundert hinein⁴.

Der französische Soziologe Jean Baudrillard definiert Alterität als eine Form der Abgrenzung, die genauso materiell wie imaginär existiert, unter bestimmten Bedingungen überwunden wird und insofern als „*passage d'une frontière*“ zu verstehen ist⁵. Alterität trifft auf die Position der Frauen im französischen Staatsangehörigkeitsrecht besonders zu. Sie führte zur Herausbildung einer sozialen und geschlechtlich konnotierten Kategorie, die sich um eine genauso materiell wie imaginär existierende Grenze herum ansiedelte. Sowohl der Erwerb als auch der Verlust der Staatsangehörigkeit waren Bestandteil der patriarchalischen Gesellschaftsordnung, die durch das napoleonische Recht und den *Code civil* von 1803 eine umfassende Kodifizierung erfuhr⁶. Seither war die französische Frau von ihrem Ehemann abhängig, folgte seiner Staatsangehörigkeit und verlor die französische, wenn sie einen Ausländer heiratete. Für deutsche Frauen, die als Einwanderinnen nach dem deutsch-französischen Krieg 1871 nach Elsass-Lothringen eingewandert waren, materialisierte sich die Grenze nach dem Ende des Ersten Weltkriegs, als die beiden Provinzen zu Frankreich zurückkehrten, und die Deutschen von den neuen Behörden als Ausländerinnen kategorisiert und zum Objekt der französischen Immigrationspolitik wurden⁷. Insgesamt geriet

4 Jennifer Heuer, *The Family and the Nation. Gender and Citizenship in Revolutionary France, 1789-1830* (Ithaca: Cornell University Press, 2007), 128.

5 Jean Baudrillard, Marc Guillaume, *Figures d'altérité* (Paris: Éditions Descartes, 1992), 50. Siehe auch Riva Kastoryano, „Définir l'autre en France, en Allemagne, et aux États-Unis“, in *Les codes de la différence. Race, origine, religion, France, Allemagne, États-Unis*, hrsg. v. Riva Kastoryano (Paris: Presses de Sciences Po, 2005), 14.

6 Patrick Weil, „Le statut de la femme en droit de la nationalité. Une égalité tardive“, in Kastoryano, *Les codes de la différence*, 123.

7 Axel Dröber, „État, nation, identité. La population allemande et la politique française de naturalisation en Alsace-Lorraine après la Première Guerre mondiale“, in *Frontières, migrations et mobilités en Alsace de 1870 aux années 1930*, hrsg. v. Anne-Lise Depoil und Ségolène Plyer (Straßburg: Presses universitaires de Strasbourg, 2021), 106.

eine Bevölkerung von 300 000 Deutschen, davon rund die Hälfte Frauen, zum französischen Staat. Innerhalb gemischter Paare waren auch elsässische und lothringische, mit einem Deutschen verheiratete Frauen von der Immigration betroffen, da sie aufgrund ihrer Heirat gemäß der geltenden Rechtslage zu Ausländerinnen wurden.

Um die Ausdehnung der französischen Staatsangehörigkeit und die Integration der Deutschen kam es in der französischen Öffentlichkeit nach dem Ende des Krieges zu kontroversen Debatten, die sich um die notwendige und mögliche Abgrenzung der Deutschen von den Franzosen drehten. Im Mittelpunkt stand die imaginierte Zugehörigkeit französischer Frauen und ausländischer Immigrantinnen, was nicht nur mit der Erfahrung des Krieges und den hohen Verlusten unter der französischen Bevölkerung, sondern auch mit der territorialen Arrondierung des französischen Staatsgebietes zusammenhing. Der Versailler Vertrag brachte eine Reihe von Maßnahmen auf den Weg, die eine gestaffelte Integration ermöglichen sollten, im Grunde aber auf der „*naturalisation*“ beruhten, die die meisten beantragen mussten, um Französisinnen zu werden⁸.

Zu beobachten war, dass die Normen des französischen Staatsangehörigkeitsrechts nicht einfach übertragen, sondern vielfach angepasst wurden: In der administrativen Umsetzung bildeten sich in den zurück gewonnenen Provinzen *gender*-geleitete Vorstellungsmuster von Zugehörigkeit ab⁹. Behörden suchten auf die Antragstellerinnen eine soziale und politische Kontrolle auszuüben. Für die von den Versailler Maßnahmen betroffenen Frauen bedeutete die Erlangung der französischen Staatsangehörigkeit noch sehr viel mehr als für Männer Schutz: Schutz vor Verfolgung und Ausweisung, wie sie unter der französischen Militärverwaltung in Elsass

8 Axel Dröber, „Wann endete der Krieg? Die deutsche Bevölkerung in Elsass-Lothringen und die Entstehung einer neuen Einbürgerungspolitik nach 1918“, in *Der infame Krieg. Aus- und Nachwirkungen eines missglückten Friedens*, hrsg. v. Steffen Bruendel, Frank Estelmann und Pierre Monnet (Berlin: Peter Lang, 2022), 119.

9 Nimisha Barton, *Reproductive Citizens. Gender, Immigration, and the State in Modern France, 1880-1945* (Ithaca: Cornell University Press, 2020), 44.

und Lothringen ab 1918 zu beobachten waren¹⁰; Schutz vor dem Abgleiten in die Staatenlosigkeit, von der die immigrierten Frauen aufgrund des Allgemeinrechts bedroht waren; schließlich die Möglichkeit, autonom über das eigene Schicksal zu entscheiden.

Daneben rückten die gemischten Paare einerseits, die deutsche Bevölkerung und darunter die deutschen Immigrantinnen andererseits auch in den Fokus von progressiv orientierten Politikern und Bevölkerungswissenschaftlern. Beide Gruppen warnten vor dem Abstieg der französischen Demographie, die mit den kriegsbedingten Verlusten dramatisch zugenommen hatte, stießen mit Forderungen nach einer breiten Integration von Einwanderern und einer Lockerung des überkommenen patriarchalischen Prinzips aus dem *Code civil* aber auf den Widerstand konservativer Gruppen im französischen Senat und in der rechten Öffentlichkeit. Dabei bot die deutsche Bevölkerung in Elsass und Lothringen, geprägt durch einen ausgewogenen Geschlechteranteil und ein hohes Familienvorkommen, eine Möglichkeit, durch eine vorsichtige und gegenüber dem Profil der Antragsteller und —stellerinnen wachsame Naturalisationspolitik die französische Gesellschaft zu vergrößern, worauf die Verfechter einer weniger restriktiveren Einbürgerung energisch hinwiesen.

Abgeordnete der Deputiertenkammer, die sich unterstützt von feministischen Verbänden für eine größere Autonomie verheirateter Frauen einsetzten¹¹, sowie Vertreter populationistischer Bewegungen, die seit dem Ende des 19. Jahrhunderts für eine Neuausrichtung der Einbürgerung gemäß der demographischen Bedürfnisse des Landes plädierten¹², konnten auf den Versailler Vertrag aufbauen. In binationalen Paaren, die Gegenstand des ersten Teils des vorliegenden Beitrags sind, waren Frauen von der Staatsbürgerschaft

10 Joseph Schmauch, „Épuration et expulsions en Alsace-Lorraine reconquise. Le départ des Vieux-Allemands (1918-1919)“, in Depoix und Plyer, *Frontière, migrations et mobilités en Alsace*, 75-101.

11 Weil, „Le statut de la femme en droit de la nationalité“, 130.

12 Linda Guerry, *Le genre de l'immigration et de la naturalisation. L'exemple de Marseille (1918-1940)* (Lyon: ENS Éditions, 2013), 25.

auf vielfältige Weise ausgegrenzt, weswegen viele vor das Zivilgericht zogen und so die komplexe Rechtslage zu ihrem Vorteil umdeuten konnten.

Das Verfahren zur Einbürgerung, das der Friedensvertrag auf den Weg brachte, konnten deutsche Einwanderinnen auf dem Bürgermeisteramt und via Präfektur eröffnen. Der zweite Teil geht darauf ein, wie die im Rahmen dieser Verfahren durchgeführten Untersuchungen zur Person der Antragstellerin die Erfahrung des Ersten Weltkriegs ins Spiel brachten¹³, indem die Kandidatinnen sehr genau auf ihre Vergangenheit und ihr Verhalten während des Krieges überprüft wurden. Daneben drückten sich in den Enqueten soziale Normen der bürgerlichen Gesellschaft aus, die auf die Verleihung von Staatsangehörigkeit unmittelbar Auswirkungen hatten, was Frauen, deren Lebenswandel als sozial kompatibel betrachtet wurde, die Tür zur Einbürgerung durchaus öffnen konnte.

Darauf bauten die Verfechter einer neuen Bevölkerungspolitik auf, was Gegenstand des dritten Teils ist. Nationale Zugehörigkeit und Einbürgerung wurden in den 1920er Jahren zu einem Instrument der Bevölkerungsentwicklung, was Andreas Fahrmeir treffend unter dem Titel „*engineering population*“ konstatiert hat¹⁴. Daraus ging eine grundlegende Reform des Staatsangehörigkeitsrechts hervor, mit der Frauen eine autonome Position erhielten, während die Einbürgerung unter dem Aspekt von Fortpflanzung und Familie ausgeweitet wurde, wofür Frauen im Zusammenhang mit der bürgerlichen Rollenverteilung zwischen den Geschlechtern zu entscheidenden Akteurinnen wurden.

13 Gerd Krumeich, „Versailles 1919. Der Krieg in den Köpfen“, in *Versailles 1919. Ziele — Wirkung — Wahrnehmung*, hrsg. v. Gerd Krumeich (Essen: Klartext, 2001), 53-64.

14 Andreas Fahrmeir, *Citizenship. The Rise and Fall of Modern Concept* (New Haven: Yale University Press, 2007).

ZUGEHÖRIGKEIT IM VERSAILLER VERTRAG:
Patriarchalische Gesellschaftsordnung
und die Verleihung von Staatsangehörigkeit

Wie andere Friedensverträge nach dem Ersten Weltkrieg sorgte auch der Versailler Vertrag für die nationalstaatliche Integration nach Kriterien von Herkunft und Abstammung. Der Teil der elsässisch-lothringischen Bevölkerung mit französischen Wurzeln erhielt die volle Staatsbürgerschaft, wobei als Stichdatum der Frankfurter Frieden von 1871 galt, mit dem der deutsch-französische Krieg zu Ende gegangen und die deutsche Annexion von Elsass-Lothringen besiegelt worden war¹⁵. Die französische Regierung beabsichtigte, eine Trennung zu machen zwischen einerseits der seit dem 19. Jahrhundert ansässigen Bevölkerung, die zum Objekt der deutschen Annexion geworden war, andererseits den deutschen Immigrantinnen und Immigrantanten, die sich erst nach 1871 im Reichsland niedergelassen hatten. Elsässerinnen und Lothringerinnen, die in einer unter nationalstaatlichen Vorzeichen gemischten Ehe lebten, blieben aufgrund des napoleonischen Rechts von der französischen Staatsbürgerschaft ebenso ausgeschlossen, obwohl sie von französischen Vorfahren abstammten.

Dies traf auf die Elsässerin Elisabeth Bosshardt, geborene Heitz zu, die im Mai 1921 auf Beschluss des Bürgermeisters von Straßburg Französin geworden war. Acht Jahre später, im Oktober 1929, wurde die Verleihung wieder rückgängig gemacht, als der Staatsanwalt gegen die Entscheidung der lokalen Verwaltung Rechtseinspruch einlegte. Das Landgericht folgte der Klage mit einem Urteil im Dezember. Die Betroffene war zwar elsässischer Herkunft und hatte mit dem Frankfurter Frieden von 1871 die französische Nationalität verloren und die deutsche annehmen müssen¹⁶. Aufgrund ihrer späteren Heirat mit Ernest Bosshardt war sie zum Zeitpunkt des Waffenstillstands aber nicht mehr Deutsche, sondern Schweizerin. Damit

15 Dröber, „État, nation, identité“, 108.

16 Verhandlung vor der ersten Zivilkammer des Landgerichts von Straßburg, 2. November 1929, Archives municipales de Strasbourg (AmS), 614MW122.

war sie von den Versailler Bestimmungen ausgeschlossen und hatte kein Anrecht auf die französische Staatsangehörigkeit. War sie mit der Annexion 1871 zu einer Deutschen geworden und mit der Heirat zu einer Schweizerin, musste sie Ende der 1920er Jahre feststellen, dass sie in der eigenen Heimat zu einer Ausländerin geworden war. Ihr blieb damit nur der Weg, die Einbürgerung zu beantragen, ein arbiträres und im Ausgang unsicheres Verfahren, das sich über Jahre hinziehen konnte (und das Untersuchungsgegenstand im folgenden Teil ist).

Marie Sophie Bosch, geborene Schaaff, wurde die Aufnahme in die Reintegration dagegen auf dem Rathaus verweigert. So ließ der Bürgermeister von Straßburg den Namen von Bosch im Oktober 1923 aus dem Register entfernen, wogegen die Betroffene beim Staatsanwalt Widerspruch einlegte¹⁷. Der Bürgermeister hatte die Verleihung der Staatsbürgerschaft mit Blick auf die Vermählung der Klägerin mit Jean-Baptiste Bosch verweigert, der 1866 in New York geboren worden war und trotz seiner deutschen Eltern die amerikanische Staatsangehörigkeit hatte. Marie Sophie war elsässischer Abstammung, hatte mit der Annexion von 1870/71 die deutsche Staatsangehörigkeit annehmen müssen. Der Versailler Vertrag verlieh ihr die Staatsbürgerschaft eigentlich zurück, wenn sie nicht, so die Interpretation des Straßburger Bürgermeisters, mit ihrer Heirat die amerikanische angenommen hätte. Der Prozess ging für Marie Bosch glücklich aus: Das Gericht entschied, dass der Ehemann bei der Rückkehr der Eltern nach Deutschland 1869 selbst die deutsche Staatsangehörigkeit erworben und diese an seine spätere Frau weitergegeben hatte¹⁸.

Für die Klägerin hatte sich der Weg vor das Landgericht gelohnt, sie profitierte von einer Bestimmung im Versailler Vertrag, die ihr eine juristische Einspruchsmöglichkeit gegen die Entscheidung der französischen Verwaltung und eine Prüfung ihrer Nationalitätenverhältnisse einräumte. Dass sich Marie Sophie Bosch als Zivilpartei

17 Verhandlung vor der ersten Zivilkammer des Landgerichts von Straßburg, 2. Februar 1924, AmS, 614MW122.

18 *Ebd.*

konstituierte war jedoch keine Selbstverständlichkeit. Zu den „*incapacités civiles*“, von der die Frau mit dem napoleonischen Recht betroffen war, gehörte auch die Rechtsunfähigkeit¹⁹. Bis zum Gesetz von 1938, das die Gleichstellung der Frau verbessern sollte, konnte sie ohne den Beistand des Ehemannes keine juristischen Schritte in die Wege leiten. Der Mann von Marie Sophie Bosch, Jean-Baptiste, trat in dem Verfahren als ihr Vormund auf. Dies dürfte auch mit seinem eigenen Kalkül zusammenhängen: Davon, mit einer Elsässerin verheiratet zu sein, rechnete er sich bessere Chancen für seine eigene Einbürgerung aus.

Diese Denkweise entsprach nicht automatisch dem administrativen Blick. Binationale Paare schienen sich durch eine Integration innerhalb der lokalen Gesellschaft auszuzeichnen, die mit der Herkunft der Frau zusammenhing. Eine elsässische oder lothringische Frau war für die französische Regierung allerdings noch keine Garantie für Zugehörigkeit. Der Deutsche Herrmann Bindseil stellte 1922 einen Antrag auf Einbürgerung und hob darin die elsässische Herkunft seiner Frau hervor²⁰. Das hinderte die Präfektur nicht daran, umfangreiche Nachforschungen zu Bindseils Vergangenheit während des Krieges anzustellen, wogegen der Bürgermeister energisch protestierte. Die Untersuchungen brachten zum Vorschein, dass Bindseil bei der deutschen Militärverwaltung elsässische Mitbürger denunziert haben sollte. Der Bürgermeister, der sich mit Bindseil solidarisch zeigte, bezeichnete die Anschuldigungen als Gerüchte und hob den sozialen Rückhalt des Antragstellers in der Gemeinde hervor, was er auf dessen Verbindung mit einer Elsässerin zurückführte²¹. Bindseils Einbürgerungsantrag wurde zwei Jahre später trotzdem abgelehnt, die Heirat erschien den Behörden als wenig aussagekräftiges Argument, das die Vorwürfe gegen Bindseil nicht entkräften konnte.

19 Weil, „Le statut de la femme en droit de la nationalité“, 130.

20 Schreiben von Bürgermeister Charles Bock an den Präfekten im Département Bas-Rhin, 4. Mai 1922, AmS, 47M44.

21 *Ebd.*

Damit folgten die Behörden den Argumenten der nationalistischen Presse. Diese hatte sich geradezu auf die binationalen Paare eingeschossen und warf Elsässerinnen und Lothringerinnen, die in einer Ehe mit einem Deutschen lebten, vor, als Deckmantel zu dienen, hinter denen die Ehemänner ihre wahren Gefühle verbergen konnten. Diese waren durch und durch germanisch, wie die *Action française* im August 1921 betonte²². Mit ihrer Vermählung mit einer Französin suchten sich die Deutschen angeblich bessere Chancen auf die Einbürgerung zu verschaffen. Diese bringe ihnen den Vorteil, ihr Hab und Gut vor dem Sequester zu retten, mit dem nach dem Krieg viele deutsche Besitzstände belegt wurden. Die elsässischen und lothringischen Frauen wurden hier ganz passiv und in Abhängigkeit zum Ehemann interpretiert, sie hatten keine Zugehörigkeit zur französischen Gesellschaft und wurden als Instrumente betrachtet, um die materiellen und wirtschaftlichen Interessen der Deutschen über das Kriegsende hinaus zu bewahren.

Bindseils Frau, deren Namen nicht überliefert ist, hatte allerdings Glück: Sie konnte die französische Staatsbürgerschaft behalten, auch nachdem der Antrag ihres Mannes abgelehnt worden war, was dem Prinzip des *Code civil* eigentlich zuwiderlief. Die Nationalitätenabteilung der Präfektur im Departement Bas-Rhin hatte schon zuvor begonnen, den Spielraum zu nutzen, den die Anwendung der komplexen Bestimmungen des Versailler Vertrages den Behörden ließ. So wirkte sie auf den Verbleib verheirateter Frauen in der französischen Staatsbürgerschaft aktiv hin. Gegen den Widerstand nachgeordneter Behörden, wie insbesondere den Bürgermeisterämtern im Departement, sorgte die Präfektur für eine Aufweichung des napoleonischen Rechts und verschaffte zumindest punktuell verheirateten Frauen eine gegenüber dem Ehemann autonome Position²³. Viele Bürgermeister beharrten auf den Weisungen, die von der Staatsanwaltschaft erteilt worden waren, die wiederum auf dem

22 *Action française*, 18. August 1921.

23 Rundschreiben des Präfekten im Departement Bas-Rhin, Maurice Aliez, 28. Juli 1920, AmS, 614MW121.

Zivilrecht bestand²⁴. Darin drückte sich eine geschlechterspezifische Wahrnehmung aus, die den Platz verheirateter Frauen im Hinblick auf die Staatsangehörigkeit an der Seite des Mannes definierte²⁵.

NATURALISATION UND BÜRGERLICHE NORMEN:
DEUTSCHE IMMIGRANTINNEN
IM FRANZÖSISCHEN EINBÜRGERUNGSVERFAHREN

Die bei den deutschen Immigrantinnen angewandte Naturalisation, die zur Einbürgerung im engeren Sinne führte, war im Unterschied zur staatsbürgerschaftlichen Integration mit keinem Rechtsanspruch verbunden und unterlag einem administrativ arbiträren Verfahren, auf das Wahrnehmungsmuster im Hinblick auf Geschlecht und soziale Rollenverteilung einwirkten²⁶. Eingereicht wurde der Antrag auf dem Bürgermeisteramt und von dort an die Präfektur übermittelt. Unterpräfektur und lokale Polizei instruierten die Akte und stellten Ermittlungen zur betreffenden Person an, bevor der Präfekt die Akte mit einem Beschlussvorschlag an das Justizministerium in Paris sandte.

Nicht nur Antragsteller, wie der oben zitierte Bindseil, auch deutsche Antragstellerinnen wurden auf ihre Vergangenheit während des Krieges sehr genau durchleuchtet. Dies belegte der Einbürgerungsantrag der Witwe Paula Braun, geborene Settele, die in Mulhouse lebte. In Konstanz geboren, wo sie 1877 ihren ersten Sohn René bekommen hatte, war sie mit ihrer Familie im selben Jahr nach

24 Schreiben des Straßburger Bürgermeisters Jacques Peirottes an den Präfekten im Département Bas-Rhin, 14. Oktober 1920, AmS, 614MW121.

25 Elizabeth Vlossak, *Marianne or Germania? Nationalizing Women in Alsace, 1870-1946* (Oxford: Oxford University Press, 2010), 215.

26 Siehe François Masure, *Devenir français ? Approche anthropologique de la naturalisation* (Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 2014), 83; Patrick Weil, *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité depuis la Révolution* (Paris: Grasset, 2002), 66.

Mulhouse migriert²⁷. Ihr Ehemann Robert Braun hatte hier eine Stelle als Verwaltungsangestellter angetreten, kurz vor dem Ende des Ersten Weltkriegs war er in Folge einer Lungenpulmonie verstorben. Paula Braun blieb mit den mittlerweile drei Söhnen zurück und beantragte im Januar 1924 die Einbürgerung gemeinsam mit ihrem Sohn René²⁸.

Bei ihren Ermittlungen nahmen die Polizeibeamten die Aussagen von Brauns Nachbarn auf, die der Witwe ein ganz unpatriotisches Verhalten während des Krieges vorwarfen: Bei jedem Sieg der deutschen Armee habe sie die Reichsfahne in ihrem Vorgarten aufgezogen und zu anderer Gelegenheit über die französischen Soldaten gelästert²⁹. Den schon im Krieg zu Märtyrern stilisierten *Poilus* eine schlechte Kampfmoral nachzusagen, war symbolisch eine Loyalitätsverweigerung gegenüber dem neuen Staat, der siegreich aus dem Krieg hervorgegangen war. Brauns Antrag wurde daher abgelehnt. Die Polizeiermittler nahmen nicht nur Anstoß daran, was Braun in der Öffentlichkeit von sich gegeben haben sollte. Die Schilderung ihrer Lästereien über die französischen *Poilus* war deutlich geschlechtlich konnotiert, erweckte das Bild einer zu Klatsch und Tratsch neigenden Frau, die sich der Euphorie für den Ruhm der deutschen Armee nicht entziehen konnte und der männlichen Anziehungskraft der deutschen Frontkämpfer erlegen war.

Paula Braun reichte zwei Mal einen neuen Antrag ein, nachdem der erste abgelehnt worden war. Wurde ihr Sohn René schließlich im Januar 1931 eingebürgert³⁰, so wartete Paula Braun vergeblich auf einen positiven Bescheid. Dabei ging der Zentralkommissar von Mulhouse den gegen Braun vorgebrachten Anschuldigungen

27 *Rapport relatif à la veuve Braun, née Settele Paula*, 23-v-1924, Archives nationales (AN), AJ 30/298.

28 *Demande de naturalisation présentée en exécution du §3 de l'annexe à la Section V, 3^e partie du Traité de Versailles et du décret du 31 janvier 1922*, 22. Januar 1924, AN, AJ 30/298.

29 *Rapport relatif à la veuve Braun*, 23. Mai 1924.

30 Notiz von Kabinettspräsident Théodore Steeg an den Justizminister, 19. Januar 1931, AN, AJ 30/298.

schließlich auf den Grund und fand heraus, dass viele von ihnen auf Gerüchte beruhten³¹. Eine positive Reaktion des Justizministeriums im Fall von Paula Braun blieb aber aus. Die Einbürgerung der Familie Braun machte einen zentralen Punkt deutlich: Der Friedensvertrag schuf einen rechtlichen Rahmen, in dem die Naturalisation verliehen werden sollte. Wie sich die Verfahren entwickelten, auf welche Kriterien die Behörden Wert legten und wie lange ein Verfahren dauerte — dazu gab es keine gesetzliche Bestimmung. Nach außen wirkten die Bewertungsmaßstäbe arbiträr, zumal sie für die Antragstellerinnen zumeist im Verborgenen blieben, da die Präfektur dazu keine Auskunft erteilte.

Ganz anders lautete das Urteil des Straßburger Zentralkommissars beim Antrag von Anne Hornung, geborene Käser, die 1866 im badischen Kilsheim geboren worden war und 1922 in der elsässischen Stadt ihren Einbürgerungsantrag stellte³². Der Polizeikommissar hielt fest, dass sich die Antragstellerin nach der Heirat mit dem Brauer Dominik Hornung um den Haushalt und die Familie gekümmert hatte. Er hob die gute moralische und sittliche Führung der Antragstellerin hervor, die ihr Leben ganz auf das Private und die Erziehung der drei Kinder ausgerichtet hatte³³. Ein ähnlich positives Urteil fällte der Kommissar auch im Fall der 1892 in München geborenen Erna Mayer, geb. Löwenthal: *„Elle a été élevée par ses parents, commerçants à Munich, où elle a reçu une instruction secondaire jusqu'à l'âge de 14 ans. Elle est restée auprès de ses parents jusqu'à son mariage. Depuis elle s'occupe de son intérieur et de ses enfants“*³⁴. Bis zur Heirat im elterlichen Haushalt verbleiben, sich nach der Vermählung ganz auf das Private-Innere der Familie und der Kinder

31 Bericht des Präfekten im Département Haut-Rhin, Francis Laban, an den Kabinettspräsidenten, 7. November 1931, AN, AJ 30/298.

32 *Demande de naturalisation présentée en exécution du §3 de l'annexe à la Section V, 3^e partie du Traité de Versailles et du décret du 31 janvier 1922*, 11. Januar 1922, AN, BB/11/11285.

33 Bericht vom 10. November 1926, Archives départementales Bas-Rhin (AdBR), 264D104.

34 Bericht vom 6. Oktober 1925, AdBR, 264D112.

konzentrieren — darin drückten sich die zeitgenössischen Vorstellungen sozialer Stabilität aus, die mit spezifischen Rollenmustern im Hinblick auf Frauen zusammenhingen.

Die Einbürgerungsanträge brachten auf diesem Weg grundlegende soziale Normen der Dritten Republik ins Spiel, die auf den gesellschaftlichen Platz von Frauen innerhalb der Familie abhoben. Leora Auslander hat gezeigt, wie politische Loyalitäten im Zusammenhang mit der Republik auch in der Familie vermittelt wurden, wofür der Mutter eine zentrale Rolle zukam³⁵. Familie wurde zu einer Institution der Republikanisierung, in der Mütter ihren Kindern Gefühle und Emotionen gegenüber der Nation vermittelten. In den Einbürgerungsverfahren der Deutschen hatte das Naturalisationsverfahren daher einen doppelten Sinn: Es sollte die Naturalisierbarkeit und Assimilation der ausländischen Frauen in Bezug auf die französische Gesellschaft sicherstellen. Von den Frauen wurde zugleich erwartet, dass sie — im Sinne eines republikanisch konnotierten Maternalismus — eine erzieherische Funktion gegenüber den Kindern ausübten und deren Integration in die französische Republik förderten.

Für die in den Verfahren involvierten Beamten bedeutete dies fast automatisch, Familien unter dem Aspekt der Staatsangehörigkeit zu nationaler Einheit zu verhelfen. In die Akten von Antragstellerinnen wurden nicht selten Motivationen hineininterpretiert, die auf den imaginierten Wunsch nach stabilen Verhältnissen abhoben. Als Grund für ihren Einbürgerungsantrag gab Julienne Ernwein, geborene Beck, 1926 auf dem Rathaus an, dass sie mit einem Elsässer verheiratet sei³⁶. Die Motivation für einen Antrag wurde in einem Formular abgefragt, das der Präfektur überstellt wurde. Diese vermerkte für Ernwein, dass sie der Staatsangehörigkeit ihres Mannes und ihrer

35 Leora Auslander, „Women’s Suffrage, Citizenship Law and National Identity. Gendering the Nation-State in France and Germany, 1871—1918“, in *Women’s Rights and Human Rights. International Historical Perspectives*, hrsg. v. Patricia Grimshaw, Katie Holmes und Marilyn Lake (Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2001), 141.

36 *Demande de naturalisation présentée en exécution du §3 de l’annexe à la Section V, 3^e partie du Traité de Versailles et du décret du 31 janvier 1922*, 16. Februar 1926, AdBR, 264D94.

Kinder folgen wolle. Noch deutlicher kam es bei Alma Gehenn, geborene Molter zum Ausdruck: Hatte sie ursprünglich zu ihrer Motivation gar keine Angaben gemacht, fügte der Beamte in der Präfektur als Grund für den Antrag an: „[...] *pour suivre la nationalité de son mari et de ses enfants*“³⁷.

FRAUEN UND FAMILIEN IM FOKUS DER EINBÜRGERUNG

Der Versailler Vertrag öffnete den Weg für eine administrative Praxis, die von in den 1920er Jahren angestoßenen Reformen aufgegriffen und in das französische Allgemeinrecht übertragen wurde. Die erste Maßnahme bezog sich auf die Situation von Frauen französischer Herkunft, die mit einem Deutschen verheiratet waren. Diese Maßnahme führte zur individualisierten Verleihung von Staatsangehörigkeit. Die Verleihung erfolgte nicht mehr an den Familienverband, wie es der *Code civil* mit der automatischen Miteinbürgerung der Ehefrau vorgesehen hatte. Die Präfekturen sollten bei binationalen Paaren die Nationalitätenverhältnisse beider Eheleute prüfen und der Frau die Staatsbürgerschaft verleihen, auch wenn der Mann dafür nicht in Frage kam³⁸. Damit setzte die Regierung die im *Code civil* festgelegte Abhängigkeit der Ehefrau vom Ehemann erstmals außer Kraft.

Von dieser Änderung profitierten Frauen in Elsass und Lothringen, die die französische Staatsbürgerschaft erlangt hatten und diese unabhängig von der Einbürgerung ihres Mannes behalten konnten. Die Ehefrau vom oben beschriebenen Herrmann Bindseil blieb Französin, auch als die Einbürgerung für ihren Ehemann abgelehnt wurde. Diese Entwicklung führte zu einer grundlegenden Reform

37 *Demande de naturalisation présentée en exécution du §3 de l'annexe à la Section V, 3^e partie du Traité de Versailles et du décret du 31 janvier 1922*, 30. September 1922, AN, BB/11/8736.

38 Schreiben von Generalkommissar Gabriel Alapetite an die Präfekten im Département Haut-Rhin und Bas-Rhin sowie Moselle, 22. Januar 1922, Archives départementales Haut-Rhin (AdHR), AL/201090.

des Staatsangehörigkeitsrechts. Französinen, die mit einem Ausländer verheiratet waren, sowie deren Kinder blieben der Gesellschaft damit erhalten, was die Regierung des Linkskartells 1924 in einem Gesetz landesweit auf den Weg brachte³⁹. Darin folgte sie auch der Forderung feministischer Bewegungen, die die Gleichstellung der Ehefrau im Hinblick auf die Staatsangehörigkeit schon seit Jahren gefordert hatten. Mütter konnten nun die französische Staatsangehörigkeit an ihre Kinder vererben.

Die Aussetzung des patrilinearen Vererbungsprinzip zeigte, wie die Einbürgerung in einem engen Zusammenhang mit der Familie der Antragstellerinnen gedacht wurde. Wo Feministinnenverbände die Vererbung von Staatsangehörigkeit durch die Frau gefordert hatten, hakten populationistische Bewegung ein, die für die Einbürgerung kinderreicher Familien eintraten. Politiker wie der Radikalen-Abgeordnete Charles Lambert setzten sich seit Beginn des 20. Jahrhunderts für die vereinfachte Verleihung von Staatsangehörigkeit ein⁴⁰. Die sinkende Demographie war für Lambert eine gesamtgesellschaftliche Herausforderung geworden, die eine politische Antwort erforderte. Mit ihr stand die Verteidigungsfähigkeit des Landes im Kriegsfall und der Erhalt der französischen Kolonialherrschaft in Zusammenhang. Die hohe Sterblichkeitsrate im Ersten Weltkrieg, die die demographische Situation weiter verschärft hatte, brachte sein Projekt, mit der Einbürgerung die französische Bevölkerung zu vergrößern, wieder auf die Tagesordnung in Parlament und Öffentlichkeit.

Besonders Lamberts Radikalen-Kollege Théodore Steeg, der 1925 das Justizministerium innehatte, nahm Einfluss auf die Einbürgerung der Deutschen. Er hielt die Präfekten an, das Interesse Frankreichs nicht aus dem Auge zu verlieren und die Verfahren bei kinderreichen Familien zu beschleunigen⁴¹. Ein großer Nachwuchs bedeutete eine potentiell große Anzahl an künftigen Franzosen, die

39 Weil, *Qu'est-ce qu'un Français ?*, 75.

40 Guerry, *Le genre de l'immigration et de la naturalisation*, 25.

41 Rundschreiben an die Präfekten in den drei Departements, 24. September 1925, AdHR, AL 201090.

ihre Sozialisation und schulische Bildung in Frankreich durchliefen. Dies vermittelte auch eine spezifische Wahrnehmung gegenüber den deutschen Antragstellerinnen, deren Familienstand und Kindervorkommen. Bei Söhnen ließ die Einbürgerung eine Verstärkung der Armee mit Rekruten erwarten. Davon profitierten die Mütter, die sich bessere Chancen auf Einbürgerung ausrechnen konnten. Darauf nahm die verwitwete Schneiderin Pauline Bauswein erfolgreich Bezug, als sie 1923 in Colmar ihren Antrag stellte⁴². Sie legte einen Brief von ihrem 1906 geborenen Sohn Jean bei. Dieser äußerte darin seinen Wunsch, bei Erreichen seines 21. Lebensjahres, den Wehrdienst zu absolvieren. Bezeichnenderweise erfolgte die Einbürgerung der Bausweins 1926, ein Jahr vor Jeans Volljährigkeit und dem Beginn seiner Wehrpflicht.

Der Blick der Behörden richtete sich darüber hinaus auf das biologische Alter und eine potentielle Mutterschaft. So lag ein weiterer Fokus auf alleinstehenden Antragstellerinnen, die im zeugungsfähigen Alter standen. Das 30. Lebensjahr überschritten zu haben, verminderte für sie die Chancen auf Einbürgerung erheblich. Das war die Kehrseite des *population engineerings*: Die 1890 in Lothringen geborene und in Metz lebende Marie Fine stellte 1922 ihren Antrag. In diesem Jahr vollendete die Kaufmannsangestellte ihr 32. Lebensjahr, für die lokalen Behörden hatte ihre Einbürgerung mit Blick auf ihren Zivilstand und ihre Kinderlosigkeit keinen Wert und entsprach nicht dem „*intérêt national*“⁴³. Der Generalsekretär auf der Präfektur pflichtete diesem Urteil bei, hob aber gleichzeitig die Ergebnisse der Polizeiuntersuchungen hervor. Marie Fine galt als „*ouvrière honnête et travailleuse*“, darüber hinaus habe sie eine vom Arbeitgeber bereitgestellte Unterkunft⁴⁴. Der sozial verträgliche und normgerechte Lebenswandel von Fine schien damit gesichert und ein deviantes Verhalten nicht zuletzt mit Blick auf die Wohnverhältnisse unwahrscheinlich. Der Präfekt übermittelte daher eine positive

42 Präfekt Haut-Rhin an Unterpräfekt Colmar, 10-II-1927, AdHR, 3AL/2/74.

43 *Avis de la Commission d'Examen des demandes de naturalisation des Allemands*, 19. Dezember 1923, AN, BB/11/8889.

44 Bericht an den Generalkommissar, 4. August 1924, AN, BB/11/8889.

Beschlussvorlage an das Justizministerium, die Antragstellerin wurde im September 1926 eingebürgert⁴⁵.

FAZIT

An der Verleihung von Staatsangehörigkeit lässt sich die Konstruktion des Geschlechts im Hinblick auf die soziale Position von Frauen und die Ausdifferenzierung sozialer Machtstrukturen innerhalb der Gesellschaft beobachten. Am Beispiel der deutschen Einwanderung in Elsass und Lothringen erwies sich die ambivalente Langlebigkeit des napoleonischen Rechts, das der französischen Regierung für die Integration der lokalen Bevölkerung als Richtschnur diente.

Der Platz der deutschen Frauen im Einbürgerungsverfahren, das auf dem *Code civil* beruhte, war dabei von einer doppelten Ambiguität geprägt: Mit der Grenzverschiebung waren sie zu Ausländerinnen geworden, innerhalb des Einbürgerungsverfahrens wurden sie zu Objekten von Bewertungskriterien, in denen sich Normen und Kriterien der sozialen Ordnung der Dritten Republik manifestierten. Ob Frauen alleinstehend oder verheiratet, kinderlos oder Mütter waren, hatte unmittelbare Auswirkungen auf deren Zugehörigkeit und den Ausgang des Einbürgerungsverfahrens. Elsässische und lothringische Frauen drohten nicht weniger in eine den Immigrantinnen ähnliche Situation des staatsangehörigkeitsrechtlichen Ausschlusses zu geraten, indem sich auch für diese Gruppe mit Ende des Krieges eine Grenzverschiebung ereignete, die eine Infragestellung ihrer Zugehörigkeit zur französischen Gesellschaft zur Folge hatte.

Gleichzeitig schufen die Bestimmungen des Versailler Vertrages die Voraussetzung für eine Reform der französischen Staatsangehörigkeit. Die administrative und juristische Umsetzung des Vertrages ebnete den Weg zunächst für die begrenzte und punktuelle Besserstellung verheirateter Frauen französischer Herkunft, denen eine größere Autonomie zugestanden wurde. Auch für die Regierung lag

45 Einbürgerungsverordnung, 4. September 1926, AN, BB/11/8889.

nach dem Krieg die Notwendigkeit, Frauen in der französischen Staatsangehörigkeit zu halten, auf der Hand, was 1924 zur Verabschiedung eines entsprechenden Gesetzes führte. Daneben gingen Regierung und die dem Innenministerium nachgeordneten Behörden, wie insbesondere die Präfektur, dazu über, Einbürgerungen für die deutschen Immigrantinnen zu erleichtern und zu beschleunigen, was mit einer geschlechtlich konnotierten Wahrnehmung von Zugehörigkeit zu tun hatte, die Frauen auf den Aspekt sozialer Konformität und Fortpflanzung reduzierte.

LE DIFFÉRENTIALISME DE LAURA MARHOLM :
UN USAGE IDÉOLOGIQUE DES SCIENCES
POUR PROUVER L'ALTÉRITÉ ENTRE LES SEXES

Alexia Rosso

Université Toulouse Jean Jaurès

Au lendemain de la fondation du *Kaiserreich* en 1871, une jeune génération d'intellectuels souhaite relever le défi d'élaborer une culture et une littérature allemandes modernes qui soient tournées vers le présent et les réalités sociales de l'époque¹. Les revues culturelles, qui devenaient, au sein de la bourgeoisie cultivée, un support privilégié pour diffuser des écrits et des idées², ont fonctionné pour cette jeune génération comme des laboratoires³ de création et d'innovation littéraire et des forums de discussion autour de l'actualité politique et sociale. *Soziale Frage* (« question sociale »), *Kolonialfrage* (« question coloniale »), ou encore *Frauenfrage* (« question des femmes ») figuraient au tournant des XIX^e et XX^e siècles parmi les grandes « questions » qui agitaient l'Empire⁴. La dernière était

-
- 1 Udo Köster, *Literatur im sozialen Prozess des langen 19. Jahrhunderts: zur Ideengeschichte und zur Sozialgeschichte der Literatur* (Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 2015), 251.
 - 2 Peter Sprengel, *Geschichte der deutschsprachigen Literatur 1870 - 1900: von der Reichsgründung bis zur Jahrhundertwende* (Munich : Beck, 1998), 130.
 - 3 L'expression est empruntée au titre de l'ouvrage édité par Puschner, Uwe, Katja Wimmer, et Christina Stange-Fayos (dir.), *Laboratorium der Moderne: Ideenzirkulation im Wilhelminischen Reich* (Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 2015).
 - 4 Patrick Farges et Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *Le premier féminisme allemand, 1848-1933 : un mouvement social de dimension internationale* (Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2013), 12.

caractérisée par des revendications en faveur de l'émancipation des femmes. Elle a été bien balisée dans la recherche germanophone et francophone : Barbara Greven-Aschoff a consacré un ouvrage au mouvement des femmes bourgeois, né des aspirations libérales de la révolution de 1848, mais nourri aussi par les textes des philosophes des Lumières et des romantiques allemands à propos d'une nature supposément féminine⁵. Aussi la vision différencialiste des rapports sociaux de sexe s'imposait-elle parmi les mouvements féministes bourgeois, qu'ils aient été « modérés » ou « radicaux ». Ulla Wischermann s'est quant à elle intéressée aux stratégies déployées par les différents mouvements de femmes pour mobiliser l'opinion en leur faveur : les féministes bourgeoises privilégiaient les publications et les pétitions, tandis que les socialistes leur préféraient des rassemblements et des résolutions qui étaient ensuite diffusées dans les médias⁶. Plus récemment, en France, Anne-Laure Briatte s'est penchée sur les normes et les représentations que le mouvement des féministes bourgeoises « radicales » a bousculées dans l'Allemagne wilhelminienne⁷, et Sylvie Marchenoir a consacré un ouvrage aux discours des Allemandes sur la condition féminine de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle⁸.

Des débats d'opinions tranchés ont donc résulté des mouvements de femmes ; on les retrouve en partie dans les revues culturelles destinées à un public appartenant à la bourgeoisie cultivée telle que la *Freie Bühne für modernes Leben*, devenue *Neue Deutsche Rundschau* en 1894. Ce genre de périodiques s'inspiraient du format de la

5 Barbara Greven-Aschoff, *Die bürgerliche Frauenbewegung in Deutschland 1894-1933* (Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 1981).

6 Ulla Wischermann, *Frauenbewegungen und Öffentlichkeiten um 1900: Netzwerke - Gegenöffentlichkeiten - Protestinszenierungen* (Königstein im Taunus : Helmer, 2003), 211-12.

7 Anne-Laure Briatte-Peters, *Citoyennes sous tutelle : le mouvement féministe « radical » dans l'Allemagne wilhelminienne* (Bern Berlin Bruxelles [etc.] : Peter Lang, 2013).

8 Sylvie Marchenoir, *Sur le chemin de l'émancipation : le discours des femmes allemandes sur la différence et l'inégalité entre les sexes, 1770-1933* (Berlin : Peter Lang, 2025).

Rundschau (« panorama »), lancé et popularisé en Allemagne par Julius Rodenberg, le fondateur de la *Deutsche Rundschau* en 1874, dont les contributions balayaient des domaines aussi variés que la littérature, la politique, les découvertes scientifiques, ou encore les correspondances entre intellectuels. L'hétérogénéité des contributions au sein même des supports visait à définir ce qui relevait de la culture générale légitime bourgeoise⁹. Fidèle à la tradition libérale, force est de constater que dans les articles consacrés à l'actualité politique, on essaye de conserver un équilibre entre différents points de vue ; les voix du mouvement ouvrier se révèlent néanmoins être, *a priori*, exclues, et si la question du socialisme est abordée, elle l'est avant tout en tant que théorie politique, ou bien l'on s'y intéresse pour des préoccupations d'ordre esthétiques, notamment aux liens entre socialisme et naturalisme. Les discussions relatives aux mouvements de femmes que l'on retrouve dans ces revues portaient principalement sur le statut social, politique et sexuel des femmes¹⁰, et la question des droits civiques était en revanche, la plupart du temps, éludée.

Par ailleurs, la deuxième moitié du XIX^e siècle correspond à l'avènement d'un tournant anthropologique et empirique¹¹ des sciences humaines à une époque où la philosophie tombe dans un grand discrédit¹². A Göttingen, Rodolph Hermann Lotze (1817-1881), médecin de formation, titulaire de la chaire de philosophie, s'emploie par exemple à intégrer les découvertes de la science à la philosophie et à explorer les limites entre psychologie et physiologie¹³. L'institutionnalisation de la psychologie en tant que science et la pratique de

9 Margot Goeller, *Hüter der Kultur: Bildungsbürgerlichkeit in den Kulturzeitschriften « Deutsche Rundschau » und « Neue Rundschau » (1890-1914)* (Francfort-sur-le-Main : Peter Lang, 2010), 123.

10 Rita Felski, *The Gender of Modernity* (Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1995), 150 ; Farges et Saint-Gille, *Le premier féminisme allemand*, 12.

11 Léo Freuler, *La crise de la philosophie au XIX^e siècle* (Paris : Vrin, 1997), 33-36.

12 Freuler, *La crise de la philosophie*, 9.

13 Serge Nicolas, Anne Marchal et Frédéric Isel, « La psychologie au XIX^e siècle », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2, n° 1 (2000) : 57-103.

la taxonomie développée dans les sciences naturelles sont autant de symptômes de ce tournant¹⁴.

Née Mohr dans la ville de Riga¹⁵, Laura Marholm (1854-1928) s'est approprié les paradigmes scientifiques qui ont marqué son époque pour défendre dans la revue *Freie Bühne für modernes Leben/Neue Deutsche Rundschau* sa propre vision du différentialisme dans le but d'apporter une réponse aux débats suscités par la *Frauenfrage*. Dans cet article, nous verrons ainsi dans quelle mesure cette critique littéraire, traductrice et autrice de fiction a puisé dans les théories et méthodes de différents courants intellectuels qui ont façonné son temps pour ériger la préservation d'une altérité féminine en ciment des rapports sociaux et se ranger ainsi derrière certains des raisonnements également avancés par les antiféministes de son époque.

Pour ce faire, nous nous pencherons sur les références psychoscientifiques de Marholm à la psychologie et à l'évolutionnisme, puis nous reviendrons sur sa pratique d'écrivaine et de critique littéraire pour nous intéresser à sa conception performative des textes et à ses usages du littéraire dans ses contributions.

THÉORIE D'UNE COMPLÉMENTARITÉ DES RAPPORTS PSYCHIQUES ENTRE LES SEXES

Alors que les sciences empiriques connaissent un essor important et que la *Frauenfrage* devient un sujet incontournable de la discussion publique, les femmes font l'objet de commentaires et débats visant à déterminer ce qui relèverait ou non de la féminité, ou à définir, à partir de caractéristiques physiologiques et psychologiques, leur rôle social et politique dans la société contemporaine¹⁶. Avec

14 Felski, *Gender of Modernity*, 154.

15 Cette ville faisait alors partie de l'Empire russe.

16 Rien que dans le périodique *Freie Bühne für modernes Leben/Neue Deutsche Rundschau*, on compte de nombreux articles qui portent sur ces questions. On peut par exemple évoquer, outre la publication en 1892 d'une série d'articles portant directement sur la *Frauenfrage*, un essai comme celui de

sa série de trois essais portant sur la psychologie des femmes (« Zur Psychologie der Frau¹⁷ ») parue en 1892, Laura Marholm s'inscrit dans cette tendance.

Dans le troisième volet de ce texte, elle s'emploie à répondre aux publications du philosophe et économiste John Stuart Mill, qui avait co-écrit avec sa femme Harriet Taylor Mill *The Subjection of Women* (1869)¹⁸ ainsi que du député socialiste August Bebel, auteur de *Die Frau und der Sozialismus*¹⁹ (1879), qui avait été une lecture centrale pour « *bien des féministes 'radicales'*²⁰ » et fait l'objet d'un commentaire dans la revue *Freie Bühne für modernes Leben* l'année précédente²¹. À ces publications qui entendent résoudre la *Frauenfrage* à l'aide d'outils politiques et juridiques, Marholm choisit de répondre avec une approche plus psychologique dans la mesure où elle s'intéresse à ce qui serait au fondement du bonheur des femmes²². Afin de comprendre ce qu'elle conçoit comme un écart entre celui-ci et les revendications des mouvements de femmes, elle

Ferdinand Simon intitulé « Frauenstudium » (1890), ou bien « Weib und Ehe im 'christilichen Staate' » de Ludwig Jacobowski (1893), l'article du Prof. Guglielmo Ferrero « Der Schutz des Weibes » (1895), ou encore « Das Weib als Eigentum des Mannes » dans la section *Rundschau* du numéro 7 de l'année 1899.

- 17 Laura Marholm, « Zur Psychologie der Frau », *Freie Bühne für den Entwicklungskampf der Zeit*, n° 3 (1892) : 1194-1105, 1202-14, 1304-13.
- 18 Dans ce texte, John Stuart Mill et Harriet Taylor Mill partent du constat que le mariage assujettit l'épouse et que cela s'avère contraire à l'idéal d'une société démocratique. Ils rejettent l'idée selon laquelle les femmes seraient naturellement inférieures. Les femmes devraient donc pouvoir voter et bénéficier d'une éducation qui leur permettent de le faire en toute conscience.
- 19 Cet ouvrage a été pionnier en Allemagne à sa parution car il faisait de « la question des femmes » une partie intégrante « de la question sociale » et reconnaissait le caractère social des qualités associées à la féminité.
- 20 Briatte-Peters, *Citoyennes sous tutelle*, 46.
- 21 H. Ströbel. « Stuart Mill's Psychologie der Frau », *Freie Bühne für modernes Leben* II (1891) : 537-41.
- 22 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1306 : « Und durch Millionen Frauen geht der stumme, unbewusste Schrei: Gebt uns das Glück, unser Weib-sein

se penche sur ce qu'elle considère être une évolution des comportements des femmes, plus exactement sur les conséquences psychiques induites par certains changements dans leurs milieux et habitudes de vie. À cet égard, elle dénonce les effets supposés des livres de Bebel et de Mill sur la construction psychique des femmes en tant qu'individus et sur leur perception d'elles-mêmes. Si l'écrivaine reconnaît les bonnes intentions des auteurs, elle déplore constater que ces livres ont pour conséquence d'encourager les femmes à devenir des « non-femmes²³ ».

Car Laura Marholm a une vision de la société fondée sur la nécessité des rapports hétérosexuels. Il existe pour elle, dans l'héritage des philosophes des Lumières et des premiers traités de sciences naturelles, progressivement devenus des sources de lieux communs au cours du XIX^e siècle, une essence féminine complémentaire à une essence masculine²⁴. Or, son épanouissement se verrait entravé par des facteurs extérieurs qui viendraient perturber un équilibre originel : les bouleversements suscités par l'avènement d'une modernité technique et politique sont assimilés à une rupture avec le passé et favorisent le repli des individus sur leur existence et leur épanouissement individuel²⁵. Si Marholm ne rejette pas en bloc la *Frauenfrage*, elle dénonce clairement son versant politique et ses répercussions culturelles dans les milieux intellectuels, qui contribuent à altérer la construction psychique des femmes.

Aussi l'écrivaine s'adresse-t-elle à August Bebel et John Stuart Mill en leur reprochant de nier, à travers leurs considérations politiques, ce que sont intimement et « naturellement » les femmes : érotisme

auszuleben, das ist für uns das eine alleinige Glück. Laut aber sagen sie: Gebt uns das Recht, uns zu bethätigen ».

23 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1308 : « sie hatten sich redlich und nach bestem Vermögen zu Nichtfrauen gebildet ».

24 Ute Planert, *Antifeminismus im Kaiserreich: Diskurs, soziale Formation und politische Mentalität*, Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft (Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 1998), 30.

25 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1304.

et sensibilité²⁶. L'erreur de ces deux écrivains serait de nier « l'anthropologie singulière » des femmes²⁷ en confondant ce qui fait le bonheur des hommes avec ce qui fait leur bonheur à elles, et ainsi d'évaluer le bonheur des femmes à l'aune de ce qui fait leur bonheur à eux. Or, si elle reconnaît que les hommes ont effectivement toujours opprimé les femmes, ces dernières disposeraient, grâce à leur érotisme et leur sensibilité, d'une capacité à exercer elles aussi un pouvoir sur les hommes. L'enjeu de la *Frauenfrage* n'est donc pas pour Marholm de viser l'égalité entre les sexes, mais plutôt d'assurer les conditions de leur complémentarité, d'où l'importance pour les femmes de conserver leurs caractéristiques et ascendants « naturels ». De la même manière, dans la mesure où elle considère que les femmes seraient naturellement plus sensibles que les hommes, elle avance qu'elles seraient plus que jamais à même d'assurer leur bonheur à eux, car ils manifesteraient, dans le contexte de la modernité, une sensibilité plus accrue.

Elle déplore ainsi que les ouvrages de Bebel et Mill ne prennent pas en compte ce phénomène paradoxal de la modernité : alors qu'elle suscite un mouvement vers l'intériorité, on pousse désormais les femmes à revendiquer plus de droits et à se préoccuper de leur place dans le monde social²⁸. Ainsi les mouvements d'émanci-

26 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1307 : « Eure beiden Bücher sind sehr gute, lehrreiche und fördernde Bücher, nur schade, dass Ihr nichts von uns wisst. Es ist alles in Euren Büchern da; nur der eine Funk Erotik, der dem Manne das Weib und dem Weibe den Mann offenbar macht, nur jene Sensibilität, die dem Manne das Geheimnis der Weibnatur in die Hand giebt, die ist da nicht ».

27 Planert, *Antifeminismus im Kaiserreich*, 20-26. Avec le terme de « Sonderanthropologie », l'historienne renvoie au travail que Claudia Honneger développe dans son ouvrage *Die Ordnung der Geschlechter*.

28 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1307 : « Und gerade jetzt, wo die Sensibilität des Mannes sich in einer bisher unbekanntem Progression verfeinert, wo seine Glückssehnsucht zu einer nie gekanntem Intensität anschwillt, gerade jetzt ist das Weib für den physisch und psychisch normal beschaffenen Mann mehr als je früher der tiefste Inhalt alles Glücks. Und gerade jetzt wird das Weib von den Frauenbeglückern auf der ganzen Linie zum Kampf gegen den Mann gerufen, oder sie fühlt es doch so und reagiert doch so darauf, als ob sie zum

pation ne seraient-ils d'aucune solution pour faire advenir une société où règnerait une harmonie entre hommes et femmes. En effet, si ces mouvements parviennent à arracher aux femmes toutes sortes de libertés, on leur enlève celle de pouvoir *être* des femmes et qui, d'après Marholm, faisait leur force, car c'est ce qui leur permettait de s'engager dans des relations avec les hommes²⁹.

La solution est pour elle de cultiver la différence au sein des rapports sociaux de sexes, car ces derniers ont vocation à être complémentaires. Elle envisage cette différence comme la condition nécessaire d'une harmonie entre hommes et femmes, étant donné que les psychologies féminine et masculine seraient régies par des forces qui ne peuvent être contenues³⁰. Afin de convaincre de la dimension structurelle de ces constitutions psychiques, elle insiste par ailleurs sur leur permanence historique et anthropologique³¹. Comme le rappelle l'historienne Ute Planert, suite à l'avènement du *Kaiserreich* allemand, l'histoire faisait office de nouvel argument d'autorité en défaveur de l'émancipation des femmes, dans un contexte où se

Kampf gegen den Mann gerufen würde. [...] und während der ganze Drang des modernen Menschen nach intimerer Innerlichkeit geht, drängen die guten ‚geweckten‘ Frauen nach vermehrter Äußerlichkeit ».

29 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1309 : « Und ganz richtig, überall wo es eine Frauenbewegung giebt — und ich kenne sie nicht zum kleineren Teil — sind es auch Vernunftweiber, die in ihr hervortreten. Bis jetzt ist die Frauenbewegung nur eine neue Art von Pedanterie, denn sie giebt dem Weib alle möglichen Freiheiten, nur nicht die eine: Weib zu sein. Der alte Zustand war doch nicht ganz so schlimm, wie er aussah, denn das Weib hatte in ihm in der größten Ausdehnung die Möglichkeit, sich geliebt zu machen. Und der Mann liebte das Weib und konnte seiner nicht entraten. Daraus entsprang eine Herrschaft, deren Paragraphen nirgendwo gedruckt standen und abgewogen worden waren ».

30 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1311 : « Die Menschheit ist ja nicht von Holz, [...] sondern sie ist ein ungeheurer Leib voll von Keimen und Kräften, Drängen, Trieben und Gelüsten, deren einziger Zweck ist hinausgeworfen zu [...] ».

31 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1311-13.

posait la question de la place qui reviendrait aux femmes dans ce nouvel ordre étatique national³².

Marholm entend ainsi alerter sur le caractère superficiel de toute tentative de résoudre la question des rapports sociaux de sexe avec des outils politiques³³. Elle mobilise pour ce faire des arguments idéologiques répandus parmi la bourgeoisie cultivée de son époque³⁴ en les reformulant depuis une perspective psychologisante. Par ailleurs, elle fait aussi un usage sélectif de la théorie évolutionniste de Darwin pour renforcer son propos.

USAGES DU PARADIGME ÉVOLUTIONNISTE

Avant d'en arriver aux conclusions de la troisième partie de son essai, Laura Marholm se penche sur un phénomène, qu'elle entend comme plus ancien, d'insatisfaction des femmes à l'égard de leur situation personnelle, et qui s'exprimerait parfois dans leurs relations aux hommes³⁵. Elle s'interroge sur l'origine de cette déception en se demandant si elle est due au contexte historique et aux bouleversements du monde moderne, ou s'il s'agit de quelque chose de

32 Planert, *Antifeminismus im Kaiserreich*, 26.

33 Avant de dresser son aperçu historico-anthropologique de la différence psychique entre sexes, elle déclare : « Aber das Verhältnis von Mann und Weib, aber das Geschlechtsleben, das wird nur sehr auf der obersten Oberfläche davon ein etwas anderes Gesicht » : Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1311.

34 Ceux-ci n'étaient toutefois pas l'apanage exclusif des antiféministes au sens politique du terme. Un sociologue libéral comme Georg Simmel a tenté quelques années plus tard (1911) d'expliquer la différence des sexes de manière métaphysique. Il considérait la femme comme un être centripète, centré sur lui-même, qui incarne une unité originelle précédant la fragmentation de la société suscitée par la modernité, tandis qu'il fait de l'homme, capable d'objectivité et d'abstraction, le responsable de l'objectivation de la culture et de la division du travail. Ute Planert souligne que Lou Andrea-Salomé identifiait chez la femme une harmonie plus intacte que chez l'homme : Planert, *Antifeminismus im Kaiserreich*, 276.

35 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1101-2.

spécifiquement féminin. Elle formule cette interrogation dans les termes suivants :

War es etwas, das sich aus der Weibnatur gelöst und geformt hat und aus ihr hervorgewachsen ist, gleich einer missgeschaffenen Leibesfrucht, die der weibliche Organismus getragen? Ist es vielleicht etwas, das weder früher im Weibe war, noch mutmaßlich später in dem Weibe sein wird? Etwas, das der Organismus ausstoßen muss, um zu gesunden [...]»³⁶.

Marholm fait référence à la théorie darwinienne de l'évolution des espèces selon laquelle « chaque espèce animale produit des individus qui se distinguent par de légères variations³⁷ ». Or, toujours selon Darwin, « seuls survivent les individus qui sont le mieux adaptés à leur environnement ». Aussi doute-t-elle que ce type de comportements féminins puisse perdurer dans la mesure où cela ne leur permettrait pas de s'épanouir dans leur milieu de vie. Plutôt qu'une évolution de l'espèce féminine, elle y voit le résultat d'un discours véhiculé par les femmes pensantes³⁸, qui après avoir propagé l'idée d'émancipation dans l'espace nordique, le répandraient désormais en Allemagne³⁹.

Pour rejeter les fondements des discours d'émancipation, Marholm reprend donc, à des fins idéologiques et sur des bases pseudoscientifiques, les motifs d'un différentialisme d'inspiration

36 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1102 : « S'agissait-il de quelque chose qui, après s'être détaché de la nature de la femme, a formé une excroissance, tel un fruit malformé, porté par l'organisme féminin ? Est-ce peut-être quelque chose qui n'était pas présent chez la femme auparavant, et ne le sera pas non plus à l'avenir ? Quelque chose que l'organisme doit expulser pour guérir [...] ».

37 Jean-François Dortier, « Darwinisme : une pensée en évolution », dans *Histoire et philosophie des sciences*, dir. Thomas Lepeltier, (Auxerre : Éditions Sciences Humaines, 2013), 68-76.

38 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103 : « denkendes Weib ».

39 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103 : « Nachdem die den Norden verheert hat, schleicht sie auch über Deutschland ».

spencerienne⁴⁰ afin de supposer d'un état d'évolution différencié entre hommes et femmes⁴¹. Celui-ci se manifesterait par une sorte de retard structurel de l'évolution des femmes par rapport à celle des hommes. Cette différence n'empêcherait toutefois pas l'espèce féminine et aux rapports sociaux d'évoluer. Elle souligne pour le démontrer que la femme n'est plus un simple moyen pour l'homme de se reproduire comme c'était le cas dans l'Antiquité⁴², mais déplore que l'évolution des femmes ne prenne pas la bonne direction : elle constate que si la femme de son époque n'est pas aussi grossièrement primitive que l'étaient sa grand-mère et son arrière-grand-mère, le stade dans lequel elle se situe ne lui permet pas de s'épanouir⁴³. Bien au contraire, puisque pour Marholm, elle se dépouille des qualités essentielles qui la caractérisent.

Cette évolution conjoncturelle serait favorisée par le milieu dans lequel évoluent les femmes de son époque ; un milieu où l'école véhicule des discours d'émancipation féminine qui se retrouvent dans les foyers, ce que Marholm regrette car cela aurait tendance à stabiliser ce stade de leur évolution. À ce titre, le développement d'une culture et de milieux de sociabilité encourageant les femmes de la bourgeoisie cultivée à s'émanciper des contraintes matérielles, morales, juridiques qui cantonnaient leur existence aux espaces privés du monde social aurait pour danger d'uniformiser les rôles sociaux genrés car les

40 Felski, *Gender of Modernity*, 155 : « Herbert Spencer, for example, found evidence of a 'somewhat earlier arrest of individual evolution in women than in men ; necessitated by the reservation of vital power to meet the cost of reproduction' ». Traduction : « Herbert Spencer a par exemple fourni les preuves lui permettant de parler d'un "arrêt plus précoce de l'évolution individuelle des femmes que des hommes, exigé par la nécessité de préserver du pouvoir vital en vue de la reproduction" ».

41 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103 : « Denn der Mann hat sich rascher weiter differenziert als das Weib ».

42 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103 : « das Weib, wie einst der Grieche seine Gattin, nur als Procreationsmittel zu benutzen ».

43 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103 : « [es] hat nicht mehr die grobformige Intaktheit seiner Grossmutter und Urgrossmutter, es hat auch noch nicht die fertigen Grundlinien einer glücklichen Differenzierung ».

particularités proprement féminines viendraient à être atténuées⁴⁴. L'écrivaine va jusqu'à qualifier ce stade transitoire de parodique dans la mesure où les mouvements d'émancipation de femmes attribueraient à l'ensemble du genre masculin des traits des quelques brutes qu'elles auront accidentellement rencontrées⁴⁵.

Par conséquent, il semble que pour apporter une réponse à ce qui est alors identifié comme un problème de société — le changement dans les rapports sociaux entre les sexes, notamment provoqué par des mutations d'ordre économique au sein des classes moyennes et bourgeoises⁴⁶ —, Marholm tente de s'appropriier des éléments du registre scientifique afin d'écrire une histoire de l'évolution des femmes en tant qu'espèce à part entière. Dans son récit, le stade de l'émancipation correspond à un moment regrettable qui n'est pas censé durer : puisque la femme en viendrait à être amputée de ce qui la définit, cette étape ne pourrait ni contribuer à l'épanouissement des femmes, ni à l'épanouissement social en général. Marholm le perçoit plutôt comme un frein qui ralentit les progrès d'une évolution quasi téléologique des femmes vers une culture de la différence entre les sexes. Ainsi envisage-t-elle les efforts d'émancipation des femmes comme une forme de rébellion contre leur singularité en tant qu'espèce. Le décalage entre l'évolution des femmes et des hommes n'a pas vocation à être rattrapé, au contraire :

44 Ebba Witt-Brattström, « Laura Marholm (1854-1928): Nordic Cultural Transmission with a Heterosexual Vengeance », dans *From Darwin to Weil*, dir. Petra Broomans (Groningen : Barkhuis, 2009), 73-101 (ici 82).

45 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103 : « Das Weib ist Halbweib geworden und dieser parodistischste aller Zwischenstadien wird mit allen legalen Mitteln von Haus und Schule [...] stabil gemacht. [...] die Frauenemanzipation [...] ist auch nur ein Kampf gegen eine zufällige Reihe brutaler Tölpel, die in den beschränkten Köpfen einer Anzahl erbitterterer Frauen zu dem ganzen Männergeschlechts angeschwollen sind ».

46 Karin Hausen, « Die Polarisierung der "Geschlechtscharaktere". Eine Spiegelung der Dissoziation von Erwerbs- und Familienleben », dans *Sozialgeschichte der Familie in der Neuzeit Europas*, dir. Werner Conze, Klett (Stuttgart, 1976), 363-93, cit. in Briatte-Peters, *Citoyennes sous tutelle*, 4.

Denn das Weib kann in nichts dem Manne gleich sein, seine Entwicklung geht vielmehr dahin, dem Manne in immer feiner und nuancierter Weise ungleich zu werden. Denn in seiner Andersartigkeit besteht sein Reiz für den Mann und besteht sein Glück für sich selbst⁴⁷.

Pour évoluer, la femme devrait reconnaître, voire célébrer son altérité, car il s'agirait justement de la source de son épanouissement dans le monde social. Dans les parties 2 et 3 de son essai « Zur Psychologie der Frau », Laura Marholm illustre comment un retour vers une culture de l'altérité féminine serait la solution aux débats soulevés par la « question des femmes ». L'écrivaine y dresse en effet une typologie des trois différents types de femmes qui seraient le résultat de trois évolutions distinctes, observables dans les milieux aisés : « la détraquée », « la grande amoureuse » et « la cérébrale » (elle utilise une terminologie française). Ces évolutions se sont opérées d'après elle dans une société du XIX^e siècle où l'on refuse d'éduquer les jeunes filles en matière de sexualité. Le type de « la détraquée » résulterait dans ce contexte d'une curiosité accrue des jeunes citadines pour la sensualité. De l'autre côté du spectre se situe un type de femme chaste⁴⁸. Sans que Marholm ne l'explique clairement, il semble que « la grande amoureuse » et « la cérébrale » soient des expressions différentes de cette même catégorie.

Marholm érige le type de « la grande amoureuse » en idéal, faisant d'elle l'étape la plus aboutie du développement de la vie de femme⁴⁹. Il s'agirait de l'incarnation d'un génie féminin, une nature devenue culture qui rassemble en elle toutes les qualités proprement féminines : la sensualité, le dévouement envers l'homme,

47 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1103.

48 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1203 : « Eine durch abgeschmackte Unterdrückung künstlich gesteigerte Neugier, die in dem Großstadtkind meist zur früh entzündeten Lusternheit wird », puis « Die andere Gattung trägt in ihrem Blut einen von Natur sehr empfindlichen Keuschheitsbarometer ».

49 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1206 : « eine höchste Potenzierung des Weiblebens ».

la compréhension, la fidélité, la sollicitude et la résignation, ainsi qu'une grande intelligence⁵⁰. Elle considère le type de « la cérébrale » comme une variation plus masculine de « la grande amoureuse »⁵¹, dont la sensualité a mué en asexualité. Ce type d'évolution, Marholm l'explique par un déséquilibre provoqué par l'exercice d'activités intellectuelles, qui conduisent les femmes à émettre des jugements et devenir critiques, sans que cela ne soit compensé par la lecture de poésie lyrique⁵². Par conséquent, la lecture et l'activité intellectuelle sont des facteurs qui favoriseraient l'évolution des « grandes amoureuses » en « cérébrales ». Elle conclut que celle-ci n'est peut-être rien d'autre qu'une « grande amoureuse » qui n'a jamais aimé, d'autant plus que les hommes modernes ne sont pas attirés par ce type de femmes⁵³.

50 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1206 : « Sie ist eine Kulturerscheinung. Sie ist nicht bloss die eruptive Impulsivität der sexuellen Hingabe, sie ist aufs Höchste verfeinerte Natur, Natur gewordene Kultur, sie ist in einem gewissen Sinne das Weib-Genie, ja, sie ist vielleicht das einzige Weib-Genie, das es giebt. In ihr sind alle die passiven Weibeigenschaften: Sexualität, Hingabe an den Mann, reflexives Verständnis, Treue, Fürsorge, Ergebenheit, gewissermaßen aus dem Rückenmark hervor und in eine Verbindungskette mit dem Gehirn getreten [...] ».

51 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1207 : « [...] einen dritten Typus [...]. Nach der einen Seite steht er schon an der Grenze zum Männlichen [...]. Er hat fundamentale Eigenschaften, die zu den Grundlinien der Grande Amoureuse gehören, und diese selben Eigenschaften wachsen doch bei ihm zur Asexualität aus ».

52 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1207 : « Was la cérébrale mit la grande amoureuse gemeinsam hat, das ist die konstantere, geregeltere Gehirntätigkeit [...]. Es giebt Frauen in der Gegenwart, von denen ich die Vermutung hege, dass sie zur Grande Amoureuse veranlagt, unter dem Druck ihres Milieus und unter der Hemmung ihrer natürlichen Ansprüche, sich in Cerebrale verwandelten. Der Uebergang vollzieht sich [...] auf Grund einer ganz weiblichen Eigenschaft: ihrer scharfen Beobachtung, und [...] ihres Mangels an Lyrik ».

53 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1209 : « Unsere gegenwärtige Kulturverhältnisse aber sind so, dass das Weib sich immer nur frei von etwas, aber nicht frei zu etwas zu fühlen vermag ; -- [...] Das Weib, das sich so zeigt,

Ainsi, pour apporter des solutions à la « question des femmes », Marholm puise, comme d'autres contemporains, dans ce que Rita Felski identifie comme des répertoires culturels de la croyance dans le progrès et de la dégénérescence⁵⁴. Dans un cadre de pensée majoritairement différentialiste dont était à la fois emprunts la bourgeoisie cultivée et les mouvements féministes bourgeois, elle mobilise divers *topoi* qui circulaient à l'intérieur de la société du *Kaiserreich* : certains, comme l'existence d'une essence féminine complémentaire à une essence masculine, relèvent de lieux communs qui remontent aux philosophes des Lumières en passant par les romantiques allemands et des traités d'anthropologie. Au XIX^e siècle, ceux-ci sont repris par de nombreux intellectuels de la bourgeoisie cultivée allemande dans leurs analyses de la modernité lorsqu'ils considèrent que les femmes incarneraient la possibilité de retrouver une harmonie des rapports sociaux perdue dans le chaos du monde contemporain. Marholm s'inscrit dans cette tradition idéologique, qu'elle tente d'étayer par des arguments qui puisent dans un registre psychologique et évolutionniste⁵⁵. Enfin, dans sa typologie sur les différents types de femmes modernes, en qualifiant de « détraquée » la femme sexuellement émancipée, l'écrivaine reprend à son compte le

wird [dem Mann] fremd; denn er hat in seinen Nerven das Gedächtnis der Traditionen seiner Mütter und Großmütter ».

54 Felski, *Gender of Modernity*, 149. Ce répertoire dépasse le domaine des sciences naturelles et gagne celui de la critique littéraire. L'écrivain et publiciste viennois Hermann Bahr publie en 1891 un article intitulé « Die Decadence », dans lequel il définit la notion en s'appuyant sur des productions de contemporains français, et la définit entre autres comme un « romantisme des nerfs »; Voir à ce sujet Irène Cagneau. « La notion de décadence dans la littérature allemande (1890-1914) », *Germanica* 71, n° 2 (2022) : 205-2015.

55 Son utilisation de l'évolutionnisme s'appuie sur des *a priori* qui relèvent d'un héritage idéologique selon lequel les femmes sont associées à la nature et les hommes à la culture et qui justifierait l'idée d'une complémentarité entre les sexes. L'éducation des femmes viendrait pour Marholm perturber un équilibre originaire. A propos des liens idéologiques entre nature et féminité, voir : Verena Ehrich-Haefeli. « Nature et féminité : l'élaboration d'une idéologie bourgeoise des sexes de Rousseau à Schiller », dans *Nature, langue, discours*, dir. Merete Stistrup Jensen (Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2001), 9-30.

registre utilisé par des antiféministes allemands tels que l'homme politique prussien Rudolph von Delbrück⁵⁶.

En mobilisant le paradigme⁵⁷ évolutionniste dans un cadre de pensée majoritairement différentialiste, Marholm tente en réalité d'esquisser un programme dont l'objectif est de trouver, en prêtant une attention aux particularités psychologiques des femmes, une voie qu'elle considère respectueuse de leur altérité, qui leur permette de s'épanouir dans les relations hétérosexuelles et la société moderne.

LA FICTION POUR DIRE ET (DÉ)FAIRE LE RÉEL

Outre sa typologisation de la psychologie féminine et la théorisation de son évolution, Laura Marholm se penche dans ses publications sur les potentiels performatifs de la fiction en s'attardant sur les effets psychologiques qu'elle produit sur son lectorat.

La carrière de Marholm débute en Allemagne alors qu'elle est critique pour la *Nordische Rundschau*. L'écrivaine occupe une fonction de médiatrice de la littérature scandinave vers l'espace germanophone : elle publie dans ce journal un article sur la *Maison de Poupée* d'Ibsen et plusieurs articles et biographies d'auteurs dans le *Baltische Monatschrift* et le journal *Zeitung für Stadt und Land*, basé à Riga⁵⁸. Dans ce cadre, elle écrit également une série d'essais sur les personnages de femmes dans la littérature scandinave pour la revue *Freie Bühne für modernes Leben/Neue Deutsche Rundschau*. Parus en 1890, ceux-ci ont suscité des réponses de contemporains, parues dans *Freie Bühne für modernes Leben*, mais aussi dans d'autres journaux de l'époque ; la chercheuse Ebba Witt-Brattström mentionne notamment un article de Friedrich Engels paru dans le *Berliner Volksblatt*

56 Planert, *Antifeminismus im Kaiserreich*, 43.

57 Gisèle Séginger, « Flaubert, Spencer et le paradigme évolutionniste », *Arts et Savoirs*, n° 4 (2014), < <https://doi.org/10.4000/aes.293> > (consulté le 14 octobre 2025).

58 Witt-Brattström, « Laura Marholm », 84-85.

le 5 octobre 1890⁵⁹. Dans cette série de publications, elle s'intéresse en particulier aux personnages féminins chez Ibsen, Bjørnsøn et Strindberg, chez qui elle identifie des types de femmes modernes également présentes dans la réalité extralittéraire, et qui leur fourniraient des sources d'inspirations :

unter der großen geistigen Erschütterung, die durch den Norden ging, [war] das Frauenmaterial, dessen eine Dichtung bedarf, um Dichtung ersten Ranges zu werden, vorhanden. [...] Alle Vertönungen des Geschlechts wuchsen nach und nach hervor; und jetzt bot sich dem schaffenden Talent eine Musterkarte von Varietäten dar: frischentfaltete und abgetödtete Natur, Erotomanie und Geschlechtslosigkeit, das theoretisirende Weib, das Rechte fordrende Weib, das instinctlose Weib, das unmittelbare Weib, das Weib mit heißem Kopf und kalten Sinnen [...] ⁶⁰.

Ainsi le personnage de Nora dans la pièce d'Henrik Ibsen *La maison de poupée* correspond-il au type de la féministe suédoise. Mais la force de la pièce résiderait dans la manière dont elle parvient à formuler le programme des féministes nordiques avant qu'elles n'aient pu elles-mêmes le balbutier⁶¹.

59 Witt-Brattström, « Laura Marholm », 89.

60 Laura Marholm, « Die Frauen in der skandinavischen Dichtung. Der Noratypus », *Freie Bühne für modernes Leben* 1 (1890) : 168-71 (ici 170) : « parmi les grands bouleversements intellectuels qui ont secoué le Nord, il y avait le matériau féminin, dont la littérature a besoin pour être une littérature de premier plan. [...] Chaque nuance du genre féminin avait évolué ; et il se présentait à tout talent créateur une panoplie de modèles : la nature féminine étouffée à peine éclore, l'érotomanie et l'asexualité, la femme théoricienne, la femme qui revendique des droits, la femme sans instinct, la femme immédiate, la femme à la tête chaude et aux sens froids [...] ».

61 Marholm, « Die Frauen in der skandinavischen Dichtung », 171 : « [...] im dritten Akt [...] das ist nicht mehr die kleine Kopenhagenerin Nora, — das ist eine schwedische Entrüstungsdame » ; « Die Genialität in diesem Ibsen'schen Stück beruht für mich [...] auf der Sicherheit, mit der er das Programm der Emancipationsdamen formulirte, ehe sie selbst es stammeln konnten ».

De la même manière, Marholm explore dans son essai « Zur Psychologie der Frau » l'impact de la fiction sur la psychologie. En effet, comme pour illustrer les propos qu'elle tient dans son essai, Laura Marholm retrace, sans révéler son nom, le parcours « singulier » d'une « cérébrale » qu'elle aurait connue. Elle la qualifie de représentante la plus accomplie des cérébrales⁶². Dans un texte en prose, qui se rapproche pour le lecteur d'un récit réaliste aux accents romanesques — le nom de la personne réelle n'est jamais évoqué et le récit est construit autour de plusieurs péripéties — Marholm dresse le panorama d'une vie dont le lecteur semble obligé de conclure qu'elle aura mené à peu d'accomplissements : bien que la femme en question ait connu un succès éditorial autour de la trentaine, sa vie n'est représentée que comme un échec. À partir de ce constat paradoxal, Marholm évoque les travers de la société contemporaine qu'elle avait énumérés plus tôt : en vivant pour l'écriture et le savoir, cette femme serait passée à côté du bonheur d'être aimée et d'aimer, qu'elle n'a connus que brièvement avant de mourir. Ce récit, qu'elle présente comme biographique, fait l'effet d'une parabole. Marholm y dénonce en creux une vie perdue à ne s'occuper que de soi-même sans que le bonheur individuel n'ait pu être atteint. En effet, pour elle, la femme qui entend s'épanouir dans la lecture et l'écriture développe une forme de ressentiment et de froideur vis-à-vis de son entourage⁶³. Aussi encourage-t-elle les femmes à accepter leur altérité et à chercher leur bonheur selon leurs propres termes, ceux de l'amour hétérosexuel et maternel.

Cette biographie d'une « cérébrale » ainsi que la fascination de Marholm pour le personnage de Nora révèlent combien la fiction est envisagée comme une piste pour répondre aux questions soulevées par la *Frauenfrage*. En effet, l'écrivaine conçoit les productions fictionnelles comme performatives — notamment grâce aux personnages qui les peuplent —, c'est-à-dire à même de transformer

62 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1210 : « Sie war die vollendetste Repräsentantin der Cerebrale, die man sich denken kann, sie war die Inkarnation des modernen Kulturfrauentums ».

63 Marholm, « Zur Psychologie der Frau », 1211-14.

la société, puisqu'elles peuvent susciter l'identification, comme c'est le cas de Nora, ou le rejet. Aussi n'envisage-t-elle pas uniquement le texte comme un « dire », mais comme la possibilité de faire advenir des comportements et des modèles. L'écrivaine met justement cette hypothèse à l'épreuve dans le passage narratif qu'elle insère dans son essai « *Psychologie der Frau* » : en dépeignant la fin tragique d'une femme de lettres, elle fait de la femme moderne intellectuelle qualifiée de « cérébrale » une sorte de repoussoir, de contre-modèle de l'épanouissement féminin. Marholm place stratégiquement cette histoire avant celle où elle déplore les effets des ouvrages d'August Bebel et John Stuart Mill sur toute une génération de femmes cultivées. Aussi se sert-elle du récit réaliste comme d'une étude de cas : elle lui confère une valeur empirique à partir de laquelle elle bâtit ensuite une critique de certains aspects de la modernité et des réponses politiques à la *Frauenfrage*, comme celles de Bebel et Mill. En maintenant dans son essai une porosité entre écriture littéraire et une écriture qu'elle veut ethnographique, elle joue avec le potentiel performatif de textes dont elle célèbre l'ampleur chez les écrivains nordiques et déplore les conséquences pour les ouvrages aux visées politiques de ses contemporains. Cet usage de l'écriture lui permet d'apporter sa réponse personnelle aux enjeux soulevés par la *Frauenfrage*, celle de construire des modèles féminins qu'elle considère adaptés aux enjeux de la vie moderne, et qui et se distingueraient du sexe opposé par la conservation d'une altérité grâce à laquelle ne seraient pas déréglés la cohésion sociale et les rapports entre hommes et femmes.

Laura Marholm a ainsi puisé, à des fins idéologiques, dans l'argumentaire et les méthodes de différents courants intellectuels qui ont façonné son temps pour ériger la préservation d'une altérité féminine en ciment de la cohésion sociale et des rapports entre les sexes. Dans un contexte de transformations sociales, elle reprend les *topoi* d'un discours de la décadence qui s'exprime par une nostalgie des valeurs stables et la crainte d'une dégénération de l'espèce humaine face aux bouleversements contemporains⁶⁴. Elle s'approprie,

64 Witt-Brattström, « Laura Marholm », 80.

librement et de manière pseudoscientifique, certains outils que lui fournissent la psychologie et le paradigme évolutionniste pour argumenter en faveur de la promotion d'une culture différenciée entre les sexes et exprimer son scepticisme à l'égard des propositions politiques à la *Frauenfrage*. À travers une réflexion sur les textes eux-mêmes, elle se sert en outre du matériau littéraire pour diffuser une culture de la différence sexuelle qu'elle oppose à une culture de l'émancipation : elle véhicule ainsi des représentations femmes qui s'épanouissent en acceptant l'altérité qui leur est propre et pointe du doigt les écueils de l'émancipation en érigeant les femmes qui s'écartent de la norme hétérosexuelle et maternelle en contre-modèles de féminité⁶⁵.

65 Puschner, Wimmer et Stange-Fayos, *Laboratorium der Moderne*, 778.

ATTAQUER L'ADVERSAIRE :
LES APPELLATIFS DANS LES DÉBATS
AU BUNDESTAG ALLEMAND

Lucia Schmidt
Université Bordeaux Montaigne

Les appellatifs, formes nominales désignant des personnes, jouent un rôle important dans la construction discursive de soi et d'autrui et peuvent être révélateurs des relations entre les participant.es d'une interaction. Fréquents dans les discours politiques, ils peuvent servir à créer de la connivence, à valoriser ou, au contraire, à dénigrer autrui et à se démarquer de l'allocutaire ou d'un tiers, participant ainsi de la construction de l'altérité. On en trouve un grand nombre dans les débats parlementaires au Bundestag, où ils remplissent des fonctions très diverses, que ce soit au sein des discours ou dans les interruptions formulées durant les discours pour approuver ou non les propos tenus. Ainsi les appellatifs peuvent-ils être indicateurs de la polémique d'un discours ou d'une interruption, notamment quand il s'agit d'attaques *ad hominem*. Bien que relativement figés et d'un emploi restreint, ils désignent souvent l'adversaire politique, que ce soit dans les allocutions directes ou bien à travers des procédés indirects, tels que la délocution *in praesentia* ou l'attaque courtoise. Ces stratégies discursives sont non seulement fréquentes dans ce genre discursif hautement conflictuel que sont les débats parlementaires, mais elles peuvent également refléter certains faits sociaux. On peut par exemple s'intéresser aux différentes manières de s'adresser à autrui ou de le désigner en fonction du parti ou du genre des orateurs et oratrices.

Une classification des formes et fonctions des appellatifs sera établie sur la base d'un corpus de débats récents au Bundestag

(1996-2015)¹. Suivant cette classification, il sera montré comment les appellatifs sont utilisés pour s'attaquer à l'adversaire, que ce soit le camp opposé, un parti ou encore un individu, et pour renforcer la posture de l'orateur ou de l'oratrice. Différentes stratégies rhétoriques seront analysées dans cette perspective. Enfin, une étude quantitative montrera des tendances partisans et genrées.

LES APPELLATIFS DANS LE DISCOURS PARLEMENTAIRE

Polyadressage et polémique des débats parlementaires

Les débats parlementaires sont *per definitionem* un genre discursif dialectique en ce qu'il s'agit d'une confrontation de positions divergentes. Cependant, il convient de relativiser leur caractère dialectique car, en réalité, il s'agit moins de convaincre les allocutaires, c'est-à-dire les co-députés dans l'hémicycle, à qui le discours est directement adressé, que d'emporter l'adhésion d'un public plus large, à savoir les électeurs et électrices. En effet, les décisions sont très souvent déjà prises en amont, en commission par exemple, et le débat sert davantage à les justifier ou à les critiquer. On peut ainsi parler de « parlement vitrine » (« Schaufensterparlament² »), caractérisé comme mise en scène d'un combat rhétorique visant à la fois à créer de la connivence avec son propre camp ainsi qu'avec l'électorat, et à

1 Il s'agit d'un extrait du corpus suivant, préparé par André Blessing de l'IMS (*Institut für maschinelle Sprachverarbeitung*, Institut de traitement automatique de la langue) de Stuttgart : Andreas Blaette, *GermaParl. Corpus of Plenary Protocols of the German Bundestag*, 2017, TEI files : <<https://github.com/PolMine/GermaParlTEI>> (consulté le 19 décembre 2024). Voir également Lucia Schmidt, *Le genre dans les débats parlementaires au Bundestag. Analyse de discours de député.e.s* (Berlin : Peter Lang, 2025).

2 Ronald Hitzler, « Die Politik des Zwischenrufs. Zu einer kleinen parlamentarischen Form », *Zeitschrift für Parlamentsfragen* 21, n°4 (1990) : 619-630.

dé légitimer le camp adverse³. Ainsi, les discours parlementaires sont toujours polyadressés en ce qu'ils s'adressent à la fois directement à l'hémicycle (allocutaires) et de manière indirecte aux citoyen.nes (destinataires), auxquels les discours sont transmis *via* les médias audiovisuels ou des citations dans la presse écrite. Grâce à la diffusion médiatique, les discours sont destinés à un auditoire important. De ce fait, les enjeux sont majeurs : il s'agit de dé légitimer l'adversaire politique tout en ménageant sa propre face afin de convaincre un public nombreux et divers.

Formes et fonctions des appellatifs

Les appellatifs sont des formes nominales désignant soi-même ou autrui. Ils peuvent désigner :

- 1) le locuteur ou la locutrice :
Wir von der *SPD* werden Kanzler, weil wir verantwortungsvolle Politik für die Menschen machen. (verbatim⁴ n° 17/250) ;
- 2) l'allocutaire :
Nein, meine *Damen und Herren*, wo kommen wir denn da hin? (verbatim n° 18/63) ;
- 3) le ou la délocuté.e⁵ :
Die *Kollegen* von der Opposition haben sich heute offenbar ihr oppositionelles Pflichtprogramm vor dem Sommerurlaub vorgenommen [...]. (verbatim n° 14/114).

3 Josef Klein, *Grundlagen der Politolinguistik* (Berlin : Frank & Timme, 2014), 185.

4 Les verbatims sont disponibles sur le site de documentation du Bundestag : <<https://dip.bundestag.de/>> (consulté le 19 décembre 2024).

5 Patrick Charaudeau, « Adresse (termes d'—) », dans *Dictionnaire d'analyse du discours*, dir. Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (Paris : Éditions du Seuil, 2002), 30.

Il s'agit d'une catégorie fonctionnelle, les mêmes formes pouvant avoir des valeurs différentes. Le même syntagme nominal, par exemple *SPD*, peut ainsi désigner l'endo-groupe (*Wir von der SPD*), l'exo-groupe (*Sie von der SPD*) ou référer à un tiers (*die Kollegen von der SPD*).

Les formes d'adresse nominale ont une valeur relationnelle car elles participent de la construction discursive du locuteur ou de la locutrice et de l'allocutaire. De manière générale, le rapport entre ces deux pôles peut relever de la distance sociale, du rapport de force ainsi que de la conflictualité ou de la consensualité⁶.

Parmi les formes des appellatifs parlementaires se trouvent notamment :

- les noms propres, surnoms, diminutifs : *CDU, Schröder, Schätzchen* ;
- les appellatifs indiquant le sexe : *Herr, Frau, Damen und Herren* ;
- les noms de métier et de fonction : (*der / die*) *Abgeordnete* ;
- les termes relationnels, marquant une relation de parenté, affective ou professionnelle : *Kollege / Kollegin*⁷.

Dans notre corpus, il est possible de classer les appellatifs parlementaires en fonction de l'endroit où ils apparaissent (introductifs en début de discours et intradiscursifs au sein du discours) ainsi que du rôle énonciatif des désigné.es (allocutaire et destinataire). Nous distinguons également entre les appellatifs individuels et collectifs⁸, désignant respectivement un individu ou un groupe d'individus. Alors que les appellatifs individuels sont toujours ciblés, il convient, pour les appellatifs collectifs, de distinguer entre appellatifs ciblés, qui réfèrent à un groupe délimité (par exemple *Damen*

6 Catherine Kerbrat-Orecchioni, « Introduction », dans *S'adresser à autrui. Les formes nominales d'adresse en français*, dir. Catherine Kerbrat-Orecchioni (Chambéry : Laboratoire Langages, Littératures, Sociétés de l'Université de Savoie, 2010), 28-29.

7 Kerbrat-Orecchioni, « Introduction », 20-21.

8 Francesca Cabasino, « Des formules rituelles de l'adresse au conflit verbal personnalisé dans l'espace parlementaire », dans *S'adresser à autrui*, dir. Kerbrat-Orecchioni, 173, 186.

und Herren von der SPD) et les appellatifs non ciblés (par exemple *Damen und Herren*).

LES APPELLATIFS COLLECTIFS

Tandis que les adresses collectives introductives figurant au début du discours (par exemple *Meine Damen und Herren!*) sont quasiment obligatoires, les adresses collectives au sein du discours sont facultatives⁹.

Les formes standard dans les discours au Bundestag sont *Kolleginnen und Kollegen* et *Damen und Herren*. Le choix entre ces deux désignations s'effectue sur l'axe horizontal, relevant de la distance sociale, et sur l'axe vertical, hiérarchique¹⁰. *Kolleginnen und Kollegen* indique une relation symétrique et collégiale, donc de proximité¹¹, alors que *Damen und Herren* est plus formel et plus distancé et connaît par ailleurs un recul dans l'usage¹².

Ces adresses collectives peuvent être accompagnées d'épithètes ou de possessifs, dont notamment :

- adjectifs épithètes : *liebe, sehr geehrte, verehrte, geschätzte, werte* ;
- déterminant possessif : *meine*.

Une combinaison d'épithète et de possessif est également possible, par exemple *meine lieben Kolleginnen und Kollegen*.

Kolleginnen und Kollegen est le plus souvent précédé de *liebe*, épithète davantage affectif et informel, alors que *Damen und Herren*

9 Au sein de la catégorie des appellatifs non ciblés, il s'agit toujours de formes d'adresse, c'est-à-dire adressés directement à l'auditoire (allocutaires).

10 Kerbrat-Orecchioni, « Introduction », 28-29.

11 Catherine Détrie, « Les formes nominales d'adresse dans les 'Questions orales au Gouvernement' : de la syntaxe aux effets de sens », dans *S'adresser à autrui*, dir. Kerbrat-Orecchioni, 146.

12 Helga Korthoff et Damaris Nübling, *Genderlinguistik. Eine Einführung in Sprache, Gespräch und Geschlecht* (Tübingen : Narr, 2018), 157.

est en général précédé de *meine* ou de *sehr geehrte*, forme standard et davantage formelle, voire des épithètes hyperformelles et hypervalorisantes *verehrte*, *geschätzte* et *werte*.

Les adresses collectives non ciblées au sein du discours peuvent servir à la structuration de celui-ci :

Kommen wir zur Haushaltsdisziplin, *meine sehr verehrten Damen und Herren*. » (verbatim n° 15/151)

Elles peuvent également mettre en relief un argument ou une position et servent alors à l'emphase, en renforçant le lien interlocutif ou l'impact de l'énoncé :

Aber was betreibt die SPD? Eine Kampagne für Steuer- und Abgabenerhöhungen zu Zeiten, wo die Bürger die Grenzen ihrer Belastbarkeit längst überschritten sehen. Man soll, *meine Damen und Herren*, in der Politik wirklich nicht übertrieben spekulieren. (verbatim n° 13/94)

En constituant explicitement son auditoire, la posture de l'orateur ou de l'oratrice se trouve à son tour renforcée.

Mais les appellatifs collectifs peuvent également viser un groupe d'allocutaires délimité. Dans ce cas, il s'agit d'appellatifs ciblés, par exemple *Kolleginnen und Kollegen von der SPD* ou *Damen und Herren von der Opposition*, ayant en général un complément du nom introduit par *von*. Dans notre corpus, les appellatifs ciblés désignent le plus souvent le camp adverse et relèvent donc de la confrontation directe :

Regen Sie sich nicht auf, *meine Damen und Herren von der CDU/CSU*. (verbatim n° 17/62)

Es geht Ihnen doch gar nicht um Verbraucherschutz, *meine Damen und Herren von der Opposition* [...]. (verbatim n° 15/150)

Ainsi, ils revêtent une valeur polémique : s'adresser directement au camp adverse participe de la confrontation partisane. L'adresse

directe exerce une certaine pression sur les personnes interpellées¹³, mais celles-ci n'ont pas de véritable possibilité de répondre et donc de se défendre, à moins d'avoir recours à une interruption, ce qui en fait une pratique très courante et efficace dans les débats parlementaires.

LES APPELLATIFS INDIVIDUELS ET LES ATTAQUES *AD HOMINEM*

Alors que les appellatifs collectifs permettent de s'adresser à un groupe de personnes, les appellatifs individuels visent une personne en particulier. Les formes les plus courantes sont *Herr/Frau* et/ou *Kollege/Kollegin* suivi du nom de famille.

En règle générale, ces appellatifs désignent l'orateur ou l'oratrice précédent.e. Il peut parfois s'agir d'une approbation du discours de cette personne. Cependant, tout comme les appellatifs collectifs ciblés, ils désignent majoritairement l'adversaire et ont une teneur polémique. En effet, les situations conflictuelles favorisent les adresses individuelles¹⁴. D'après Armin Burkhardt¹⁵, les appellatifs individuels servent surtout à la personnalisation des problèmes. Plus encore que les appellatifs collectifs ciblés, ils menacent la face positive¹⁶ de la personne désignée, présente dans l'auditoire, qui est la seule cible de l'attaque. Elles attirent toute l'attention sur cette dernière, le plus souvent pour la critiquer. À l'instar des appellatifs collectifs ciblés, ils appellent une réponse de la part de la cible, alors que celle-ci n'a guère la possibilité de le faire et de se défendre.

13 Francesca Cabasino, « Des formules rituelles de l'adresse au conflit verbal personnalisé dans l'espace parlementaire », dans *S'adresser à autrui*, dir. Kerbrat-Orecchioni, 186-187.

14 Hugues Constantin de Chanay, « Adresses adroites. Les FNA dans le débat Royal-Sarkozy du 2 mai 2007 », dans *S'adresser à autrui*, dir. Kerbrat-Orecchioni, 290.

15 Armin Burkhardt, *Das Parlament und seine Sprache. Studien zu Theorie und Geschichte parlamentarischer Kommunikation* (Tübingen : Niemeyer, 2003), 401.

16 Penelope Brown et Stephen C. Levinson, *Politeness. Some universals in language usage* (Cambridge : Cambridge University Press, 1987), 66-67.

Il est possible d'établir une hiérarchie de polémique en fonction de l'objet de la critique : celle-ci peut être davantage *ad rem*, c'est-à-dire viser des faits, les actes concrets ou les positions de l'adversaire, par exemple :

Es ist mitnichten so, *Frau Kollegin Freudenstein*, dass Frauen, die in Teilzeit arbeiten, genau die Arbeitszeit haben, die sie wollen. (verbatim n° 18/91)

Mais elle peut également porter sur l'intégrité morale ou sur la compétence de la cible, voire sur ses prestations rhétoriques ou encore son apparence physique. Dans ces cas, il s'agit d'attaques *ad hominem*, visant des dispositions durables et davantage personnelles chez l'allocutaire. L'attention porte alors sur la personne de la cible, qui est remise en question en tant que telle, délégitimant par là même tout ce qu'elle dit et fait. Malgré leur manque de pertinence et d'éthique, les attaques *ad hominem*, qui sont presque toujours accompagnées d'un appellatif individuel, sont une technique efficace et courante dans le combat politique¹⁷, car elles sont particulièrement délicates pour la personne ciblée.

Les attaques *ad hominem* peuvent constituer une atteinte à l'intégrité morale :

Herr Kollege Paech, ich muss Ihnen sagen: Ihre Einlassungen sind völlig ungläubwürdig. (verbatim n° 16/14)

En qualifiant les propos de M. Paech de totalement invraisemblables, l'orateur sous-entend que ce dernier ment, le reproche du mensonge étant un *topos* très courant dans la joute politique.

Les attaques *ad hominem* peuvent également porter sur la compétence de la cible, comme dans ces deux interruptions :

17 Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours* (Paris : Armand Colin, 2012), 176-177.

Das ist eine Frage des Intellekts, *Frau Kollegin!*¹⁸

Wissen Sie überhaupt, was Sparen ist, *Frau Kollegin?* (verbatim n°15/176)

La première interruption remet en cause indirectement l'intelligence de la cible, alors que la deuxième est une question rhétorique déniaut à l'oratrice, qui défend la politique budgétaire du gouvernement, une compétence en la matière en suggérant qu'elle serait incapable de comprendre ce qu'économiser veut dire et qu'elle et son gouvernement gaspilleraient l'argent public.

Dans le discours suivant, l'oratrice reproche à la députée Thea Dückert, de façon ironique également, d'être incapable non seulement de citer le titre de la séance, mais également de comprendre le sujet du débat. Le propos, pourtant teinté d'un respect apparent (*ich hätte Ihnen zugetraut*), évoque une forme de déception, laquelle porte sur des compétences élémentaires (lire et comprendre), ce qui disqualifie les capacités intellectuelles de la cible et crée un effet de connivence avec l'auditoire visant à susciter le rire.

Liebe Kollegin Dückert, ich hätte Ihnen ja zugetraut, dass Sie wenigstens den Titel der von uns beantragten Aktuellen Stunde richtig lesen können, und ganz besonders hätte ich Ihnen zugetraut, dass Sie ihn auch verstehen. (verbatim n°14/129)

Dans l'extrait suivant, c'est plus précisément la prestation rhétorique qui est visée :

Meine sehr verehrten Damen und Herren! *Herr Kollege Seiffert*, wenn Sie einmal ein Taschentuch nehmen könnten und sich den Mund rechts und links abwischen würden: Sie haben etwas Schaum vor dem Mund. (verbatim n°14/101)

18 Cité d'après Armin Burkhardt, « 'Zur Sache, Schätzchen!'. Chauvi-Sprüche im Parlament », *Sprachreport* 6, n°2 (1990), 3.

L'orateur décrédibilise l'orateur précédent, M. Seiffert, comme quelqu'un qui s'emporte facilement, qui manque de maîtrise de soi. L'auteur de l'attaque exploite ici habilement la locution métaphorique *Schaum vor dem Mund haben* en invitant M. Seiffert à s'essuyer la bouche.

Pire encore, les attaques peuvent porter sur l'apparence physique, mais ce genre d'attaques est de plus en plus rare, car elles remettent également — voire surtout — en cause son auteur ou son autrice. Aujourd'hui, des remarques aussi ouvertement misogynes que celles formulées dans les exemples suivants seraient sanctionnées par les co-député.es, les médias et *in fine* par l'électorat et seraient sans doute suivies de protestations dans l'hémicycle :

Sie sehen besser aus, als Sie reden, *Frau Kollegin!*¹⁹

Vehrte Frau Nickels, Frau Hickel, Frau Vollmer, Frau Schoppe: Alt werden wir alle miteinander. Sie schauen zum Teil ganz passabel aus, das ist richtig.[...] Aber was alte Leute anbelangt: Der Zahn der Zeit nagt auch bei Ihnen ganz schön.²⁰

La première interruption puise à la fois dans la présupposition d'incompétence dont font l'objet les femmes en politique — l'oratrice ne saurait pas tenir un discours correctement — et permet de discréditer l'oratrice en la renvoyant à son corps. C'est également ce à quoi vise le deuxième extrait, dans lequel l'orateur de la CDU ridiculise quatre députées des Verts en faisant des remarques désobligeantes sur leur apparence physique.

On trouve également des formes plus créatives, pouvant comporter un appellatif injurieux comme :

Wild gewordener *Gartenzwerg!* (verbatim n° 11/192)

19 Cité d'après Burkhardt, « 'Zur Sache, Schätzchen!' », 3.

20 Cité d'après Burkhardt, « 'Zur Sache, Schätzchen!' », 3.

Unverschämtes *Weib* ist das! (verbatim n°11/208)

Sie haben keine Manieren! Sie sind mit dem D-Zug durch die Kinderstube gefahren, Sie unverschämtes *Ding*! (verbatim n°15/63)

La première interruption ridiculise l'orateur en le qualifiant de nain de jardin furieux, sous-entendant à la fois manque de retenue et petitesse et faisant allusion tant à la taille physique qu'au poids symbolique de l'orateur. La deuxième interruption qualifie l'oratrice de mégère insolente par le recours à l'appellatif dépréciant *Weib*. La troisième interruption porte également sur l'insolence et sur le manque d'éducation de l'oratrice, Andrea Nahles, qui est infantilisée en se faisant gronder comme une enfant ; l'appellatif *Ding* participe non seulement à la chosification de la cible, mais revêt également une connotation sexuelle (cf. par exemple *hübsches / junges Ding*), la désignation *Ding* étant par ailleurs réservée aux femmes.

STRATÉGIES DISCURSIVES DE DÉCONSTRUCTION DE LA FACE D'AUTRUI

L'attaque courtoise

Dans les débats parlementaires, deux principes s'opposent : le ménagement de sa propre face et la décrédibilisation de l'adversaire. Les attaques courtoises sont des attaques masquées derrière une apparente politesse qui permettent au locuteur ou à la locutrice de rester crédible en renonçant à des formes trop agressives²¹ et de satisfaire ainsi ces deux principes.

21 Béatrice Fracchiolla et Christina Romain, « L'attaque courtoise : un modèle d'interaction pragmatique au service de la prise de pouvoir en politique », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* 40 (2015) : §8, <<https://doi.org/10.4000/semen.10418>> (consulté le 13 décembre 2024).

Les attaques courtoises contiennent souvent des appellatifs individuels (*Frau / Herr ou Kollege / Kollegin*) associés à des épithètes hyperpolies (*geschätzt-, wert-, vereehrt-, sehr geehrt-*) ou affectives (*lieb-*), par exemple :

Wissen Sie, *liebe Kollegin Regina Schmidt-Zadel*, etwas wird nicht besser oder richtiger, nur weil zwei das Gleiche tun. (verbatim n° 14/114)

Ici, l'oratrice donne une leçon, introduite par *Wissen Sie*, à sa collègue Regina Schmidt-Zadel. Le fait de s'adresser à elle en utilisant l'adresse collégiale et affective *liebe Kollegin* ainsi que l'accumulation d'appellatifs (*liebe Kollegin* + prénom + nom de famille composé) suggère une valorisation et une bienveillance qui s'opposent à la teneur condescendante de la remarque. Il s'agit d'une remarque paternaliste, qui associe, selon Armin Burkhardt, apparente bienveillance et valorisation — *Kollegin* étant un marqueur d'égalité — à la condescendance, le plus souvent pour démontrer l'incompétence de la cible²².

Dans l'extrait suivant, nous avons également affaire à une accumulation d'appellatifs, cette fois associés à l'épithète hyperformelle *werte* :

Herr Präsident! Meine sehr verehrten Damen und Herren! *Werte Frau Kollegin Bärbel Höhn*, ich habe den Eindruck, dass Sie mit Ihrer Rede die Energiewende nicht verteidigen, sondern schlechtreden wollten. (verbatim n° 17/197)

Cette apparente valorisation contraste avec la visée critique et crée ainsi un effet comique. De plus, l'expression modalisante *ich habe den Eindruck* fait office de pseudo-adoucisseur et permet de faire apparaître la remarque comme davantage polie, suggérant mesure et retenue de l'orateur vis-à-vis de la cible, ce qui valorise en réalité

22 Burkhardt, « 'Zur Sache, Schätzchen!' », 2.

uniquement ce dernier et laisse apparaître la critique comme d'autant plus légitime.

La délocution in praesentia

Une autre stratégie indirecte de déconstruction de la face d'autrui est la délocution *in praesentia* : une personne présente est délocutée à la troisième personne, comme si elle était absente. Cela permet d'établir une distance vis-à-vis de la cible à laquelle on dénie le rang d'allocutaire car elle est ainsi exclue du circuit d'interlocution. À l'instar de l'attaque courtoise, cela crée de la distance et laisse plus de latitude à l'orateur ou à l'oratrice que si l'on s'adressait directement à un allocutaire.

Das, was Herr Kahrs vorgetragen hat — Hauptsache, wir haben einen Haushalt, es ist doch völlig egal, wie er wirkt und was darin steht; wir brauchen einen Haushalt und weiter nichts — , ist überhaupt keine Lösung. (verbatim n° 15/36)

Dans cet extrait, l'orateur donne un résumé simplifié et dévalorisant du discours précédent tenu par Johannes Kahrs, qui est délocuté à la troisième personne. Bien que la délocution *in praesentia* puisse avoir différentes valeurs²³, le propos n'est pas moins offensif que si l'orateur s'adressait directement à M. Kahrs. Le fait de ne pas s'adresser directement à lui revient à le traiter comme un absent et donc à lui dénier — théoriquement — le statut d'interlocuteur et la possibilité de répondre.

Dans l'extrait suivant, l'attaque est encore plus indirecte. L'orateur précédent qui vient de prendre la parole est non seulement délocuté à la troisième personne, mais il n'est même pas nommé :

Dem Kollegen von der SPD-Fraktion, der hier heute erklärt hat, er habe es nicht gewusst, muss ich ehrlich sagen: Dann hat er seine

23 De Chanay, « Adresses adroites », 288-289.

Aufgabe im Haushaltsausschuss in der vergangenen Legislaturperiode wohl nicht vollumfänglich und verantwortlich wahrgenommen. (verbatim n°17/62)

Il s'agit ici d'un dialogue fictif entre le délocuté, Lothar Binding, et l'orateur lui-même, qui se propose de répondre au discours de M. Binding, mais ne le nomme pas, ce qui l'exclut doublement et permet par là même d'atténuer l'attaque en apparence, la rendant plus efficace.

La distance créée et la retenue apparente des délocutions *in praesentia* permettent des attaques d'autant plus puissantes, notamment *ad hominem*, comme dans l'extrait suivant :

Der Kollege Gysi mit seinem wirtschaftspolitischen Sachverstand, den er gerade eben bewiesen hat — dieser angebliche Sachverstand — , hat schon einmal in einem Teil Deutschlands zeigen können, zu welch großartigen Erfolgen dies führt. (verbatim n°16/25)

L'orateur présente le collègue délocuté, Gregor Gysi (*Die Linke*) comme incompetent dans le domaine de l'économie, tout en faisant allusion à son passé, M. Gysi ayant commencé sa carrière politique en RDA. L'attaque est indirecte à trois égards : la délocution à la troisième personne, l'ironie — il est question de la compétence et des succès de M. Gysi, et non de son incompetence et de ses échecs — ainsi que l'allusion au passé de l'intéressé, connu tant de l'auditoire dans l'hémicycle que de l'électorat et n'ayant donc pas besoin d'être mentionné. Cette présupposition permet de faire appel à un savoir commun entre l'orateur et ses destinataires, ce qui crée une connivence et présente la dépréciation comme une évidence connue et partagée.

Il est également possible d'associer délocution *in praesentia* et attaque courtoise :

Wenn wir uns darauf verständigen, endlich einmal die Steuerprüfer in die Verantwortung zu nehmen und die Anzahl der Prüfer deutlich zu erhöhen, dann hätten wir auch mehr Geld im

Staatssäckel und dann könnte sich auch *die verehrte Kollegin Kühnast aus Berlin* ihre unqualifizierten Zwischenrufe sparen. (verbatim n° 16/54)

L'appellatif collégial *Kollegin* et l'épithète hyperpolie *verehrte* contrastent avec le reproche de faire des interruptions non qualifiées, la troisième personne atténuant en apparence le reproche en évitant la confrontation directe. L'association des deux procédés permet ainsi de frapper encore plus fort.

Tendances partisanes et genrées

L'étude du corpus a par ailleurs relevé plusieurs différences en fonction du parti et du sexe des orateurs et oratrices ainsi que quelques corrélations entre ces deux paramètres.

Ainsi, les adresses intradiscursives sont suremployées par les hommes, tout comme les épithètes hyperformelles (*verehrt-, geschätzt-, wert-* : ratio femmes/hommes 0,6) et les déterminants possessifs (*mein-* : 0,9). Les allocutions au sein du discours, facultatives, permettent d'accentuer le propos et relèvent avant tout de l'emphase ; les épithètes hyperformelles confèrent un caractère solennel au discours et participent, comme les possessifs, qui renforcent le lien avec l'auditoire, d'une posture oratoire plus explicite, plus assumée. Chez les femmes, la diversité des formes est moindre, elles ont une préférence pour *lieb-* (ratio 1,3) ainsi que pour l'adresse collégiale affective *liebe Kolleginnen und Kollegen*, alors que les hommes ont tendance à utiliser l'adresse plus formelle *Damen und Herren*. Cette tendance est corrélée à l'orientation idéologique. Alors que les partis de gauche (PDS/Die Linke, SPD) ont une préférence, tout comme les femmes, pour l'adresse *liebe Kolleginnen und Kollegen*, qui peut être interprétée comme plus solidaire, symétrique et moderne, les partis de droite, notamment le groupe parlementaire conservateur CDU/CSU, utilisent davantage *Damen und Herren*²⁴.

24 Schmidt, *Le genre dans les débats*, 257-258.

En revanche, les appellatifs collectifs ciblés du type *Kolleginnen und Kollegen von* sont surutilisés par les femmes (ratio : 1,4), et ce notamment dans les partis de gauche²⁵. À droite, ce sont les hommes qui les surutilisent, mais dans une moindre mesure. Cela pourrait s'expliquer par une posture davantage combative des femmes, surtout à gauche, qui, en nommant l'adversaire, s'inscrivent dans la confrontation partisane, alors que les femmes de droite sont plus discrètes à ce titre.

Quant aux appellatifs individuels visant une personne en particulier, on peut constater un suremploi chez les hommes, et ce notamment pour *Kollege/Kollegin* (ratio 0,7), surutilisé également par la CDU/CSU, ainsi que pour la délocution (*der Kollege/die Kollegin* (ratio 0,6). Ces appellatifs désignent en grande partie l'adversaire et sont davantage polémiques que les appellatifs collectifs ; la collégialité et la valorisation apparentes à travers les épithètes hyperpolies renforcent l'attaque, en donnant plus de crédit à son auteur.e. Les attaques *ad hominem* sont en règle générale associées à un appellatif individuel et peuvent relever de procédés indirects de déconstruction de la face d'autrui, tels que l'attaque courtoise ou la délocution *in praesentia*, souvent avec une teneur ironique. Quant aux attaques individuelles, elles sont, contrairement à ce que l'on pourrait croire, majoritairement dirigées vers les hommes. Une tendance similaire s'est par ailleurs révélée pour les cibles d'interruptions polémiques dans le corpus, qui sont également majoritairement masculines, les femmes étant davantage épargnées. Une explication pourrait être le refus de les considérer comme des adversaires politiques à part entière, méritant d'être prises au sérieux, comme l'illustre cette remarque d'un orateur de 1987 :

Wenn Sie keine Dame wären, Frau Däubler-Gmelin, würde ich Ihnen auf Ihre Zwischenrufe einmal was sagen. (verbatim n° 11/24).

25 Schmidt, *Le genre dans les débats*, 255, 258.

D'autres résultats semblent corroborer des corrélations entre orientation idéologique et genre. Chez les femmes et les partis de gauche, on trouve ainsi une préférence pour l'adresse collégiale et affective, les appellatifs collectifs ciblés, le vocabulaire de la revendication et une tendance à user davantage du langage inclusif. Il est possible d'interpréter ces tendances comme l'expression d'un certain engagement, voire d'un progressisme. Chez les hommes et le groupe parlementaire conservateur CDU/CSU, on constate une oscillation entre registre hyperformel d'un côté, par exemple au travers des épithètes accompagnant les appellatifs, et registre familier, avec la surutilisation le pronom *du* par exemple, ainsi qu'une préférence pour le vocabulaire institutionnel voire patriotique.

Peut-être pourrait-on interpréter cette tendance comme l'expression non seulement d'un conservatisme, mais surtout d'une légitimité : la CDU — qui se considère depuis toujours comme un parti de gouvernement, intrinsèquement légitime — est plus solidement assise dans cette institution qu'est le Bundestag, tout comme les hommes — à la différence des femmes — le sont en politique²⁶.

CONCLUSION

Dans les débats parlementaires, caractérisés par leur caractère dialectique et polémique, les appellatifs sont nombreux et revêtent diverses fonctions. L'analyse de l'allocution peut être pertinente dans la construction discursive de l'altérité, la figure de l'autre étant le plus souvent l'adversaire. Les appellatifs sont en effet révélateurs du lien entre les interlocuteurs et interlocutrices et constituent un indicateur de polémique des débats.

Les appellatifs intradiscursifs ciblés, visant une personne ou un groupe en particulier, désignent majoritairement l'adversaire et sont de ce fait polémiques. Les attaques *ad hominem* sont particulièrement efficaces, car elles discréditent la personne de l'orateur et par là tous ses actes et arguments. Souvent ironiques ou narquoises, elles

26 Schmidt, *Le genre dans les débats*, 212, 330.

tourment en dérision la cible, ce qui peut renforcer la connivence avec l'auditoire. Cependant, les orateurs et oratrices se doivent de rester crédibles, ce qui leur interdit des attaques trop fortes et trop frontales, à l'instar des remarques sexualisantes qui se font de plus en plus rares. Pour les député.es, il s'agit donc de déconstruire la face de l'adversaire tout en ménageant sa propre face. Deux stratégies indirectes de déconstruction permettent de satisfaire ces deux principes : alors que l'attaque courtoise permet à l'orateur ou à l'oratrice de masquer son attaque derrière une apparente politesse, la délocution *in praesentia* permet de contourner l'adresse directe et de traiter la cible comme absente. Les deux techniques suggèrent distance et retenue et font apparaître son auteur.e comme mesuré, ce qui augmente la force de frappe.

Les fonctions discursives des appellatifs les prédisposent à des analyses quantitatives en fonction de paramètres sociologiques : leur étude a fait émerger des tendances partisans et genrées ainsi que des corrélations entre les hommes et les partis de droite et les femmes et les partis de gauche.

ALTÉRITÉ ET VIOLENCE SEXUELLE
CHEZ EDOUARD LOUIS ET ANTJE RÁVIK STRUBEL

Ralph Winter

Université Marie et Louis Pasteur (Besançon)

Cette contribution propose une lecture croisée des deux romans *Blaue Frau* d'Antje Rávik Strubel (2021)¹ et *Histoire de la violence* d'Edouard Louis (2016)² sous le prisme du rapport entre altérité et violence : en effet, le problème de la violence sexuelle et de ses conséquences pour la victime est au centre de ces deux romans. Strubel et Louis nous y présentent l'altérité sous les formes les plus diverses : on peut considérer d'abord la violence subie par les victimes comme une forme d'altérité en soi, qui renvoie ensuite à des altérités diverses entre agresseurs et victimes. On peut concevoir enfin qu'à la suite d'une expérience extrême comme celle d'un viol, une forme d'altérité se manifeste dans le vécu des victimes, altérité qui s'opposerait à une forme d'identité.

Les deux romans peuvent en outre être lus comme des contributions à des discours circulant dans la société autour de la violence sexuelle qui se sont intensifiés après le mouvement *#metoo* dès 2017. Plus encore, ces deux romans de la plume d'écrivain.e.s de la communauté LGBTQI+ ou communauté queer racontent la violence sexuelle masculine telle qu'elle est vécue par de jeunes protagonistes appartenant à cette même communauté. Ainsi, ces œuvres peuvent contribuer à sensibiliser le lectorat au point de vue de personnes queer susceptibles de faire l'objet de discriminations multiples aux

1 Antje Rávik Strubel, *Blaue Frau* (Francfort : Fischer, 2021). Dorénavant : BF.

2 Edouard Louis, *Histoire de la violence* (Paris : Seuil, 2016). Dorénavant : HV.

intersections du genre, de l'orientation sexuelle et de l'origine sociale ou culturelle³.

Adina, la protagoniste du roman de Strubel, quitte son village natal en République tchèque dans les années 2010 pour apprendre l'allemand à Berlin. Comme elle voudrait prolonger son séjour en Allemagne, elle va travailler dans un centre culturel au nord-est du Brandebourg. C'est là qu'Adina rencontre un responsable de politique culturelle d'origine ouest-allemande dont le soutien est crucial pour le centre culturel. C'est ce Johann M. Bengel qui commet le crime du viol. La torture d'Adina n'en finit pas là car ses tentatives de dénoncer son agresseur ne sont pas entendues. Pire encore, Adina sera enfermée dans un réfrigérateur. Elle parvient à se libérer, fuit en Finlande et s'installe à Helsinki, où elle trouve un travail illégal et commence à entretenir une relation amoureuse avec un député européen d'origine estonienne, Leonides. Pendant tout ce temps, elle n'arrive pas à s'exprimer sur son traumatisme. Elle recroise son agresseur par hasard et prend de nouveau la fuite en s'isolant pendant plusieurs semaines dans un appartement. Là, elle va se résoudre finalement à se confier à Kristiina, une proche de son ex-amant. Celle-ci l'encourage à porter plainte, mais après avoir consulté une avocate spécialisée qui freine l'espoir de voir le coupable jugé, Adina décide de ne pas aller au tribunal, mais d'attaquer son agresseur avec un couteau...

Le protagoniste d'*Histoire de la violence*, Edouard, passe une nuit avec un jeune homme d'origine algérienne, Reda, qu'il avait rencontré en rentrant chez lui un soir de Noël du début des années 2010, à Paris. Au matin, il découvre que certaines de ses affaires ne sont plus à leur place, Reda ayant apparemment eu l'intention de les voler

3 Pour une définition du concept de l'intersectionnalité voir Kimberlé Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum* 1989 : 139-167. Sur la réception du concept en France, voir Anne-Laure Briatte, « Le genre et au-delà : les apports du genre et de l'intersectionnalité en histoire et civilisation allemande. », dans *Ce que le genre fait aux études germaniques*, dir. Anne-Laure Briatte et al., *Allemagne d'aujourd'hui* 237, n° 3 (2021) : 42-51.

mais n'étant pas encore parti. Lorsqu'Edouard exprime son soupçon, la violence se déclenche : strangulation, viol, menace avec un revolver. Edouard arrive à renverser la situation, Reda prend la fuite. A l'hôpital, la victime se fait prescrire un traitement post exposition au VIH, mais refuse de porter plainte. Plus tard, ses amis arrivent à le convaincre de se présenter au commissariat de police ; il y dépose sa plainte et se soumet à un examen de médecine judiciaire. Un an après ces événements, Edouard décide d'aller dans sa région natale pour rendre visite à sa sœur et lui confier son histoire.

Il est important de rappeler qu'Edouard Louis met en scène dans ce roman son propre vécu, dans une démarche se situant entre autofiction et autosociobiographie⁴. Son récit met en lumière la violence sexuelle faite aux hommes majeurs par des hommes, phénomène encore largement tabouisé⁵. Ainsi il questionne l'image d'une masculinité virile, sans faiblesse. Le roman de Strubel ne s'inscrit pas dans une démarche autosociobiographique, mais il a un fond autobiographique : l'auteur avait séjourné à Helsinki pour une résidence, et elle dit par ailleurs dans une interview avoir été confrontée, dans son cercle d'amies, à plusieurs témoignages de viols⁶.

Pour cette étude, il s'agit de se demander de quelle manière différents aspects de l'altérité sont représentés dans ces deux romans, comment la violence et ses répercussions y sont narrées, et quels

4 Pour une définition de l'autosociobiographie voir par exemple Eva Blome et al., *Autosociobiographie. Poetik und Politik* (Stuttgart : Metzler, 2022) et pour la distinction par rapport à l'autofiction voir Christina Ernst, « *Transclasse und transgenre. Autosociobiographische Schreibweisen bei Paul B. Preciado und Jayrôme C. Robinet.* », dans *Autosociobiographie*, dir. Blome et al., 259-260 et 267.

5 Des travaux récents, notamment du domaine de la *Sozialpädagogik* représentent des efforts pour remédier à cette situation. Voir par exemple Thomas Schlingmann, « Sexualisierte Gewalt gegen Männer*, Einordnungen und Kontexte », dans *Jungen und Männer als Betroffene sexualisierter Gewalt*, dir. Clemens Fobian et Rainer Ulfers (Wiesbaden : Springer, 2021), 103-131.

6 Interview par Denis Scheck dans l'émission « Druckfrisch » du 10 octobre 2021, <<https://tinyurl.com/Interview-Druckfrisch>> (consulté le 28 octobre 2025).

peuvent être les effets et fonctions des procédés littéraires mis en œuvre. Je propose d'étudier, dans un premier temps, les différents moments d'altérité qui font surface dans les deux récits et qui semblent à l'origine de la violence, à savoir les rapports de pouvoir entre agresseurs et victimes. Ensuite, on s'intéressera aux représentations de la violence et de ses conséquences, avec un accent particulier portant sur les éléments que les victimes opposent à cette altérité, afin de la dépasser et de se reconstruire. Dans un dernier temps, il conviendra d'analyser les procédés narratifs et de se demander dans quelle mesure ils contribuent à la représentation des altérités et leur dépassement éventuel.

ALTÉRITÉS SOCIO-CULTURELLES

La violence qui est à l'origine de l'histoire comme du récit dans les deux romans, rend très visibles nombre d'altérités et de violences symboliques ; l'acte de violence physique apparaît ainsi comme leur point culminant. Étudier cette violence s'avère donc un point d'entrée pertinent à l'analyse des rapports de pouvoir qui sont susceptibles de s'exercer sur l'individu et son corps. Chez Louis comme chez Strubel, il s'agit de rapports de pouvoir à l'échelle de l'histoire politique, sociale et culturelle.

Dans *Histoire de la violence*, la confrontation violente entre Edouard et Reda peut être perçue comme celle de deux héritiers de l'histoire coloniale de la France vis-à-vis de l'Algérie. Tout le chapitre V du roman est consacré au récit que fait Reda de l'histoire de son père (HV 65-81), des conditions de vie et de travail pour le moins difficiles auquel il a dû faire face en tant qu'immigré « arabe⁷ » — on comprend ici la violence symbolique qui s'exerce de la part des anciens colonisateurs sur les anciens colonisés, violence qui semble s'être transmise à la jeune génération dont fait partie

7 Le terme est employé comme tel par un agent de police (HV, 80) ainsi que dans le récit fait par Edouard d'un de ses cauchemars pendant lequel les gens de son village natal prennent la parole lors de son propre enterrement (HV, 171).

Reda, qui, lui, semble la renverser en faisant acte de violence vis-à-vis d'un Français. Un renversement dans le sens inverse s'opère chez Edouard : il essaie de régler la question du vol dans le calme, décide de ne pas fuir même après les premières agressions, il ne répond pas par de la violence et il ne veut surtout pas porter plainte après le viol afin d'éviter que Reda soit mis en prison. Cela s'explique en partie par l'intimité physique et mentale qu'Edouard éprouve pendant les heures avant la dégradation de leur relation. Mais on a surtout l'impression qu'il y a un désir de rompre avec cette violence héritée. L'on peut comprendre la réflexion suivante d'Edouard dans ce sens : « c'était pour des raisons politiques que je ne voulais pas porter plainte » (HV 178). Ainsi, Edouard Louis lit et inscrit, comme l'indique le titre de son roman, l'histoire de son personnage autofictif dans les rapports d'altérité et de domination liée à l'histoire coloniale de la France⁸.

Par cette posture post-coloniale, ce narrateur-personnage questionne son propre rôle et tente de renverser les schémas hérités. Mais face à la violence subie, ces efforts peuvent paraître, par moments, vains : il dit avoir été incapable, après l'agression, d'échapper à des mécanismes psychologiques qui lui faisaient éviter des hommes ressemblant à Reda : « J'étais devenu raciste. [...], et j'étais les autres, je devenais ce que j'avais précisément toujours rejeté pour devenir — on ne devient qu'en excluant d'autres possibilités de devenir, d'autres vies possibles, et une de ces possibilités revenait du passé. » (HV 217) On peut y reconnaître, au-delà d'une critique radicale de soi-même, celle d'une société qui ne parvient à surmonter ni le point de vue du colonisateur ni le racisme qui y est lié, ce qui se traduit par ailleurs dans les commentaires des policiers pendant le dépôt de la plainte (HV 23, 80). L'altérité, l'étrangeté qu'éprouve Edouard vis-à-vis de son propre racisme, se trouve renforcée encore par l'image d'un dédoublement : « Une deuxième personne s'était installée dans

8 Par ailleurs, il transgresse ainsi le genre de l'autosociobiographie qui, elle, se focalise normalement sur des questions de classe et d'ascension sociale (voir supra, note 4).

mon corps ; elle pensait à ma place, elle parlait à ma place, elle tremblait à ma place [...]. » (HV 217)

Il y en a encore une autre raison pour laquelle Edouard se serait montré indulgent vis-à-vis de Reda, raison donnée par la sœur d'Edouard : celui-ci aurait souvent volé lui-même pendant son adolescence, avec des copains. Edouard rajoute qu'il aurait fait cela pour se sentir plus « homme » afin de dissimuler donc son homosexualité et le stigmate présumé de paraître efféminé : « [Son père] se serait dit : Edouard était enfin devenu un homme en allant voler, et en désobéissant à son propre père. Et il se serait dit qu'il avait enfin franchi le pas. » (HV 111) C'est d'ailleurs ce genre de raisonnement qu'Edouard soupçonne chez Reda, supposant que celui-ci vole des objets et réagit avec tant de violence pour se dissimuler son homosexualité, comme Edouard le faisait à l'époque. Se pose ici la question d'une masculinité virile qui se verrait mise en question par des hommes homosexuels. Puis celle de l'homosexuel victime d'homophobie et de violence par un autre homosexuel. Ce schéma narratif victimaire dont Klaus Wieland constate un recul dans la littérature allemande sur la thématique depuis les années 2000⁹, est encore bien présent dans ce roman français de Louis ; son personnage montre néanmoins, là aussi, un effort pour renverser ce schéma en mettant un accent sur l'histoire et les motifs de l'agresseur.

Comme dans *Histoire de la violence*, la violence exercée par Johann M. Bengel sur Adina dans *Blaue Frau* s'inscrit dans un contexte de violences structurelles et symboliques plus large. Il s'agit d'une mise en récit, sous-jacente là aussi, de la confrontation de l'ouest de l'Europe avec les pays de l'est de l'Europe. Dans une interview, Strubel confirme une telle lecture et décrit son personnage comme une sorte de colonisateur : « Dieser Johann Manfred Bengel, dieser westdeutsche Kulturpolitiker, so wie er seine Fahne besitzergreifend

9 Klaus Wieland, « Le schéma narratif victimaire dans la littérature gay allemande à la fin du xx^e siècle (1970-2000) », dans *Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, dir. Bernard Banoun et al. (Paris : Classiques Garnier, 2014), 262-263.

in Ostdeutschland einpflanzt, so pflanzt er sich auch in Adina. »¹⁰ Il fait de son penchant pour des femmes d'origine est-européennes une stratégie de sa politique culturelle, sans le moindre effort de camoufler ses intentions : « 'Eine Osteuropäerin im Schlepptau ist der beste Schmierstoff der Welt. Du segelst geschmeidig in die Förderprogramme.' » (BF 208)

Dans cette logique, Adina se trouverait alors, à la différence d'Edouard, du côté des « colonisées »¹¹. Elle est en outre, structurellement parlant, susceptible de discriminations en tant que femme et en tant que personne queer¹², elle partage ce dernier aspect avec Edouard. En revanche, il n'y a aucune identification entre elle et son agresseur ; l'opposition entre les deux est d'emblée très nette. Pourtant, Adina est capable d'entrer en relation avec un autre homme après le viol, Leonides, qui a des origines est-européennes comme elle, mais il perd toute crédibilité aux yeux d'Adina au moment où elle découvre que Leonides a de l'estime pour Bengel et soutient sa candidature pour un prix. Si Adina décide de ne pas porter plainte, elle ne le fait pas pour protéger son agresseur, mais pour se protéger elle-même des souffrances d'un long procès ainsi que de la déception de ne pas voir son agresseur jugé, faute de preuves suffisantes.

Les différences structurelles entre les deux personnages principaux qui surgissent à la lecture au prisme d'une perspective postcoloniale et intersectionnelle montrent que le personnage masculin victime de violence sexuelle porte, structurellement, moins de traits qui pourraient lui faire subir des discriminations que le personnage

10 « Wenn 'MeToo' und Ost-West aufeinandertreffen. Antje Rávik Strubel über 'Blaue Frau' », Interview par Andrea Gerk, 10 septembre 2021, <<https://www.deutschlandfunkkultur.de/antje-ravik-strubel-ueber-blaue-frau-wenn-metoo-und-ost-100.html>> (consulté le 06 décembre 2024), paragraphe 6.

11 Pour la question du rapport entre violence sexuelle et colonialisme voir par exemple Franziska Schöblier et Lisa Wille, *Einführung in die Gender Studies* (Berlin : De Gruyter, 2022), 110.

12 Du fait de son choix d'une identité autre, désignée par le pseudonyme masculin « kleiner Mohikaner ». La première personne capable à reconnaître cette identité est la photographe queer Ricky qu'Adina rencontre à Berlin (BF, 175-176, 189).

féminin. A part la différence homme - femme, le plus grand écart semble être, dans la logique des deux romans, celui de l'appartenance à un pays colonisateur ou colonisé. Il serait intéressant de compléter ces observations par l'étude d'un corpus plus large afin de mieux pouvoir discuter les questions suivantes : l'ancrage structurel du personnage victime dans les différents rapports de force rend-il certains choix narratifs plus probables que d'autres ? Serait-il par exemple imaginable qu'un personnage comme Adina agisse comme Edouard et s'identifie avec son agresseur au point de vouloir lui éviter la peine qui lui incombe juridiquement ? Et serait-il imaginable qu'un personnage comme elle porte plainte malgré les obstacles que représenterait un long procès, comme le fait Edouard finalement, malgré son hésitation ? Il semble révélateur à cet égard que la plainte d'Edouard soit bien enregistrée, qu'un dossier soit ouvert et que les preuves physiques de la violence soient documentées. Adina, quant à elle, du fait de sa position triplement marginalisée, n'a pas ce soutien juste après le viol, personne ne l'entend à ce moment-là, ce qui a des conséquences graves sur la probabilité d'un jugement du violeur.

ALTÉRITÉ ET IDENTITÉ

Malgré les différences structurelles étudiées, les deux protagonistes restent avant tout victimes de violence sexuelle ; il est alors intéressant d'analyser la manière dont l'acte de violence et ses répercussions sont mis en image et narrés dans les deux romans. De manière générale, il faut noter que dans le roman de Louis on trouve une description détaillée de la violence sexuelle alors que celui de Strubel n'y consacre qu'un court passage présentant quelques souvenirs de la protagoniste (BF 394-395). Cette absence de récit de l'acte de violence dans la plus grande partie du roman correspond au refoulement des faits par la victime. En dehors de cette absence, la représentation de la violence passe, dans les deux romans, par des images renvoyant à l'enfermement : les deux protagonistes ont en effet vécu des situations d'enfermement pendant lesquels il/elle se sont trouvé.e.s en danger de mort. Adina se retrouve enfermée dans un frigo le

lendemain des faits, après avoir cherché à dénoncer le viol. (BF 272-274). Edouard, après avoir été étranglé pendant plusieurs minutes, découvre que Reda possède un revolver : la fuite n'est alors plus envisageable (HV 155).

La manifestation physique du traumatisme d'Adina est qu'à certains moments où elle ouvre un frigo ou éprouve une forte sensation de froid, il lui arrive de s'évanouir. Le récit de son évanouissement lors de la visite d'un sauna recourt par ailleurs à une image d'inondation évoquant la peur de se noyer. Le moment où elle sort du sauna et se retrouve dans le froid est décrit dans le passage suivant, rappelant la situation du viol : « Ihr Hals verschloss sich unter einer Welle der Angst. Ihre Kehle schien voll Wasser zu laufen. » (BF 118)

Une image complémentaire à celle-ci est celle de la soif, associée à la peur de mourir de soif. Cette soif trouve un 'remède' dans la vodka, qui représente un leitmotiv du roman. Adina boit de la vodka le lendemain du viol, peu avant son enfermement dans le frigo. Cet alcool est par conséquent d'abord associé à ces expériences, puis à la relation échouée avec Léonides, et enfin à l'impossibilité de sortir de l'isolement à Helsinki. Cet isolement, expression d'une impossibilité de maîtriser les souvenirs qui sont revenus et d'une impossibilité de parler, conduit Adina à boire cette vodka, qu'elle sort régulièrement du frigo, comme pour revivre son traumatisme.

Pour le personnage-narrateur Edouard aussi, l'enfermement vécu pendant les heures de l'agression se reproduit plus tard, à d'autres moments, sous d'autres formes. Ainsi, le bureau du policier ou la salle d'attente des urgences deviennent des lieux d'enfermement. À l'hôpital, peu après le viol, c'est la peur du SIDA qui donne à Edouard l'impression d'être enfermé dans une attente interminable, à la merci de la médecin qui, pendant une heure, tarde à venir (HV 168). Plus tard, au commissariat, il se rend compte qu'il ne peut plus revenir en arrière et se trouve ainsi enfermé dans une affaire judiciaire : « je regrettais et [...] voulais tout interrompre, rentrer chez moi. Le policier avait ricané. [...] 'Mais ça ne dépend plus de vous, monsieur, je suis désolé. C'est à la justice maintenant que ça appartient.' » (HV 54) Cela confirme une crainte qu'Edouard avait eue avant d'aller au commissariat : « Ils veulent t'enfermer dans une histoire qui n'est pas la tienne, ils veulent te faire porter une histoire

que tu n'as pas voulue, ce n'est pas ton histoire. » (HV 188) C'est cette crainte qui fait qu'il n'y va que malgré lui, ses amis ayant fini par le persuader. Il décrit alors l'impression d'un détachement de son corps : « Mon corps n'était pas le mien. » (HV 191) A ce moment, celui-ci porte encore toutes les marques de la violence subie, les marques de l'Autre.

Comment sont représentées ensuite les tentatives des protagonistes de dépasser la violence, l'enfermement et l'isolement ? Dans *Blaue Frau*, l'étiquette de la vodka que boit Adina montre une figure féminine de couleur bleue. Face à cette *blaue Frau* (« femme bleue ») qui tient et joue d'un instrument à vent, Adina pense à un appel au soulèvement et, par-là, à Kristiina qui lui paraît une incarnation réelle de cette figure. Ainsi le motif de la vodka anticipe aussi la fin de l'isolement et la libération de la parole vis-à-vis de Kristiina. Conséquence logique de cela : à la fin du roman, Adina va vider le reste de la bouteille dans l'évier (BF 396).

Une autre figure positive qui représente la libération et la force pour Adina est un alter ego fictif qu'elle s'était déjà choisi comme modèle pendant sa jeunesse en République tchèque : il s'agit du « Kleiner Mohikaner » (en référence au roman *The Last of the Mohicans* de James F. Cooper de 1826), nom qui sert à Adina de pseudonyme dans un tchat anonyme qu'elle appelle « Rio », un lieu imaginaire où, avec ce pseudonyme masculin, elle se donne une autre identité. En Brandebourg et à Helsinki, cette image positive d'elle-même en tant que mohican lui permet de retrouver ses forces. Mais cet alter ego disparaît après le viol, pendant un certain temps (BF 262). Cette dissociation du personnage rappelle celle que décrit Edouard au moment du passage chez la police. Adina va pourtant retrouver le « Mohikaner » plus tard, pendant son isolement à Helsinki, et en tirer la force de se confier à Kristiina et de recommencer à sortir. Les différentes identités de la protagoniste sont par ailleurs symbolisées par les trois prénoms que lui donnent d'autres personnages : « Adina », son prénom natal, « Nina », son prénom en Brandebourg, et « Sala », son prénom à Helsinki. Au moment de se confier à Kristiina, elle choisira enfin « Mohikaner » — c'est donc cette identité-là, entièrement choisie par elle-même, qui prend finalement le dessus.

ALTÉRITÉ ET NARRATION

Pour Edouard, la stratégie la plus probante lui permettant de travailler le vécu et de le dépasser est celle de narrer. Mais avant cela, il y a d'abord son refus de parler, de raconter, c'est-à-dire de porter plainte, ce qui peut être interprété, on l'a vu, comme une tentative du protagoniste d'échapper aux mécanismes de pouvoir qui s'exercent sur lui et surtout sur Reda. Ce qu'il vit au moment des interrogatoires de police semble confirmer la crainte que ce pouvoir se mette en place : il a alors l'impression de ne plus être le maître de son récit : « je ne reconnaissais plus ce que j'avais vécu dans la forme qu'ils imposaient à mon récit » (HV 99). Il éprouve, comme il l'avoue au tout début du roman, « la sensation pénible et désagréable qu'aussitôt énoncée, par moi ou n'importe qui d'autre, mon histoire est falsifiée » (HV 9). Plus loin, il dit vouloir « être le seul [...] à discerner la vérité » (HV 33). Mais puisque dès le début roman, la question de la falsification est posée, la vérité atteinte par son récit est désignée d'emblée comme questionnable.

Malgré les craintes du protagoniste-narrateur, nous assistons, dans *Histoire de la violence*, à une mise à distance de l'histoire par un dédoublement des voix narratives. Bien qu'organisée autour d'un récit à la première personne donné par le personnage principal, Edouard, une large partie de l'histoire est racontée par sa sœur. Elle fait à son mari le récit de ce que Edouard lui a raconté. Dans cette mise en scène, Edouard écoute le récit de sa sœur et le rend en mode direct. Il faut souligner que nous ignorons le récit original d'Edouard à sa sœur (tout comme nous ignorons d'ailleurs la forme exacte du récit que Adina fait à Kristiina de son vécu, les faits étant relatés de manière très brève par l'instance narrative). Non seulement le regard extérieur sur l'histoire crée une distance, mais il permet aussi de faire apparaître des points de vue divergents entre Edouard et sa sœur et puis, pour lui, d'intégrer des rectifications, des rajouts, des réflexions, qui sont marqués en italique. Dans ces passages, écrits tantôt à la deuxième, tantôt à la première personne, Edouard questionne ou dément des éléments du récit de la sœur (« *elle ment* », HV 87) ou met en doute, par moments, son propre récit original et même son souvenir (« *de jour en jour, je suis moins sûr de cette phrase* »,

HV 124). La fiabilité des récits comme celle des voix narratives se trouve ainsi mise en question.

Vers la fin du roman, écouter le récit de sa sœur le contrarie de plus en plus, si bien qu'il finit par ne plus l'écouter, ne plus nous transmettre son récit à elle, mais au contraire reprendre son récit à lui et réincarner pleinement son rôle de narrateur. Par conséquent, les passages en italiques disparaissent, le récit d'Edouard remplace progressivement le récit de sa sœur. Il s'agit donc ici, comme dans le roman de Strubel d'ailleurs, de la mise en scène d'une trajectoire qui commence par une dissociation vis-à-vis des faits et une incapacité de parler ou une envie de tout garder pour soi, et qui finit par une prise de parole du personnage victime, une reprise du récit permettant ainsi de redevenir maître de son histoire par le biais de la narration. Une telle lecture se justifie par le fait que ce narrateur, au moment de revenir sur les interrogatoires, exprime clairement l'importance de ce récit même : « ils représentaient un lieu où ma parole était à la fois possible et dicible, il est évident qu'ils m'ont aidé à me sentir autorisé à parler [...], et plus tard mes mots ont continué à porter la trace de cette possibilité qu'ils avaient fait exister [...] ». » (HV 93)

A la différence d'Edouard, Adina n'a pas cette possibilité, elle passe par une longue période de silence, et même au moment de se confier à Kristiina, elle décide de ne pas parler devant un tribunal, de ne pas porter plainte comme le fait, exhorté par ses amis, Edouard. Il paraît alors logique que le roman *Blaue Frau* ne puisse proposer un récit à la première personne, mais à la troisième personne. Dans ce choix narratif se traduit l'impossibilité de la victime de prendre réellement la parole et de s'élever au rang de personnage-narratrice. Edouard ne fait pas objet d'une telle invisibilisation.

Dans le roman de Strubel, un JE apparaît en revanche dans un deuxième récit, dont les parties se trouvent intercalées dans le premier. Assez tard dans le roman, on s'aperçoit que ce JE est un personnage autofictif, à savoir une écrivaine ayant des traits d'Antje Rávik Strubel, car il révèle avoir travaillé sur le roman « Tupolew 134 » (BF 327). Ce personnage se trouve tout comme Adina à Helsinki et relate des entrevues avec une mystérieuse *blaue Frau*. Celle-ci a les traits d'un alter ego de cette narratrice-écrivaine, tout comme Adina a un

alter ego, le « Mohikaner ». Toutes deux échangent entre autres sur leurs idées autour de l'autre récit, celui qui relate l'histoire d'Adina. L'imbrication du récit extradiégétique dans le premier récit interrompt le cours de celui-ci : « Wenn die blaue Frau auftaucht, muss die Erzählung innehalten. » (BF 17) C'est un choix plus ou moins volontaire, exprimé par la narratrice-écrivaine, choix qui a pour effet une distanciation assez marquée par rapport au récit de l'histoire d'Adina. Contribuent à cet effet des passages à focalisation externe, où nous n'avons pas vraiment accès aux réflexions et sentiments d'Adina ; par conséquent, il est parfois difficile à donner une cohérence au récit, surtout dans la première partie du roman, où on retrouve Adina pendant son isolement après sa rupture avec Leonides. L'expérience de lecture est de ce fait assez déroutante, ce qui transmet l'expérience d'altérité au lectorat, qui assiste ainsi à un lent processus d'éveil, de prise de conscience et de convalescence mentale.

Les parties deux et trois du roman relatent la trajectoire d'Adina avant son arrivée à Helsinki, notamment ses semaines à Berlin et son séjour dans le Brandebourg. Il faut souligner que la *blaue Frau* ne fait aucune apparition dans ces deux parties, c'est-à-dire qu'il n'y a pratiquement plus de passages intercalés du récit extradiégétique. Ainsi, la trame narrative n'est plus interrompue et l'histoire ne semble plus être mise à distance. Pourtant, une unique réflexion méta-narrative du tout début de la deuxième partie met en perspective ce procédé. Il se trouve que la narratrice-écrivaine et la *blaue Frau* sont en désaccord sur la fonction de la narration par rapport à la vie et à l'histoire. L'avis de la *blaue Frau* est rendu en mode indirect : « Sie findet [...], dass [das Leben] manchmal vor dem Erzählen zu schützen ist. » (BF 142) et « Das Erzählen ordne die Geschehnisse zu einer Geschichte, die sie zu einer Fremden mache. » (BF 147) L'appropriation de l'histoire d'Adina par l'instance narrative du premier récit, bien que nécessaire du point de vue de cette narratrice-écrivaine pour contrer l'oubli (BF 147), aurait donc, selon la *blaue Frau*, tendance à déformer les événements et à les rendre étrangers — une idée qu'exprime également Edouard dans *Histoire de la violence*.

La petite querelle méta-narrative éveille un soupçon : les deux récits du roman de Strubel pourraient être plus étroitement liés qu'il n'y paraît. Et cela se confirme : La 4^{ème} partie est le moment de la

résurrection de la *blaue Frau* et de la réintégration du 2^{ème} récit, ce qui coïncide d'ailleurs avec l'éveil et la prise de parole d'Adina. On a affaire ici à une métalepse narrative : l'imbrication des deux récits ne se fait plus seulement au niveau textuel, mais aussi au niveau des personnages et des motifs. Ainsi, on apprend par exemple que la narratrice-écrivaine du 2^{ème} récit connaît Leonides et qu'ils avaient déjà échangé sur sa vie privée à lui. Lors de cet échange, il avait indirectement avoué avoir une amante à Helsinki, et on comprend qu'il doit s'agir d'Adina. A un autre moment, la narratrice et la *blaue Frau* se rejoignent pour traverser ensemble un passage souterrain — symbole fort du passage du monde extradiégétique du second récit au monde intradiégétique du premier récit — pour se retrouver dans l'appartement de la narratrice-écrivaine. Non seulement celui-ci ressemble à l'appartement d'Adina, mais apparemment, la *blaue Frau* connaît déjà ce lieu. Il s'avère enfin qu'elle semble incarner, en quelque sorte, l'instance narrative omnisciente qui orchestre les faits selon son gré car à la fin du roman, elle se met à raconter, « der Reihe nach und von Anfang an » (BF 419) et dévoile enfin avoir décidé de ne pas laisser Adina tuer son violeur : « '[W]arum hast du ihn nicht getötet ?' » — lui demande la narratrice-écrivaine, et la *blaue Frau* lui répond : « 'Warum ich ?' » (BF 426) Seulement, ce récit final de la *blaue Frau* ne nous est paradoxalement plus transmis.

En lisant ce roman, non seulement nous sommes témoins de la quête d'Adina visant une émancipation face aux violences subies et une reconstruction de sa vie, mais nous assistons aussi, en même temps, à la quête d'une instance narrative qui a elle aussi plusieurs identités qui semblent finalement se rejoindre en une seule voix, celle de la *blaue Frau*. Quête identitaire et émancipatrice du personnage principal, victime des agressions sexuelles, et quête narrative se trouvent ainsi mises en parallèle et se reflètent de multiples façons. Ce procédé multiplie ainsi les effets d'altérité et fait ressentir aux lecteur.ice.s une déstabilisation comparable à celle d'Adina. On assiste à une mise en scène de l'inaccessibilité du souvenir et de la parole et d'une quête d'un mode de narration de la violence. Par tous ces éléments, le roman de Strubel a des traits de ce que Faye Steward appelle « queer style ». Elle distingue, à travers l'étude d'autres romans de Strubel, cinq éléments de ce style chez l'autrice que l'on peut

retrouver dans *Blaue Frau* : désorientation, narration déroutante, inquiétante (« uncanniness »), pluralité narrative, narrateurs mystérieux et symbolisme multivalent¹³. On peut enfin rapprocher le style d'*Histoire de la violence* de ce style « queer », les deux derniers aspects de celui-ci étant toutefois moins poussés dans le roman de Louis.

CONCLUSION

La multiplication des perspectives narratives, reflet de la multiplication de l'identité des protagonistes, s'avère ainsi un élément majeur de la mise en forme de l'altérité dans les deux romans. Elle semble à même de représenter la quête d'une reconstruction identitaire, devenue nécessaire suite à l'acte de violence sexuelle. Dans les deux romans, cette diversité dans la narration mène certainement à un questionnement des faits narrés ; il ne mène cependant pas à une mise en question du fond du vécu, de la violence. C'est un aspect auquel se heurterait toute démarche déconstructiviste : la violence, son vécu et ses traces ne peuvent être niés ou remis en cause : ils sont *unhintergebar*. La diversité narrative rend plutôt intelligible la difficulté de trouver les modalités adaptées pour raconter la violence, même si raconter s'avère, finalement, le seul recours pour mettre à distance le vécu et se reconstruire. Ainsi, *Blaue Frau* et *Histoire de la violence* proposent, à travers leurs choix narratifs, une réflexion sur les possibilités de narrer la violence et ses conséquences.

Au niveau des deux histoires et des rapports de pouvoir sous-jacents, on peut se demander, si la quête des protagonistes visant à se reconstruire aboutit. Même si Edouard semble retrouver une certaine autonomie par rapport à son récit, se réaffirmer maître de son récit, il ne peut et ne veut, en tant qu'instance narrative, enlever les doutes sur certains aspects des différents récits proposés. Par-là, il

13 Stewart nomme « five distinctive elements of Strubel's fiction: disorientation, uncanniness, writerly plurality, mysterious narrators, and multivalent symbolism », Faye Stewart, « Queer Elements: The Poetics and Politics of Antje Rávic Strubel's Literary Style », *Women in German Yearbook* 30 (2014) : 44.

rend intelligible le fait qu'on ne peut échapper complètement au fait que le vécu n'est accessible que par le récit, mais que celui-ci est toujours biaisé, déterminé par des discours renvoyant à la situation socio-culturelle de l'individu narrant. Le roman de Strubel, quant à lui, montre que même si Adina sort de son isolement à la fin de son roman et qu'elle prend la décision de parler de son vécu, elle reste victime de structures juridiques traduisant un point de vue éminemment masculin, ce qui pourrait expliquer pourquoi, au niveau de la narration, nous n'avons pas accès à son récit à elle. Ainsi, il semble logique qu'au niveau de l'histoire, Adina choisisse de se faire justice elle-même. La perpétuation de la violence ne peut être empêché que par un acte à caractère utopiste : le personnage-narratrice qu'est la *blaue Frau* fait en sorte que cette tentative de vengeance directe n'aboutisse pas.

TROISIÈME PARTIE

POLYGLOSSIE ET POLYPHONIE

ALTÉRITÉS MÉDIÉVALES.
CHANSON DE ROLAND, ROLANSLIED
ET MANUSCRIT DE HEIDELBERG, UB, CPG 112

Marie-Sophie Masse
Université de Picardie Jules Verne

Le titre de cette contribution peut être lu de deux façons. Il se réfère, tout d'abord, à l'altérité de la littérature médiévale telle que nous la percevons : il s'agit de l'altérité induite, notamment, par des conditions socio-culturelles de production spécifiques à cette époque, par une médialité qui repose sur la transmission manuscrite et l'interaction entre oralité et scripturalité, ou encore par une situation de diglossie dans laquelle les littératures vernaculaires s'affirment progressivement face à la prédominance de la culture latine ; une altérité liée en outre à une circulation des textes et des matières littéraires entre aires linguistiques d'une densité inégalée depuis l'existence des entités nationales¹. L'altérité médiévale peut être, ensuite, comprise dans

1 Sur la pertinence de la catégorie de l'altérité au sujet de la production littéraire médiévale, on se reportera à l'ouvrage fondateur du romaniste Hans Robert Jauß, *Alterität und Modernität der mittelalterlichen Literatur. Gesammelte Aufsätze 1956-1976* (Munich : Fink, 1977), ainsi qu'aux ouvrages et articles suivants qui relèvent essentiellement du champ des études germaniques : Anja Becker et Jan Mohr (dir.), *Alterität als Leitkonzept für historisches Interpretieren* (Berlin : Akademie Verlag, 2012) ; Manuel Braun (dir.), *Wie anders war das Mittelalter ? Fragen an das Konzept der Alterität* (Göttingen : V&R unipress, 2013) ; Martin Baisch, « Alterität und Selbstfremdheit : zur Kritik eines zentralen Interpretationsparadigmas in der germanistischen Mediävistik », dans *Die Aktualität der Vormoderne. Epochenentwürfe und europäische Identitäten*, dir. Steffen Patzold et Klaus Ridder (Berlin : Akademie Verlag, 2013), 185-206 ; Mathias Herweg, « Alterität und Kontinuität. Vom interkulturellen Potential der germanistischen Mediävistik », *Zeitschrift für Interkulturelle Germanistik* 8 (2017) : 11-23.

la perspective d'une historicisation de cette catégorie : il s'agit de l'altérité au sens où l'entend l'époque médiévale, celle qui est perceptible notamment à travers les représentations de l'Autre et le discours sur l'Autre produits par la littérature de cette époque.

Notre réflexion se propose d'explorer et de croiser ces perspectives à partir de deux textes susceptibles de les illustrer de manière emblématique : d'une part la *Chanson de Roland*, dont la première version, en langue anglo-normande, est datée de peu avant 1098, d'autre part le *Rolandslied*, sa transposition en langue allemande effectuée entre 1170 et 1185 par un auteur qui se désigne lui-même comme « le clerc Konrad ». Le sujet commun à ces deux textes repose sur un événement que l'on considère comme historique à partir du témoignage croisé de l'historiographie médiévale en langues latine et arabe. Le 15 août 778, alors que Charlemagne est de retour pour son royaume après une expédition en Espagne musulmane, l'armée franque subit un important revers : lors du passage du col de Roncevaux dans les Pyrénées, l'arrière-garde est prise dans une embuscade de Basques navarrais, peut-être alliés à des combattants musulmans².

Les récits épiques issus de ce noyau historique prennent deux libertés essentielles en regard de la réalité : ils n'évoquent pas les Basques, et ils confèrent un rôle majeur au personnage de Roland, dont l'existence historique n'est pas avérée. Quel que soit le degré d'historicité et de fictionnalité — l'une et l'autre étant souvent inextricablement liées dans les récits médiévaux —, ce qui importe dans notre perspective, c'est le fait que le substrat historique se réfère à l'époque franque. Il remonte ainsi à un passé commun « franco-allemand », puisque le royaume franc fondé par Clovis à la fin du V^e siècle, voué à subsister jusqu'au traité de Verdun en 843, réunissait en lui des composantes gallo-romaines et germaniques. Charlemagne lui-même, qui dans cette constellation pré-nationale n'était ni « français » ni « allemand », fut considéré à son époque déjà

2 Voir la synthèse procurée sur ce point dans l'ouvrage de Jean-Pierre Martin et Marielle Lignereux, *La Chanson de Roland* (Paris : Atlande, 2003), 5-7.

comme *pater europae*³. Le sujet de ces récits est donc fondamentalement transnational. Par ailleurs, de par la transformation du matériau historique qu'ils opèrent, ces textes placent en leur cœur la confrontation entre l'armée franque chrétienne et « les autres », c'est-à-dire ceux que la *Chanson de Roland* et le *Rolandslied* nomment respectivement *li paiens* et *die heidene*.

Dans cette perspective, nous reviendrons dans un premier temps sur l'altérité de la littérature médiévale vue au prisme de ces textes « français » et « allemand », en nous interrogeant précisément sur la validité et la pertinence de ces deux catégories. Dans un second temps, nous explorerons les représentations textuelles données de l'altérité dans la *Chanson de Roland* et le *Rolandslied*. Celles-ci seront croisées, dans un troisième temps et dans une perspective intermédiaire, avec les représentations visuelles présentes dans l'unique manuscrit complet du *Rolandslied*, celui de Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cpg 112.

L'ALTÉRITÉ DE LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE AU PRISME DES TEXTES « FRANÇAIS » ET « ALLEMANDS »

La Chanson de Roland ou « l'invention de la France » (S. Gaunt)

En introduction de son édition et traduction de la *Chanson de Roland* parue en 1990, Ian Short revient sur l'aura de ce texte et déclare :

La seule mention de *La Chanson de Roland* suffit désormais pour déclencher un déluge de superlatifs : le premier grand monument de la littérature française, le premier en date, et le plus riche, des

3 L'expression se trouve dans un texte historiographique latin, le *Carolus Magnus und Leo Papa*, daté vers 800 et transmis dans un manuscrit de la fin du IX^e siècle : *De Karolo rege et Leone papa*, éd. et trad. Franz Brunhölzl (Paderborn : Bonifatius, 1999), 44, v. 504.

poèmes épiques français, ou encore l'œuvre la plus connue du Moyen Âge français, la plus belle des épopées nationales⁴...

Il rend compte ce faisant de l'appropriation idéologique dont la *Chanson de Roland* fit l'objet au XIX^e siècle, en particulier dans le contexte des guerres franco-prussiennes : le 8 décembre 1870, durant le siège de Paris, le médiéviste Gaston Paris donnait sa leçon d'ouverture au Collège de France sous le titre « *La Chanson de Roland* et la nationalité française ». Son élève Joseph Bédier, à son tour, tout en prônant une approche philologique différente, vit dans ce récit un texte susceptible de « fortifier [...] le sentiment national⁵ ».

Les catégories de nation et de nationalité sont à l'évidence anachroniques en référence à la période médiévale antérieure à la transition vers la Première Modernité. C'est en ce sens, notamment, que Simon Gaunt, dans un article paru en 2003, emploie au sujet de la *Chanson de Roland* l'expression « the invention of France⁶ ». Car, il le rappelle, le sujet du récit en soi, à l'image de Charlemagne, n'a rien de « français » (l'empereur carolingien employait du reste un parler germanique, probablement le francique rhénan). Mais encore, le contexte de production du texte ne peut être qualifié de « français », du moins d'un point de vue géographique et politique : ce qui était considéré comme la « France » au XII^e siècle, le royaume capétien de France, était constitué essentiellement de l'Île-de-France actuelle⁷. Et ce n'est pas en ce domaine que la *Chanson de Roland* vit le jour

4 *La Chanson de Roland*, édition critique et traduction de Ian Short, 2^e édition, (Paris : Le livre de Poche, 1990), 5.

5 Cité par Christopher Lucken, « Traduire la *Chanson de Roland* », *Médiévales* 75, (2018) :167-196 (ici 195). Sur les enjeux philologiques, voir, du même auteur, « Joseph Bédier et la *Chanson de Roland* », dans *Sur les traces de Joseph Bédier*, dir. Ursula Bähler et Alain Corbellari (Zurich : AVM, 2019), 93-113.

6 Simon Gaunt, « The *Chanson de Roland* and the Invention of France », dans *Rethinking Heritage. Cultures and Politics in Europe*, dir. Robert Shannan (Peckham, Londres, New York : Tauris, 2003), 90-101 et 230-234.

7 Amaury Chauou évoque, pour l'époque d'Henri VII, « un ensemble compact centré sur l'axe Paris-Orléans, avec quelques extensions au nord de Paris, quelques domaines lointains en Berry, Anjou et Picardie, et le port de

mais dans celui, bien plus vaste, de la dynastie des Plantagenêt, c'est-à-dire des comtes d'Anjou, du Maine et de Touraine devenus aussi par la suite, sous Geoffroy le Bel, ducs de Normandie, puis sous Henri II ducs d'Aquitaine et rois d'Angleterre⁸.

C'est en effet en lien avec le milieu Plantagenêt et son rôle politique et culturel prédominant qu'une importante production littéraire en langue vernaculaire vit le jour au XII^e siècle. Celle-ci est écrite dans la langue parlée alors par la minorité aristocratique dominante et utilisée à l'écrit pour l'administration, le droit ou les affaires économiques à la cour d'Angleterre depuis la conquête de celle-ci par les Normands en 1066 : il s'agit de l'anglo-normand, qui constitue l'une des variantes de la langue d'oïl et que l'on nomme aussi le « français d'Angleterre » ou « français insulaire ». En somme, seul le critère linguistique permet de considérer que la littérature écrite dans ce milieu est « française ». Cela vaut également pour la *Chanson de Roland*, dont la plus ancienne version transmise par écrit est la version en langue anglo-normande datée peu avant 1098, version assonancée transmise par le manuscrit d'Oxford (Bodleian Library, Digby 23) daté lui-même entre 1140 et 1170. À cette version succédèrent des versions dans d'autres parlers français et dans des parlers franco-italiens, pour partie assonancées et pour partie rimées, transmises par sept manuscrits complets⁹. Dans la perspective qui est celle de la nouvelle philologie et qui souligne la mobilité du texte médiéval en redonnant le primat à la culture manuscrite, on s'accordera à

Montreuil-sur-Mer » : Amaury Chauou, *Les Plantagenêts et leur cour, 1154-1216* (Paris : PUF, 2019), 35.

- 8 Il faudrait ajouter encore, pour le règne d'Henri II, les « marges celtiques (Bretagne, principautés galloises, Écosse, Irlande), qui vont venir s'agréger au tandem Angleterre-Normandie » : cf. Chauou, *Les Plantagenêts et leur cour*, chap. 1 : « De la principauté des comtes d'Anjou à la maison aux léopards d'or », 26-59 (ici 49).
- 9 Voir Section romane, notice de « Roland, Anonyme » dans la base Jonas-IRHT/CNRS (permalink : <http://jonas.irht.cnrs.fr/oeuvre/4103>) (consulté le 16/09/2025).

dire avec Jane Gilbert qu'il n'existe pas « une » ou « la » *Chanson de Roland*, mais bien plusieurs¹⁰.

La plus étudiée reste la version anglo-normande du manuscrit d'Oxford. C'est celle que nous prendrons pour objet, et avec laquelle nous comparerons le *Rolandslied*¹¹.

Le Rolandslied, livre de Francie occidentale
« transposé en langue allemande »

Dans le cas du récit d'expression allemande, la réflexion peut être alimentée par la perspective historique qui ressort du discours d'auteur, car le texte tel qu'il est nous transmis présente un épilogue de 78 vers. Ce passage fournit l'un des rares témoignages, dans la littérature de son époque, sur un phénomène littéraire et culturel essentiel du Moyen Âge central : le fait qu'une partie très importante de la littérature de langue allemande produite entre 1170 et 1250 se nourrisse de l'import, associé à l'appropriation et à la transformation, de textes, de formes, de thèmes, de motifs ou de formulations issus des domaines de langue d'oc (essentiellement pour la lyrique) et de langue d'oïl¹².

L'épilogue du *Rolandslied* thématise en effet le transfert géographique de ce qu'il désigne comme « le livre » (« *daz buoch* »,

10 Jane Gilbert, « The *Chanson de Roland* », dans *The Cambridge Companion to Medieval French Literature*, dir. Simon Gaunt et Sarah Kay (Cambridge : Cambridge University Press, 2008), 21-34 (ici 21).

11 Le manuscrit-source du *Rolandslied* restant indéterminé, la comparaison ne doit pas se comprendre comme une comparaison entre un hypotexte et un hypertexte, mais comme l'étude de la circulation et de la transformation d'un texte par-delà les frontières linguistiques (et nationales actuelles).

12 L'ouvrage de référence en ce domaine est désormais le *GLMF* : Geert H. M. Claassens, Fritz Peter Knapp, René Pérennec (dir.), *Germania Litteraria Mediaevalis Francigena. Handbuch der deutschen und niederländischen mittelalterlichen literarischen Sprache, Formen, Motive, Stoffe und Werke französischer Herkunft (1100-1300)* (Berlin : De Gruyter, 2010-2015), 7 vol.

v. 9022¹³). Celui-ci fut tout d'abord « écrit en Francie occidentale » (« *gescriben ze den Karlingen* », v. 9023), le terme de *Karlingen* (ou *Kerlingen*) se référant littéralement au « pays de Charles », c'est-à-dire à celui de Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne qui hérita lors du partage de Verdun de ce qui était alors nommé la *Francia Occidentalis*¹⁴. L'auteur ne précise pas quelle fut ensuite la destination précise du livre, mais il nomme ses commanditaires : le duc Henri (« *dem herzogen Hainriche* », v. 9018) et son épouse, « la noble duchesse, fille d'un roi puissant » (« *diu edele herzoginne, / aines richen küniges barn* », v. 9024-9025). L'hypothèse qui fait consensus dans la recherche est qu'il s'agit d'Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, et de Mathilde d'Angleterre, fille d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri II Plantagenêt. L'épilogue permet de ce fait de situer la genèse du texte en domaine bavarois — vers Ratisbonne — ou saxon — à la cour de Brunswick — entre 1170 et 1185¹⁵.

D'après le discours d'auteur, c'est la duchesse qui eut le souhait de faire traduire le livre écrit en Francie occidentale (v. 9024). On peut imaginer de fait qu'il fut possible à Mathilde d'Angleterre de faire importer un exemplaire de la *Chanson de Roland* depuis le domaine anglo-normand de ses parents vers les territoires de son époux. Telle que la présente l'épilogue, son initiative permit du moins de faire en sorte que le livre soit « transposé dans la langue allemande, ce qui honore bien l'Empire » (« *in tiutische zungen gekêret, / dâ ist daz rîche wol mit gêret* », v. 9033-9034). L'entité politique de

13 Nous citons le texte d'après l'édition suivante : *Das Rolandslied des Pfaffen Konrad*, Mhd./Nhd, édité, traduit et commenté par Dieter Kartschoke (Stuttgart : Reclam, 1993). En l'absence de traduction française du texte, nous proposons notre propre traduction des passages.

14 René Pérennec, « Das geokulturelle Bild vom Andern in gekreuzter Perspektive. Sprachliche Facetten », dans *Sprache und Verskunst*, dir. René Pérennec et Anton Touber (Berlin/Munich/Boston : de Gruyter, 2014), 27-85 (ici 71-72).

15 On consultera sur ce point Bernd Bastert, « *wie er daz gotes rîche gewan* [...]. Das Rolandslied des Klerikers Konrad und der Hof Heinrichs des Löwen », dans *Courtly Literature and Clerical Culture / Höfische Literatur und Klerikerkultur / Littérature courtoise et culture cléricale*, dir. Christoph Huber et Henrike Lähnemann (Tübingen : Attempto, 2002), 195-210.

l'Empire, le *Sacrum Imperium Romanum* selon sa dénomination officielle à l'époque de rédaction du *Rolandslied*, n'est alors pas encore associée à l'expression de *Nationis Germaniae*, venue s'adjoindre au XV^e siècle. En revanche, les vers cités font apparaître l'adjectif « allemand » (*tiutsch*) en lien avec le transfert linguistique.

Tel est le cas également vers la fin de l'épilogue quand l'auteur, après s'être présenté comme le « clerc Konrad » (*der phaffe Chunrât*, v. 9079) — une signature d'auteur rare dans un texte épique —, revient sur sa pratique de transposition d'une langue en l'autre :

*alsô ez an dem buoche gescriben stât
in franzischer zungen,
sô hân ich ez in die latîne betwungen,
danne in die tiutische gekêret.* (v. 9080-9083)

(Tout comme cela est écrit dans le livre en langue française, je l'ai mis en langue latine, puis transposé en langue allemande).

Les termes « français » (*franzisch*) et « allemand » (*tiutsch*) apparaissent ici dans le contexte de l'évocation du transfert effectué, selon l'affirmation de l'auteur, depuis la langue française par l'intermédiaire d'une translation en latin. Il est peu vraisemblable, en réalité, que l'étape intermédiaire ait eu lieu : non seulement il n'existe pas de texte en langue latine qui puisse être considéré comme hypotexte du *Rolandslied* (même si l'hypothèse d'un texte perdu, au vu de l'état de la transmission manuscrite des textes médiévaux, n'est pas à exclure) ; mais encore, il existe très peu de textes de cette époque traduits de la langue vernaculaire allemande vers le latin. Le discours d'auteur développé dans l'épilogue du *Rolandslied* relève vraisemblablement d'une stratégie de légitimation : en se référant à l'autorité du latin, l'auteur cautionne son propre texte, dans le contexte d'émergence d'une littérature à caractère profane en langue vernaculaire qui s'affirme, durant la seconde moitié du XII^e siècle, en regard de la littérature religieuse en langue latine.

Le discours d'auteur, dans le *Rolandslied*, fait donc ressortir de façon saillante que les qualificatifs « français » et « allemand » ne sont pertinents et valides qu'en regard du critère linguistique. Ce faisant,

l'épilogue du texte en langue allemande attire notre attention sur la mobilité et la circulation des matières littéraires et des textes par-delà les frontières linguistiques. Il reste à voir en quoi le passage d'une aire à l'autre et d'une langue en l'autre se cristallise dans les représentations que donnent les textes de l'altérité.

REPRÉSENTATIONS TEXTUELLES DE L'ALTÉRITÉ

L'Autre et le « nous » dans la Chanson de Roland

Au prix d'une torsion du substrat historique de son sujet, la *Chanson de Roland* — tout comme le *Rolandslied* à sa suite — a pour thématique centrale la confrontation entre l'armée franque de Charlemagne et les combattants non-chrétiens. Ces derniers sont présentés comme l'incarnation de l'altérité, selon un processus perceptible dès la première des 291 laisses de la version d'Oxford. Celle-ci fait débiter le texte *in medias res* :

*Carles li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estét en Espagne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ;
Mur ne cité n'i est remés a fraindre
Fors Sarraguce, k'est en une muntaigne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu nen aimet ;
Mahumet sert e Apollin reclimet :
Ne s' poet garder que mals ne l'i ateignet. (v.1-9)*

(« Charles le roi, le Grand, notre empereur,
sept ans entiers est resté en Espagne.
Jusqu'à la mer il a conquis les terres hautes :
aucun château devant lui ne résiste,
il n'est ni mur ni cité qui reste à forcer
sauf Saragosse qui est sur une montagne.
Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu ;

C'est Mahomet qu'il sert, Apollyon qu'il invoque ;
il n'en peut mais : le malheur le frappera. »)

Cette laisse initiale met en place dès l'abord une opposition structurante entre un « nous » et « les autres » : l'adjectif possessif employé au vers 1 dans l'expression « notre empereur » vise à susciter l'adhésion du public dans un sentiment de communauté partagée, pour conjurer une unité reposant sur une identité collective franque et chrétienne. La figure de l'Autre, incarnée par le roi Marsile qui apparaît quelques vers plus loin, est définie de ce fait par l'exclusion de ce « nous », et de manière explicite par la négation : l'Autre est celui, nous dit le texte, « qui n'aime pas Dieu », c'est-à-dire le dieu chrétien auquel sont opposés dans le vers suivant Mahomet et Apollon puis, plus loin dans le récit, un dieu nommé *Tervagan* (v. 611). Le texte construit donc sa représentation de l'altérité dans un processus de déformation et d'amalgame : il représente la religion musulmane comme une religion polythéiste, en faisant un dieu du prophète Mohammed tout en lui associant une divinité de l'Antiquité classique, et une troisième peut-être inspirée, selon les hypothèses formulées dans la recherche, d'Hermès Trismégiste ou du dieu égyptien Thot. Cette triade — récurrente dans d'autres textes épiques — fonctionne à la fois par antagonisme et par analogie avec la religion chrétienne, puisqu'elle convoque l'idée de la sainte Trinité. La représentation textuelle ainsi construite induit, comme le résume Ricarda Bauschke, une « vision diffamatoire résultant de la falsification délibérée des préceptes de la foi musulmane » (« diffamierende Sicht aus der bewussten Verfälschung islamischer Glaubensgrundsätze »¹⁶).

Cette première laisse apparaît comme la matrice d'une représentation identitaire de l'altérité, qui repose sur des mécanismes d'exclusion, de négation, de déformation, d'amalgame et de diffamation.

16 Ricarda Bauschke, « Der Umgang mit dem Islam als Verfahren christlicher Sinnstiftung in *Chanson de Roland/Rolandslied* und *Aliscans/Willehalm* », dans *Das Potenzial des Epos. Die altfranzösische Chanson de geste im europäischen Kontext*, dir. Susanne Friede et Dorothea Kullmann (Heidelberg : Winter, 2012), 191-215 (ici 197).

Elle exprime aussi d'emblée que le critère essentiel de différenciation, dans la caractérisation morale donnée de l'Autre et du « nous »¹⁷, est celui de la religion. Car, par ailleurs, les païens sont de preux combattants, dont la société est régie par le même ordre féodal que les Francs, et qui semblent parler la même langue qu'eux puisqu'aucun interprète n'est nécessaire. Un vers du récit résume bien ce parallélisme, qui énonce à propos de l'émir de Balaguer : « S'il était chrétien, ce serait un vrai baron. » (« *Fust chrestiens, asez oüst barnét* », v. 899¹⁸). Dans l'optique du texte, la seule différence religieuse suffit à asseoir l'opposition formulée en cet autre vers, si souvent cité : « Les païens ont le tort, et les chrétiens le droit. » (« *Païen unt tort e chrestiens unt dreit* », v. 1015). Comme le formule Sharon Kinoshita, les païens sont représentés comme des « images en miroir des Chrétiens » (« mirror images of the Christian »¹⁹). Ce faisant, la vision proposée est celle de deux cultures antagonistes et incompatibles, sans interaction entre elles : toute imbrication transculturelle semble impensable.

L'Autre et le « nous » dans le Rolandslied

La partie initiale du *Rolandslied* pourra quant à elle illustrer les mécanismes à l'œuvre dans la transposition d'une langue en l'autre, qui est aussi une réécriture comme le veut la conception médiévale (la traduction au sens où nous l'entendons remontant à une conception développée à partir des premiers Humanistes²⁰). L'auteur de

17 En ce qui concerne l'apparence physique, une différenciation est perceptible à travers certains traits (cf *infra*).

18 On lit aussi, au sujet de l'émir de Babylone qu'affronte Charlemagne dans la deuxième partie du texte : « *Deus ! quel baron, soüst chrestienté !* » (« Quel preux, mon Dieu ! s'il avait été chrétien ! », v. 3164).

19 Sharon Kinoshita, « 'Pagans are wrong and Christians are right': Alterity, Gender, and Nation in the *Chanson de Roland* », *Journal of Medieval and Early Modern Studies* 31 (2001) : 79-111 (ici 80).

20 Voir Franz Josef Worstbrock, « Wiedererzählen und Übersetzen », dans *Mittelalter und frühe Neuzeit. Übergänge, Umbrüche und Neuansätze*, dir.

langue allemande, en effet, ajoute à son hypotexte, en amont du récit qu'il reprend, un ensemble de 360 vers. Ce passage préliminaire débute par une prière qui tient lieu de prologue, avant de se prolonger par une prière de Charlemagne, sa vision d'un ange — première d'une série d'apparitions —, puis des scènes de conseil assorties de discours de l'empereur et de l'archevêque Turpin : autant de passages qui, tout autant que le discours du narrateur, sont révélateurs de la représentation de l'Autre et du « nous ». Ceux que le texte nomme *die heiden* sont présentés dès l'abord comme des êtres « vivant de façon impure » (« *unkiuslîchen si lebeten* », v. 33-34) ou encore, par la voix de Charlemagne, comme des pillleurs et destructeurs sans vergogne qui n'hésitent pas à enlever leurs ennemis pour les sacrifier à leurs idoles (v. 199-205). Les mécanismes de déformation et de diffamation à l'œuvre dans la *Chanson de Roland* sont encore amplifiés dans le texte allemand²¹. Ils radicalisent la représentation de l'altérité jusqu'à la diaboliser, comme l'expriment ces mots de l'ange qui apparaît à Charlemagne pour lui annoncer : « Cette gent sera convertie, mais ceux qui s'opposeront à toi seront des enfants du diable. » (« *daz liut wirdet bekêret. / die dir aber wider sint, / die heizent des tiuvels kint.* », v. 58-60).

Par opposition aux « enfants du diable », le « nous » englobe dans la perspective du texte les « enfants de Dieu » (« *gotes kint* », v. 3444), qui, quant à eux, œuvrent pour leur salut : l'ensemble du passage préliminaire ajouté par l'auteur de langue allemande martèle ce motif du salut de l'âme, que ce soit dans le discours des personnages ou dans les commentaires du narrateur, ainsi lorsqu'il déclare au sujet des combattants chrétiens qu'« ils n'aspiraient à rien moins qu'à mourir pour Dieu et à gagner le ciel par leur martyre » (« *sine gerten*

Walter Haug (Tübingen : Niemeyer, 1999), 128-142.

21 Comme l'a montré Stephanie Seidl, le texte de langue allemande accentue l'opposition entre Chrétiens et « païens » tout en renforçant l'assimilation des combattants chrétiens à des saints : Stephanie Seidl, « Narrative Ungleichheiten. Heiden und Christen, Helden und Heilige in der *Chanson de Roland* und im *Rolandslied des Pfaffen Konrad* », dans *Integration oder Desintegration? Heiden und Christen im Mittelalter*, dir. Uta Goerlitz et Wolfgang Haubrichs, *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 156 (2009), 46-64.

nichtes mère / wan durh got ersterben, / daz himelrîche mit der martire erwerben », v. 80-82). Cette thématique du martyr, présente à la marge dans le texte anglo-normand, constitue dans le *Rolandslied* une dimension centrale de l'affrontement entre les deux armées. Elle fait par ailleurs l'objet d'une nouvelle mise en perspective, comme on le lit par exemple dans le discours de l'archevêque Turpin, lorsqu'il harangue les troupes avant le début des combats :

*'wol ir heiligen pilgerîme,
nû lât wol schînen,
durch waz ir ûz sît komen
unt daz heilige criuze habet genomen.
[...]
ez truoc selbe unser hêrre.
die sîne vil sûeze lêre
hât er uns vor getragen.[']* (v. 245-248 et 253-255)

(« Allons, saints pèlerins, montrez maintenant pourquoi vous vous êtes mis en chemin et avez pris la sainte croix ! [...] Notre seigneur lui-même l'a portée. Il a porté à notre regard son enseignement. »)

Le « nous » dans lequel s'inclut le locuteur désigne la communauté des Chrétiens assimilés ici à des Croisés : le discours de l'archevêque fait écho à celui de l'Église à l'époque de rédaction du *Rolandslied*, qui est aussi celle des croisades.

C'est en effet un double contexte qui explique probablement la réécriture et la re-sémantisation perceptibles dans la représentation de l'Autre et du « nous » non seulement dans ce passage préliminaire, mais dans l'ensemble du texte de langue allemande. Elles relèvent d'une tendance commune aux transpositions de textes épiques effectuées à cette époque depuis le domaine francophone vers les territoires germanophones : celle que la recherche en langue allemande qualifie par les termes de « Vergeistlichung » ou « Hagiographisierung ». Bernd Bastert a montré que cette tendance de la réécriture était liée au fait qu'en domaine allemand, le modèle littéraire alors existant, pour la littérature narrative en langue vernaculaire,

était celui de la littérature hagiographique²². À cela s'adjoint la prégnance du contexte historique des croisades, et du discours qui lui est lié. La *Chanson de Roland* en langue anglo-normande, en effet, se situe pour sa part en amont de ce phénomène : elle est contemporaine de l'appel à la première croisade lancé par le pape Urbain II à Clermont-Ferrand en 1095. Le *Rolandslied*, composé entre 70 et 85 ans plus tard, s'inscrit dans une époque où les croisades non seulement ont pris de l'importance, mais impliquent de plus en plus l'Empire (Barberousse mènera la troisième croisade aux côtés de Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, de 1189 à 1192).

C'est donc dans ce contexte littéraire et historique que s'inscrit la réécriture, dans le *Rolandslied*, de la représentation textuelle de l'altérité : le modèle de l'hagiographie et le discours de l'Église sur les croisades se traduisent, en regard de la *Chanson de Roland*, par une amplification et une radicalisation de l'opposition entre l'Autre et le « nous ».

REPRÉSENTATIONS INTERMÉDIALES ET INTERCULTURELLES DE L'ALTÉRITÉ

L'Autre et le « nous » dans le manuscrit du Rolandslied

Le *Rolandslied* est transmis, outre par cinq séries de fragments, dans un unique manuscrit complet, conservé à la Bibliothèque Universitaire de Heidelberg sous la cote *Codex palatinus germanicus 112*²³. Ce codex, rédigé en langue bavaroise et daté entre 1180 et

22 Bernd Bastert, *Helden als Heilige. Chanson de geste-Rezeption im deutschsprachigen Raum* (Tübingen/Bâle : A. Francke, 2010) et Bernd Bastert, « Von der Hagiographisierung zur Literarisierung des Epischen. Adaptationsformen der französischen Heldenepik in Deutschland », dans *Das Potenzial des Epos. Die altfranzösische Chanson de geste im europäischen Kontext*, dir. Susanne Friede et Dorothea Kullmann (Heidelberg : Winter, 2012), 53-72.

23 Voir les notices correspondantes du *Handschriftencensus*, pour la transmission manuscrite dans son ensemble : <<https://handschriftencensus.de/werke/202>>.

1190 — donc peu après le *Rolandslied* lui-même — vit peut-être le jour à l'abbaye de Helmarshausen, dont le scriptorium confectionna le précieux Évangélaire d'Henri le Lion²⁴. Le Cpg 112, en parchemin, d'un format in-quarto (21 cm x 15 cm), comporte 123 feuillets écrits d'une main, sur une colonne ; il contient 39 dessins à la plume, d'une main également, mesurant en moyenne 8 x 12 cm et relativement bien répartis dans le codex.

Dans la perspective de l'altérité, il est frappant tout d'abord de constater, dans ces miniatures, l'absence de différenciation quant à l'apparence des combattants des deux camps tout comme de leurs souverains, c'est-à-dire Charlemagne et, dans une première partie du texte, le roi de Saragosse Marsile, dans une seconde, l'émir de Babylone Paligan. De la sorte, la représentation visuelle efface une dimension de la représentation textuelle car le *Rolandslied*, à la suite de la *Chanson de Roland*, évoque de façon ponctuelle, au sujet des combattants non-chrétiens, des traits physiques destinés à faire apparaître leur altérité. Le texte évoque par exemple la noirceur de peau comme étant — selon la représentation médiévale d'une *adaequatio* entre la dimension intérieure et l'aspect physique — un reflet de la noirceur de l'âme, ou encore il mentionne des traits physiques relevant de l'énormité, de la monstruosité et de l'animalité, selon un type de représentations qui s'inscrit dans une tradition remontant à Pline l'Ancien²⁵. Les illustrations du codex auraient pu

et pour le Cpg 112 : <<https://handschriftencensus.de/1145>> (consultées le 13.7.2024). Ce manuscrit est accessible sous forme numérisée sur le site de la Bibliothèque Universitaire de Heidelberg : <https://doi.org/10.11588/diglit.38> (consulté le 25.8.2024).

24 Voir la notice du *KdiH* : Kristina Domanski, « Karl der Große. Pfaffe Konrad, *Rolandslied*. Handschrift Nr. 66.1.1. », dans *Katalog der deutschsprachigen illustrierten Handschriften des Mittelalters (KdiH)*, commencé par Hella Frühmorgen-Voss et Norbert H. Ott, édité par Ulrike Bodemann et al., vol. 7, Munich, 2017, <<http://kdih.badw.de/datenbank/handschrift/66/1/1>> (consultée le 13.7.2024).

25 Voir par exemple, dans le *Rolandslied*, les vers 2556 (combattants à têtes semblables à des chiens), 3765-3772 (noirceur de la peau corrélée à la noirceur morale), ou encore 8046 (combattants ayant sur le dos des soies de porcs).

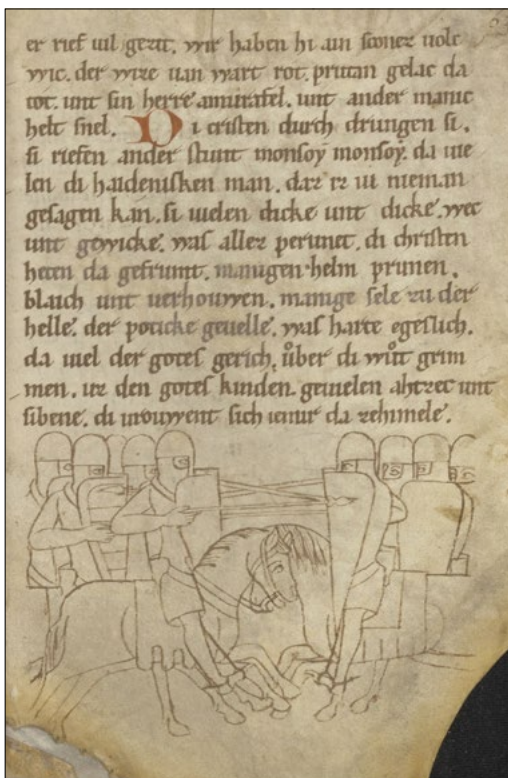


Illustration 1 : Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. germ. 112, fol. 63r
(licence : Public Domain Mark 1.0)

exploiter ce potentiel, mais il n'y a rien de tel dans les miniatures du Cpg 112, comme on peut l'observer par exemple dans cette représentation de l'un des affrontements entre les deux camps (fol. 63r) [Illustration 1].

La symétrie est remarquable, rien ne distingue les combattants d'un camp et de l'autre. La représentation visuelle fait de l'Autre, dans son apparence physique également, une image en miroir du « nous ».

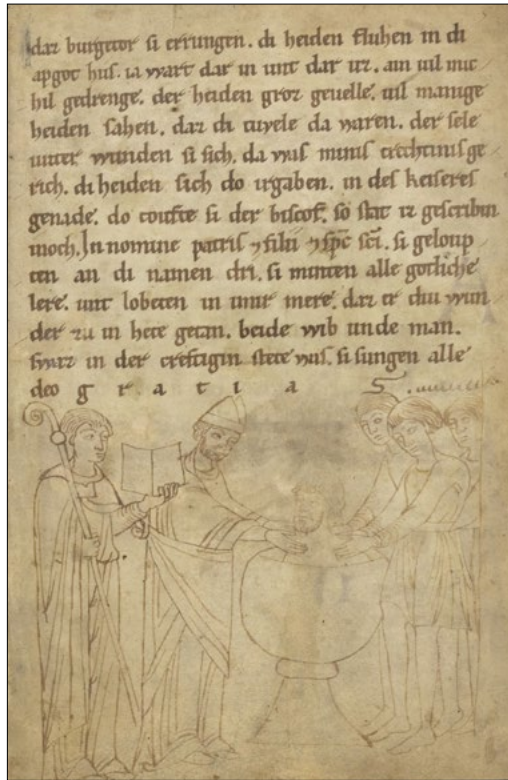


Illustration 2 : Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. germ. 112, fol. 5r
(licence : Public Domain Mark 1.0)

La différenciation s'opère néanmoins, comme dans les textes, par la dimension religieuse. Dans cette perspective, c'est la toute première miniature du codex (fol. 5r), celle qui s'insère dans le passage textuel préliminaire étudié en amont, qui retiendra notre attention [Illustration 2].

Dans la partie gauche de l'image se tient l'archevêque Turpin, identifiable à sa mitre, tandis que sa crosse est tenue par un diacre situé sur sa gauche et ayant un livre ouvert dans sa main gauche ;

tous deux sont représentés de trois quart comme les trois personnages situés dans la partie droite de l'image²⁶. Les cinq figures ont le regard tourné vers le centre de l'illustration, où se dresse le baptistère d'où dépasse le haut du corps d'un personnage barbu, dont les épaules droite et gauche sont entourées respectivement par les mains de Turpin et par celles de deux des personnages de droite. L'ensemble de la composition attire ainsi l'attention sur le baptême qu'administre l'archevêque au combattant non-chrétien. Comme l'ont souligné Brigitte Burrichter et Stefan Tomasek dans leur étude des illustrations du manuscrit, cette miniature en demi-page est l'une des plus grandes du codex, et tout comme la taille de l'image, la mise en forme du texte invite à s'y arrêter : les derniers mots situés avant la miniature, les termes latins *deo gratias*, sont mis en relief car écrits en caractères de plus en plus étirés, un procédé qui ne se retrouve en nul autre endroit dans le codex²⁷. La mise en texte comme la mise en image visualisent une césure remarquable, qui correspond à une articulation textuelle du *Rolandslied* : l'illustration se situe juste après le vers 360, c'est-à-dire au moment précis où s'achève la partie préliminaire du récit d'expression allemande. En cet endroit du texte, au terme d'une première confrontation, les païens tués voient leur âme emportée par le diable, tandis que les survivants se rendent à l'empereur, se font baptiser par Turpin, prennent la foi chrétienne et entonnent le *deo gratias* (v. 345-360).

La première illustration du manuscrit de Heidelberg, UB, Cpg 112 nous semble dès lors doublement révélatrice. Elle souligne, d'une part, l'importance accordée, plus encore que dans le texte, au personnage de l'archevêque Turpin auquel six des 39 miniatures du

26 Le dessin du personnage situé le plus à droite est coupé par le trait de plume qui délimite l'image, procédé fréquent dans le manuscrit. En l'occurrence, il suggère peut-être la présence d'une assistance plus nombreuse que celle qui est représentée.

27 Brigitte Burrichter et Stefan Tomasek, « Karlsbilder : *Chanson de Roland — Rolandslied*. Miniaturen der Heidelberger Handschrift », dans *Karl der Große. 1200 Jahre Mythos und Wirklichkeit*, édité par le Hessisches Landesmuseum Darmstadt, remanié par Bernhard Pinsker et Annette Zeeb (Petersberg : Michael Imhof, 2014), 75-113 (ici 77-80).

codex sont consacrées²⁸. Ce faisant, les images apportent un surplus de sens qui accentue encore la dimension spirituelle, religieuse, de la réécriture en langue allemande, ainsi que la prégnance de l'idéologie des croisades. D'autre part, l'illustration du baptême dans le codex souligne l'importance prise, dans le *Rolandslied*, par le motif de la conversion.

*Le motif de la conversion dans la Chanson de Roland,
le Rolandslied et le manuscrit de Heidelberg*

Dans la *Chanson de Roland* anglo-normande, le motif de la conversion des combattants non-chrétiens est évoqué de manière brève au commencement du récit, lorsque le narrateur dresse un bilan après la prise de Cordres par Charlemagne : « *En la citét nen ad remés paien / Ne seit ocis u devient chrestien.* » (« Il n'est resté nul païen dans la ville qui ne soit tué ou devenu chrétien. », v. 101-102). La conversion comme alternative possible au massacre et possibilité de salut est évoquée ensuite fugitivement, au sujet du roi Marsile, qui affirme par la voix de ses messagers vouloir devenir chrétien (v. 155). Mais le développement narratif du motif ne prend place que dans la partie finale du récit. Au terme des combats contre l'émir Baligant et de la prise de Saragosse par Charlemagne, cent mille païens sont amenés de force au baptistère, sous peine d'être mis en prison ou tués (v. 3666-3671). Bramimonde, l'épouse de Marsile tué au combat, est alors épargnée et emmenée par Charlemagne, qui souhaite qu'elle se convertisse par amour de la religion chrétienne : c'est « *par veire conoissance* » (« par connaissance de la vérité », v. 3987) qu'elle se fera baptiser à la fin du récit.

28 Voir la notice du *KdIH*, ainsi que Burrichter et Tomasek, « *Karlsbilder* », 101 et 106. Outre la scène de baptême de la miniature du fol. 5r, Turpin est représenté donnant la communion aux combattants chrétiens (fol. 47r), leur donnant sa bénédiction (fol. 53v), donnant sa bénédiction à Roland (fol. 85v), prenant part au combat (fol. 74v) et mourant en martyr (fol. 91v).

Dans le texte de langue allemande, le motif de la conversion prend une nouvelle dimension. Il est tout d'abord présent dès la partie préliminaire ajoutée par l'auteur, notamment dans le discours de l'ange cité plus haut, lorsque celui-ci annonce à Charlemagne que ses ennemis seront soit tués, soit convertis. Le motif réapparaît en clôture du passage initial avec la scène de baptême mise en image dans le Cpg 112. Ensuite, il trouve un écho particulier au terme du récit, après la conversion des païens survivants et de Bramimonde. L'épilogue du *Rolandslied*, au fil de l'éloge d'Henri Le Lion, déclare en effet à son sujet :

die cristen hât er wol gêret,
die haiden sint von im bekêret (v. 9045-9046)
 (Il a su honorer les Chrétiens, il a converti les païens).

Le passage fait vraisemblablement allusion à un phénomène corollaire à la seconde croisade (1146-1149) qui impliqua directement le commanditaire du *Rolandslied* : il s'agit des croisades menées contre des populations slaves (« Wendenkreuzzüge »), auxquelles Henri le Lion prit une part active avec Albert I^{er} de Brandebourg. Le passage cité de l'épilogue présente ainsi le duc de Saxe et de Bavière comme le digne successeur de Charlemagne, et assène une dernière fois pour ce faire l'opposition entre Chrétiens et non-Chrétiens, entre le « nous » et l'Autre. Ici, le texte fait se rejoindre le « nous » intradiégétique — celui des Francs de Charlemagne — et celui de l'auditoire pour conjurer une unité collective qui, au-delà des quatre siècles séparant la bataille de Roncevaux et l'époque de rédaction du *Rolandslied*, associe dans la continuité de la *translatio imperii* l'Empire franc de Charlemagne et le saint Empire.

La première illustration du manuscrit de Heidelberg, UB, Cpg 112 fait ainsi ressortir un motif central, dont il n'est pas étonnant qu'il prenne une importance particulière dans la réécriture en langue allemande : dans l'idéologie de la croisade, la possibilité de la conversion constitue, si elle est rejetée par les non-Chrétiens, la justification théologique du massacre perpétré contre eux. Ce faisant, la conversion rend *a priori* la frontière perméable entre les deux cultures incarnées par les deux camps représentés dans le

récit²⁹. Mais elle suppose l'acceptation de la suprématie de la culture chrétienne et la soumission à cette dernière, qui reste quant à elle un ensemble statique et monolithique, imperméable au mélange avec l'autre culture. La réécriture et la mise en image de ce motif sont emblématiques d'une construction et d'une représentation de l'altérité qui rejettent la possibilité d'une interpénétration ou hybridation de l'ordre du transculturel.

Les représentations, textuelles et visuelles, données de l'altérité dans la *Chanson de Roland*, le *Rolandslied* et le manuscrit de Heidelberg, UB, Cpg 112 sont assurément choquantes et intolérables de notre point de vue moderne. Mais ce que nous enseigne l'altérité de la littérature médiévale est précieux : elle nous mène à dépasser des cloisonnements qui n'ont pas de pertinence pour cette production littéraire. Au vu des spécificités de sa transmission, il convient d'associer l'approche littéraire aux dimensions médiale et intermédiale. Au vu de la circulation des textes et des matières littéraires, il est nécessaire d'adopter une perspective transnationale. La *Chanson de Roland*, bien avant d'être l'objet d'une appropriation à caractère national, fut à l'origine, selon les mots de François Suard, le texte épique « qui, sans doute, a essaimé le premier dans toute l'Europe³⁰ ». Outre ses versions en langues française et franco-italienne, outre le *Rolandslied*, ce texte fit l'objet, du XII^e au XV^e siècle, d'autres réécritures en langue allemande mais aussi en langues latine, occitane, espagnole, néerlandaise, scandinaves, galloise et moyen-anglaise³¹. Ce texte, et plus

29 C'est d'ailleurs l'explication que donne Sharon Kinoshita au fait que ce motif soit peu présent dans la *Chanson de Roland* (Sharon Kinoshita, « 'Pagans are wrong and Christians are right' », 84-86).

30 François Suard, « La chanson de geste. Raisons d'un succès », dans *Das Potenzial des Epos. Die altfranzösische Chanson de geste im europäischen Kontext*, dir. Susanne Friede et Dorothea Kullmann (Heidelberg : Winter, 2012), 22-51 (ici 24).

31 L'ensemble de ces textes ont fait l'objet d'une journée internationale d'études intitulée « La *Chanson de Roland* et ses translations européennes (XII^e-XV^e s.) » (Amiens, 27 juin 2024) ; les contributrices et contributeurs, spécialistes des

généralement la production littéraire médiévale, nous invitent à élargir et à décentrer notre perspective, en dépassant les frontières linguistiques, disciplinaires et nationales.

différentes aires linguistiques citées, préparent actuellement un ouvrage collectif coordonné par Morgan Dickson, Stephanie Seidl et l'auteurice de cette contribution.

ENTRE FAMILIARITÉ ET ALTÉRITÉ :
UNE BALLADE DU POÈTE YIDDISH ITZIK MANGER
EN LANGUE ALLEMANDE

Caroline Puaud
Sorbonne Université

L'analyse de la traduction, lieu de confrontation à une autre langue, permet de penser le rapport d'une culture aux altérités linguistiques et culturelles. C'est précisément à partir d'une réflexion sur le travail de l'altérité dans la langue de traduction que le traductologue Antoine Berman établit une typologie des traductions : il oppose ainsi à la traduction « ethnocentrique », qui efface l'altérité du texte étranger, la traduction « éthique », qui reconnaît au contraire « l'autre en tant qu'autre » et fait résonner cette altérité dans la traduction¹. De même, pour Henri Meschonnic, la poétique de la traduction est pensée comme « exercice de l'altérité, et mise à l'épreuve de la logique d'identité² ».

Le cas des traductions du yiddish vers l'allemand invite à repenser et à interroger cette grille d'analyse des traductions, entre identité et altérité. En effet, ces deux langues sont unies par des liens complexes, entre familiarité et étrangeté, parenté linguistique et altérité fantasmée. Que deviennent ces liens une fois pris dans le processus de traduction ? Après un rappel de l'histoire des deux langues, de la parenté originelle au « gouffre existentiel³ » établi par la Shoah, on

1 Antoine Berman, *La Traduction et la Lettre ou l'auberge du lointain* (Paris : Seuil, 1999), 27.

2 Henri Meschonnic, *Poétique du traduire* (Paris : Verdier, 1999), 61.

3 Nous reprenons l'expression de la traductrice Efrat Gal-Ed : « existenzielle Kluff ». Efrat Gal-Ed, « Aus naher Fremde », dans *Übersetzungen. Translations*,

se penchera sur deux traductions allemandes d'une ballade du poète yiddish Itzik Manger, publiées au tournant du ^{xxi}e siècle : « Di ballade fun dem yid vos iz dergangen fun gro biz blo ». Il s'agira de voir comment ces traductions matérialisent et reconfigurent ce rapport complexe entre les langues et cultures yiddish et allemandes.

YIDDISH ET ALLEMAND : DE LA PARENTÉ ORIGINELLE AU « GOUFFRE EXISTENTIEL »

Les traductions du yiddish vers l'allemand s'inscrivent dans une histoire faite de contacts, de rencontres et de conflits entre les langues. Le yiddish est né dans la vallée du Rhin et s'est constitué en étroite relation avec les dialectes allemands parlés alors par la population chrétienne sur ce territoire⁴. La langue s'est ensuite étendue vers l'Est au fil des migrations et a ainsi évolué au contact des langues d'Europe de l'Est, la composante slave venant s'ajouter aux composantes germanique, hébreo-araméenne et romane.

Dans l'espace germanophone, à partir de la fin du ^{xviii}e siècle, le nouveau contexte politique et idéologique a fait de la langue un enjeu central et a bouleversé les rapports entre allemand et yiddish. Les représentants allemands de la Haskalah, le mouvement des Lumières juives né à Berlin, montraient une certaine méfiance, voire une franche hostilité vis-à-vis de la langue yiddish, considérée comme une langue corrompue qu'il fallait abandonner au profit du « pur allemand » ou bien du « pur hébreu », pour reprendre les termes de Moses Mendelssohn⁵. Le processus d'assimilation linguistique a en-

dir. Sonja Klein, Karl Solibakke et Bernd Witte (Würzburg : Königshausen & Neumann, 2018), 185.

4 Sur les différentes périodes de la langue yiddish, voir Max Weinreich, *History of The Yiddish Language*, vol.1, (New Haven/Londres : Yale University Press, 2008), 9.

5 Cité par Delphine Bechtel, « La guerre des langues entre l'hébreu et le yiddish : l'exclusion de la langue yiddish de la Haskalah à l'État d'Israël », *Plurielles* 7, *Langues Juives de la diaspora* (hiver-printemps 1998-99) : 26-47.

traîné, en Autriche et en Allemagne, la quasi-disparition du yiddish occidental au profit de l'allemand.

Dans l'espace germanophone, la langue yiddish constituait désormais le symbole de « l'altérité de la culture juive⁶ » et était objet de suspicion, précisément en raison de sa proximité avec l'allemand. Si cette hostilité vis-à-vis du yiddish a entraîné une prise de distance des Juifs allemands envers cette langue, elle est aussi devenue par la suite un objet de fascination pour de nombreux auteurs juifs de langue allemande, dont Kafka, précisément parce qu'elle représentait l'altérité, la langue des origines fantasmée⁷. Ce qui est sûr, c'est que, pour reprendre la formule de Rachel Ertel, la langue yiddish appartient « autant au royaume du réel qu'à celui de l'imaginaire⁸ », *a fortiori* dans l'espace germanophone.

La Shoah a bien évidemment reconfiguré entièrement les rapports entre les deux langues. Le yiddish, parlé à la veille de la Seconde Guerre mondiale par onze millions de personnes, a perdu la majorité de ses locuteurs pendant la Shoah. La traduction est alors devenue une condition essentielle à la transmission de son héritage littéraire et culturel. Mais on s'est heurté, dans le même temps, à une double impossibilité : impossibilité de traduire une langue devenue langue assassinée et, à ce titre, une langue quasi sacrée⁹, et impossibilité de traduire le yiddish *en allemand*, ces deux langues parentes devenues irréconciliables.

Pourtant, on a traduit le yiddish en allemand, malgré tout, et ce dès l'immédiate après-guerre. Le cas des traductions d'Itzik Manger en allemand donne un aperçu de l'histoire des traductions de

6 Jeffrey Grossman parle du yiddish comme de la « synecdoque de l'altérité de la culture juive » (« synecdoche for the otherness of Jewish culture »). Jeffrey A. Grossman, *The Discourse on Yiddish in Germany: from the Enlightenment to the Second Empire* (Rochester : Camden House, 2000), 24.

7 Voir à ce sujet Régine Robin, *Kafka* (Paris : Belfond, 1989).

8 Rachel Ertel, *Dans la langue de personne : poésie yiddish de l'anéantissement* (Paris : Seuil, 1993), 14.

9 Au sujet de la sacralisation du yiddish et du « tabou » autour de sa traduction après la Shoah, voir Rachel Ertel, *Brasier de mots* (Paris : Seuil, 2003), 234.

la poésie yiddish dans l'espace germanophone dans la seconde moitié du xx^e siècle, des premières découvertes jusqu'à la consécration.

BRÈVE HISTOIRE DES TRADUCTIONS D'ITZIK MANGER EN ALLEMAND

Itzik Manger est un poète yiddish né à Czernowitz en 1901 et mort en 1969. Il est sans doute le poète yiddish dont le nom est le plus connu au-delà des frontières de ce que l'on appelle le Yiddishland : son œuvre a été mise en scène et nombre de ses poèmes ont été mis en musique.

Les premières traductions allemandes de poèmes d'Itzik Manger, publiées dans des revues littéraires des années 1930 par deux poètes de langue allemande amis du poète yiddish — Alfred Margul Sperber et Mascha Kaléko — , n'ont eu qu'un faible écho dans le monde littéraire germanophone. Ce n'est qu'après 1945 que l'œuvre d'Itzik Manger est véritablement introduite en Allemagne. Le succès qu'il y rencontre constitue cependant un paradoxe, puisqu'Itzik Manger avait refusé de voir son œuvre traduite en allemand après la guerre. En 1962, il écrit ainsi dans une lettre à un ami, constatant le succès grandissant des classiques de la littérature yiddish en Allemagne : « Quelle tristesse que les plus belles œuvres que les Juifs aient créées en yiddish trouvent leur place dans la langue de nos assassins¹⁰ ». Pour le poète yiddish, il y a semble-t-il dans l'acte de traduction en allemand, mais aussi, plus largement, dans la réception par l'Allemagne de la culture yiddish après la Seconde Guerre mondiale, un acte d'accaparement, et donc de prise de pouvoir difficilement acceptable. Tout se passe comme si la réception de la littérature yiddish par les Allemands signifiait, pour les survivants yiddishophones, la dépossession de leur propre héritage.

10 Nous traduisons. Lettre d'Itzik Manger à Yizkhok Panner, 12 septembre 1962, citée par Efrat Gal-Ed, *Niemandssprache. Itzik Manger, ein europäischer Dichter* (Berlin : Jüdischer Verlag im Suhrkamp Verlag, 2016), 674.

Et pourtant paraît en 1963, en Suisse, *Das Buch vom Paradies*, traduction allemande (par Salcia Landmann) du roman de Manger *Dos Bukh fun ganeydn*. Il semble qu'Itzik Manger n'ait accepté cette édition que pour des raisons financières — et parce que le roman était publié en Suisse et non en Allemagne¹¹. Mais dès l'année suivante, le roman est édité en RFA, puis en RDA, et il connaît un certain succès.

En 1966, Hubert Witt, traducteur autodidacte vivant à Leipzig, traduit plusieurs poèmes d'Itzik Manger qu'il intègre à la première anthologie de poésie yiddish publiée en RDA, *Der Fiedler vom Ghetto*, éditée chez Reclam. Or, plusieurs traductions de cette anthologie ont été publiées sans l'accord des poètes encore vivants, dont Itzik Manger. La maison d'édition avait certes envoyé une demande d'accord au poète mais à la mauvaise adresse¹² ; Itzik Manger ne l'a donc jamais reçue et tout porte à croire qu'il aurait refusé la publication. L'absence de réponse n'a pourtant pas empêché l'éditeur de publier ses poèmes. L'anthologie est-allemande a finalement rencontré un succès populaire en RDA et a été rééditée à cinq reprises jusqu'en 1993.

La fin des années 1990, époque où l'on constate un pic de traductions de poésie yiddish, marque la consécration d'Itzik Manger en Allemagne avec la publication de deux anthologies : *Ich der Troubadour*, publiée par Andrej Jendrusch en 1999 et *Dunkelgold*, éditée par Efrat Gal-Ed en 2004 chez Suhrkamp.

Si Manger s'est montré très hostile à la traduction de son œuvre en Allemagne après 1945, le début de son parcours est marqué par une proximité évidente avec le monde culturel et littéraire germanophone. Itzik Manger est né à Czernowitz, capitale de la Bucovine, alors province de l'empire austro-hongrois. Czernowitz était

11 Gal-Ed, *Niemandssprache*, 673. Notons que les premiers ouvrages de poésie yiddish en traduction allemande après 1945 ont tous paru dans un premier temps en Suisse.

12 La maison d'édition n'avait pas connaissance de l'adresse de la plupart des poètes et a dû dans un premier temps écrire à différentes institutions pour les contacter. Voir les lettres de novembre 1965 du fonds Reclam-Verlag Leipzig, Buchwissenschaftliches Archiv Leipzig.

une ville multiethnique et multilingue : le yiddish y côtoyait l'allemand¹³. Pour le poète yiddish, comme pour nombre de Juifs de Czernowitz, la langue allemande constituait la *Kultursprache*, la langue littéraire par excellence. Manger connaissait très bien la littérature allemande, de Goethe à Else Lasker-Schüler en passant par Heine. Il y a puisé des motifs, des formes et des genres pour constituer sa propre poétique et contribuer à la création d'une tradition littéraire yiddish¹⁴. C'est ainsi par la lecture de Goethe et de Schiller que Manger a découvert la ballade, une forme poétique qui parcourt toute son œuvre.

DE LA BALLADE YIDDISH À LA BALLADE ALLEMANDE

« *Di balade fun dem yid vos iz dergangen fun gro biz blo* » :
remarques liminaires sur le poème

« *Di balade fun dem yid vos iz dergangen fun gro biz blo* » est l'une des ballades les plus célèbres d'Itzik Manger. Publié en 1937, ce poème, composé de 41 distiques, raconte le basculement d'un homme du gris au bleu, l'émergence d'une vision « bleue » dans le réel « gris dans le gris ». L'action matérialise de façon exemplaire ce que signifiait la ballade pour Manger, à savoir le passage du réel à la vision¹⁵. Le personnage principal, jamais nommé et désigné durant toute la ballade comme « *der yid* », représente un personnage type

13 Astrid Starck-Adler, « Multiculturalisme et multilinguisme à Czernowitz. L'exemple d'Itzik Manger », *Études germaniques* 245 (2007) : 121-132.

14 Voir à ce sujet David Roskies, *A Bridge of Longing* (Cambridge : Harvard University Press, 1995) : 211-235.

15 Voir Itzik Manger, « *Di balade. Di vizeye fun blut* », dans Itzik Manger, *Shriftn in proze* (Tel Aviv : Farlag Y. L. Perets, 1980), 306-309.

que l'on retrouve dans nombre de poèmes de Manger, celui du vagabond, canne à la main. Voici les premières strophes¹⁶ :

דער גראָער קאַיאָר שטייט באַרוועס אין הויף
און קלאַפט אין דעם אַרעמסטן פֿענצטער אָן,
*Der groer kayor shteyt borves in hoyf
un klapt in dem oremstn fentster on,*

כאַפט זיך אויף פֿונעם שלאָף דער אַרעמער ייד
און טוט די גראָע מלבושים אָן.
*khapt zikh oyf funem shlof der oremmer yid
un tut di groe malbushim on.*

פֿאַרלייגט די טאַרבע אויפֿן אַקסל און נעמט
דעם גראָען שטעקן אין דער האַנד
*Farleygt di torbe oyfn aksl un nemt
dem groen shtekn in der hand*

און לאָזט זיך גיין מיט פֿאַמעלעכע טריט
מיטן גראָען שליאַך זאַלבאַנאַנד.
*un lozt zikh geyn mit pamelekhe trit
mitn groen shliakh zalbanand.*

גייט ער און גייט און די גראַקויט ווערט
געדיכטער און ווי בליי אַזוי שווער;
*Geyt er un geyt un di grokeyt vert
gedikhter un vi blay azoy shver;*

ווערט טרויעריק דער אַרעמער, גראָער ייד,
אין זיינע אויגן פֿינקלט אַ טרער.
*vert troyerik der oremmer, groer yid,
in zayne oygn finklt a trer.*

Le poème commence par le départ de l'homme, appelé par l'aube grise qui débarque pieds nus chez lui. Sa prière marque alors le début de sa quête du bleu. À partir de la strophe 13, la ballade bascule peu à peu dans la vision grâce à la rencontre d'une femme qui raconte à son enfant l'histoire du « royaume bleu ». L'homme s'endort, rêve et le bleu envahit à la fois le rêve et l'espace du poème, à la manière d'un tableau de Chagall (qu'Itzik Manger connaissait bien).

Sur le plan formel et prosodique, le poème de Manger est surtout marqué par l'influence des chants populaires yiddish. Le poète préfère le distique au quatrain et ne recourt pas à un schéma rimique

16 Le yiddish s'écrivant en caractères hébraïques, nous proposons ici une transcription latine selon les normes fixées par le YIVO.

complexe : dans la première partie, il ne fait rimer que les derniers vers de chaque distique et les rimes sont souvent simples. Les vers sont constitués de quatre accents, et si le mouvement rythmique est très souvent ascendant, Manger n'emploie que rarement le vers iambique : une syllabe accentuée est précédée tantôt d'une, tantôt de deux syllabes inaccentuées.

Nous allons analyser les traductions allemandes de ce poème, parues dans les anthologies d'Andrej Jendrusch (1999) et d'Efrat Gal-Ed (2004, 2016). Cette analyse, à la fois sémantique et rythmique, se fera à la lumière du profil des traducteurs et de ce qu'Antoine Berman nomme leur position traductive¹⁷.

Andrej Jendrusch : un retour à la source allemande

Andrej Jendrusch est, dans les années 1990, l'une des figures centrales de la traduction de la poésie yiddish en Allemagne. Il fait partie de la génération de traducteurs est-allemands marquée par la première anthologie de Hubert Witt — des traducteurs pour la plupart non-juifs, formés en autodidacte et qui voyaient dans la traduction un acte mémoriel permettant de sauver et de réhabiliter la tradition culturelle et littéraire yiddish. L'anthologie *Ich, der Troubadour* est le deuxième ouvrage édité au sein de sa maison d'édition berlinoise Dodo, spécialisée dans la littérature yiddish.

Il est difficile de trouver des textes dans lesquels Andrej Jendrusch s'exprimerait sur sa pratique de la traduction. Dans une communication personnelle¹⁸, il explique cependant s'inscrire dans la lignée de l'écrivain traducteur est-allemand Jürgen Rennert, dont les traductions sont assez libres. Ce que semble viser Jendrusch, c'est une traduction à même de faire sentir au lecteur germanophone la valeur littéraire et poétique de ces œuvres.

17 Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne* (Paris : Gallimard, 1994), 74-75.

18 Courriel du 27/03/2020.

La traduction de Jendrusch est présentée dans son anthologie en version unilingue, de sorte que le redécoupage effectué par le traducteur n'est pas visible. Car Jendrusch remanie l'architecture typographique en regroupant les distiques pour en faire des quatrains, tout en modifiant la structure métrique du poème :

*Der groer kayor shteyt borves in hoyf
un klapt in dem oremstn fenster on,*

*khapt zikh oyf funem shlof der oremer yid
un tut di groe malbushim on.*

*Farleygt di torbe oyfn aksl un nemt
dem groen shtekn in der hand*

*un lozt zikh geyn mit pamelekhe trit
mitn groen shliakh zalbanand.*

*Geyt er un geyt un di grokeyt vert
gedikhter un vi blay azoy shver;*

*vert troyerik der oremer, groer yid,
in zayne oygn finklt a trer.*

Itzik Manger

Im Hof steht barfuß Morgengrau
Und klopft beim ärmsten Mann.
Der Jude schreckt vom Schlummer auf
Und kleidet grau sich an.

Er schultert seinen Quersack, nimmt
Den grauen Stab zur Hand
Und zieht auf grauer Straße fort,
Gemach und unverwandt.

Wie er so schreitet, wird das Grau
So dicht und schwer wie Blei;
Der arme graue Jude fühlt
Sich trauers schwer dabei.

Und eine graue Träne rollt
In seinen Bart hinein —
Da leuchtet auf der graue Bart
In zartem Silberschein.

*« Die Ballade vom Juden
der vom Grau ins Blau geht ».
Traduction d'Andrej Jendrusch*

Le rythme se fait beaucoup plus vif et régulier. À la différence d’Itzik Manger, Jendrusch emploie exclusivement le vers iambique (« *Im Hof steht barfuß Morgengrau*¹⁹ ») et fait alterner un vers à quatre accents et un vers à trois accents. Ce cadre métrique plus rigoureux va également de pair avec des rimes plus travaillées : alors que Manger se contente de répéter le coverbe *on* en guise de rime, Jendrusch ajoute à la rime *Mann/an* l’assonance *grau/auf*.

Le traducteur recourt ainsi pour la première partie de la ballade à une forme fixe qui rappelle la strophe dite *chevy chase*. Cette mélodie consistant à alterner des vers à quatre accents et à trois accents avec rimes croisées masculines fait aussi écho l’une des ballades les plus célèbres de la littérature allemande, « *Der Fischer* » de Goethe. Or, cet écho paraît d’autant plus intéressant que l’on peut faire de nombreux parallèles entre la ballade de Manger et celle de Goethe : dans les deux poèmes, le personnage principal bascule du réel à cet autre monde que Manger qualifie de « vision » ; le personnage féminin de la ballade yiddish, vêtu de sa robe bleue, est, comme dans la ballade de Goethe, celui qui permet le passage du côté de la « vision ». Et, surtout, cet autre monde que promet le personnage féminin est dans les deux cas un monde éternel et bleu. Par ce remaniement formel, la traduction d’Andrej Jendrusch fait résonner l’intertexte goethéen.

La tendance de Jendrusch à resserrer et harmoniser l’architecture formelle et rythmique de la ballade yiddish se confirme si l’on observe l’organisation des strophes : à la différence de Manger, le traducteur semble éviter les enjambements entre les strophes et s’efforce de faire coïncider les unités rythmiques et les unités syntaxiques. Il en résulte une traduction à la forme très travaillée et parfaitement maîtrisée, dans laquelle aucune dissonance, aucune étrangeté ne heurte l’oreille du lecteur allemand.

Ces remaniements sur le plan formel et prosodique contraignent inévitablement le traducteur à modifier et condenser le contenu sémantique. Mais les interventions du traducteur au niveau sémantique ne s’expliquent pas toujours par la seule contrainte rythmique et rimique. Jendrusch a par exemple tendance à supprimer les

19 Les syllabes accentuées sont soulignées.

personnifications et les hypallages, caractéristiques de l'univers d'Itzik Manger où la frontière entre les êtres et les objets est toujours poreuse. Dans la première strophe, « dem oremstn fentster » est traduit par « beim ärmsten Mann » : la suppression de l'hypallage peut ici être expliquée par la contrainte de la rime (« Mann » / « an »), mais elle est aussi le signe d'une tendance à la rationalisation qui se confirme dans la suite de la traduction. Ainsi, dans la ballade yiddish, le pauvre Juif, appelé par l'aube, finit par partir avec la route grise (« mitn groen shliakh zalbenand »). Dans la ballade de Jendrusch, le pauvre Juif ne part plus en compagnie de la route grise, mais simplement sur celle-ci : « Und zieht auf grauer Straße fort ».

À la lecture du poème traduit par Jendrusch, le lecteur allemand entend donc résonner une mélodie familière plutôt que l'altérité du poème yiddish. Ce faisant, la traduction ramène le poème yiddish à l'une de ses sources, à savoir la ballade allemande. Dans le même temps, la traduction en vient à effacer les licences poétiques de Manger et à lisser toutes les aspérités de la ballade.

Efrat Gal-Ed : à l'écoute de l'étranger

C'est une tout autre stratégie traductive que va déployer Efrat Gal-Ed, traductrice d'origine israélienne vivant en Allemagne depuis 1975. Le profil d'Efrat Gal-Ed est bien spécifique, voire atypique, parmi les traducteurs du yiddish en Allemagne. D'une part, la langue yiddish est liée à son parcours personnel et à son identité, puisque son père était yiddishophone. Il s'agit, d'autre part, d'une traductrice dont la langue de traduction (l'allemand) n'est pas la langue maternelle (l'hébreu). Efrat Gal-Ed a par ailleurs, à la différence d'Andrej Jendrusch, suivi un parcours universitaire en études germaniques et en études juives.

Cette divergence de profils a pour corollaire une forte divergence de positions traductives. À la différence d'Andrej Jendrusch, Efrat Gal-Ed s'est exprimée, après coup, sur sa pratique traductive. Dans un article publié en 2018, la traductrice mentionne notamment trois philosophes qui ont nourri sa réflexion et sa pratique de la

traduction : Walter Benjamin, Marin Buber et Franz Rosenzweig²⁰. La traductrice s'inscrit ainsi dans la lignée de trois philosophes juifs de langue allemande ayant contribué à renouveler la théorie et la pratique de la traduction, à la fois par leurs essais fondateurs²¹ et par leur propre pratique. Le point commun de ces trois penseurs est de considérer la traduction, et ce, dans le sillage des Romantiques, comme un processus, une dynamique qui enrichit et régénère la langue d'arrivée par la confrontation à l'étranger.

Dans cet article, la traductrice israélienne pense les rapports du yiddish et de l'allemand en termes dichotomiques, mais selon un autre paradigme que la plupart des traducteurs allemands depuis 1945 : Efrat Gal-Ed évoque le « gouffre existentiel » (« existenzielle Kluft ») qui séparerait les langues yiddish et allemande, mais ce gouffre ne trouve pas son origine, selon la traductrice, dans la Shoah. Si le yiddish et l'allemand sont deux langues éloignées et résolument étrangères, malgré leur parenté linguistique, ce n'est pas seulement parce que l'une serait la « langue des victimes » et l'autre la « langue des assassins », mais bien plutôt parce que l'une est juive, et l'autre chrétienne.

Jiddisch ist eine jüdische Sprache, in deren Wortschatz jüdische Geschichte spricht, in deren Resonanzräumen der Reichtum der hebräisch-aramäischen Schriften, [...] mitsprechen. Für all das finden sich im Deutschen keine Entsprechungen. Deutsch ist im weitesten Sinn eine christliche Sprache [...]. Von Reminiszenzen aus der Ganovensprache und einigen bildungssprachlichen Begriffen abgesehen, hat sich im Deutschen kein jüdisch-kulturelles Gedächtnis gebildet²².

20 Gal-Ed, « Aus naher Fremde », 184.

21 Voir notamment Walter Benjamin, « Die Aufgabe des Übersetzers », dans Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, vol. 4.1 (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1972).

22 Benjamin, « Die Aufgabe des Übersetzers », 186-187.

Comme Rosenzweig au début du xx^e siècle, la traductrice pose la question de la possibilité de la traduction du monde culturel juif, de sa mémoire en allemand. Cette question est d'autant plus intéressante qu'elle n'avait en fait été que rarement abordée frontalement par les traducteurs du yiddish vers l'allemand depuis 1945. C'est à partir de ce gouffre que Gal-Ed affirme sa position traductive, consistant à éviter à la fois la poétisation et la domestication²³ du yiddish. L'enjeu est, selon ses propres termes, de traduire le yiddish vers l'allemand sans pour autant « perdre » le yiddish en chemin — ou du moins limiter autant que possible la perte :

[...] die Aufgabe besteht vor allem darin, von dieser vielschichtigen und komplexen Fremde samt Atem und Zeilenfall, Text und Textur des Jiddischen auf dem Weg ins Deutsche möglichst wenig zu verlieren²⁴.

La tâche que se donne la traductrice, à savoir traduire dans une autre langue tout en préservant la langue originale et son monde culturel, semble pousser la traduction jusqu'à ses propres limites, si ce n'est au-delà. Il reste à voir comment une telle position traductive se matérialise dans sa pratique de la traduction.

23 Nous reprenons la terminologie de Lawrence Venuti, qui oppose la stratégie traductive de « domestication » de l'étranger à celle d'étranglement de la langue traduisante (« foreignizing ») : Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility. A history of translation* (Londres et New York : Routledge, 1995).

24 Benjamin, « Die Aufgabe des Übersetzers », 189.

Voici le début de la ballade dans la traduction de Gal-Ed²⁵ :

<i>Der groer kayor shteyt borves in hoyf un klapt in dem oremstn fentster on,</i>	Barfuß im Hof steht das Morgengrauen und klopft am ärmsten Fenster an,
<i>khapt zikh oyf funem shlof der oremmer yid un tut di groe malbushim on.</i>	fährt aus dem Schlaf der arme Jud‘ und zieht die grauen Kleider an.
<i>Farleygt di torbe oyfn aksl un nemt dem groen shtekn in der hand</i>	Auf seine Schulter wirft er den Sack und nimmt den grauen Stock zur Hand
<i>un lozt zikh geyn mit pamelekh trit mitn groen shliakh zalbanand.</i>	und macht sich auf gemeßnen Schritts, gemeinsam mit der grauen Straß
<i>Geyt er un geyt un di grokeyt vert gedikhter un vi blay azoy shver;</i>	geht er und geht, und die Gräue wird dichter, bleiern und schwer;
<i>vert troyerik der oremmer, groer yid, in zayne oygn finklt a trer.</i>	wird traurig der arme, graue Jud‘, im Auge schimmert die Zähr.

Itzik Manger

« *Ballade von dem Juden,
der von Grau zu Blau gegangen ist* ».
Traduction d'Efrat Gal-Ed

La traduction que propose Efrat Gal-Ed se révèle très proche de l'original yiddish au niveau sémantique : on ne constate que peu d'ajouts ou de suppressions. La traductrice conserve également autant que possible l'ordonnancement syntaxique, quitte à user de calques qui peuvent heurter l'oreille du lecteur allemand. On retrouve ainsi dans la traduction allemande la structure yiddish consistant à débiter la phrase par le verbe conjugué, une structure syntaxique très courante dans les récits yiddish et qui vient rythmer

25 La traduction est présentée dans une édition bilingue.

toute la partie narrative de la ballade de Manger. Alors que Jendrusch avait réagencé les vers pour l'adapter à la syntaxe allemande (« khapt zikh oyf funem shlof der oremer yid » devenant « Der Jude schreckt vom Schlummer auf »), Efrat Gal-Ed place le verbe en première position (« fährt aus dem Schlaf der arme Mann »). Cette structure est conservée presque systématiquement dans la ballade allemande et donne à la traduction un effet d'étrangeté absent de la traduction de Jendrusch.

De même, au niveau prosodique, la traductrice ne réorganise pas la forme de la ballade comme avait pu le faire Jendrusch : elle conserve les distiques et prend les mêmes libertés que le poète eu égard au mètre. Efrat Gal-Ed recourt en majorité au vers à quatre accents et une syllabe accentuée est précédée librement d'une ou de deux syllabes inaccentuées. Le schéma rimique est dans l'ensemble conservé, mais la rime est souvent remplacée par une simple assonance. Et à la différence d'Andrej Jendrusch, Efrat Gal-Ed supprime la rime lorsque le sens l'exige.

Cette première traduction d'Efrat Gal-Ed se révèle donc au plus près de l'original yiddish, tant au niveau formel qu'au niveau sémantique et syntaxique. Mais cette stratégie de la littéralité se joue aussi au niveau des signifiants. En effet, à plusieurs reprises dans la ballade, la traductrice semble s'efforcer d'approcher autant que possible les mots allemands des vocables du poème yiddish. Pour ce faire, Efrat Gal-Ed recourt à l'apocope : « shliakh » est traduit par « Strass » et « shvel » par « Schwell ». La traductrice n'hésite pas non plus à employer des termes archaïsants, comme « Zähr » pour traduire « trer », la larme. Ces choix ne s'expliquent pas seulement par des questions de rythme, puisque, contrairement à Jendrusch, Gal-Ed est loin de suivre un schéma rythmique rigide. En jouant avec la proximité des termes yiddish et allemands, la traductrice crée un effet d'étrangeté qui met finalement la langue allemande à distance.

Or, cette stratégie traductive a été en partie remise en question dans la nouvelle traduction publiée par Efrat Gal-Ed en 2016 à l'occasion de la troisième édition de l'anthologie *Dunkelgold*. La traductrice ne propose pas une traduction radicalement différente, mais elle opère des modifications qui laissent percevoir une évolution

dans sa pratique. Elle supprime ainsi la majorité des apocopes et des archaïsmes : « Schwell » devient « Schwelle », « Zähr » est remplacé par « Träne » et « Strass » par « Weg ». La traduction semble alors se détacher quelque peu du signifiant yiddish pour se réinscrire plus clairement dans la langue de traduction.

Au niveau syntaxique, Gal-Ed renonce, dans la seconde version, à conserver systématiquement le verbe en première position. Ainsi, à la strophe 24, « Spinnt der Traum einen Weg » (« shpint der kholem a veg » en yiddish) devient dans la nouvelle traduction « Da spinnt der Traum einen Weg » et, pour le refrain, « Gafft der Schenker » est remplacé par « Es gafft der Schenker ».

Enfin, la dernière modification notable concerne le terme yiddish « yid », terme très courant signifiant, selon le contexte, « le Juif » ou tout simplement « l'homme ». Le terme, dans la première traduction de Gal-Ed, est traduit systématiquement par « der Jud » (sans doute encore pour rester au plus près du terme yiddish) ; de même, l'apostrophe « Reb yid » (que l'on peut traduire par « monsieur »), est rendue par « Reb Jud ». Or, dans la seconde version, la traductrice supprime « der Jud » qu'elle remplace tantôt par « der Jude », tantôt par « der Mann », et les deux occurrences de « Reb Jud » sont supprimées et remplacées par « Mein Herr ». La traductrice a peut-être jugé que le terme « Jud » était finalement problématique²⁶, ou que la répétition de « reb » donnait une couleur trop exotique à la traduction. La retraduction a semble-t-il été l'occasion pour Gal-Ed de se demander ce que ses choix traductifs parfois audacieux faisaient à la langue allemande.

26 Jeffrey Grossman, dans ses analyses des traductions de récits yiddish du début du xx^e siècle, a relevé la difficulté que pose le terme « yid » aux traducteurs allemands : il observe ainsi qu'un traducteur anonyme d'un récit de Sholem Aleykhem, ne traduit pas « yid » par « Jud' » mais préfère le terme « Jüd », sans doute pour éviter toute connotation antisémite. Jeffrey A. Grossman, « Sholem Aleichem and the politics of Jewish identity: Translations and transformations », *Studia Rosenthaliana* 41 (2009) : 94.

CONCLUSION

Ces traductions matérialisent deux rapports très différents à l'altérité de la langue yiddish. Jendrusch, d'un côté, privilégie la lisibilité pour le lecteur allemand. Ses choix semblent guider par le désir de mettre en lumière le dialogue de la poésie yiddish avec les littératures européennes et de faire entrer par là même une œuvre en langue minorée parmi les canons poétiques du xx^e siècle — ce qui le conduit cependant à complètement remanier le poème, quitte à effacer certaines de ses spécificités. Le parti pris par Efrat Gal-Ed est radicalement autre : c'est précisément l'altérité de la langue et de la culture yiddish que la traductrice entend privilégier. Cette traduction "dé-familiarise" le lecteur, le met à distance de sa propre langue de sorte à mieux laisser entrevoir l'étranger. Mais les modifications apportées dans la seconde version, sans pour autant manifester un changement radical de position traductive, pointent peut-être les limites de cette stratégie qui pousse parfois l'étrangement jusqu'à l'exotisme — donc la construction d'une altérité fantasmée — et oublie l'allemand en chemin.

Ce qui distingue également la traduction d'Efrat Gal-Ed, même si ce n'est pas manifeste dans cette ballade, c'est l'attention portée à la transmission de la culture par la traduction. Car, à la différence de Jendrusch, Gal-Ed, dans les deux éditions de son anthologie, ne traduit pas un certain nombre de termes inscrits dans la culture ou la religion juives : à la différence du terme *reb*, des termes comme *Sche-ma*, *lamed Waw*, ou *get* sont systématiquement conservés dans les deux éditions et expliqués à la fin de l'ouvrage, qui contient d'ailleurs une longue postface consacrée au monde culturel yiddish. Ces choix ponctuels de non-traduction témoignent d'une volonté de transmission culturelle par la traduction poétique tout en contribuant à une forme d'hybridation de l'allemand. C'est là une tendance que l'on observe dans les traductions du yiddish les plus récentes, dans lesquelles le travail de l'altérité dans la langue allemande vise non pas à construire une altérité fantasmée, mais à transmettre une altérité culturelle par la traduction.

« DANS UNE LANGUE PROCHE, DANS LA LANGUE LA PLUS
PROCHE, DANS LA LANGUE LA PLUS ÉTRANGÈRE »* :
FAMILIARITÉ ET ALTÉRITÉ DES LANGUES
CHEZ PAUL CELAN

Dirk Weissmann
Centre de Recherches et d'Études Germaniques,
Université Toulouse Jean-Jaurès,
Institut des Textes et Manuscrit Modernes, CNRS

* Paul Celan, *Die Gedichte, Neue kommentierte Gesamtausgabe*, éd. Barbara Wiedemann (Berlin : Suhrkamp, 2018), 438, v. 12-17 ; édition citée ci-après sous le sigle NKG suivi du numéro de page.

CELAN ENTRE LES LANGUES

Lorsqu'on s'intéresse aux particularités de l'écriture de Paul Celan (1920-1970), et notamment à sa dimension plurilingue¹, force est de constater que le poète juif entretenait une relation étroite avec de nombreuses langues dites étrangères, alors que sa langue maternelle, l'allemand, prend souvent, dans ses textes, les traits d'une langue quasi-étrangère. Celan manifestait en effet une certaine distance vis-à-vis de la langue allemande dont il avait hérité, dans la mesure où sa relation à cette dernière ne pouvait plus être purement identificatoire, suite à la rupture civilisationnelle qu'on désigne généralement, de façon métonymique, par le nom d'Auschwitz. Inversement, d'autres langues que l'allemand ont pu remplir un rôle pivot, existentiel. De très nombreux passages de son œuvre témoignent de cette attitude complexe, ambivalente, à l'égard de sa ou ses langue(s), une attitude qui échappe à la dichotomie convenue entre « langue maternelle » et « langue étrangère » telle qu'elle structure les philologies jusqu'à nos jours.

Sur la base de ce constat, il apparaît que le terme de *Fremde Nähe* (= une proximité produisant de l'étrangeté) utilisé par Wolfgang Emmerich pour décrire le rapport que Celan entretenait avec

1 Cette contribution est la libre adaptation française des dernières pages de ma monographie : *Wortöffnungen. Zur Mehrsprachigkeit Paul Celans* (Tübingen : Narr Francke Attempto, 2024).

l'Allemagne², peut être transposé à la relation du poète avec la langue allemande elle-même. Maternelle et assassine à la fois, l'allemand incarne en effet une « proximité » avec la mort qui est source d'aliénation, d'un processus « étrangéisation », ce qui provoque, par ricochet, un rapprochement d'avec d'autres langues. Par rapport au statut de la langue allemande et des langues dites étrangères, il faut noter que ces dernières incluent chez Celan des langues secondes servant de langues d'écriture, comme c'est le cas du roumain et du français³. D'autre part, le sentiment d'étrangeté que le poète éprouvait vis-à-vis de l'allemand concerne davantage l'allemand standardisé de l'État allemand (successeur de l'Allemagne hitlérienne) que l'allemand extraterritorial de sa ville natale, Czernowitz, lieu pluriculturel et plurilingue par excellence⁴. Cet idiome, au contact de nombreuses autres langues et cultures, se distingue nettement de ce qu'il qualifiait, de façon critique, d'« allemand unitaire » (*Gesamtdeutsch*)⁵. C'est précisément entre ces deux conceptions de l'allemand, se situant des deux côtés de la grande rupture qui traverse la vie du poète, l'ayant « déplacé » de sa ville natale à Paris, en passant par Bucarest et Vienne, que se situe « ce qui s'est passé »⁶, ou plutôt ce qui, selon les mots d'Hannah Arendt, « n'aurait jamais dû arriver »⁷.

2 Wolfgang Emmerich, *Nahe Fremde, Paul Celan und die Deutschen* (Göttingen : Wallstein, 2020).

3 Voir Weissmann, *Wortöffnungen*, 240 sq.

4 Sur l'histoire culturelle et littéraire de cette ville, voir notamment Andrei Corbea-Hoisie, « Autour du 'méridien'. Abrégé de la 'civilisation de Czernowitz' de Karl Emil Franzos à Paul Celan » dans *Les Littératures de langue allemande en Europe centrale*, dir. Jacques Le Rider et Fridrun Rinner (Paris : PUF, 1998), 115-163.

5 Paul Celan, « *Mikrolithen sinds, Steinchen* », *Die Prosa aus dem Nachlaß, Kritische Ausgabe*, éd. Barbara Wiedemann et Bertrand Badiou (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 2005), 28

6 Paul Celan, *Gesammelte Werke*, éd. Beda Allemann et Stefan Reichert (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1983), vol. III, 186 ; édition citée ci-après sous le sigle GW suivi du numéro de volume et du numéro de page.

7 Hannah Arendt, « Ferngespräch mit Günter Gauss », dans Hannah Arendt, *Ich will verstehen, Selbstauskünfte zu Werk und Leben*, éd. Ursula Ludz, (Munich/Zurich : Piper, 1998), 44-70, (ici 62).

Ainsi, la relation ambivalente entre le « proche » et l'« étranger », telle qu'elle se condense dans l'image de la *Fremde Nähe*, s'avère tout à fait éclairante pour comprendre la recherche d'un nouvel idiome poétique « après Auschwitz », qui caractérise l'ensemble de l'œuvre de Celan après 1944, date de l'assassinat de ses parents par les nazis. On peut affirmer que, conjointement aux circonstances biographiques de ses origines roumaines et de sa migration en France, ce sentiment d'une aliénation envers la langue maternelle, faisant suite à l'illusion perdue de la « symbiose » judéo-allemande, constitue l'un des principaux facteurs ayant conduit le poète à se rapprocher d'autres langues, alimentant ainsi une pratique littéraire résolument plurilingue. Dans ce qui suit, la productivité de cette crise du langage poétique chez Celan sera illustrée à l'aide d'un exemple tiré du fonds posthume du poète, plus précisément du cycle intitulé *Élégie parisienne*, composé entre 1961 et 1962.

LE PROJET INACHEVÉ DE L'ÉLÉGIE PARISIENNE

Projet abandonné, l'*Élégie parisienne* s'inspire de modèles comme les *Élégies à Duino* (1922) de Rilke et d'autres célèbres élégies comme les *Élégies romaines* (1795) de Goethe⁸. Né pendant la période d'écriture du recueil *La Rose de Personne* (*Die Niemandrose*, 1963), ce cycle de poème devait initialement en constituer la quatrième partie, mais a donc été abandonné, en fin de compte. Le point de départ de la composition du cycle est le poème « Élégie valaisanne », écrit début 1961, publié de manière posthume⁹. Parmi les textes et fragments conservés dans le dossier de l'*Élégie parisienne*, on trouve d'autres

8 Le titre du cycle paraît très proche de celui des *Géorgiques parisiennes* d'Yvan Goll (1951). Le conflit avec la veuve de ce dernier pourrait également expliquer pourquoi le cycle n'a jamais été achevé sous ce titre. Voir à ce sujet *Paul Celan, Die Goll-Affäre. Dokumente zu einer 'Infamie'*, éd. Barbara Wiedemann (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 2000).

9 Paul Celan, *Die Gedichte aus dem Nachlass*, éd. Bertrand Badiou, Jean-Claude Rambach et Barbara Wiedemann (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1997), 71 sq., édition citée ci-après sous le sigle GW, VII ; voir aussi NKG, 1075.

poèmes restés non publiés du vivant de Celan, tels que « Muta »¹⁰, « C'est ainsi [que tu peux le lire] » (« So [kannst du's lesen] »¹¹) et « Avec toi, il y a tant d'années » (« Mit dir vor Jahren »¹²) ; mais on y trouve aussi des ébauches de poèmes que le poète a intégrés au recueil *La Rose de Personne*¹³ ou encore le brouillon d'un poème publié dans le recueil suivant, *Renverse du souffle (Atemwende, 1967)*¹⁴.

Un trait qui caractérise en particulier les textes de l'*Élégie parisienne*, c'est le haut degré de plurilinguisme de l'écriture qu'on y trouve, ainsi que la présence, en son sein, de nombreuses réflexions métalinguistiques portant sur la « proximité » et la « distance » par rapport aux différents idiomes utilisés. Ces réflexions poétiques sur le langage et les langues, d'une part, et les procédés concrets de mélange ou d'alternance des langues, d'autre part, s'imbriquent étroitement dans les textes et matériaux du projet. Ainsi, les différents feuillets du cycle regorgent de citations et de notations en français, russe, latin, occitan, italien, roumain, hébreu, jusqu'au langage ésotérique du géant Nimrod, un personnage de *L'Enfer* de Dante (XXXI, 67-68).

Outre les références à Dante, les citations en d'autres langues proviennent principalement de poètes comme Ossip Mandelstam et Ievgueni Evtouchenko ou encore de la liturgie chrétienne. Certains passages exophones sont de la main même de Celan, notamment des fragments en français se rapportant au récit *Un Médecin de campagne* de Franz Kafka¹⁵. Le haut degré d'imbrication entre

10 GW, VII, 64.

11 NKG, 438.

12 NKG, 440.

13 « In eins », GW I, 270 ; « Hinausgekrönt », GW I, 271 ; « Hüttenfenster », GW I, 278 sq. ; « Es ist alles anders », GW I, 284 sq. ; « In der Luft », GW, I, 290 sq.

14 « Coagula », GW II, 83.

15 Voir Paul Celan, *Werke. Historisch-kritische Ausgabe. Abteilung I: Lyrik und Prosa*, éd. Beda Allemann, Rolf Bücher et alii (Francfort-sur-le-Main/Berlin : Suhrkamp, 1990-2017), vol. 11, 419-422 ; édition citée ci-après sous le sigle HKA suivi du numéro de volume et du numéro de page.

les langues dans *l'Élégie parisienne* est accentué par le fait que Celan cite parfois Dante via le « détour » d'une traduction russe¹⁶. Enfin, certains poèmes du cycle, à l'image du texte franco-allemand « Muta »¹⁷, constituent de véritables poèmes bi- ou plurilingues¹⁸.

Les thèmes de la proximité et de la distance, en particulier en rapport avec la question du langage et des langues, mais aussi ceux de la perte et de l'absence, jouent donc un rôle central dans les documents conservés faisant partie du projet de *l'Élégie parisienne*. Dans certaines ébauches, la tension entre le « proche » et le « lointain » prend précisément la forme de réflexions métapoétiques sur le rapport du poète à la diversité linguistique. Cela se manifeste notamment dans le poème posthume « C'est ainsi [que tu peux le lire] » qui, s'inscrivant dans le contexte du mythe de Babel, réunit trois langues et procède à un montage plurilingue de citations tirées de la *Commedia* de Dante. Ce poème, qu'il s'agit maintenant d'examiner plus en détail, interroge explicitement les possibilités d'une communication littéraire plurilingue, sur la base d'une écriture mêlant d'autres langues à la langue maternelle allemande du poète.

LE POÈME POSTHUME « C'EST AINSI QUE TU PEUX LE LIRE »

Le poème posthume « C'est ainsi » (« So »), écrit en 1961, peut être interprété comme une évocation métapoétique de la relation entre l'allemand, langue principale de la poésie de Celan, et d'autres langues, voire la diversité linguistique en général. Texte d'apparence achevée pouvant être étudié de façon autonome, « C'est ainsi » a été extrait par les éditeurs des poèmes posthumes d'un vaste ensemble de brouillons, fragments et notes formant les matériaux de ce cycle abandonné. Le principe de composition du poème repose d'abord sur une lecture de la *Commedia* de Dante dont Celan intègre des citations en plusieurs langues dans son poème. À travers cette réception

16 Voir *HKA*, II, 399-401.

17 *GW*, VII, 64.

18 Pour une analyse de ce poème, voir Weissmann, *Wortöffnungen*, 148 sq.

de Dante, le poète semble s'interroger sur le statut de sa langue poétique, en suivant les traces du poète toscan jusqu'aux Enfers. Voici le texte du poème dans sa version originale :

- 1 So kannst du's lesen: *es hat*
 meinen Glanz genommen eine
 Tiefe, siehe da jetzt
 meine Welt. Und kannst
- 5 es als Glanzloses sehen droben,
 unvorhanden-vorhanden
 im Lichtstrahl des Nichts, ein wüstes
 Riesending, ein
 Augenmund, offen,
- 10 der am gemordeten Psalm würgt: *Ra-*
 fèl, amèch, zabi et
 almi. Und kannst, ein Schnee-
 wesen im
 Auge (*Ieu*
- 15 *sui Arnaut qui va cantan*)
 im Zur-Tiefe-Gehn sprechen, in naher, in nächster,
 in fremdester Zunge:
 *sovenha vos a temps de ma dolor*¹⁹.

Les passages reproduits en italiques dans l'édition citée correspondent à des segments soulignés de la main de Celan dans le manuscrit. Mis ainsi en évidence par le poète, ces passages renvoient à quatre citations de Dante que Celan a insérées dans son poème, en les modifiant légèrement. Bien que la source utilisée soit unique, ces quatre

19 NKG, 438 ; traduction informative fournie par mes soins : « C'EST AINSI que tu peux le lire : *m'a / pris mon éclat une / profondeur, voici maintenant / mon monde.* Et tu peux / voir, quelque chose sans éclat là-haut, / inexistant-existant / dans le rayon de lumière du néant, chose géante, / grossière, une / bouche des yeux, ouverte, / qui s'étrangle face au psaume assassiné : *Ra- / fèl, amèch, zabi et / almi.* Et tu peux, un être de neige dans l'œil (*Ieu / sui Arnaut qui va cantan*) / parler en allant vers la profondeur, dans une langue proche, dans la langue la plus proche, / dans la langue plus étrangère : / *sovenha vos a temps de ma dolor.* »

citations apparaissent en plusieurs langues. Deux des citations (tirées de *Purgatorio*, XXVI, 142-147) utilisent le provençal — ou plutôt l'(ancien) occitan²⁰ — du troubadour médiéval Arnaut Daniel (vers 14-15 et 18), qui prononce ces mots dans le poème épique de Dante. Comme l'a souligné Alex Gellhaus, il est possible que Celan ait perçu en ce poète, né au milieu du XII^e siècle, un précurseur de ce que l'on appelle la poésie hermétique, un rapprochement qui pourrait expliquer l'intérêt de Celan pour Arnaut²¹. Cette hypothèse est renforcée par le fait que plusieurs chants de la *Commedia* évoquent une parole d'outre-tombe transcendant la communication humaine, une thématique proche du topos de l'hermétisme comme de la poésie de Celan.

Les deux autres citations (v. 1-4 et 10-11) reproduisent les paroles du géant Nimrod (tirées d'*Inferno*, XXXI, 67-68), un personnage que Dante a emprunté à la tradition biblique (*Genèse* 10:8-12). Les paroles du géant biblique, citées à la fois dans leur version originale (v. 10-11) et dans une (hypothétique) version allemande (v. 1-4), ont été écrites dans un idiome radicalement étranger. Cet idiome a suscité de vifs débats chez les spécialistes de Dante : on a tenté de le déchiffrer à travers l'hébreu, l'arabe ou selon la logique d'un jeu de mots. Pourtant, le caractère incompréhensible des paroles de Nimrod, défiant la « rage de comprendre » de la tradition herméneutique²², semble délibéré de la part de Dante, comme le suggère le contexte. En effet, le puissant roi Nimrod (ou Nembrot), petit-fils de Noé et fils aîné de Cham, est considéré dans l'univers littéraire

20 Le terme ancien de provençal, pour désigner les variétés de la « langue d'oc », a aujourd'hui été remplacé dans la linguistique actuelle par celui d'occitan.

21 Axel Gellhaus, « 'sovenha vos a temps di ma dolor'. Anmerkungen zu Paul Celans Gedichtband 'Die Niemandrose' und seinen Frühstadien », dans Burdorf, Dieter (dir.), *Edition und Interpretation moderner Lyrik seit Hölderlin* (Berlin/Boston : De Gruyter, 2010), 193-202 (ici 198). Dans la mesure où la poésie de ce troubadour médiéval est fortement codifiée, voire chiffrée, si bien qu'elle doit d'abord être décryptée par le lecteur, elle peut effectivement être rapprochée de l'hermétisme moderne.

22 Jochen Hörisch, *Die Wut des Verstehens, Zur Kritik der Hermeneutik* (Frankfurt-sur-le-Main : Suhrkamp, 1988).

de la *Commedia* (comme dans de nombreuses sources mythico-religieuses) comme le bâtisseur de la Tour de Babel. Selon le mythe biblique, cette entreprise lui vaut d'être puni par la fameuse « confusion » des langues. Dans ce contexte, le discours inintelligible que Dante prête au personnage peut justement être interprété comme une incarnation de cette sanction divine de la « babélisation ».

Or, contrairement à l'idée de l'existence de barrières linguistiques infranchissables entre les hommes, le poème de Celan semble démontrer que, dans son œuvre, le thème de Babel ne se manifeste pas que sous un jour négatif. En effet, dans le cadre de sa lecture de Dante, telle qu'elle se manifeste dans « C'est ainsi », la « malédiction » de Babel se transforme en une quête du dicible. Dans ce poème, le sujet lyrique — à l'instar de ce que tente le personnage de Dante lors de son voyage aux Enfers — entreprend justement de traduire le discours hermétique de Nimrod en un langage intelligible : « Ainsi tu peux le lire : [...] », lit-on justement au premier vers, ainsi tu peux lire et donc comprendre le texte en question. La version allemande donnée par le poème suit l'édition de Dante utilisée par Celan, qui propose une interprétation du passage basée sur l'hypothèse de l'arabe²³ : « *es hat / meinen Glanz genommen eine / Tiefe, siehe da jetzt / meine Welt.* » (« *m'a / pris mon éclat une / profondeur, voici maintenant / mon monde* », v. 2-4). Il est intéressant de noter au passage que la notion d'« éclat » (*Glanz*) dans l'œuvre de Celan est fréquemment associée à la problématique du langage poétique.

LA PAROLE PLURILINGUE ENTRE COMMUNICATION ET CONFUSION

Il apparaît donc que le premier vers de « C'est ainsi » affirme la possibilité de comprendre une langue étrangère, y compris la langue la plus étrangère qui soit. Le « lecteur » incarné par le « tu » du poème semble parvenir à se frayer un chemin à travers un discours

23 Voir NKG, 1090.

profondément cryptique qu'il arrive à « lire », à déchiffrer²⁴. En même temps, la citation des paroles originales de Nimrod (« *Ra- / fèl, amèch, zabì et / almi* », v. 10-12), reproduite plus loin dans le texte, rappelle, par son caractère radicalement incompréhensible, que la traduction du passage passant par l'arabe demeure incertaine. L'impression d'une inintelligibilité intrinsèque de ces paroles est accentuée par la prosodie que le poème impose aux paroles originales chez Dante, rendues « bégayantes », moyennant l'ajout, par Celan, de sauts de ligne et de virgules. Ce procédé crée des parallèles intéressants entre les paroles de Nimrod et le langage poétique propre à Paul Celan, souvent marqué par des éléments de balbutiement, de bégaiement ou de babillage, qui ne sont pas seulement des procédés mimétiques mais possèdent une dimension métapoétique²⁵. Donc, dans « C'est ainsi », le poète semble ainsi réfléchir, depuis la perspective de l'enfer médiéval de Dante, aux thèmes de la perte du langage, de la recherche d'un nouvel idiome poétique, ainsi qu'à l'incompréhension et à l'obscurité propres au langage poétique. L'expression « *am gemordeten Psalm würgen* » (« s'étrangler face au psaume assassiné », v. 10) établit par ailleurs un lien entre le thème de la crise du langage (ou de la langue poétique allemande) et l'histoire de l'extermination des juifs.

À travers la confrontation entre l'éloquent troubadour Arnaut Daniel et le géant Nimrod, incompris de tous, le poète moderne — souvent qualifié d'hermétique par la critique — semble engager, dans « C'est ainsi », une réflexion métapoétique sur son propre idiome, c'est-à-dire sur les possibilités d'expression et de compréhension offertes par la poésie allemande « après Auschwitz ». À la fin du poème, la parole poétique est désignée comme intacte, tout en

24 L'expression « *Zur-Tiefe-Gehn* » renvoie indirectement à la problématique de la médiation linguistique, dans la mesure où le premier titre du poème « *Das Wort vom Zur-Tiefe-Gehen* » (Celan, GW I, 212) était « La leçon d'allemand » (en français dans le texte), référant aux séances pendant lesquelles Celan expliquait, en les traduisant, ses poèmes allemands à son épouse française : voir Paul Celan, *Die Niemandsrose, Werke, Tübinger Ausgabe*, éd. Jürgen Wertheimer (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1996), 11.

25 Voir à ce sujet Weissmann, *Wortöffnungen*, 137 sq.

soulevant la question du choix de la langue, comme le suggère l'enchaînement des qualificatifs « *naber* », « *nächster* » et « *fremdeste* » : « Und kannst [...] / sprechen, in naher, in nächster, / in fremdeste Zunge » (« Et tu peux [...] / parler, dans une langue proche, dans la langue la plus proche, / dans la langue la plus étrangère », v. 12-17). À l'instar de Dante, dont la *Commedia* intègre, à côté de différentes variétés d'italien, du latin, de l'ancien occitan et de l'ancien français, la parole poétique évoquée dans le poème célanien semble associer différentes langues ou idiomes. Et cette pluralité linguistique incarne paradoxalement à la fois le problème de l'incommunicabilité et la possibilité de surmonter la perte du langage qui menace.

Parallèlement, le poète semble suggérer une synthèse possible entre le « proche » et le « lointain », ou l'« étranger », ce qui est corroborée par une note issue du contexte de *L'Élégie parisienne* entretenant un lien étroit avec le présent poème. Celan y rapproche son « propre » idiome d'une langue « étrangement proche » (« *fremdnah* ») ou « rendue proche par son étrangeté » (« *nahgefremdet* »), en évoquant un « vieux allemand juif » (« *Altjudendeutsch* ») situé dans « le sud du méridien céleste [...] de la Provence du souffle » (« *Mitthimmelsüden [...] der Atem-Provence* »)²⁶. Dans cette note, Celan imagine une topographie linguistique où se superposent de multiples lieux et références, allant de l'Europe de l'est en passant par l'Allemagne jusqu'au midi de la France. Lus ensemble, le poème plurilingue « C'est ainsi » et la note qui y est associée semblent suggérer que l'idiome allemand du survivant de la Shoah, né dans la Bucovine roumaine, et la langue occitane de la Provence aspirent à se rencontrer dans les contrées ensoleillées et accueillantes du Sud méditerranéen.

26 HKA, II, 403. Le terme allemand « *Mitthimmel* », utilisé notamment en astrologie, remonte au latin « *medium caelum* », qui désigne le point culminant de la trajectoire d'un corps céleste, lorsque celui-ci se trouve à la position de douze heures. Il en découle un lien avec le français « midi », pour désigner les régions méridionales de la France, dont fait bien entendu partie la Provence. En outre, il existe un lien avec la notion de méridien, si centrale dans la poétique de Celan, et qui désigne à l'origine la ligne de midi dans le ciel (voir aussi le latin « *meridies* »), même si le français parle aussi couramment de « culmination supérieure » pour désigner le « *medium caelum* ».

Le mot de la fin du poème revient au troubadour occitan Arnaut Daniel, qui lance un appel au lecteur en exprimant sa « *dolor* » (v.17). De cette manière, l'ancêtre médiéval de Celan se retrouve soudain à proximité immédiate de la poétique du poète juif allemand ayant vécu près de huit siècles plus tard. Car l'expression juste de la douleur, adaptée aux exigences de son époque, peut sans aucun doute être considérée comme l'une des principales missions que Celan a assignées à la parole poétique, suite à l'extermination des juifs d'Europe. Or, cette parole de la douleur ne se limite pas à l'allemand, mais se décline en plusieurs langues. Texte central pour la compréhension du plurilinguisme de Paul Celan, « C'est ainsi » se conclut précisément sur l'idée de parler « dans une langue proche, dans la langue la plus proche, dans la langue la plus étrangère ». Cette formulation, qui, en raison de sa position finale dans le poème, acquiert la valeur d'une maxime poétique, peut tout d'abord être comprise dans le sens où le poète ne situe pas son écriture dans un cadre exclusivement monolingue, mais intègre d'autres langues dans l'horizon de son écriture et de sa poétique. D'un autre point de vue, le passage peut également être interprété comme l'affirmation selon laquelle le « propre » d'une langue ne peut jamais être entièrement dissocié de l'« étranger », si bien que les deux pôles, la familiarité et l'altérité, doivent être pensés ensemble.

LA LANGUE « JUDÉO-ALLEMANDE »

DANS LE CONTEXTE DU PLURILINGUISME DE CELAN

La note citée, contenant le portrait *in nuce* d'une langue « judéo-allemande » à laquelle le poète semble s'identifier, mérite qu'on l'examine plus en détail. Le lien direct avec le poème « C'est ainsi » s'y établit d'abord par la citation des paroles du troubadour Arnaut Daniel, que Dante fait apparaître dans sa *Commedia* (*Purgatorio*, XXVI, 142-147) en le faisant parler en occitan²⁷. La citation d'Arnaut ouvre en effet la note de Celan en formant le point de départ de ses réflexions. Les mots « *sovenha vos a temps de ma dolor* »

27 NKG, 438, v. 14-18, voir aussi HKA, 11, 401-402.

sont suivis de propos lacunaires contenant de nombreuses corrections et variantes. De manière simplifiée, en faisant abstraction de certains détails, ces propos annexes au poème peuvent être transcrites de la manière suivante : « aurais-tu pu [posséder/exprimer] cela dans ta langue propre, l'étrangement proche / l'étranger rendu proche — un vieux allemand juif situé dans le sud du méridien céleste [...] de la Provence du souffle : — c'est ainsi que : » (« hättest du das in der eigenen Sprache, das Fremdnahe / Nahgefremdete — ein Altjudendeutsch aus dem Mitthimmelsüden der Atemprovenve : — so : »)²⁸. Après avoir repris le texte original du troubadour médiéval, Celan rapproche donc sa langue « propre » de la langue « étrangère » mais « étrangement proche » du poète provençal. En le caractérisant de « vieux allemand juif », il y rapproche en outre son « propre » idiome du yiddish, langue autrefois stigmatisée par les non-juifs et les juifs à la fois comme un allemand « impur », ce qui, comme nous allons le montrer, distancie implicitement la « langue propre », imaginée par le poète, de l'allemand en tant que langue nationale.

Le terme « *Altjudendeutsch* » (=vieux allemand juif/des juifs) utilisé par Celan dans la note fait bien entendu référence, de façon littéraire, à la relation complexe, voire abyssale, entre la judéité et la langue allemande, une tension qui traverse toute l'histoire du judaïsme en Allemagne²⁹. L'« allemand des juifs » (*Judendeutsch*) est non seulement l'un des synonymes courants du yiddish (comme on le rencontre chez Goethe et Jean Paul). À l'intérieur de la littérature de langue allemande, cet « allemand des juifs » incarne également une forme d'altérité linguistique, liée à l'identité juive de celui qui parle, par opposition à un standard linguistique allemand défini selon des critères puristes et ethnonationaux. Cette altérité juive,

28 La transcription proposée ici prend la liberté de simplifier la lettre de la note, afin d'en faciliter la lecture. Pour une transcription scientifique restituant tous les détails voir HKA, 11, 403. Pour une reproduction du feuillet voir Weissmann, *Wortöffnungen*, 465.

29 Pour l'époque moderne, voir entre autres Arndt Kremer, *Deutsche Juden — deutsche Sprache. Jüdische und judenfeindliche Sprachkonzepte und -konflikte 1893—1933* (Berlin/Boston : De Gruyter, 2007).

à l'origine de discriminations, d'exclusions et de persécutions, qui ponctuent l'histoire est ici assumée par le poète à la manière d'une inversion du stigmate, un geste que l'on peut observer à d'autres endroits de l'œuvre de Celan.

En outre, le terme « *Altjudendeutsch* », contenu dans la note, doit être mis en relation avec l'expression « s'étrangler face au psaume assassiné »³⁰, qui apparaît dans le poème « C'est ainsi ». Cette association indique que la problématique de la langue est étroitement liée à l'histoire de l'antisémitisme et à l'extermination des juifs d'Europe. Le préfixe *alt* dans *Altjudendeutsch* pourrait renvoyer à une époque précédant l'assimilation (illusoire) des juifs, évoquant ainsi une sorte de langue originelle des juifs vivant sur le territoire allemand. Il faut noter que Celan situe cet idiome « judéo-allemand » sous le ciel du midi des troubadours, ce qui déterritorialise en quelque sorte son propre idiome poétique. Le mot final de la note, « so [c'est ainsi] », est souligné et suivi de deux points, ouvrant ainsi une transition virtuelle vers le texte du poème : « C'est ainsi que tu peux le lire... ». L'idiome « propre » (« *hättest du das in der eigenen Sprache* » / « aurais-tu pu [posséder/exprimer] cela dans ta langue propre ») imaginée ici par Celan comme une langue plurielle, hybride, extraterritorial, devient donc la « porte d'entrée » de son poème. En d'autres termes, cette note accompagnant le poème laisse entendre que le discours poétique de Celan ne devient réellement lisible que dans un tel contexte judéo-allemand et plurilingue.

Si l'on lit cette note poétologique conjointement avec le poème, on comprend qu'elle évoque à la fois une absence, un vide, comportant le danger du mutisme, et la perspective d'une altérité juive inscrite au sein de l'allemand sous le ciel d'un sud méditerranéen parlant l'occitan, donc d'une intégration de l'« étranger » au sein du langage poétique (à dominante allemande). Cette dimension d'altérité est accentuée par la référence à une dimension diachronique, exprimée par l'ajout de l'adjectif « ancien ». La mention du linguiste Émile Littré (« citer : Littré [...] », souligné dans la source³¹) s'ins-

30 NKG, 438, v. 10.

31 HKA, 11, 403.

crit également dans cette perspective historique et linguistique. En effet, après avoir terminé son célèbre dictionnaire, Littré avait décidé de traduire l'*Enfer* de Dante en ancien français — c'est-à-dire dans une langue de l'époque de Dante (et d'Arnaut Daniel)³². Au total, pas moins de cinq langues sont ainsi convoquées dans la note : l'italien de Dante, l'occitan d'Arnaut, l'(ancien) français de Littré, le « judéo-allemand » de Celan (évoquant à la fois l'allemand et le yiddish), ainsi que l'allemand standard, utilisé comme langue de base. Ces différentes époques et espaces linguistiques s'entrelacent pour former un réseau complexe. Comme de nombreux documents posthumes, cette note laisse entre-voir toute l'étendue de l'univers plurilingue de Celan et les pratiques d'écriture qui en découlent.

L'EXEMPLARITÉ DES MATÉRIAUX DU POÈME « C'EST AINSI »

Si l'on examine cette note manuscrite en relation avec le projet de poème qui l'accompagne, on est amené à la qualifier d'exemplaire par rapport à la problématique poétique de l'ensemble de l'œuvre de Celan. En effet, dans le contexte d'une menace de perte du langage, telle qu'elle est incarnée par le personnage de Nimrod, ces remarques métapoétiques associent la prise de distance par rapport à l'allemand, dans une perspective juive, à l'idée d'une ouverture nécessaire à l'altérité et à la pluralité linguistiques. Tous les aspects de cette problématique linguistique sont intrinsèquement liés à l'histoire de la violence contre les juifs (germanophones). À ce sujet, il est intéressant de rappeler que les passages de Dante cités dans le poème renvoient à une *catabase*, c'est-à-dire à une descente dans le royaume des morts, qui constitue, comme on le sait, le fil narratif central de la *Commedia* de Dante mais aussi l'un des motifs centraux de la poésie de Celan. La commémoration des morts et le plurilinguisme forment ainsi une unité fondamentale dans ces documents issus du projet de l'*Élégie parisienne*.

32 Dante, *L'Enfer. Mis en vieux langage françois et en vers*, trad. Émile Littré (Paris : Hachette, 1879).

Cet exemple illustre une fois de plus l'importance des poèmes posthumes et d'autres matériaux non publiés du vivant de l'auteur pour comprendre la problématique des langues chez Celan. De nombreux aspects plurilingues ou procédés translingues y apparaissent souvent de façon beaucoup plus claire que dans l'œuvre autorisée et publiée avant sa mort. Dans le « laboratoire linguistique » du fonds posthume, sous la partie émergée de l'iceberg que constitue l'œuvre publiée, la pluralité linguistique se dévoile ainsi comme une composante essentielle de l'écriture de Celan. Cela vaut également pour les éléments métapoétiques concernant son rapport à la langue (maternelle) allemande.

Dans la note que nous venons d'analyser, il est particulièrement remarquable que le poète ait corrigé l'adjectif « *fremdnah* » en « *nahgefremdet* », comme le montre clairement le manuscrit³³. Ces deux adjectifs se réfèrent au « judéo-allemand » pour qualifier la parole poétique de Celan, située entre la communauté linguistique allemande (voir le *Gesamtdeutsch*) et un idiome proprement juif. Dans les deux cas, on peut parler d'un oxymore, mais la deuxième forme (*nahgefremdet*) semble accentuer la structure paradoxale de l'expression, comme pour signifier que le langage ne pouvait être réellement retrouvé qu'en devenant étranger. En d'autres termes, cette correction de Celan pourrait être lue comme un plaidoyer en faveur d'un rapprochement de l'allemand avec les langues dites étrangères.

Dans ces documents issus de l'atelier d'écriture de Celan, l'« estrangement » de la parole, l'inscription de l'altérité linguistique au sein de la parole poétique, et l'« enjuiement »³⁴ de l'allemand, compris dans un sens éminemment positif, apparaissent comme directement liées. Ces matériaux génétiques révèlent en effet un lien indissoluble, au sein de l'œuvre de Celan, entre les pôles du « proche » et du « lointain » ou de « l'étranger », auquel on peut attribuer une valeur poétologique. Si, dans le discours de Brême en 1958, Celan

33 HKA, 11, 403.

34 Voir Paul Celan, *Der Meridian, Werke, Tübinger Ausgabe*, éd. Jürgen Wertheimer (Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1999), 131.

qualifiait la langue allemande de « proche et non perdue », le constat semble différent dans les documents posthumes cités, issus d'une phase de création ultérieure. Ni le poème « C'est ainsi », ni la note qui y est associée, ne permettent en effet de déterminer quelles langues sont finalement désignées comme proches, lointaines ou étrangères. Le sujet lyrique du poème semble réussir à déchiffrer la langue hermétique du géant Nimrod, le constructeur de la tour de Babel (« C'est ainsi que tu peux le lire : [...] », v. 1), alors que son propre idiome (l'*Altjudendeutsch*) apparaît dans la note comme étranger ou aliéné. En tant que « judéo-allemand », il semble s'apparenter à une langue étrangère, tout en évoquant un processus de réappropriation linguistique de l'allemand par un survivant du génocide juif.

Comme on le voit ici, c'est précisément le yiddish, sur la base de sa relation hautement complexe à l'allemand — entre le « proche devenu étranger » et « l'étranger rendu proche » — qui semble incarner le cœur de la problématique linguistique chez le poète. Il convient ici de citer Amir Eshel, qui a décrit les poèmes de Celan comme une forme de « *mauscheln* » poétique³⁵, détournant ainsi le stéréotype antisémite lié au yiddish pour en faire une description de la manière dont Celan inscrit le référent juif dans ses textes. Le texte en prose *Entretien dans la montagne (Gespräch im Gebirg, 1960)*³⁶, où la question de « l'allemand des juifs » est abordée de façon explicite, peut être cité comme un texte de référence pour cette problématique. Effectivement, ce texte en prose peut se lire comme une mise en œuvre, sur le plan du style, de l'« enjuivement » de la parole

35 Amir Eshel, « Von Kafka zu Celan: Deutsch-jüdische Schriftsteller und ihr Verhältnis zum Hebräischen und Jiddischen », dans *Jüdische Sprachen in deutscher Umwelt: Hebräisch und Jiddisch von der Aufklärung bis ins 20. Jahrhundert*, dir. Michael Brenner (Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2002), 96-127 (ici 108).

36 Celan, GW III, 169-173.

réclamé par Celan³⁷, résonnant profondément avec le poème et la note dont il est question ici³⁸.

CELAN CONSIDÉRÉ COMME POÈTE POSTMONOLINGUE

Grâce aux matériaux que nous venons d'analyser, il apparaît que les propos négatifs de Celan par rapport au « bilinguisme dans la poésie », tels qu'ils ont été formulés dans sa célèbre *Réponse à une enquête de la Librairie Flinker*³⁹, doivent être relativisés. Ces propos, si souvent cités hors contexte pour présenter Celan comme un poète monolingue, ont longtemps constitué un important obstacle à l'étude de la dimension plurilingue de son œuvre. Le fait que cette *Réponse*, contenant un apparent rejet de l'écriture plurilingue, et les ébauches de *L'Élégie parisienne*, marquées par un haut degré de plurilinguisme, aient été rédigées presque simultanément est, à cet égard, particulièrement révélateur. Tandis que la *Réponse* officielle avait pour but de réaffirmer la position de Celan en tant que poète « allemand », s'opposant à toute velléité d'exclusion de la part du système littéraire, les matériaux du cycle de *L'Élégie* offrent un aperçu intime et profond de l'atelier plurilingue du poète. Si le « *burst of polyglot energy* »⁴⁰ (explosion d'énergie polyglotte) présent dans les documents analysés, ainsi que pendant toute la période de composition de *La Rose de personne*, n'est pas nécessairement représentatif de l'ensemble de l'œuvre lyrique de Celan, telle qu'elle a été publiée du vivant du poète, cette polyglosie semble néanmoins correspondre

37 Celan, *Die Prosa aus dem Nachlaß*, 2005, p. 41.

38 Voir Stéphane Mosès, « Wege, auf denen die Sprache stimmhaft wird. Paul Celans 'Gespräch im Gebirg' », dans *Argumentum e Silentio: International Paul Celan Symposium/Internationales Paul Celan-Symposium*, dir. Amy D. Colin (Berlin/Boston : De Gruyter, 1986), 43-57.

39 Voir Celan, GW III, 175. Celan y déclare ne pas « croire » au « bilinguisme dans la poésie » (« An Zweisprachigkeit in der Dichtung glaube ich nicht. »).

40 John Felstiner, « Mother Tongue, Holy Tongue: On Translating and Not Translating Paul Celan », *Comparative Literature* 38, n° 2 (1986) : 113-136 (ici 121).

bien davantage à la nature de sa création littéraire que l'idée d'un Celan poète monolingue. Elle constitue, du moins, un contrepoint indispensable à la *Réponse à une enquête de la Librairie Flinker*, qui, sortie de son contexte, a souvent servi à réduire Celan à une identité monolingue et exclusivement allemande.

Par conséquent, l'affirmation selon laquelle Celan écrit « à quelques exceptions près, des poèmes allemands »⁴¹ n'est certes pas erronée, mais elle passe en quelque sorte à côté de la véritable problématique de sa relation à la langue allemande. Il semble évident que la parole poétique de Celan peut être décrite comme fondamentalement allemande, malgré toutes les nuances et relativisations possibles. Or, son écriture se distingue tout autant par sa capacité à transcender l'allemand et à dialoguer avec d'autres langues. Ces aspects plurilingues de sa création littéraire ne le conduisent que rarement à quitter entièrement sa langue maternelle, qui domine son écriture de bout en bout. Toutefois, chez Celan, « allemand » et « langue étrangère » ne s'opposent pas comme des contraires inconciliables : ils doivent être pensés ensemble. Par conséquent, Paul Celan pourrait être qualifié d'auteur d'une « poésie monolingue plurilingue », pour reprendre la formule oxymorique de Wiebke Amthor⁴².

Dans ce contexte, la notion de postmonolingue, jadis forgée par Yasmin Yildiz⁴³, et désormais devenue canonique dans les recherches sur le plurilinguisme, s'avère particulièrement pertinente. Selon la germaniste américaine, qui a apporté une contribution fondamentale à la réflexion sur les identités et appartenances linguistiques, il ne s'agit pas simplement de penser en termes de « dépassement » du monolinguisme, mais il faut adopter une perspective où l'émergence (ou le retour) de pratiques plurilingues au XX^e siècle est examinée

41 Wiedemann, Barbara, « 'Bis du den Wortmond hinaus-/schleuderst'. Paul Celans gegenwärtige Zeugenschaft », *Celan-Perspektiven* 21 (2022) : 123-139 (ici 137).

42 Wiebke Amthor, *Schneegespräche an gastlichen Tischen, Wechselseitiges Übersetzen bei Paul Celan und André du Bouchet* (Heidelberg : Winter, 2006), 33.

43 Yasemin Yildiz, *Beyond the Mother Tongue, The postmonolingual condition* (New York : Fordham University Press, 2012).

dans le cadre de normes ou d'idéologies monolingues solidement établies et institutionnalisées. C'est pourquoi le sous-titre de son étude *Beyond the Mother Tongue* ne doit pas être compris comme signifiant « au-delà » de la langue maternelle dans le sens d'une « sortie » ou d'un dépassement définitif. Il décrit plutôt un champ de tensions entre l'habitus monolingue de la société et du système littéraire, et la réalité d'une présence croissante — tant manifeste que latente — de pratiques et de modes d'écriture plurilingues. Comme on peut le démontrer à partir d'une analyse de l'ensemble de l'œuvre de Celan, ses déclarations poétologiques, tout comme sa pratique littéraire riche et variée, oscillant entre écriture et traduction, suggèrent qu'il est justifié d'appliquer à son œuvre la notion de postmonolingue.

Si ce terme participe à une certaine « inflation conceptuelle » qui affecte le champ encore émergent des études sur le plurilinguisme littéraire et qui peut être perçu comme problématique, il est néanmoins évident que la situation linguistique particulière et la pratique d'écriture de Celan ne peuvent être saisies à travers les dichotomies traditionnelles telles que « monolingue » versus « plurilingue » ou « langue maternelle » versus « langue étrangère ». L'analyse de l'idiome de Celan exige un vocabulaire bien plus différencié et nuancé. Si la recherche se doit d'éviter la surenchère terminologique, il reste qu'une certaine « hypertrophie » serait encore préférable à une approche trop schématique ou réductrice de cette problématique complexe. Moyennant la notion de postmonolingue, Yildiz cherche justement à prendre en compte ces nouvelles formes de complexité linguistique dans la société, la littérature et la pensée — à la fois sur un plan historique et systémique et à travers l'exemple concret et singulier de Paul Celan. Sans entrer dans une analyse approfondie du corpus cèlanien, elle conceptualise ainsi la tension entre le paradigme monolingue auquel le poète était historiquement et personnellement attaché, et les contextes et pratiques plurilingues dans lesquels son œuvre littéraire a évolué :

the configuration of [Celan's] mother tongue differed significantly from the monolingual ideal: although German was the language he learned from and spoke with his beloved mother, it was

not sanctioned by ethnic, religious, or national categories. In the end, it was also the language of his mother's murderers. At the same time, Celan was thoroughly multilingual in many ways: from his multilingual upbringing in Czernowitz and the fact that he never wrote in a purely monolingual German environment to his specific multilingual practices⁴⁴.

Comme le souligne à juste titre la germaniste américaine, l'univers linguistique de Paul Celan est foncièrement plurilingue, et ce, malgré la nécessité vitale, biographique et historique pour le poète de marquer son attachement existentiel à l'allemand. Ainsi, le maintien ostensible de sa langue maternelle va de pair avec une grande ouverture à la diversité linguistique dans son œuvre. Selon Yildiz, du constat de cette tension découle une ligne directrice pour une nouvelle approche de l'œuvre poétique de Celan : « *Charting the tension between his monolingual assertion and his multilingual contexts and practices may illuminate his work in new ways* »⁴⁵. Ce champ de tension entre monolinguisme et plurilinguisme rejoint l'aporie fondamentale de l'allemand en tant que « langue maternelle » et « langue meurtrière » à la fois. Il exprime ainsi la double impossibilité, d'une part, de renoncer à la langue maternelle, et d'autre part, de continuer à écrire dans la langue des assassins.

RETOUR AU CYCLE DE L'ÉLÉGIE PARISIENNE

Ce dilemme trouve un écho particulièrement révélateur dans le cycle de l'*Élégie parisienne*. On y découvre, sur un feuillet identifiable comme une version préliminaire du poème « Tout est autre » (« Es ist alles anders »), cette note frappante : « la langue, / jette-la, jette-la, / alors tu l'as à nouveau »⁴⁶. Cette formule paradoxale figure

44 Yildiz, *Beyond the Mother Tongue*, 18.

45 Yildiz, *Beyond the Mother Tongue*, 18.

46 « die Sprache, / wirf sie weg, wirf sie weg, / dann hast du sie wieder » : Celan, *Die Niemandrose*, éd. Wertheimer, 136.

également dans la version finale publiée du poème⁴⁷. À travers cette formulation, les mots du poète suggèrent à nouveau que la langue (maternelle) ne doit pas être envisagée comme un bien qu'on posséderait de manière définitive, mais comme une matière à reconquérir en permanence. Cette reconquête, comme nous le verrons dans cette étude, passe notamment par son altération et son « enrichissement » plurilingue.

En outre, le passage cité évoque le célèbre jeu d'enfant du *Fort-Da*, décrit par Sigmund Freud dans son traité *Au-delà du principe de plaisir* (1920)⁴⁸. On sait que le fait de faire disparaître et réapparaître une bobine de bois permet au jeune enfant de surmonter les départs réguliers de sa mère. En suivant la théorie freudienne, on pourrait interpréter ces lignes de Celan comme une évocation possible de sa propre expérience de perte linguistique. Le geste de jeter et de récupérer (« la langue, / jette-la, / alors tu l'as à nouveau ») servirait à assimiler ce traumatisme. Autrement dit, c'est précisément le fait de lâcher la langue maternelle — tout en ayant recours à d'autres langues alternatives — qui permet au poète de faire face à l'expérience de la perte. On pourrait même dire que ce renoncement délibéré au monolinguisme ouvre la voie, grâce à l'altérité, la diversité et la pluralité linguistiques, à la possibilité de retrouver une forme d'agentivité (*agency*) sur la langue, son pouvoir d'agir en tant que poète juif de langue allemande.

Dans ce contexte, il est également important de signaler qu'à un autre endroit du cycle de l'*Élégie parisienne*, l'expression « mots allemands » a été corrigée par le poète dans le manuscrit pour devenir « mots douloureux »⁴⁹. Cette modification souligne une fois de plus le lien étroit entre la langue maternelle et l'expérience de la perte. Par ailleurs, si l'on considère que la douleur — en particulier celle liée à

47 GW I, 284 sq., v. 46-48.

48 Sigmund Freud, *Jenseits des Lustprinzips/ Massenpsychologie und Ich-Analyse/ Das Ich und das Es, und andere Werke aus den Jahren 1920-1924*, dans *Gesammelte Werke in 18 Bänden mit einem Nachtragsband*, vol. 13 (Francfort-sur-le-Main : Fischer, 2010), 11 sq.

49 HKA, II, 419.

la perte de la mère — constitue l'un des thèmes centraux de l'œuvre de Celan⁵⁰, il est essentiel de noter que, dans l'*Élégie parisienne*, Celan fait justement prononcer ce mot clé par un poète provençal dans une langue « étrangère » : « *sovenha vos a temps di ma dolor* »⁵¹. Ainsi, le plurilinguisme devient un moyen pour Celan de suivre la « trace de la douleur » à travers l'histoire.

« Souvenez-vous de ma douleur » — ce message fondamental, que Celan avait même envisagé comme vers final, en vieux occitan, de son recueil *La Rose de personne*,⁵² peut s'exprimer — et c'est un fait capital — « dans une langue proche, dans la langue la plus proche, dans la langue la plus étrangère ». Par ailleurs, on peut se demander si, dans le contexte de l'« allemand juif » revendiqué par le poète, la fin de ce poème ne renvoie pas implicitement au commandement hébraïque qui constitue un pilier de l'existence juive : « *Zachor* » (« Souviens-toi ! »⁵³). Cela ferait résonner, de façon latente, une autre langue, essentielle et quasi existentielle, dans le poème.

Ces analyses montrent que le plurilinguisme de Celan, malgré la présence de nombreux jeux de langage dans ses textes, n'appartient pas à la tradition comique de l'écriture plurilingue, qui constitue un courant significatif de l'histoire littéraire. Comme l'indique, entre autres, le poème « C'est ainsi », le plurilinguisme chez Celan remplit principalement une fonction analytique, critique et mémorielle. À cela s'ajoute le fait que les langues étrangères dans son œuvre ne servent jamais à évoquer des clichés linguistiques ou culturels, ce qui distingue Celan d'autres écrivains travaillant avec plusieurs langues.

50 Le mot « douleur » et ses dérivés apparaissent des dizaines de fois dans l'œuvre poétique de Celan. Voir entre autres le poème de jeunesse « Nähe der Gräber » (GW III, 20), dans lequel il est question de la « douloureuse rime [allemande] », ainsi que le poème « Die Silbe Schmerz » (GW I, 280) du recueil *Die Niemandrose* (1963). Voir aussi Bertrand Badiou, *Eine Bildbiographie, in Zusammenarbeit mit Nicolas Geibel, mit einem Essay von Michael Kardamitsis* (Berlin : Suhrkamp, 2023), 281.

51 Voir HKA, I I, 402.

52 *Ibid.* Voir aussi Badiou, *Eine Bildbiographie*, 265.

53 Voir Yerushalmi et Yosef Hayim, *Zachor : Jewish History and Jewish Memory*, (Seattle : University of Washington Press, 1982).

Dans son œuvre, l'ouverture plurilingue n'a pas pour objectif de détruire la langue allemande, ni de créer une sorte de « langue mondiale ». Elle participe plutôt à la construction d'un idiome radicalement individuel, que l'on pourrait qualifier d'allemand « fatalement singulier »⁵⁴, propre à la poésie de Celan. Pourtant, cette singularité personnelle n'empêche pas de considérer que le plurilinguisme de cette œuvre contribue à la constitution d'une communauté mémorielle internationale et translingue.

Malgré toutes ces observations, il faut rappeler que les textes cités dans cette analyse sont des documents posthumes, non inclus par le poète dans le volume contemporain *Die Niemandrose*. Cette circonstance met en lumière une forme d'autocensure dans le plurilinguisme de Celan : souvent, la quantité d'éléments plurilingues semble s'atténuer au fil des révisions, en passant des brouillons des poèmes aux versions finales publiées. De plus, les programmes de ses lectures publiques montrent que les poèmes fortement hétérolingues y sont proportionnellement sous-représentés, comme s'ils correspondaient moins à l'image que Celan souhaitait projeter auprès de son public allemand. Au-delà de l'affirmation de sa légitimité en tant que juif écrivant en allemand après l'Holocauste, cette stratégie pourrait également refléter l'un des effets profonds et durables de l'affaire Goll. Les recherches futures devraient s'intéresser davantage à cette face « cachée » des pratiques plurilingues de Celan. Les textes et matériaux de l'*Élégie parisienne* offrent un cadre propice à un approfondissement dans ce sens.

54 Voir l'expression « das schicksalhaft Einmalige der Sprache », GW III, 175.

KULTURELLE ALTERITÄTEN IN DEN FRANZÖSISCHEN,
STANDARDDEUTSCHEN UND HESSISCHEN
ÜBERTRAGUNGEN VON *ASTERIX*-COMICS

Jasmin Berger
Universität Toulouse — Jean Jaurès
Hochschule Fulda

EINFÜHRUNG: UNTERSUCHUNGSGEGENSTAND

„*Ils sont fous, ces Romains!*“¹ — „Die spinnen, die Römer!“² — „*Die habbe en dubbe, die Römer!*“³ — Mit diesem berühmten Satz beschreibt Obelix nicht nur die kulturelle Andersartigkeit der Römer, sondern auch alle anderen Kulturen und Nationen und sogar andere Gallier, von denen er sich in der Selbstwahrnehmung unterscheidet und abgrenzt. Egal ob auf Französisch, Standarddeutsch oder Hessisch — in jeder Übersetzung bzw. Übertragung ist dieser Ausdruck bekannt und wird sofort als Teil der berühmten *Asterix-Comics* identifiziert.

Seit ihrer ersten Veröffentlichung in Frankreich im Jahr 1959 haben die Comics von René Goscinny und Albert Uderzo über Asterix und Obelix eine beispiellose Karriere hingelegt und wurden in über 111 Sprachen und Dialekte übersetzt (Egmont Ehapa Media GmbH, 2024). Die Übersetzer*innen sind immer wieder mit kulturellen Besonderheiten des französischen Comics konfrontiert, wenn sie diesen nicht nur in eine andere Sprache übertragen, sondern auch für ein kulturell anders geprägtes Publikum zugänglich machen und

1 Goscinny und Uderzo, *Astérix légionnaire* (Paris: Hachette, 1967, 1999), 27.

2 Goscinny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, übers. von Gudrun Penndorf (Stuttgart: Ehapa, 1971), 27.

3 Goscinny und Uderzo, *Geh fort!*, übers. von Jürgen Leber (Berlin: Egmont Ehapa, 2003), 27.

aufbereiten. In unterschiedlichen kulturellen Kontexten existieren z.B. andere Stereotype über bestimmte Bevölkerungsgruppen. Diesem anderen kulturellen Kontext der Zielsprache gilt es im Übersetzungsprozess gerecht zu werden, ohne dabei die charakteristischen Merkmale der Ausgangsgeschichten zu verlieren. Doch wie wird in den *Asterix*-Comics auf der Inhaltsebene mit kultureller Andersartigkeit umgegangen?

Die Geschichten um Asterix und seine Freunde sind auf den (interkulturellen) Konflikt zwischen den Galliern und den Römern zentriert, welcher in jedem Band einen erheblichen Beitrag zum Fortkommen der Geschichte leistet. Hinzu kommt der Kontakt (als Verbündete der Gallier oder auch als Antagonisten) mit weiteren Völkern und Mitgliedern unterschiedlichster Kulturen wie der ägyptischen, der griechischen oder der britischen. Immer wieder gibt es Szenen, in denen interkulturelle und internationale Gruppen dargestellt werden, wie zum Beispiel die Gruppe der freiwilligen Legionäre in *Asterix als Legionär*⁴, welche in diesem Artikel in einer Inhaltsanalyse untersucht wird.

In diesem Beitrag wird anhand einer kombinierten Bild- und Textanalyse⁵ die Frage behandelt, wie sowohl auf der inhaltlichen Ebene (Text- und Bildebene) der *Asterix*-Geschichten u.a. durch ein Wechselspiel von Selbst- und Fremdstereotypen (Stereotypenanalyse), sowie auf der Übersetzungsebene (vom Französischen ins Standarddeutsche und von dort aus in einen hessischen Dialekt; vergleichende Analyse der Übersetzung, Übersetzungsstrategien und der kulturellen Anpassungen) mit kulturellen Andersartigkeiten umgegangen wird und wie diese dargestellt werden.

Grundlage der Analyse sind u.a. die hessischen Dialektübertragungen der elf *Asterix*-Bände von Jürgen Leber, in denen zahlreiche regionale hessische Marker auftreten. Folgende Bände wurden

4 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 18ff.

5 Zur Veranschaulichung der beschriebenen Bilder wäre in diesem Artikel das Einfügen der entsprechenden Szenen hilfreich. Dies ist jedoch aufgrund des Schutzes der Bildrechte leider nicht möglich.

ins Hessische übertragen, in der Erscheinungsreihenfolge der deutschen Bände:

- Asterix und Kleopatra / Asterix un es Zuckerschnecksche (2002)
- Der Kampf der Häuptlinge / Hummbe bummbel! (2024)
- Asterix als Legionär / Geh fort! (2003)
- Asterix bei den Olympischen Spielen / Fix und ferdisch (2000)
- Streit um Asterix / Was e Gefuddel! (2008)
- Die Trabantenstadt / Die Klaabankestadt (2014)
- Der Seher / De Zottelbock (2002)
- Obelix GmbH & Co. KG / Mir strunze net — mir habbe! (2011)
- Der große Graben / Hibbe un dribbe (1997)
- Obelix auf Kreuzfahrt / Ruff un runner (1999)
- Asterix plaudert aus der Schule / De Bieberer Zwersch (2004)

Zur dialektologischen Einordnung: Hessisch als Überbegriff einer westmitteldeutschen Dialektgruppe umfasst etliche, teils in der Verwendung stark lokal begrenzte Mundarten. Relevant für diese Untersuchung ist vor allem die Dialektvariante, die in und um die Region von Frankfurt am Main gesprochen wird. Diese stark vom sogenannten Neuhessischen geprägte Dialektvariation verwendet Jürgen Leber in seinen Übertragungen der *Asterix*-Comics.

Dieser Artikel gliedert sich nach der inhaltlichen Darstellung von Alteritäten in den *Asterix*-Comics: Alterität beim alltäglichen Aufeinandertreffen von Römern und Galliern, die Darstellung und die Rolle von Frauen in den *Asterix*-Comics als „das andere Geschlecht“, und die Gallier im Kontakt mit Angehörigen anderer Kulturen und Völker am Beispiel des Bandes *Asterix als Legionär*. Abschließend wird ein Fazit zu den eingangs erwähnten Leitfragen gezogen. Die Unterschiede und Gemeinsamkeiten in der Darstellung von Alteritäten in den französischen, standarddeutschen und hessischen Versionen werden fortlaufend in den Kapiteln untersucht.

ALTERITÄT IN DEN *ASTERIX*-GESCHICHTEN

Das zentrale Thema in jedem *Asterix*-Band ist der ständig schwelende Konflikt zwischen den Galliern auf der einen Seite, die ihr Dorf verteidigen wollen, und den Römern auf der anderen Seite, die dieses kleine, „von unbeugsamen Galliern bevölkerte Dorf“, das nicht aufhört, „dem Eindringling Widerstand zu leisten“⁶, einnehmen möchten. Diese so spielerisch auf jeder ersten Seite eines *Asterix*-Bandes beschriebene Ausgangssituation ist am Ende nichts anderes als die gewaltsame, kriegerische Eroberung eines Gebiets — hier durch die Römer unter Julius Caesar —, die in den meisten Fällen zur Unterwerfung und Versklavung, wenn nicht sogar Ausrottung des unterlegenen Volkes geführt hat. Unzählige Beispiele in der Geschichte zeigen leider bis heute, wie die drohende Einnahme eines Landstrichs enden kann — die meisten Völker verfügen schließlich leider nicht über *Miraculix*‘ berühmten Zaubertrank, um sich zu verteidigen.

Das alltägliche Aufeinandertreffen von Römern und Galliern

All diese militärischen und politischen Konflikte bringen im Alltag für die Soldaten und die Zivilbevölkerung des besetzten bzw. umkämpften Gebiets immer auch den Kontakt mit Angehörigen einer anderen Kultur mit sich. So treffen Asterix und Obelix bei ihren Streifzügen zur Wildschweinjagd im an das gallische Dorf angrenzenden Wald auch regelmäßig auf (verängstigte) Patrouillen bestehend aus römischen Legionären aus den nahegelegenen Römerlagern. Solche Aufeinandertreffen enden häufig in Schlägereien mit zahlreichen Beulen an Körpern und Rüstungen⁷. Gudrun Pennedorf, die Übersetzerin der ersten 29 *Asterix*-Bände ins Standarddeutsche, schreibt dazu: „Stereotype Anspielungen auf die Eigenheiten

6 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 3.

7 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 9ff.

anderer Völker finden sich in Wort und Bild überall da, wo die Gallier in Kontakt mit anderen Nationen kommen⁸.“

Doch nicht nur bei Asterix und Obelix treffen die Handlungen und Äußerungen der anders kulturell geprägten Römer auf Unverständnis. Auch die Römer kommentieren hin und wieder mit ihrer Adaptation von Obelix' berühmten Ausspruch „Die spinnen, die Gallier!“ das Verhalten der Gallier — in dieser Szene den verliebten Obelix, der für seine Angebetete Falbala im Wald Blumen pflückt, die die Römer bei ihrer Patrouille plattgetreten haben. Im französischen Original („*Ils sont fous ces Gaulois*“¹⁰ f.) ebenso wie im hessischen Mundartband („*Die habbe en Dubbe, die Schmachtlabbe*“¹¹ f.), wird dieser Satz auch von den Römern verwendet, wenn auch die hessische Version hier sich weiter vom Original wegbewegt als die standarddeutsche Übersetzung und sich direkt auf den verliebten Obelix bezieht anstatt der Gallier im Allgemeinen.

Zur Einordnung der Frequenz der Verwendung dieses Ausspruchs: Marco Mütz vom Deutschen Asterix Archiv hat in einer Zählung der ersten 38 *Asterix*-Bände von 2020 festgestellt, dass insgesamt 31-mal der Ausspruch „Die spinnen, die Römer!“ verwendet wurde, 21-mal davon von Obelix selbst. Die Zielgruppe dieser Aussage wird situationsbedingt angepasst und so zum Beispiel in „Die spinnen, die Gallier!“ geändert. Mit diesen Variationen taucht der Spruch insgesamt 84-mal in den ersten 38 Bänden auf¹².

Der Kontakt zwischen Römern und Galliern beschränkt sich jedoch nicht auf solche Spaziergänge durch den angrenzenden Wald. In verschiedenen Bänden „besuchen“ die Gallier immer wieder die

8 Gudrun Penndorf, „Asterix übersetzen — oder das Wechselspiel von Bild und Sprache“, in *Asterix und seine Zeit. Die Große Welt des kleinen Galliers*, hrsg. von Kai Brodersen (München: C.H. Beck, 2001), 223.

9 Goscinny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 10.

10 Goscinny und Uderzo, *Astérix légionnaire*, 10.

11 Goscinny und Uderzo, *Geh fort!*, 10

12 Marco Mütz, „Die spinnen, die Römer!“, *Deutsches Asterix Archiv* <https://www.comedix.de/lexikon/db/die_spinnen_die_roemer.php> (abgerufen am 26. September 2025).

Römer in ihren Lagern, oder Teile der römischen Zivilbevölkerung finden sich im kleinen gallischen Dorf ein, um bspw. von Verleihnix' bzw. Ordralfabétix „frischem“ Fisch zu kosten, wie es in *Die Trabantenstadt* der Fall ist¹³. Mit den Worten Georg Simmels gesprochen dringen hier Fremde in „ein[en] irgendwie geschlossene[n] Wirtschaftskreis¹⁴“ ein, nämlich das gallische Dorf. Der Kontakt mit Fremden entstand lange vor der Globalisierung am häufigsten über Händler, wie Simmel schreibt. Obgleich nun die Römer als Fremde im geschützten Bereich der Gallier auftauchen, so stellen Ersterer den Kontakt zu den aus ihrer Sicht Fremden vor allem über die gallischen Händler her. Bei solchen Aufeinandertreffen kommentieren alle Beteiligten kräftig die Andersartigkeit der jeweils Fremden: So spricht bspw. eine der neu zugezogenen Römerinnen von einem „reizende[n] Eingeborenendorf“ in der Nähe, womit sie das gallische Dorf von Asterix und Obelix beschreibt. In der französischen Version spricht sie hier von „*un charmant petit village indigène*“¹⁵ und in der hessischen von „*e schnuckelisch Kaff um die Eck*“¹⁶. Inhaltlich sind hier keine Abweichungen in den Übersetzungen bzw. Übertragungen festzustellen. Es fällt jedoch auf, dass die hessische Version wesentlich freier ist und die Aussage des Satzes sich ändert.

Obelix, der verwundert wahrnimmt, wie die Römer*innen neben Fisch von Verleihnix und Schwertern von Automatix schließlich auch seinen Hinkelstein kaufen wollen, um ihr Atrium damit zu dekorieren, kommentiert dieses Kaufverhalten, das massiv die Preise im Dorf steigen lässt, mit einem „Die spinnen, die...“, bevor er von Asterix mit „Ja, ich weiß!¹⁷“ unterbrochen wird. Auch in der

13 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, übers. von Penndorf, (Stuttgart: Ehapa, 1974), 32.

14 Georg Simmel, „Exkurs über den Fremden“, in Georg Simmel, *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung* (Berlin: Duncker & Humblot, 1908), 509-512.

15 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux* (Paris: Dargaud, 1971), 32.

16 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, übers. von Jürgen Leber (Berlin: Egmont Ehapa), 32.

17 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 33.

französischen („*Ils sont fous ces...*“¹⁸) und in der hessischen Version („*Die habbe so was von en Dubbe*“¹⁹) kann Obelix nicht explizit bezeichnen, wen er mit seiner Aussage meint, auch wenn dies längst allen Beteiligten und Leser*innen klar ist. Im hessischen Band wurde seine Aussage so angepasst, dass er zumindest seinen Satz beenden kann und nicht von Asterix unterbrochen wird.

Auf der Bildebene wird durch die unterschiedliche Kleidung der Römer und Gallier explizit eine kulturelle Alterität der Beteiligten markiert: In *Die Trabantenstadt* fällt dies besonders deutlich auf, wenn die Römer*innen im kleinen gallischen Dorf zu Besuch sind und somit neben den Galliern abgebildet werden²⁰, oder andersherum, wenn sich die Gallier in der neu errichteten Trabantenstadt einrichten²¹. Die Bildebene bleibt bei den Übersetzungen der Bände unberührt, wie auch der Comic-Übersetzer Ulrich Pröfrock bestätigt²².

Interessant ist nun der weitere Umgang mit der kulturellen Andersartigkeit des jeweils Fremden. Im alltäglichen Kontakt zwischen zwei Kulturen bleiben diese nicht klar voneinander getrennt. Erst in der Konfrontation mit dem vermeintlich Fremden kommt der Mensch — und so auch die Figuren in den *Asterix*-Comics — ins Nachdenken über die eigenen, bis dahin unhinterfragten kulturellen Eigenschaften, Handlungen, Bräuche und Traditionen. „Das ‘Du’ ist Voraussetzung für das ‘Ich’“²³. Idealerweise setzt an dieser Stelle ein Selbstreflexionsprozess ein, der — ohne das Fremde per se abzulehnen — schließlich zu einer Anpassung der eigenen Verhaltensweisen und vielleicht zur Adaptation von diversen kulturellen

18 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux*, 33.

19 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 33.

20 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 32-33.

21 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 38-39.

22 Vgl. Rieke Harmsen, Interview mit Ulrich Pröfrock: „Comic-Übersetzung. Ein Begriff in die Grafik ist tabu“, <<https://www.goethe.de/ins/es/de/kul/sup/dco/20796112.html>> (abgerufen am 22. Mai 2025).

23 Julia Reuter, *Ordnungen des Anderen. Zum Problem des Eigenen in der Soziologie des Fremden* (Bielefeld: Transcript, 2002), 114.

Elementen des Anderen und vormalig Fremden führen kann. Diese Elemente können unterschiedlichster Natur sein: Sie können sich — wie in Band 40 *Die weiße Iris*²⁴ — auf Immaterielles wie Brauchtümer oder gar ganze Denkschulen beziehen. Auf der anderen Seite können diese Elemente auch von materieller Natur sein, wie es die Frau von Methusalix, dem Dorfältesten, in *Die Trabantenstadt* zeigt. Dort entdeckt sie die Mode der Römerinnen für sich: „Gebt zu, daß das hier eleganter ist als unsere übliche Tracht²⁵!“. Inhaltlich ist kein Unterschied in den französischen („*Avouez que c'est plus élégant que nos hardes habituelles !...*“²⁶), standarddeutschen und hessischen Versionen („*Un der Fummel da tut ja schon was hergebbe, gell!?*“²⁷) dieser Szene festzustellen.

In manchen Fällen — wie hier auch bei Madame Methusalix — kann die Orientierung an der anderen Kultur auch so weit führen, dass die anfängliche Skepsis gegenüber dem Fremden, wie sie Methusalix im Band *Das Geschenk Cäsars* äußert, einer Ablehnung oder zumindest einem starken Willen der Änderung der eigenen Kultur weicht. Methusalix äußert sich wie folgt: „Du kennst mich doch, ich hab' nichts gegen Fremde. Einige meiner besten Freunde sind Fremde. Aber diese Fremde da sind nicht von hier²⁸!“. Und in der französischen Version: „*Je n'ai rien contre les étrangers, quelques de mes meilleurs amis sont des étrangers. Mais ces étrangers-là ne sont pas de chez nous*“²⁹. Dieser Band wurde bisher nicht ins Hessische übertragen.

Madame Methusalix hingegen äußert sich in *Die Trabantenstadt* über die Römer folgendermaßen: „...Sie helfen uns, aus dem

24 Conrad und Fabcaro, *Die weiße Iris*, übers. von Klaus Jöken (Berlin: Egmont Ehapa, 2023).

25 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 35.

26 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux*, 35.

27 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 35.

28 Gosciny und Uderzo, *Das Geschenk Cäsars*, übers. von Gudrun Penndorf (Stuttgart: Ehapa, 1976), 16.

29 Gosciny und Uderzo, *Le cadeau de César* (Paris: Hachette Livre, 1974), 16.

Stadium der Barbarei herauszukommen^{30!}“. Dieses Klischee über die barbarischen Gallier findet sich in allen drei Versionen des Bandes wieder (Französisch: „...*Ils vont nous aider à sortir de la barbarie*³¹ !“, Hessisch: „*Die helfe uns weider un bringe Kultur ins Kaff*^{32!}“).

1. Klischees und Stereotype über die Gallier*innen

Stereotype sollen hier als „verfestigte kollektive Zuschreibungen mit emotionalem Gehalt³³“ verstanden werden. Die Stereotype der Barbarei, der Rückständigkeit, der ruralen Prägung, des mangelnden Geschäftssinns etc., die den Galliern häufig zugeschrieben werden, bedient Obelix teilweise bewusst, indem er als „wilder Barbar“ einigen römischen Bewohnern der neuen Trabantenstadt Angst einjagt, um sie zu vertreiben. „Der spinnt, der Gallier^{34!}“ („*Il est fou, ce Gaulois*³⁵ !“, „*Bei dem hackts*^{36!}“), ist die Reaktion eines Römers, den Obelix durch wildes Gebrüll im gallischen Dorf einen gehörigen Schrecken eingejagt hat. Die einzige Abweichung bei der Übertragung dieser Szenen zeigt sich hier im Hessischen, als der Römer Obelix' Verhalten mit „*Bei dem hackts!*“ statt „Der spinnt, der Gallier!“ kommentiert und damit ein typischer *Asterix*-Marker („Die spinnen, die...!“) wegfällt.

Asterix präsentiert sich den verängstigten Römern gegenüber zwar selbst als Barbar, jedoch auch gleichzeitig als „Retter“ der Römer, welchen nichts zustößt, solange Asterix Obelix zurückhält: „Beachtet ihn gar nicht! Der kann Euch nur nicht riechen. Wir Barbaren

30 Gosciny und Uderzo, *Trabantenstadt*, 35.

31 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux*, 35.

32 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 35.

33 Arbeitsstelle historische Stereotypenforschung: *Stereotyp und Geschichte*, <<http://www.stereotyp-und-geschichte.de/stereotypenforschung>>, (abgerufen am 26/09/2025).

34 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 37.

35 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux*, 37.

36 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 37.

folgen immer unserem Instinkt³⁷.“ („*Ne faites pas attention, c'est votre tête qui ne lui revient pas. Nous, les barbares, nous sommes comme ça : instinctifs*³⁸.“, „*Nix druff gebbe! Der kann kaa Eigeplackte net leide! Mir Simbel gehorsche halt immer unserm Instinkt*³⁹.“)

Kurz darauf erklärt Obelix, dass er sich dieses inszenierte animalische Verhalten von Idefix, seinem Hund, abgeschaut hat, wenn er schlechter Laune ist. Dies unterstreicht das Bewusstsein der beiden Gallier um ihre Außenwirkung als Barbaren auf die Römer, die sich selbst für zivilisierter halten. Ebendieses Fremdstereotyp bedienend, vertreiben Asterix und Obelix die Römer aus ihrem Dorf.

Die Thematik der Klischees und Stereotypen über die Gallier findet sich auch in der zuvor beschriebenen Szene aus *Die Trabantenstadt* wieder, in der die Römer*innen ins gallische Dorf kommen, um dort einzukaufen. Hier wird der klischeehaft mangelnde Geschäftssinn der Gallier dadurch deutlich, dass das Eindringen von den fremden Römern in den geregelten Mikrokosmos des kleinen gallischen Dorfes für Wirbel sorgt und eine Herausforderung für die Dorfbewohner*innen im Umgang mit den Neuankömmlingen, aber auch miteinander darstellt⁴⁰: Da Verleihnix zwei Römerinnen Fisch für einen Sesterzen verkauft hat, wenn auch dieser in Rom für fünf Sesterzen verkauft wird, bekommt er Ärger mit seiner Frau. Die Übersetzungen bzw. Übertragungen sind hier identisch, jedoch ändert sich in der hessischen Version die Währung von Sesterzen in Äpfel bzw. „*Ebbel*⁴¹“. Als kurz darauf Asterix ebenfalls bei Verleihnix Fisch kaufen möchte, der nun statt einem vier Sesterzen kostet, entsteht ein Streit zwischen den beiden über die gestiegenen Preise. Während in den deutschen und französischen Versionen Asterix Verleihnix des Diebstahls beschuldigt („*Das ist Diebstahl*⁴²!“, „*C'est*

37 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 37.

38 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux*, 37.

39 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 37.

40 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 32.

41 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 32.

42 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 34.

*du vol*⁴³ !“), wird in der hessischen Version noch ein Wortspiel zum Thema Geld eingebaut: „*Du falscher Fuffzischer*⁴⁴!“ beschimpft Assterix Verleihnix, indem er ihn als unehrlichen Geschäftsmann durch die Falschgeld-Anspielung „falscher Fünfziger“ betitelt.

In diesem Absatz wurde deutlich, dass die Gallier sich ihrer Andersartigkeit im Vergleich zu den Römer*innen durchaus bewusst sind und diese teilweise auch gezielt zu ihren Zwecken einsetzen. Im Folgenden soll nun ein Blick auf die Klischees und Stereotypen geworfen werden, die die Römer*innen beschreiben sollen.

2. Klischees und Stereotype über die Römer*innen

Von Seiten der Römer*innen werden ebenfalls die Klischees bedient, die man ihnen nachsagt: gespielte Eleganz, gelebter Urbanismus, und verwöhnte Menschen, die meinen, sich mit Geld alles kaufen zu können, was sie begehren⁴⁵.

Interessant sind auf dieser Seite in der zweiten Szene die Dialoge, die parallel stattfinden: im Vordergrund führt Obelix Verkaufsverhandlungen über seinen Hinkelstein, mit dem eine Römerin ihr Atrium schmücken möchte, und im Hintergrund versucht Majestix verzweifelt, sein Schild zu verteidigen, dass eine Römerin ihm abkaufen möchte (Klischee der Römer, die denken, sich mit Geld alles kaufen zu können). In der hessischen Version ist der Verkaufsdialog von Obelix komplett verändert worden: „*Soin die Weck weg? — Jou, die sin all all! — Ei, wer war dann do...*“⁴⁶?. Diese Szene wurde zugunsten eines hessischen belanglosen Dialogs verändert, der zusammengefasst so viel bedeutet wie „Es sind keine Brötchen mehr da.“. Für Sprecher*innen des Hessischen ist hier eine Szene geschaffen worden, in der sie sich und ihre hessische Kultur eindeutig wiederfinden, und durch die sie sich von andern abgrenzen können,

43 Gosciny und Uderzo, *Le domaine des dieux*, 34.

44 Gosciny und Uderzo, *Die Klaabankestadt*, 34.

45 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 33.

46 Gosciny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 33.

die diese Szene nicht verstehen. Somit hat diese eine gruppenidentitätsstiftende Wirkung inne.

Am Ende einer jeden Geschichte sind die Gallier, die auch für ihren starken Zusammenhalt innerhalb des Dorfes bekannt sind („Die Legionäre haben einen der unseren verjagt, und wir lassen uns das gefallen^{47?!“}), immer wieder vereint gegen die Römer, die es — zum Unmut Caesars — wieder einmal nicht geschafft haben, das kleine gallische Dorf einzunehmen. Das Klischee der unbesiegbaren Römer wird so am Ende eines jeden *Asterix*-Bandes gebrochen.

Die Rolle der Frauen in den Asterix-Comics

Jede *Asterix*-Geschichte endet mit dem traditionellen Festbankett, bei dem der erfolgreiche Ausgang des Abenteuers mit allen Dorfbewohnern gefeiert wird. Wirklich mit allen? Nein! Am traditionellen Festbankett nehmen nur die männlichen Dorfbewohner teil, keine einzige Frau ist zu sehen, wie es mehrere Beispiele zeigen⁴⁸.

Tatsächlich ist das Verhältnis der Gallier zu ihren Frauen vor allem in den ersten *Asterix*-Bänden stark von den gesellschaftlichen Normen der 1960er und 1970er Jahre geprägt. An dieser Stelle soll nur von den Galliern die Rede sein, und nicht von Römern oder Angehörigen anderer Kulturen, die in den *Asterix*-Comics vorkommen.

Die beiden männlichen Hauptfiguren, Asterix und Obelix, bestreiten fast all ihre Abenteuer ohne, dass Frauen eine große Rolle darin spielen. Frauen werden in der Regel als Hausfrauen wie Gutemine bzw. Bonemine, Schönheiten wie Madame Methusalix bzw. Agecanonix oder Falbala, oder als „Hausdrachen“ wie Jellowsubmarine bzw. Ielosubmarine, die Frau des Fischverkäufers Verleihnix

⁴⁷ Goscinny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 42.

⁴⁸ Goscinny und Uderzo, *Die Trabantenstadt*, 47; Goscinny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 48.

bzw. Ordralphabetix, dargestellt⁴⁹. Zwar hat Gutemine, die Frau des Häuptlings Majestix, eindeutig zu Hause das sagen, und auch Jel-lowsubmarine weist ihren Mann regelmäßig in seine Schranken, jedoch bleibt es dabei, dass sie die klassische Rolle einer „guten Ehefrau“ einnehmen, sich um Haus, Hof und Kinder kümmern, im Idealfall gut aussehen, und selbst nie mit zu den Abenteuern aufbrechen — oder am Ende die Rückkehr ihrer Helden mitfeiern.

Eine Ausnahme stellt möglicherweise Kleopatra dar, die im zweiten französischen und sechsten deutschen Band *Asterix und Kleopatra* als die mächtigste Frau Ägyptens Caesar zwar die Stirn bietet, jedoch in zahlreichen Szenen auf ihr Aussehen und ihre „hübsche Nase“ reduziert wird. Auch wird stets ihr „schwieriger Charakter“ hervorgehoben, denn sie wird als launisch, jähzornig, eitel und anspruchsvoll dargestellt: Cäsar: „Sie ist ja nett, aber sie gerät leicht in Zorn!“ [...] „Dabei hat sie eine so hübsche Nase⁵⁰!“; Asterix: „Sie hat wohl einen schwierigen Charakter...aber eine hübsche Nase!“ — Miraculix: „Eine sehr hübsche Nase⁵¹!“. Diese Beschreibung der Charakterzüge und ihres Aussehens findet man sowohl in der französischen als auch in den deutschen und hessischen Versionen.

In Band 12 *Asterix bei den Olympischen Spielen* von 1968 bzw. 1972 in Deutschland ist den Autoren zumindest bewusst, dass Frauen eine untergeordnete Rolle in ihren Geschichten spielen. So äußert sich Gutemine wie folgt, nachdem die Männer mit Asterix und Obelix nach Olympia aufgebrochen sind: „Merkwürdig! Ich hab‘ plötzlich das Gefühl, daß es in der ganzen Geschichte an Männern fehlt.“ „Na schön, nützen wir die Zeit, in der die Angeber weg sind, um aufzuräumen und sauberzumachen⁵²!“.

49 Marco Mütz, „Frauen bei Asterix“, in *Deutsches Asterix Archiv* <<https://comedix.de/lexikon/special/frauen/chronologie.php>> (abgerufen am 06. August 2024).

50 Goscinny und Uderzo, *Asterix und Kleopatra*, übers. von Gudrun Penndorf (Stuttgart: Delta, 1968), 5.

51 Goscinny und Uderzo, *Asterix und Kleopatra*, 11.

52 Goscinny und Uderzo, *Asterix bei den Olympischen Spielen*, übers. von Gudrun Penndorf (Stuttgart: Ehapa, 1972), 18.

Eine weitere für die Frauen in der *Asterix*-Welt kleine, aber relevante Szene findet sich in demselben Band weiter hinten⁵³: Historisch begründet sind auch hier bei den Olympischen Spielen keine Frauen zugelassen. Eine Griechin und frühe Feministin wehrt sich vehement, als ihr kein Einlass ins Stadion gewährt wird, und kündigt an, dass die Olympischen Spiele auch irgendwann für Frauen als Athletinnen zugänglich sein werden, woraufhin sie von den umstehenden Männern ausgelacht wird. Im Hessischen weicht die spöttische Reaktion des Mannes aus der Schlange etwas von der standarddeutschen („Jawohl! Und sie werden auch Wagen lenken⁵⁴!“) und der französischen Version („*C'est ça ! Et elles conduiront des chars*⁵⁵ !“) ab: „*Ei was dann! Da habbe mir aber Schiss*⁵⁶!“ Die Nachricht bleibt jedoch dieselbe: Er macht sich über die Frau lustig.

Neben den Feministinnen, die eher eine Ausnahme darstellen, trifft man in den Bänden auf einen weiteren Typ Frau, nämlich den der hübschen jungen Mädchen, die Hilfe von den Helden der Comics benötigen, wie bspw. Falbala, deren Verlobter Tragicomix in *Asterix als Legionär* von den Römern gefangen genommen wurde. Während Obelix sich sofort in Falbala verliebt⁵⁷, verhält sich Asterix neutral gegenüber dem anderen Geschlecht. Am Ende erwischt es aber auch Asterix nach einem Dankeskuss von Falbala⁵⁸.

In Band 19 *Der Seher* aus dem Jahr 1972 bzw. 1975 in Deutschland haben die gallischen Frauen zum ersten Mal das Recht, von dem berühmten Zaubertrank zu kosten. Gutemine ist zunächst skeptisch, gibt — als „gute Hausfrau“ — direkt Tipps zur Verbesserung der Rezeptur („Nicht schlecht! ... Nur hätte ich etwas mehr

53 Gosciny und Uderzo, *Asterix bei den Olympischen Spielen*, 37.

54 Gosciny und Uderzo, *Asterix bei den Olympischen Spielen*, 37.

55 Gosciny und Uderzo, *Astérix aux Jeux Olympiques* (Paris: Hachette, 1968, 1999), 37.

56 Gosciny und Uderzo, *Fix un ferdisch*, übers. von Jürgen Leber (Stuttgart: Egmont Ehapa, 2000), 37.

57 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 7ff.

58 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 48.

Salz dazu gegeben...⁵⁹), und testet schließlich mit einem beherzten Fausthieb an Verleihnix ihre neuen Kräfte. Verleihnix ist davon nicht überzeugt und kommentiert seine Bruchlandung mit „Ich-bin-gegen-die-Gleichberechtigung-von-Mann-und-Frau⁶⁰!“ — ganz im Zeitgeist der Gleichberechtigungsdebatte der frühen 1970er Jahre. Das französische Original gestaltet sich ähnlich: „*Oui...pas mal... Moi, j'aurais mis un peu plus de sel...*“⁶¹ ist Bonemines Urteil zum Zaubertrank des Druiden Panoramax. „*Je-suis-contre-l'égalité-de-la-femme-et-de-l'homme*⁶²!“⁶², äußert auch hier der Fischhändler Ordralfabétix. Im hessischen Band jedoch ist es nicht das Salz, das Gutemine im Zaubertrank fehlt; sie bevorzugt stattdessen eine Portion Rippchen mit Sauerkraut, eines der hessischen „Nationalgerichte“, wodurch an dieser Stelle wieder eine regionale Anspielung für ein hessisches Publikum geschaffen wurde: „*Würzig isser ja, aber nix gegge e schee Rippsche mit Kraut*⁶³!“⁶³. Aber auch hier ist Verleihnix gegen die Gleichberechtigung von Mann und Frau, wenn auch die Form seiner Aussage mit den Bindestrichen zwischen den Wörtern, die die Mühe markieren, mit der er nach seiner Bruchlandung mit dem Gesicht in der Erde spricht, in der hessischen Version abweicht: „*Des mit de Emanzibation geht allsemaal echt zu weid*⁶⁴!“⁶⁴.

Zum ersten Mal kämpfen in diesem Band die gallischen Frauen an der Seite ihrer Männer⁶⁵, und werden damit Teil des aktiven Geschehens in der Geschichte und der Gruppe der Kämpfenden Gallier*innen, ohne wie sonst die Gruppe der „anderen Gallier“ zu sein, die zu Hause bleibt, meist namenslos ist und am Ende den Abenteurern nach ihrer Heimkehr zujubelt. Erst in Band 21 *Das Geschenk*

59 Gosciny und Uderzo, *Der Seher*, übers. von Gudrun Penndorf (Stuttgart: Ehapa, 1975), 40.

60 Gosciny und Uderzo, *Der Seher*, 40.

61 Gosciny und Uderzo, *Le devin* (Paris: Hachette, 1972, 1999), 40.

62 Gosciny und Uderzo, *Le devin*, 40.

63 Gosciny und Uderzo, *De Zootelbock*, übers. von Jürgen Leber, (Berlin: Egmont Ehapa, 2002), 40.

64 Gosciny und Uderzo, *De Zootelbock*, S.40.

65 Gosciny und Uderzo, *Der Seher*, S. 42ff.

Caesars von 1974 durften die Frauen zum ersten Mal am Festbankett teilnehmen⁶⁶.

Allerdings war in den Bänden danach die Teilnahme keinesfalls regelmäßig. Erst ab Band 29 *Asterix und Maestria* von 1991 änderte sich die Rolle der Frauen in den *Asterix*-Comics mit dem Auftreten der starken Maestria: Eine Bardin, die den Frauen des gallischen Dorfs die ersten Schritte aus der „Tyrannei des Mannes“ beibringt, woraufhin diese beginnen, Hosen wie die Männer zu tragen. Als die Römer auch noch eine Frauenzenturie ins gallische Dorf schicken — um die Tatsache auszunutzen, dass die Gallier bekannterweise keine Frauen schlagen —, bekommt die Geschichte eine Wendung, die doch wieder die typisch weiblichen Klischees und Stereotype bedient: Die Gallier und Gallierinnen bringen die Frauenzenturie von ihrem Vorhaben ab, das Dorf einzunehmen, indem sie sie mit einem Sonderangebot an Schmuck und Kleidern empfangen und die „gallische Modewoche“⁶⁷ organisieren. Maestria ist eine Karikatur von Edith Cresson, eine französische Politikerin, die 1991 als erste Frau französische Premierministerin wurde⁶⁸. Von diesem Band gibt es keine hessische Version, ebenso wenig wie von den beiden folgenden Bänden:

Band 31 *Asterix und Latraviata* von 2001⁶⁹ enthält mit der gleichnamigen Figur — eine römische Schauspielerin und Agentin — ebenfalls eine weibliche Hauptperson. *Die Tochter des Vercingetorix* (Band 38)⁷⁰, die jugendliche Adrenaline, steht als unangepasste und störrische junge Frau im Mittelunkt dieses Bandes. Damit sind

66 Goscinny und Uderzo, *Das Geschenk Cäsars*, 48.

67 Albert Uderzo, *Asterix und Maestria*, übers. von Gudrun Penndorf (Stuttgart: Ehapa, 1991), 40f.

68 Marco Mütz, „Chronologie. Die Szenen der Frauen in chronologischer Reihenfolge“, dans *Deutsches Asterix Archiv*, 2024. <<https://www.comedix.de/lexikon/special/frauen/chronologie.php>> (abgerufen am 26/09/2025)

69 Albert Uderzo, *Asterix und Latraviata*, übers. von Michael F. Walz (Stuttgart: Ehapa, 2001).

70 Didier Conrad und Jean-Yves Ferri, *Die Tochter des Vercingetorix*, übers. von Klaus Jöken (Berlin: Egmont Ehapa, 2019).

in lediglich drei der vierzig Bände Frauen die Hauptperson. In anderen Kulturen kommt es immer wieder vor, dass die Frauen dort eine gestärkere Rolle einnehmen als die gallischen Frauen, wie z.B. Kleopatra.

Die Darstellung der gallischen Frauen in den *Asterix*-Comics zeigt, dass Alterität nicht nur kulturell bedingt sein muss, sondern auch innerhalb einer Kultur Alterität in den Geschlechterunterschieden beruht und damit — sowohl für Frauen als auch für Männer — eine identitätsstiftende Wirkung haben kann. In Band 40 *Die weiße Iris* von 2023 sind nun auch die gallischen Frauen ein natürlicher Teil der Geschichte und dürfen am Ende auch am traditionellen Festbankett teilnehmen⁷¹.

Die Gallier im Kontakt mit Angehörigen anderer Kulturen und Völker: Asterix als Legionär

In den *Asterix*-Geschichten kommen die Gallier natürlich nicht nur mit dem weiblichen Geschlecht und den Römern in Kontakt und machen so ihre Erfahrungen mit Alteritäten. In zahlreichen Bänden sind Asterix und Obelix zu Besuch in anderen Ländern und bei Angehörigen anderer Völker, wie bspw. bei den Griechen in *Asterix bei den Olympischen Spielen*, bei den Ägyptern in *Asterix und Kleopatra*, bei den Briten im gleichnamigen Band oder auch bei den Goten.

Auf der Bildebene wird die kulturelle Alterität der anderen Figuren häufig durch unterschiedliche Kleidung markiert, die die Andersartigkeit auf den ersten Blick sichtbar macht. So sind z.B. Asterix, Obelix und Miraculix in ihrer typischen Kleidung auf der ägyptischen Baustelle sofort als Gallier unter den ägyptischen Arbeitern mit ihrem weißen Stück Stoff um die Hüften zu erkennen⁷².

71 Didier Conrad und Fabcaro, *Die weiße Iris*, übers. von Klaus Jöken (Berlin: Egmont Ehapa, 2023), 48.

72 Goscinny und Uderzo, *Asterix und Kleopatra*, 17.

Auf der Schriftebene wird eine andere Sprache durch die Verwendung von anderen Schriftarten und Symbolen markiert. In Bänden wie *Asterix als Legionär*, in dem Asterix und Obelix freiwillig zu Legionären werden, um einen von den Römern gefangen genommenen Gallier zu befreien, treffen auf engstem Raum besonders viele Angehörige unterschiedlicher Kulturen aufeinander. Neben Asterix und Obelix als Gallier melden sich als mehr oder weniger freiwillige Legionäre auch ein Grieche, ein Brite, ein Belgier, dessen Frisur stark an Tintin bzw. Tim vom *Tim und Struppi* erinnert, zwei Goten, die im Pelz auftreten, und auch ein Ägypter in landestypischer Kleidung. Nicht nur durch den kulturell geprägten Kleidungsstil und die unterschiedliche Schriftart in den Sprechblasen wird hier Alterität markiert, sondern auch im Inhalt des Gesagten. Auch ist beim Ägypter ein Dolmetscher zur Übersetzung nötig, da er nur in Hieroglyphen spricht und nicht verstanden hat, dass er sich nicht in einem All inclusive-Urlaub befindet⁷³.

Die einzigen Beteiligten, die dieselbe Sprache wie die Römer zu sprechen scheinen, da dieselbe Schriftart verwendet wurde, sind Asterix und Obelix sowie der britische und der belgische Legionär. Bei einer genaueren Analyse fällt jedoch auf, dass die Markierung der kulturellen Alterität des Briten auf der Inhaltsebene in den Sprechblasen stattfindet: Beim Sprechen verwendet er typisch britisch-englische Ausdrucksweisen, die er — hier ins Deutsche — mit der britischen Satzstellung überträgt, wie beispielsweise die Wendung „*Isn't it?*“ in „Ist es nicht?“ am Satzende⁷⁴. Im französischen Original wird mit derselben Art des Markers gearbeitet: „*N'est-il pas?*“⁷⁵ fragt hier der Brite, der das „köstliche“ Essen in der Kaserne lobt, welches alle anderen Legionäre verabscheuen, und damit das Klischee über die Briten und ihr schlechtes Essen bedient, von dem er nicht verwöhnt worden zu sein scheint. Im Hessischen fällt diese Markierung der nationalen Zugehörigkeit auf der Schriftebene zugunsten

73 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 18.

74 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 24.

75 Gosciny und Uderzo, *Astérix légionnaire*, 24.

eines hessischen Trinkspruchs weg: „*Wenns guud flutsche tut, tuts de Lebber guud*“⁷⁶.

Die inhaltliche Markierung der nationalen Identität findet man auch beim belgischen Legionär, der gerne die Endung *—ken* an Substantive anhängt, wie hier „*Druideken*“⁷⁷ bzw. „*druideke*“⁷⁸. Der hessische belgische Legionär hingegen stammt aus Herborn. Außerdem hat Jürgen Leber an dieser Stelle eine hessische Liedreferenz eingebaut, welche eine identitätsstiftende sowie abgrenzende Wirkung auf die Rezipient*innen hat, die die Anspielung verstehen. Es handelt sich dabei um eine Anspielung auf das hessische Mundart-Lied „*Die Runkelroiweroppmaschin*“ von *Adam und die Micky's*, erschienen 1990, das vor allem im hessischen Fasching bekannt ist.

In der hessischen Version fällt auf, dass für alle Charaktere dieselbe Schriftart verwendet wird. Die kulturellen und „nationalen“ Unterschiede liegen hier mehr auf der inhaltlichen Ebene. So spricht beispielweise der Grieche mit einem vom Türkischen beeinflussten Akzent Hessisch. Die übrigen Personen beschreiben ihre Herkunft aus dem Umfeld von Frankfurt am Main bzw. Frankfurter Stadtteilen: Der Brite kommt in der hessischen Version aus Mainz, der Belgier kommt aus Herborn, der Ägypter kommt aus Rödelheim und spricht statt in Hieroglyphen nur in Reimen, und bei den beiden Goten wird keine Herkunft genannt; stattdessen hat der Überträger bei der Benennung der beiden Figuren einen Bezug zum hessischen Komikerduo *Badesalz* hergestellt, den wieder nur Rezipient*innen mit entsprechendem Insiderwissen verstehen: die Goten „*Knebelgerhard*“ und „*Nachtsheimsheinrich*“⁷⁹ karikieren die Komiker Gerd Knebel und Henni Nachtsheim.

Auch die Namen der freiwilligen Legionäre geben nicht nur durch typische Wortendungen wie *-os* für die Griechen oder *-is* für die Ägypter, sondern auch durch die Namen selbst wie *Mannekenpix*

76 Gosciny und Uderzo, *Geb fort!*, 24.

77 Gosciny und Uderzo, *Asterix als Legionär*, 21.

78 Gosciny und Uderzo, *Astérix légionnaire*, 21.

79 Gosciny und Uderzo, *Geb fort!*, 18.

für den Belgier oder Eftax in Anspielung auf EFTA (European Free Trade Association / Europäische Freihandelszone) die Zugehörigkeit zur einer bestimmten Kultur preis. Im Französischen heißt der Belgier „*Mouléfix*“ und der Brite „*Faupayélatax*“⁸⁰. In der hessischen Version wurde die Markierung der nationalen und kulturellen Zugehörigkeit durch Namen zum einen durch die Herkunftsänderung der Figuren, zum anderen durch die Namensänderungen zugunsten hessischer Anspielungen vernachlässigt.

Diese „1. Legion, 3. Kohorte, 2. Manipel, 1. Zenturie“ (Gosciny & Uderzo, *Asterix als Legionär*, 1971, S. 26) („*1^{ère} légion, 3^{ème} cohorte, 2^{ème} manipule, 1^{ère} centurie*“⁸¹, „*Bembelbrigade Bornheim, Sektion babbischer Babbsack*“⁸²) als „kultureller Melting Pott“ treibt den Zenturio bei jeder Gelegenheit in den Wahnsinn. Die Bezeichnung dieser Zenturie variiert in der hessischen Version bei jeder Erwähnung und schafft so dem Überträger Jürgen Leber einen weiteren Spielraum zur Unterbringung hessischer Bezüge und Anspielungen.

FAZIT: ALTERITÄT UND INTERKULTURALITÄT IN DEN *ASTERIX*-COMICS

In den mittlerweile 41 *Asterix*-Bänden ist der Kontakt der Gallier mit Angehörigen anderer Kulturen Alltag — so wie in den meisten Gesellschaften heute unter dem Einfluss der Globalisierung. Nicht nur die Römer und die Gallier sind regelmäßig mit den Herausforderungen eines interkulturellen „Zusammenlebens“ im Alltag konfrontiert. Auf zahlreichen Reisen und in interkulturellen Gruppen wie der der freiwilligen Legionäre begegnen die einzelnen Beteiligten regelmäßig kultureller Alterität, deren Markierung und deren Praktizieren. Sprachliche und kulturelle Alterität wird in solchen Situationen des Sprachkontakts sichtbar, z.B. durch die Verwendung

80 Gosciny und Uderzo, *Astérix légionnaire*, 18.

81 Gosciny und Uderzo, *Astérix légionnaire*, 26.

82 Gosciny und Uderzo, *Geh fort!*, 26.

unterschiedlicher Schriftarten, durch unterschiedliche Akzente, durch die Verwendung von von der Standardsprache abweichenden Satzbau wie bspw. der britische Legionär mit seiner direkten Übertragung des englischen Satzbaus ins Deutsche oder Französische, oder auf der Inhaltsebene. Auf der Bildebene findet die Markierung von Alterität bspw. durch unterschiedliche Kleidung statt.

Die humorvolle Behandlung der kulturellen und nationalen Andersartigkeit und des damit verbundenen Machtungleichgewichts zwischen den verschiedenen Gruppen (z.B. die alternierende Übermacht zwischen den Römern und den Galliern) ist ein entscheidendes Merkmal des Werks von Uderzo und Goscinny. Der Kontakt mit Angehörigen anderer Kulturen stellt nicht nur für die Gallier ein hohes Maß an gruppenidentitätsstiftender Wirkung in Abgrenzung zu „dem Fremden“ dar.

Bereits innerhalb des Mikrosystems des gallischen Dorfes kommt es aus soziologischer Perspektive immer wieder zu Gruppenbildungen wie bspw. entsprechend der Geschlechter. Phänomene der Zuweisung von Stereotypen (eine Rabattaktion zur Ablenkung der römischen Frauenlegion bspw.) oder die Ausgrenzung und Diskriminierung aufgrund von Geschlecht (Frauen dürfen nicht an den Olympischen Spielen oder dem Festbankett teilnehmen oder Zauberberank trinken) konnten wiederholt festgestellt werden. Die Rolle der Frau hat im Laufe der Jahre und der damit erschienenen Bände durch diverse Schlüsselszenen, die hier dargestellt wurden, eine eindeutige Stärkung gegenüber dem männlichen Geschlecht erfahren.

In Hinblick auf die Übersetzung und Übertragung der Geschichten ins Standarddeutsche und ins Hessische lässt sich an etlichen Stellen ein Transfer der für die ursprünglich französische Geschichte typischen kulturellen Eigenheiten und Anspielungen feststellen, der die Aufbereitung der Geschichte für ein anders kulturell geprägtes Publikum ermöglicht. Vor allem in den hessischen Bänden von Jürgen Leber findet durch die Markierung der eigenen kulturellen und sprachlichen Alterität auf der Inhaltsebene eine Stiftung einer hessischen Identität und der damit einhergehenden Identifizierung durch die hessischen Rezipient*innen statt.

Das Wechselspiel von Selbst- und Fremdstereotypen schafft nicht nur für die Gallier um Asterix und Obelix die Konstruktion einer

sprachlichen und kulturellen Identität durch Abgrenzung, sondern auch auf der Metaebene für die französischen, deutschen und hessischen Leser*innen, die sich mit den Geschichten und Anspielungen identifizieren können.

ALTÉRITÉ DU CORPS MALADE
ET PROXIMITÉ DE LA VOIX LITTÉRAIRE
DANS LA « LITTÉRATURE DU SIDA » GERMANOPHONE

Jean-François Laplénie
Sorbonne Université

L'un des premiers textes littéraires germanophones consacré au VIH/sida qui ait bénéficié d'une large couverture médiatique, le récit *Es ist spät, ich kann nicht atmen. Ein nächtlicher Bericht* (1992) de Mario Wirz (1956-2013), aurait dû s'intituler *Zwischenzone. Ein nächtlicher Bericht*¹. Pour la version publiée, le titre sera finalement changé, mais l'idée de zone intermédiaire et indéfinie, d'entre-deux, demeure centrale pour l'auteur, comme il l'explique plus tard en revenant sur ce premier texte :

Verbannt in eine panikerfüllte Zwischenzone, in der sich jede Zukunftsgläubigkeit verbietet, ist der Virusträger nicht nur seiner Irrationalitäten ausgeliefert, sondern auch den Ängsten und Verdrängungen seiner Umwelt, die Tod und Krankheit auch in weniger spektakulären Zusammenhängen mit sturer Vehemenz tabuisiert².

La *Zwischenzone* désigne une double aliénation subie par le narrateur porteur du VIH en ce début des années 1990 à Berlin : aliénation subjective causée par l'angoisse d'une maladie à évolution

1 Akademie der Künste (Berlin), Mario-Wirz-Archiv 21. Tapuscrit daté du 4 juillet 1991.

2 Mario Wirz, *Projektbeschreibung*, document dactylographié (s.d.), archives personnelles Angela Drescher, Aufbau-Verlag (Berlin).

lente mais à l'issue toujours mortelle à l'époque, et marginalisation sociale due aux peurs et aux préjugés de la société. La zone intermédiaire à laquelle fait référence Mario Wirz est donc, à l'instar des hospices, des léproseries et des sanatoriums, l'un des lieux de relégation de l'autre (le malade) que construit la maladie comme phénomène social.

Mario Wirz est l'un des représentants, à l'instar de Detlev Meyer (1948-1999), Napoleon Seyfarth (1953-2000) ou encore Michael Sollorz (né en 1962), de la production de textes littéraires en langue allemande consacré au VIH/sida³. Dès leur parution, ces textes ont une assignation générique et éditoriale complexe : si quelques-uns, assez rares, paraissent chez des éditeurs grand public (notamment ceux de Wirz au Aufbau-Verlag après son passage en main privée), on les trouve majoritairement dans des marges du système éditorial : collections non littéraires (*Sachbuch*), éditeurs de niche⁴ ou encore brochures informatives de la Deutsche Aids-Hilfe, voire colonnes de magazines communautaires. Dans leur forme comme dans leur support, ces textes affichent donc une diversité qui contredit l'apparente homogénéité de l'étiquette de « littérature du sida » qu'on utilise parfois à leur propos : témoignage, autofiction et le genre particulier de l'(auto)pathographie⁵, poésie lyrique (spécificité du domaine germanophone), théâtre, formes brèves. Au sein de ce corpus largement minoré, je m'appuierai ici principalement sur des textes publiés dans la première phase d'attention médiatique, la première

3 Le corpus en question n'est pas canonique : difficilement accessible, il n'est consultable que dans les deux bibliothèques nationales de Francfort et de Leipzig et dans de très rares bibliothèques spécialisées, notamment celle du Schwules Museum de Berlin. Par ailleurs, le nombre d'études universitaires consacrées aux auteurs cités (monographies et articles confondus) s'élève à une douzaine en presque trois décennies.

4 Notamment le Männerschwarm-Verlag (Hambourg) et le Verlag Rosa Winkel (Berlin).

5 Anne Whitehead, « The Medical Humanities. A Literary Perspective. Overview », dans *Medicine, Health and the Arts: Approaches to the Medical Humanities*, dir. Victoria Bates, Alan Douglas Bleakley et Sam Goodman (Londres/New York : Routledge, 2015), 112-113.

moitié des années 1990, période qui correspond également au milieu de la crise sanitaire aiguë.

C'est un lieu commun que de dire que la médecine occidentale repose sur la production d'altérité, notamment par la construction d'une norme et l'examen des différences à cette norme⁶ ; depuis plusieurs années, la recherche contemporaine en santé publique s'attache également à montrer que la santé est un domaine particulièrement sensible aux effets d'altérisation (*othering*, ou processus discursif de construction de l'altérité⁷), lesquels sont à la racine de discriminations et d'inégalités de santé⁸. Cependant, et ce sera le premier point du présent article, la crise du VIH/sida, qui a occupé en Occident les deux dernières décennies du XX^e siècle, a fonctionné comme une fabrique d'altérité et de stigmatisation particulièrement productive, et dont les effets ont largement dépassé le domaine médical. C'est dans ce contexte que j'examinerai ensuite les textes littéraires germanophones écrits sous le coup de la crise, et en particulier les deux types d'altérité repérés par Mario Wirz : d'une part, les processus d'altérisation sociale tels qu'ils sont reflétés dans les textes, et de l'autre l'aliénation à soi produite par le corps altéré par la maladie. Je conclurai par quelques réflexions concernant l'articulation

-
- 6 Bettina von Jagow et Florian Steger (dir.), *Literatur und Medizin: ein Lexikon* (Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2005), col. 574-575.
- 7 Jean-François Staszak, « Other/Otherness », dans *International Encyclopedia of Human Geography*, vol. 8, dir. Rob Kitchin et Nigel Thrift (Amsterdam : Elsevier, 2009), 43 : « Otherness is the result of a discursive process by which a dominant in-group ('Us', the Self) constructs one or many dominated out-groups ('Them', Other) by stigmatizing a difference — real or imagined — presented as a negation of identity and thus a motive for potential discrimination. [...] The creation of otherness (also called 'othering') consists of applying a principle that allows individuals to be classified into two hierarchical groups: them and us ».
- 8 Voir par exemple Dinesh Bhugra et al., « "Otherness", otherism, discrimination, and health inequalities: entrenched challenges for modern psychiatric disciplines », *International Review of Psychiatry* 35, n° 3-4 (2023) : 234-241 ; Nurcan Akbulut et Oliver Razum, « Why Othering should be considered in research on health inequalities: Theoretical perspectives and research needs », *SSM — Population Health* 20 (2022) : 101286.

entre médecine et études littéraires telles qu'elle se dessinent dans le champ des humanités médicales.

« ÉPIDÉMIE DE SIGNIFICATION » ET ALTÉRISATION

L'épidémie de VIH/sida en Occident ouvre, ou plutôt réactive, un espace discursif de stigmatisation très puissant. Le fait que les premiers cas décrits, à partir de juin 1981, concernaient des populations marginalisées, en l'occurrence de jeunes hommes homosexuels, et la confirmation rapide des deux voies de contamination (sexuelle et sanguine), ont créé un terrain propice à des lectures moralisatrices et stigmatisantes de l'épidémie qu'on a cru d'abord limitée aux fameux « 4H » (*haemophiliacs, homosexuals, heroin addicts and Haitians*). Ces effets discursifs se font sentir dès 1982 et deviennent particulièrement visibles dans la dramatisation médiatique de la crise autour de 1985. En Allemagne notamment, c'est l'hebdomadaire *Der Spiegel* qui aborde cette question dès 1983 avec des couvertures choc, participant à ce que Paula A. Treichler nomme dès 1987 une « épidémie de signification⁹ », épidémie discursive qui accompagne l'épidémie proprement dite et en renforce le potentiel destructeur par des mécanismes de stigmatisation et d'exclusion qui occasionnent par exemple négligences politiques, retards de dépistage et inégalités de prise en charge :

[T]he AIDS epidemic [...] is simultaneously an epidemic of a transmissible lethal disease and an epidemic of meanings or signification. Both epidemics are equally crucial for us to understand, for, try as we may to treat AIDS as « an infectious disease » and nothing more, meanings continue to multiply wildly and at an extraordinary rate. This epidemic of meanings is readily

9 Paula A. Treichler, « AIDS, Homophobia, and Biomedical Discourse: An Epidemic of Signification », *October* 43 (1987) : 31-70.

apparent in the chaotic assemblage of understandings of AIDS that by now exists¹⁰.

« Épidémie de signification » : la formule de Paula A. Treichler ne signifie pas que le savoir biomédical a servi de base à des constructions sociale et à des discours propres à les perpétuer, mais à l'inverse, que ce sont les discours sociaux, en réactivant des schémas préexistants d'interprétation et de représentation, qui ont influé sur la formulation d'hypothèses scientifiques et sur la manière dont le savoir scientifique a circulé dans la société. Le terme rend également le caractère incohérent et « chaotique » de « l'assemblage » discursif qui a proliféré à l'époque.

Le texte de Paula A. Treichler paraît en même temps que d'autres réflexions qui désignent la médecine comme une « pratique politique¹¹ » : ainsi du numéro 43 de la revue *October*, paru en 1987 et intitulé « AIDS : Cultural Analysis/Cultural Activism », dans lequel est également publié le célèbre essai de Leo Bersani intitulé *Is the Rectum a Grave ?* Deux ans plus tard, en 1989, paraît l'essai de Susan Sontag *AIDS and Its Metaphors*, réponse à son texte de 1978 sur le cancer, *Illness as Metaphor*. Ces textes constatent le fort potentiel du discours sur le sida à sortir du domaine médical et à envahir les autres discours sociaux sous forme de métaphore (Sontag) ou de signe. Ainsi Brigitte Weingart désigne le sida comme un « symbole collectif » et un « attracteur de métaphores », insistant sur la « porosité de la frontière entre sens propre et sens métaphorique¹² » dans le contexte de la pandémie. Cette métaphorisation ou sur-sémantisation du sida entre en résonance avec des « dichotomies discursives » issues d'autres domaines :

the discourse of AIDS attaches itself to these other systems of difference and plays itself out there :

10 Treichler, « AIDS, Homophobia and Biomedical Discourse », 32.

11 Treichler, « AIDS, Homophobia and Biomedical Discourse », 64.

12 Brigitte Weingart, *Ansteckende Wörter: Repräsentationen von AIDS* (Frankfurt/Main : Suhrkamp, 2002), 24.

self and not-self
 the one and the other
 homosexual and heterosexual
 homosexual and 'the general population'
 active and passive, guilty and innocent, perpetrator and victim
 vice and virtue, us and them, anus and vagina¹³ [...].

De manière caractéristique, la liste de dichotomies établie par Treichler, qui s'étend sur une page, débute par l'opposition entre « soi et non-soi », reprise plus loin par « nous et eux », autant de formules qui indiquent que la crise du VIH/sida a participé de façon très intense à une fabrique de l'altérité, utilisant les catégories biomédicales dans un système de signes propres à renforcer des processus d'altérisation (« *othering* ») déjà mis en place le long de frontières morales, sexuelles, sociales ou géopolitiques.

Dans le cas du discours sur le sida, la « différence » qui fonde l'altérisation puis la stigmatisation¹⁴ se fait selon des critères de plusieurs niveaux intriqués et mis sur le même plan : on y trouve à la fois des catégories biomédicales (par exemple : séropositivité ou séro-négativité¹⁵), des catégorisations épidémiologiques et des catégories sociales. Le mélange de ces deux derniers niveaux est apparent dans l'expression « groupe à risque », qui condense facteurs épidémiologiques (taux d'incidence par population), pratiques sociales (pratiques sexuelles, usage de produits psychotropes) et catégorisations géopolitiques (origines géographiques). En sortant du strict contexte de l'épidémiologie, l'expression « groupes à risque » et son opposé, « population générale », deviennent de puissants vecteurs d'altérisation et de stigmatisation. Comme elle l'avait fait pour le cancer dans les années 1970, Susan Sontag prône une éthique du langage qui maintienne la netteté des distinctions afin d'éviter ces glissements et amalgames. Ainsi, remarque-t-elle, la confusion entre personne

13 Treichler, « AIDS, Homophobia, and Biomedical Discourse », 63-64.

14 Staszak, « Other/Otherness », 43.

15 Ces termes se réfèrent respectivement à la présence ou à l'absence d'anticorps spécifiques dans le sang.

« infectée » et personne « malade » vient « réinstaurer la logique antiscientifique de la souillure » tout en produisant des « conséquences pratiques », par exemple la perte d'emploi en cas de divulgation d'un test positif¹⁶. Jusque dans la relation médecin-patient-e, les catégories diagnostiques ont des conséquences dans les pratiques qui influent lourdement sur les conditions de prise en charge médicale¹⁷.

Dans les années 1980-1990, l'épidémie de signification a également fait correspondre à la peur des corps « infectés » mais pas encore « malades », corps donc (encore invisiblement) contaminés et (invisiblement) contagieux, des images visibles du danger, signifié par des stigmates infamants : la maigreur extrême, et surtout les taches rouge sombre du sarcome de Kaposi. La séropositivité (invisible) devient visible dans des images de corps visiblement malades, lesquels renvoient eux-mêmes à des discours moraux, en particulier au sujet de la sexualité des hommes gays et de la consommation de produits stupéfiants. La conjonction du discours et de l'image présente les individus touchés comme fondamentalement *autres* (monstrueux, irregardables), et cette représentation surcodée de l'altérité monstrueuse fait écho tout autant à l'iconographie ancienne, souvent religieuse, de la maladie¹⁸ qu'à la large diffusion d'images des famines en Afrique subsaharienne, notamment en Éthiopie en 1984-1985, elles-mêmes participant de mécanismes similaires d'altérisation.

Les premiers textes littéraires qui mettent en scène l'infection à VIH sont contemporains de cette épidémie discursive, qui est leur contexte premier. Dans de nombreux cas, notamment lorsqu'ils sont produits par des personnes séropositives, on peut considérer qu'ils constituent une réaction à la prolifération des discours et des images produits au sujet et aux dépens des personnes porteuses du virus.

16 Susan Sontag, « Le sida et ses métaphores », trad. Brice Matthieussent, dans Susan Sontag, *La maladie comme métaphore. Le sida et ses métaphores* (Paris : C. Bourgois, 1993), 154.

17 Robert J. Levine, « AIDS and the Physician-Patient Relationship », dans *AIDS & Ethics*, dir. Frederic G. Reamer (New York : Columbia University Press, 1991), 188-214.

18 Sander L. Gilman, *Disease and representation: images of illness from madness to AIDS* (Ithaca : Cornell University Press, 1988).

Pour Thomas Couser, qui observe ce corpus depuis les *disability studies*, le geste littéraire produit par des écrivain-es soumis-es à l'altérisation est, en soi, politique et émancipateur :

They [les personnes infectées] are written off to the periphery where they will contaminate no one — considered doomed, consigned to a living hell. Life writing about AIDS has the potential to contest that process¹⁹.

Cette dimension émancipatrice est également à l'horizon des analyses de Ross Chambers²⁰ : tout en appliquant à la « littérature du sida » le paradigme critique de « littérature de témoignage » telle qu'elle avait été développée pour rendre compte des textes écrits par les survivantes et survivants de la Shoah²¹, celui-ci souligne la dimension collective, fortement critique, d'une écriture qui aborde souvent le sida comme un « agent social ligué avec les forces les plus répressives²² ».

LA LITTÉRATURE N'EST PAS IMMUNISÉE CONTRE L'ALTÉRISATION

Dans sa recension du livre de Mario Wirz *Es ist spät, ich kann nicht atmen. Ein nächtlicher Bericht*, l'écrivaine Natascha Wodin souligne que le texte représente « une confrontation à une réalité mortelle, aux détails terribles de ce qui se cache derrière la dernière une de journal

19 G. Thomas Couser, *Recovering Bodies: Illness, Disability, and Life Writing* (Madison : University of Wisconsin Press, 1997), 92.

20 Ross Chambers, *Facing It : AIDS Diaries and the Death of the Author* (Ann Arbor : the University of Michigan Press, 1998).

21 Dans les deux cas, on retrouve la question centrale de la communication d'une expérience existentielle à un public qui ne l'a pas vécue ou ne la vit pas, la question du représentable et de l'irreprésentable et les questions éthiques qui s'y rattachent, la dimension de choc moral que représentent ces textes, et leur dimension politique.

22 Chambers, *Facing It*, 31.

consacrée au sida²³ » : le texte agit comme un révélateur de ce que la couverture médiatique, justement, recouvre et dissimule. Le constat peut s'étendre aux autres productions littéraires et paralitéraires des années 1990 : écrites en réaction à l'épidémie de signification et à la prolifération de représentations médiatiques et visuelles qui surchargent l'espace public, elles invitent à une rencontre individuelle avec l'expérience des personnes affectées par la maladie. Comme l'écrit Ross Chambers, l'écriture est alors un « acte de décontamination dirigé à la fois vers l'extérieur, vers l'environnement social contaminant, et vers l'intérieur, vers soi-même²⁴ ». Pour autant, cette écriture en réaction ne signifie pas que les mécanismes d'altérisation soient absents des textes. En particulier, dans les scènes qui se déroulent dans les services hospitaliers qui prennent en charge les malades du sida — un des lieux récurrents de livre à livre, et également un référent local dans chaque contexte²⁵ —, les narrateurs qui présentent encore peu de symptômes se trouvent confrontés à d'autres personnes infectées, à des stades plus avancés de la maladie. Dans le contexte de la première moitié des années 1990, alors qu'il n'existe pas encore de traitement efficace, cette rencontre est à la fois celle de l'autre (un malade visiblement diminué par la maladie) et du même (celui qu'on est appelé à devenir). On retrouve dans ces scènes les éléments de déshumanisation, d'animalisation, d'étrangeté, de déni de dignité, qui caractérise la stigmatisation et la marginalisation portées par les discours politiques et médiatiques.

Ainsi, dans *Es ist spät, ich kann nicht atmen* (1992), monologue tissé des remémorations de son narrateur autofictionnel, Mario Wirz évoque de manière saisissante l'expérience de l'hôpital pour une personne qui, quoique vivant avec le virus, n'a pas encore atteint le stade sida :

23 Natascha Wodin, « Fahndungen nach dem eigenen Ich », *Der Freitag*, 8 mai 1992, n° 20.

24 Chambers, *Facing it*, p. 27.

25 À Berlin, il s'agit en particulier du Auguste-Viktoria-Krankenhaus dans l'arrondissement de Schöneberg.

In meinem Kopf die braungetafelte Stille auf der Aidsstation im Auguste-Viktoria-Krankenhaus²⁶. Station B. Dickholzige Türen, die jeden Schrei schlucken. Fettes, qualliges Schweigen hängt über dem Flur, die unheimliche Ruhe des Unabänderlichen. Ghetto des Todes. Hier endet jede Hoffnung. Ein fast bis zum Skelett abgemagerter Türke kommt mir entgegen, schwer atmend, das Gesicht, eine offene Wunde. Seine Augen betteln um Hilfe, und ich senke meinen Blick²⁷.

L'accumulation d'hypallages (*braungetafelte Stille ; fettes, qualliges Schweigen*) aux connotations organiques négatives (*fett, quallig*) préparent l'apparition du malade *en tant qu'autre*. Celle-ci, empruntant à l'iconographie de la danse macabre, se termine par une hyperbole resserrée dans une phrase nominale à l'occasion de laquelle le visage, lieu par excellence de l'humanité, disparaît dans la « plaie ouverte » qui en est la négation. L'altérisation par la description crue des stigmates de la maladie est redoublée par le renvoi du personnage à son seul statut d'étranger. L'humanité du contact des regards est refusée par le narrateur, qui pourtant prend immédiatement la parole de sa propre voix et revient sur la raison de ce refus :

Ich bin mir selbst begegnet. Der Türke bin ich. Ich bin der Türke²⁸.

L'exclusion de l'autre menaçant, au double titre de malade et d'étranger, est immédiatement contrebalancée par la saisie réflexive : la rencontre avec cet autre absolu se révèle être une rencontre avec la réalité de soi-même, et le chiasme de la double identification (« Der

26 Il s'agit du principal service consacré à la prise en charge de personnes vivant avec le VIH à Berlin. Comme beaucoup de lieux de la subculture et du militantisme homosexuel de Berlin à l'époque, il est situé dans l'arrondissement de Schöneberg.

27 Mario Wirz, *Es ist spät, ich kann nicht atmen. Ein nächtlicher Bericht* (Berlin : Aufbau-Verlag, 1992), 62-63.

28 Wirz, *Es ist spät*, 62-63.

Türke bin ich. Ich bin der Türke ») mime une étreinte qui est refusée dans la scène elle-même.

Le service sida berlinois est également le cadre de l'avant-dernier chapitre d'un texte presque contemporain : *Schweine müssen nackt sein*, récit autobiographique de l'activiste Napoleon Seyfarth publié en 1991. Cette séquence s'écarte de la posture narrative autobiographique sarcastique et provocatrice caractéristique du reste du texte et prend une forme diaristique plus nerveuse pour raconter l'agonie d'Alex, un ami du narrateur. Ce dernier, venu veiller son ami, trouve celui-ci dans un état d'extrême vulnérabilité :

Alex hat sich freigestrampelt. Die Bettdecke war ihm zur Last geworden. Er liegt nackt im Bett. Die einzige Bekleidung, die er hat, sind die Kaposi-Flecken, die in der schummrigen Beleuchtung schwarz aussehen, und der Blasenkatheter, der mittels eines Plastischlauches mit dem Urinbeutel verbunden ist²⁹.

La nudité représente ici tout autant la fragilité de la condition humaine, dépourvue de protection, que l'abandon inconvenant de toutes les convenances sociales. Le corps d'Alex est rendu scandaleux par une nudité à la fois clinique et impudique, accentuée par la visibilité du symptôme cardinal du stade sida, les taches de Kaposi ; la sonde urinaire, elle, signifie crûment la perte d'autonomie du patient. Le narrateur souligne que ce sont là « les seuls vêtements qu'il ait », seuls signes donc (dérisoires et même ironiques) de son humanité. Le noircissement de la teinte violette des lésions, ainsi que la mention de la matière plastique du tuyau du cathéter, renforcent le caractère négatif de la description.

Comme chez Wirz cependant, la description distanciée, fortement altérisante, est contrebalancée par l'immédiate suite du texte. Chez Seyfarth, le rééquilibrage vers l'humanité passe par un commentaire la voix narrative, en italique, qu'on retrouve à plusieurs moments de la séquence :

29 Napoleon Seyfarth, *Schweine müssen nackt sein. Ein Leben mit dem Tod* (München : dtv, 2000, 1991), 255.

*Nein Alex, keine Angst, wir halten dich nicht für häßlich oder entstellt. Im Gegenteil.*³⁰

À la lecture, on comprend aisément que ces commentaires sont des fragments de dialogue avec l'ami agonisant qui n'est plus en mesure de communiquer avec le monde extérieur. Tentative de recréer une situation humaine, l'usage de la voix directe tranche, comme chez Wirz, avec la crudité de la description précédente, et débouche également sur un moment réflexif :

Mir fällt das Bild einer Pietà ein. Jesus nach der Kreuzabnahme. Ihm zur Seite Maria und Maria Magdalena, die heilige Nutte³¹.

Dans ces deux exemples, la rencontre à l'hôpital avec un malade au dernier stade de la maladie, figure par excellence de l'altérité, donne lieu à des dramaturgies similaires : la crudité de la description du corps, hyperbolique chez Wirz, provocatrice chez Seyfarth, est contrebalancée par un moment ténu de recréation du lien humain, dans les deux cas plutôt dans le texte que dans la situation : le narrateur de Wirz n'étreint pas le Turc, celui de Seyfarth ne parle pas directement à Alex, et pourtant l'altérisation stigmatisante est contre-carrée, dans un cas par l'identification à l'autre et la reconnaissance du destin commun, dans l'autre par la relation de soin (« *care* ») esquissée par la forme dialogique, dans les deux cas par un retour à la voix littéraire. Les deux textes convoquent également une dimension religieuse, celle de l'homme de douleur de l'*ecce homo* et de la *pietà*, que Seyfarth formule explicitement, dans une tentative de substituer à une iconographie altérisante (défiguration, monstruosité) une iconographie de l'humanité vulnérable (empathie, pitié). La personne lectrice du texte est, en quelque sorte, appelée à une pitié similaire.

30 Seyfarth, *Schweine müssen nackt sein*, 255.

31 Seyfarth, *Schweine müssen nackt sein*, 255.

CORPS ALTÉRÉS ET ALTÉRITÉ À SOI-MÊME

Dans le corpus germanophone produit au début des années 1990, de telles rencontres avec des corps malades sont cependant rares, de même que le sont également les scènes d'hôpital. Les narrateurs de ce corpus écrivent tous depuis la position de personnes porteuses du virus mais pas encore entrées dans le stade ultime de la maladie³². Le temps de l'écriture se situe alors³³ dans le temps plus ou moins long de la période sans symptôme (parfois dite « de latence »), ce qui ne signifie pas pour autant que le corps des écrivain·es ne soit pas déjà affecté, altéré par le virus. En outre, jusqu'à l'introduction des trithérapies antirétrovirales à la fin des années 1990, la relative discrétion des symptômes ne peut faire oublier que l'évolution de l'infection est fatale. La « mort de l'auteur », voire la « mort en tant qu'auteur³⁴ », est toujours comprise dans l'acte d'écriture, qui doit être également témoignage de cette mort depuis l'autorité que celle-ci confère : « borrow authority of death for puposes of witnessing³⁵ ».

Écrire au risque d'un corps altéré par l'infection signifie donc toujours écrire au risque que celui-ci fait peser sur le texte, c'est-à-dire

32 L'infection à VIH se déroule typiquement en plusieurs phases ou stades : le contact du corps avec le virus produit une primo-infection aiguë, assez semblable à un syndrome grippal, avec adénopathie (gonflement des ganglions) ; s'ensuit une période sans symptôme, la période de latence, qui peut durer de quelques mois à plusieurs années (notamment dans le cas des survivants de long terme) ; pendant cette période, le virus attaque les lymphocytes T₄ dont le nombre signale le degré d'avancée de l'infection ; enfin, lorsque le nombre de lymphocytes tombe en-dessous d'un certain seuil, le corps devient incapable de se défendre contre des infections dites « opportunistes », bénignes pour des personnes sans immunodéficience. C'est, au sens propre, le stade SIDA, durant lequel le décès survient à la suite des infections opportunistes, et non directement de l'infection à VIH.

33 Ce n'est pas le cas dans tous les corpus nationaux. Dans les textes francophones canoniques par exemple (Hervé Guibert, Guy Hocquenghem, Jean-Luc Lagarce, Gilles Barbedette), écrire est souvent une course contre le temps de la progression de la maladie et la dégradation inéluctable du corps.

34 Chambers, *Facing it*, 23.

35 Chambers, *Facing it*, 23.

au danger de l'omniprésence obsessionnelle de ce corps dont le narrateur guette les signes de la dégradation, dont il fait de la dégradation le rythme même de la narration, donnant ainsi un sens particulier à une écriture diaristique. Ross Chambers note :

AIDS journals thus not infrequently associate the fact of representation with the wasting of the body produced by the effects of disease, figuring the former by the latter while suggesting, in an extension of the metaphor, that living with AIDS is less like living than, as an existence already marked by death, it has the « reduced » characteristics of the live³⁶.

À ce titre, *Cytomégalovirus* (1992), « journal d'hospitalisation » écrit par Hervé Guibert fin 1991 alors qu'il est proche de l'agonie, forme un cas littéraire limite du dispositif autopathographique.

Dans la littérature germanophone, on n'a pas d'exemple équivalent à cette position particulière de Guibert. Parmi les écrivains malades, ceux qui sont morts très tôt des suites de l'infection à VIH (Hubert Fichte en 1986, Ronald M. Schernikau en 1991) sont ceux qui n'ont écrit que de façon marginale sur la maladie, tandis que ceux qui ont principalement publié sur le VIH/sida (Wirz, Seyfarth ou Detlev Meyer par exemple) se rangent plutôt dans la catégorie des survivants de long terme. Leurs textes n'en portent pas moins la marque de la dégradation du corps ou de la crainte de cette dégradation, qui fait que le corps y est progressivement vécu comme autre, étranger.

Une étude des textes de Mario Wirz des années 1991-1993, le « compte rendu nocturne » déjà cité, *Es ist spät, ich kann nicht atmen*, et le recueil de poésies publié l'année suivante *Ich rufe die Wölfe* (1993), montre que l'altération progressive du rapport au corps se fait sur deux niveaux : celui des signes visibles (constatables), mais également de manière plus sournoise, invisible³⁷. Ainsi dans

36 Chambers, *Facing it*, 9.

37 Jean-François Laplénie, « „die Dramen werden im Blut gespielt“. Versehrung, Metaphorisierung und Stigma in der deutschsprachigen AIDS-Literatur » (1985-2000) », dans *Versehrung verstehen. Fachwissenschaftliche und fachdidaktische*

le premier texte, les symptômes, signes constatables, sont thématiques dès les premières pages et leur évocation parcourt l'ensemble du texte : suees nocturnes, insomnies, douleurs lancinantes. Ils forment le tissu de la pathographie comme enregistrement de symptômes, forme que semble résumer le sous-titre volontairement neutre de « compte rendu ». Cependant, parallèlement à cette écoute obsessionnelle du corps, le texte est également le lieu d'un « cirque de chiffres » (*närrischer Zahlensirkus*) qui sont la mesure des lymphocytes T₄ du narrateur. En effet, notamment durant la phase de latence de l'infection à VIH, l'avancée de la maladie n'est pas directement constatable par le patient, mais uniquement par le truchement de procédés biotechniques, notamment le dosage sanguin des lymphocytes T₄, dont la chute mesure médicalement la progression de l'infection et annonce, avec la froideur du chiffre, l'éventuelle imminence de l'entrée en stade sida et la mort à très brève échéance. Brigitte Weingart souligne les conséquences subjectives de ces mesures :

Biomedizinische Repräsentationen der 'unsichtbaren' Krankheit wie der Test auf HIV-Antikörper, aber auch regelmäßige Kontrollen wie die des T-Zellen-Stands nach der Inkubationszeit wirken auf die subjektive Befindlichkeit und die entsprechende Neudefinition des 'anders Normalen' zurück³⁸.

À l'expérience d'aliénation à soi causée par le symptôme constatable, cri des organes que le narrateur peut enregistrer selon des procédés que connaît bien la littérature, s'ajoute donc une dépersonnalisation sourde médiée par les procédés biomédicaux. La forte subjectivisation des symptômes vécus s'oppose à l'objectification que portent en elles les procédures de mesure biomédicales. Pour affronter cette tension, le texte met en place dès l'incipit un réseau métaphorique dont le feuilletage permet de relier les niveaux de signification :

Perspektiven auf physisches und psychisches Erleben in der Gegenwartsliteratur, dir. Steffen Röhrs et Söhnke Post (Darmstadt : wbg Academic, 2023), 25-40.

38 Weingart, *Ansteckende Wörter*, 38.

Ich finde keine Schafe mehr auf der Weide meiner Nacht. Kein einziges Lämmlein, das ich schlafhungrig zählen könnte. Der Viruswolf hat sie in fünf Jahren aufgefressen. Ein Schaf nach dem anderen. Mahlzeit für eintausendachthundertfünfundzwanzig Nächte. Morpheus ist ein launenhafter Hirte. Auch diese Nacht feiert er seine Schäferstunden mit anderen. Warum auch sollte er den geilen, infizierten Bock umarmen, der jetzt schlaflos auf dem Bett liegt und buchhalterisch seine T-Helfer-Zellen zählt ? Von eins bis vierhundertzwanzig. Vor einem Jahr noch verfügte mein Immunsystem über eine stolze Armee von sechshundertachtzig Widerstandskämpfern. Mein Viruswolf ist gefräßig. Von eins bis vierhundertzwanzig. Und wieder von vorne. Närrischer Zahlenzirkus³⁹.

La métaphore animale convoquée dès la première phrase permet de relier les deux domaines, celui du symptôme qui forme le tissu de l'existence — en l'occurrence, il s'agit de l'insomnie, contre laquelle la sagesse populaire recommande de « compter les moutons » — et celui du signe invisible — le décompte des moutons renvoyant en réalité au chiffre des lymphocytes T4. La métaphore usée se charge, se surcharge même de significations, aboutissant à la concrétisation métaphorique du virus invisible en un loup dont les hurlements empêchent le narrateur de dormir et qui dévore ses lymphocytes. La métaphorisation, et notamment la métaphore animale, devient, chez Wirz, l'un des moyens de donner littérairement matière à l'« état subjectif » dont parle Brigitte Weingart. Elle sera, du reste, reprise et amplifiée dans le recueil *Ich rufe die Wölfe*, publié un an après le *nächtlicher Bericht* mais dont la composition a débuté avant celle du texte en prose.

La métaphorisation n'est cependant pas la seule façon pour Wirz de donner forme à la donnée objectivante extérieure qu'est le dosage de lymphocytes. Dans d'autres passages au contraire, la donnée brute envahit le texte, comme dans ce passage où le narrateur

39 Wirz, *Es ist spät*, 7.

évoque la perspective de commencer le traitement par l’AZT⁴⁰. Le narrateur y évoque la situation, et le taux de lymphocytes, de ses amis qui vivent eux aussi avec le virus :

An die Gefahr habe ich mich in fünf Jahren gewöhnt. Warum denke ich jetzt an Norbert, der auch seit fünf Jahren positiv ist und noch 920 T-Helfer-Zellen hat. Sein Immunstatus ist nur minimal unter der Normgrenze. Konkurrenzdenken auch im Unglück. Arthur hat noch 760 T-Helfer-Zellen und Tom 820. Bei allen, die ich kenne, variieren die Werte, mal nach oben, mal nach unten. Bei mir fallen sie mit sturer Kontinuität⁴¹.

Ici encore, la frontière entre les différents genres pratiqués par Wirz est poreuse. Ce passage du récit en prose se retrouve en effet repris et étendu dans le poème « Nächtliche Kopfprotokolle⁴² », publié en 1993 dans *Ich rufe die Wölfe* mais dont on peut supposer que la composition en est concomitante. La perspective du poème est pourtant différente : le je lyrique en est absent, contrairement au texte en prose dans lequel le je du narrateur est le pivot central. À sa place, les différents personnages (certains communs : Norbert, Arthur, d’autres nouveaux : Rudi, Markus, et enfin Stefan) sont cités avec leur âge, un détail de leur apparence ou de leur quotidien, et leur dosage de lymphocytes, classé par ordre décroissant. Chaque personnage représente donc un stade d’évolution de l’infection, et le poème se clôt par l’annonce du décès du dernier de cette liste — « Stefan starb mit 29 Jahren. » —, dont le taux de lymphocyte n’est pas cité : point d’aboutissement de la mesure objectivante, c’en est aussi la limite. Pourtant, le poème a entretissé l’évocation froide du chiffre d’un détail de vie de chaque personnage : une collection de porcelaines précieuses, un voyage, un rire. La forme de la liste, de

40 La zidovudine ou azidothymidine (AZT) est le premier antirétroviral utilisé pour le traitement de l’infection à VIH. Il est mis sur le marché aux États-Unis et en Europe en 1987.

41 Wirz, *Es ist spät*, 16.

42 Mario Wirz, *Ich rufe die Wölfe. Gedichte* (Berlin : Aufbau-Verlag, 1993), 13.

l'inventaire, du compte rendu, abondamment pratiquée par Wirz dans son recueil de 1993, prend ici tout son sens : à l'opposé de sa froideur apparente, elle fixe ce qui reste d'une vie face à l'avancée inéluctable de l'infection et à la froide objectivité biomédicale.

L'exemple du taux de lymphocytes T₄ montre que l'écriture du symptôme se situe sur une ligne de fracture : symptôme visible ou invisible, expérience directe ou expérience médiée par un dispositif biotechnique, corps vivant mais souffrant, ou bien corps objectivé par le dispositif médical. Un poème de Mario Wirz publié dans le recueil plus tardif, *Das Herz dieser Stunde* (1997) et dédié aux médecins de l'écrivain, questionne cependant ironiquement le dispositif médical lui-même. Intitulé « Ärzte⁴³ » (« Médecins »), il décrit la relation médecin-patient comme celle d'un fidèle à une divinité :

So lange schon richte ich meine Gebete an die Götter,
verdammst zur Gläubigkeit,
die Götter sind gnädig
und nehmen meine Opfergaben an,
einmal im Monat fließt mein Blut in den großen Strom,
[...]

La prise de sang de contrôle, procédé objectifiant qui réduit le patient et son état subjectif à une mesure, devient sacrifice propitiatoire destiné à s'attirer la grâce des divinités médicales. La méthode biotechnique est satiriquement présentée comme une superstition, ce qui souligne ironiquement l'impuissance de la médecine moderne à traiter efficacement la maladie. Le poème se termine justement sur le constat de cette impuissance :

Getröstet verlasse ich die Götter,
die in ihren weißen Kitteln frieren,
allein mit dem Gewicht all der vielen Gebete,
die sie nicht erhören.

43 Mario Wirz, *Das Herz dieser Stunde. Gedichte* (Berlin : Aufbau-Verlag, 1997), 22.

C'est ici la troisième possibilité littéraire offerte pour résister à l'altérité imposée par le contexte médical : la satire. Peu présente chez Mario Wirz, elle est au contraire caractéristique de l'approche de Napoleon Seyfarth, qui renverse ironiquement la scène attendue de l'annonce de sa séropositivité, ou encore de Detlev Meyer⁴⁴.

EN GUISE DE CONCLUSION :

QUELQUES PISTES ISSUES DES « HUMANITÉS MÉDICALES »

Les textes littéraires écrits sous le coup de la crise du VIH/sida, bien que tentant de réagir aux lourds processus d'altérisation qui accompagnent la progression de la pandémie, n'en sont pas moins eux-mêmes parcourus par la question de l'altérité : altérisation comme processus discursif et social de stigmatisation, dont les textes se font écho tout en tentant de les contrebalancer par le rétablissement du lien intersubjectif tissé par la voix littéraire, et altérité d'un corps *altéré* par la maladie. Dans les exemples analysés, le travail littéraire (sur les voix, les métaphores) contrecarre les effets d'altérisation et d'objectification en rétablissant un lien intersubjectif et en donnant forme à l'expérience vécue de la maladie.

Le présent article a esquissé un chemin dans ce corpus particulier pour relever les formes que peuvent prendre ces processus sociaux qui sont également à l'œuvre dans les textes. Si les méthodes des études littéraires (études des genres, de la narration, des tropes) conservent leur pertinence, comme quelques analyses ont tenté de le montrer plus haut, il peut être utile de se doter d'un cadre théorique plus dense pour penser les rapports entre les textes, le domaine médical (ses pratiques et ses discours) et les autres champs sociaux. Un tel cadre est par exemple fourni par les « humanités médicales » (*medical humanities*), champ interdisciplinaire dont la constitution dans

44 Voir par exemple : Detlev Meyer, *Ein letzter Dank den Leichtathleten. Erzählung (Biographie der Bestürzung*, Bd. 3), (Düsseldorf : Verl. Eremiten-Presse, 1989).

l'Université anglo-saxonne remonte aux années 1970⁴⁵ mais qui s'est institutionnalisé plus récemment en France. Signe d'« une reconfiguration interdisciplinaire des savoirs qui s'opère à l'intersection de la médecine, de la philosophie, des sciences sociales et des arts dont découle une série de prolongements dans la formation médicale⁴⁶ », ce champ est né d'une réflexion sur les points aveugles de la formation des médecins, jugée unilatéralement technique et scientifique. Il n'est donc pas seulement théorique mais vise à pallier les dysfonctionnements découlant de ces points aveugles : division du travail à dépasser ou « conjurer », situations médicales appauvries à « densifier », en appréhendant les rapports de pouvoirs intrinsèques aux situations de soin médical, en prenant les choses « par le milieu⁴⁷ ».

Ce champ prend forme dans les années 1970 à la faveur d'une réhabilitation de la parole du patient (« tournant linguistique »), qui se renforce jusqu'à la notion de « récit du patient » (on parle à partir des années 1980 de « médecine narrative⁴⁸ »), ce tournant accompagnant également l'introduction d'enseignements d'éthique médicale dans les cursus, ainsi qu'une tentative de partage de l'autorité entre l'expertise du médecin et l'expérience du patient⁴⁹. Dans cette première phase des humanités médicales, il s'agit principalement de (re)donner une agentivité aux patient-es (par exemple par des ateliers d'écriture et de pratique artistiques, qui se multiplient

45 Voir Alan Bleakley et Therese Jones, « A timeline of the medical humanities », dans *Medicine, Health and the Arts*, dir. Bates, Bleakley et Goodman (Londres : Routledge, 2013), 281-284.

46 Céline Lefève, François Thoreau et Alexis Zimmer (dir.), *Les humanités médicales : l'engagement des sciences humaines et sociales en médecine* (Arcueil : Doin, 2020), 3.

47 Lefève et al., *Les humanités médicales*, 3.

48 Voir le livre fondateur d'Arthur Kleinman, *The Illness Narratives: Suffering, Healing, and the Human Condition* (New York : Basic Books, 1988) et les recherches de Rita Charon.

49 Ce paragraphe s'appuie en particulier sur les deux articles suivants : Alan Bleakley, « Towards a "Critical Medical Humanities" », et Anne Whitehead, « The Medical Humanities : A Literary Approach », tous deux dans *Medicine, Health and the Arts*, dir. Bates et al., respectivement p. 17-26 et p. 107-129.

dans les années 1990), de sensibiliser les praticien·nes et, en somme, d'adoucir ainsi une biomédecine essentiellement inchangée. C'est sur ce point qu'une « deuxième vague » (les *critical medical humanities*⁵⁰), plus analytiques et politisées, qui tendent à remettre en cause les objectifs, les pratiques et l'épistémologie implicite de la médecine clinique elle-même.

Ces humanités médicales critiques décentrent également le regard des études littéraires. Elles font droit notamment à des genres textuels potentiellement écartés de l'attention de la critique professionnelle. C'est le cas notamment des pathographies, récits autobiographiques (ou parfois autofictionnels) de maladie ou des mémoires de proches de personnes souffrantes, genre auquel ressortissent beaucoup de textes de la « littérature du sida ». Il s'agit également de remettre en cause, voire d'effacer des distinctions cardinales des études littéraires, comme celle qui sépare la pratique professionnelle ou non professionnelle de l'écriture. Les corpus sont ainsi ouverts à des textes de supports variés, parfois non publiés, ou encore plus fragmentaires, expérimentaux ou au statut générique incertain (par exemple des textes « autothéoriques » ou mêlant récit et essai⁵¹).

La perspective de ces humanités médicales critiques permet même de questionner la catégorie même du littéraire. Une telle remise en cause a bien été perçue par le champ littéraire lui-même ; ainsi dans la controverse lancée en Allemagne par le critique Tilman Krause, qui se demande en 1992 « où est passé le roman allemand du sida⁵² », l'argument principal, repris également par le grand critique Fritz J. Raddatz⁵³, concerne la qualité littéraire, jugée insuf-

50 On les appelle parfois également *health humanities*, « humanités en santé », afin d'y intégrer des relations obliérées : relations entre patients, entre patients et personnel de santé non médical et administratifs, entre patients et aidants.

51 Par exemple Wolfgang Max Faust, *Dies alles gibt es also: Alltag, Kunst, Aids ; ein autobiographischer Bericht* (Stuttgart : Edition Cantz, 1993).

52 Tilman Krause, « Wo bleibt der deutsche Aids-Roman? Von der Schwierigkeit, "Zeugnisse des veränderten Lebens" zu liefern », *DAH Aktuell* 4 (novembre 1992), 53-55.

53 Fritz J. Raddatz, « Weine nicht um mich, wenn ich sterbe », *Die Zeit* n° 31, 30 juillet 1993, 35.

fisante par Krause et Raddatz, des textes produits à l'époque sur le VIH/sida en Allemagne. En réponse indirecte à ces controverses, les humanités médicales critiques permettent d'interroger la construction historique et sociale de la catégorie même de littérature, et de lever (provisoirement peut-être, à titre heuristique) l'utilisation de cette catégorie dans l'étude des textes produits en contexte de maladie. Thomas Couser note ainsi :

The works I address do not typically present themselves as art. I do not expect their intentions and ambitions to be simply or purely aesthetic, nor am I primarily interested in evaluating them in aesthetic terms, sorting out the literary from the subliterate⁵⁴.

Une telle *epochè* du jugement littéraire ne revient du reste pas à écarter la question esthétique comme secondaire ou non-pertinente, mais pousse à étudier les effets de sens hors des attentes esthétiques et des contraintes du champ littéraire et de l'édition. Parmi ces effets, on peut s'intéresser notamment à la littérature comme porteuse d'une forme de savoir médical, ou encore à la place donnée à l'expertise du patient⁵⁵, ou encore aux usages du texte littéraire : dans le contexte de la pandémie, les textes consacrés au VIH/sida font l'objet d'une lecture *impure*, pas uniquement pour le plaisir esthétique, en d'autres termes, d'une « lecture intéressée⁵⁶ ». Dans une telle lecture, le lectorat diffère sensiblement de la figure herméneutique du « lecteur » (universel, abstrait) convoquée par les études littéraires, puisqu'il s'agit de personnes concernées, en recherche d'un écho avec leur propre situation. Une telle figure de lecteur permet de faire droit

54 Couser, *Recovering Bodies*, 290.

55 Sur le patient expert, Steven Epstein, *Impure Science: AIDS, Activism, and the Politics of Knowledge* (Berkeley : University of California press, 1996).

56 J'emprunte le concept à Jean-Louis Jeannelle et Sophie Rabau, « Pour une 'lecture intéressée' du *Page disgracié* », *Acta fabula*, 19 mai 2020, <<https://www.fabula.org:443/colloques/document6616.php>> (consulté le 3 janvier 2025).

à des projets d'écriture non professionnels ou communautaires⁵⁷, mais fournit également des pistes précieuses pour une étude complexe et décentrée des textes canoniques.

57 Par exemple le recueil *Schreib-Spuren: literarische Annäherungen an ein Leben mit HIV und AIDS ; eine Textauswahl* (Berlin : Verlag Rosa Winkel, 1994).

QUATRIÈME PARTIE

MISES EN SCÈNE DE L'ALTÉRITÉ DANS LES ARTS

DE L'OPPOSITION À L'ALTÉRITÉ :
FONDEMENTS MÉTHODOLOGIQUES POUR UNE ANALYSE
AUTOMATISÉE DES REPRÉSENTATIONS « HUMAINES »
DANS LES RÉCITS EN IMAGES

Marceau Hernandez & Thomas Sähn
Sorbonne Université

Contrairement aux récits scripturaux, la bande dessinée met constamment en scène les *corps* de ses personnages « humains » ou « (dés)humanisés ». Les traits qui les caractérisent doivent néanmoins non seulement permettre de reconnaître un personnage en tant qu'« être humain » ou « être (dés)humanisé » mais aussi de le distinguer des autres personnages du récit¹. Face à ce jeu d'oppositions multiples autour duquel se structurent les personnages, et, avec eux, le récit, le *Lecteur* aura toujours tendance à vouloir imposer « un signifié dernier », que cela soit en lui donnant un *Auteur*, comme le notait Roland Barthes², ou en se croyant « secrètement un peu plus savant que l'ouvrage, un peu plus réel que l'auteur, par le fait que l'œuvre s'achève en lui et dépend de ses raisons de l'admirer³ ». Ainsi, le caractère polysémique de tout récit semble disparaître derrière nos propres connaissances extratextuelles, derrière les oppositions que nous jugeons plus pertinentes que d'autres et par lesquelles nous justifions la véracité de nos interprétations. Ces « êtres de

-
- 1 Voir aussi Thierry Groensteen, *Lignes de vie. Le visage dessiné* (Mosquito : Saint-Egrève, 2003), 12.
 - 2 Roland Barthes, « La mort de l'auteur » [1968], dans Roland Barthes, *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV* (Paris : Seuil, 1984).
 - 3 Maurice Blanchot, *Lautréamont et Sade* [1949] (Paris : Éditions de Minuit, 2016), 105.

papier⁴ » deviennent ainsi non seulement des *êtres anthropomorphes*, ou encore des *représentants* du monde humain, mais également la représentation de notre propre regard sur le monde, de nos propres fantasmes : le personnage identifié comme *autrui* dans le récit n'est-il pas, de ce fait, plutôt notre propre *autrui* ?

En écartant autant que possible, tout élément extérieur au récit lui-même, nous dessinerons dans cette contribution les grandes lignes d'une démarche qui s'intéresse moins à la représentation d'une identité spécifique dans la bande dessinée qu'aux mécanismes inter- et intratextuels à l'œuvre dans la construction *d'autrui* à partir des traits distinctifs entre les personnages de tels récits en images. Dans une cette approche, le personnage n'est rien d'autre qu'un ensemble de syntagmes, dont les différentes unités, actualisées et transformées au fil du discours narratif, permettent d'identifier ce personnage, ses identités et ses rôles narratifs par rapport à celles et ceux des autres personnages du récit. Cependant, ni les traits distinctifs, ni les identités qui lui sont associées, ni les rôles narratifs endossés par les personnages ne sont neutres : à travers des mécanismes transcendant les frontières géographiques et temporelles, ils participent à leur (dé)valorisation, influençant ainsi notre regard non seulement sur eux, mais également sur le monde. Grâce à un codage ordinal des différents traits et valeurs distinguant les personnages au niveau intratextuel, nous pouvons effectuer, au niveau intertextuel, une analyse contrastive automatisée des bandes dessinées les plus variées, mettant ainsi en lumière les mécanismes sémiotiques à l'œuvre dans la (dé)construction de l'altérité.

LE PERSONNAGE COMME SYNTAGME

Quel que soit le style de dessin d'un récit pictural, ces personnages *anthropomorphes* peuvent toujours être décrits sous forme de

4 Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits » [1966], dans *Poétique du récit*, dir. Gérard Genette et Tzvetan Todorov (Paris : Seuil, 1977), 40.

syntagmes spatiaux, dont les positions peuvent être occupées par des unités composant les paradigmes *langue*, *corps* et *objets culturels*⁵. Ainsi, les lecteurs d'une bande dessinée est-allemande comme *Bienchen Kati*⁶ découvrent dans la première vignette du récit un personnage qui peut être identifié comme une *abeille humanisée*, non seulement grâce à la voix du Narrateur (« *Bienchen Kati* ») mais aussi à partir de différentes unités corporelles (*antennes*, *ailes*, *rayures*, ... *vs.* *mains*, *yeux*, *bouche*,...) et des *objets culturels* qui lui sont associés (*ruche vs. gants*, ...) (cf. Fig. 1).

Si tout syntagme de personnage trouve sa fin, au plus tard, dans les limites de la vignette, c'est bien évidemment au fil des différentes reprises de ce syntagme dans le récit graphique que les éléments caractérisant un personnage dans sa globalité sont actualisés. En effet, « l'étiquette sémantique » d'un personnage dans un récit, y compris en bande dessinée, n'est pas « 'une donnée' *a priori*, et stable, qu'il s'agirait purement de reconnaître », comme l'explique Philippe Hamon, « mais une construction qui s'effectue progressivement, le temps d'une lecture, le temps d'une aventure fictive⁷ ». Le personnage ressemble en effet à « un mot [...] qui ne figure pas au dictionnaire », comme le notait déjà Lévi-Strauss⁸, et qui sera chargé progressivement de sens au fil de la lecture. Or, ce sens, c'est-à-dire les multiples *identités* que nous attribuons aux différents personnages, se construit toujours en opposition aux autres personnages du même récit. Au sein d'un monde fictionnel peuplé uniquement d'*abeilles*, cette *identité* ne serait pas plus significative que n'importe quelle autre caractéristique partagée par l'ensemble des personnages d'un récit particulier. Tout sens, toute identité attribuée à un personnage,

5 Thomas Sähn, *Analyse sémiologique des personnages dans les récits graphiques* (Berlin : Peter Lang, 2022), 109-124.

6 Richard Hambach, « *Bienchen Kati* » [1954], dans *Klassiker der DDR-Bildgeschichte*, vol. 28, dir. Guido Weißhahn (Dresden : Holzhof Verlag, 2014), 6-13.

7 Philippe Hamon, « Statut sémiologique du personnage » [1972], dans *Poétique du récit*, dir. Genette et Todorov, 126.

8 Claude Lévi-Strauss, « La structure de la forme » [1960], dans Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II* (Paris : Plon, 1973), 161-162.

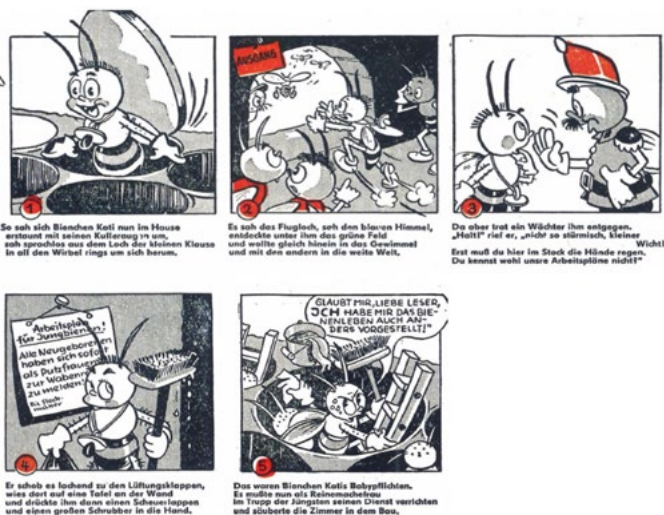


Fig. 1 : Le personnage comme syntagme spatial

naît d'oppositions perceptibles et ainsi, d'une combinaison plus ou moins complexe de deux oppositions fondamentales : une dichotomie de Présence/Absence (P/A) et un continuum de Plus/Moins (+ +/+o/-/-)⁹. Ainsi, un personnage comme *Kati* se distingue par exemple du *Wächter* (fr. *Gardien*) autant par l'absence d'une unité *Moustache* ou d'un *Couvre-chef* (P/A) que par la *taille plus petite* et une *luminosité plus claire* de son *corps* (+/-) (cf. Fig. 1). Tout personnage est de ce fait un « assemblage de traits différentiels, [...] de traits distinctifs » le distinguant d'un autre¹⁰. Mais suite à notre expérience vécue et livresque du monde, nous avons stabilisé parmi ces

9 Voir p. ex. Joseph Courtés et Algirdas Greimas, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* [1979] (Vanves : Hachette, 1993), 30 ; Umberto Eco, *Le signe. Histoire et analyse d'un concept* [1980], adapté de l'italien par Jean-Marie Klinkenber (Bruxelles : Labor, 1988), 107.

10 Iouri Lotman, *La structure du texte artistique* [1970], trad. Anne Fournier (Paris : Gallimard, 1973), 125-126.

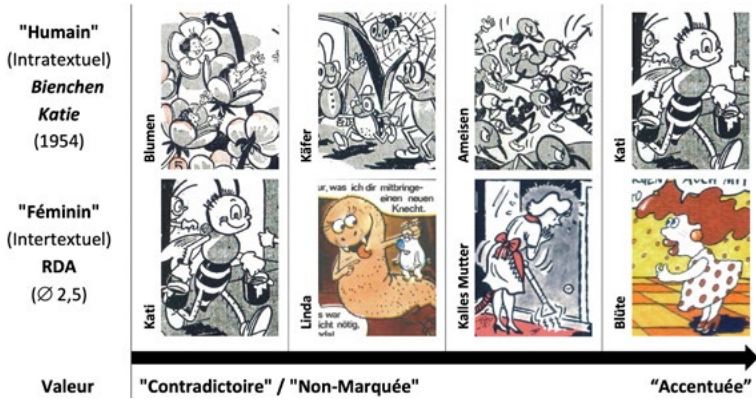


Fig. 2. Le personnage comme acteur d'un monde fictionnel

traits dits « dénotatifs » certains qui constituent des marqueurs de valeurs dites « figuratives » c'est-à-dire des identités plus abstraites telles que, par exemple, *l'espèce* ou *le sexe* d'un personnage. En fonction de la qualité et de la quantité de tels marqueurs (proto)typiques, une identité peut être plus ou moins accentuée au sein d'un même récit (niveau intratextuel) ou d'un contexte de production/réception spécifique (niveau intertextuel) (cf. Fig. 2).

Plus les unités des syntagmes d'un personnage portent les marques des traits distinctifs communément associés à telle ou telle valeur, comme p. ex. des /cils plus longs/ qui, à travers le temps et l'espace, renvoie à une identité « féminine », plus il est facile pour un *Lecteur* d'attribuer de telles valeurs figuratives à un personnage, et *vice-versa*¹¹. *Il est certes vrai que les catégories linguistiques peuvent nous donner l'illusion d'identités dichotomiques du type homme vs. femme, humain*

11 Thomas Sähn, « Normen und Variationen bildnerischer Erzählsprachen. Eine semiotische Untersuchung am Beispiel der Darstellung und Funktion des ‚Geschlechts‘ im frankobelgischen, deutschen und ivorischen Comic », dans *La bande dessinée pluriculturelle et plurilingue 1. Sprachwissenschaftliche, fachdidaktische und kulturwissenschaftliche Perspektiven*, dir. Anke Grutschus et al. (Berlin : Bachmann, 2025), 37–58.

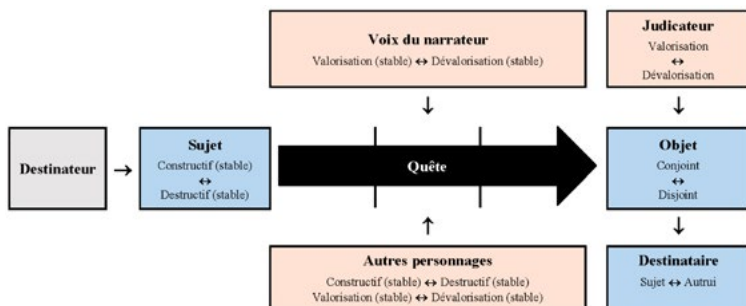


Fig. 3. Le personnage comme actant d'un discours narratif

vs. *animal, riche vs. pauvre* etc., mais le langage iconique illustre parfaitement que de telles valeurs caractérisant aussi bien les êtres du monde réel et les acteurs du monde fictionnel doivent être considérées comme des catégories découpant un continuum allant toujours d'un pôle « non-marqué » à un pôle « le plus accentué ».

Or, comme nous avons pu le montrer dans des études récentes¹², la bande dessinée peut associer à ces différents (stéréo)types d'acteurs qu'elle a créés et repris à travers son histoire, des rôles narratifs fortement différents, donnant ainsi vie à de véritables archétypes. Si, en tant qu'*acteurs*, les personnages sont les porteurs des identités dénotatives et figuratives les plus diverses — ils sont plus ou moins « grands », « humains », « féminins », etc. —, c'est au niveau narratif, en tant qu'*actants*, qu'ils remplissent des fonctions narratives nécessaires à tout récit. D'un point de vue sémiotique, un récit, rappelons-le, n'est rien d'autre que la représentation de la transformation d'une situation *S* en une situation *S'*¹³. Or, toute transformation repose sur des *actions* des personnages concrets ou abstraits, et comme il n'y a pas d'*actions* sans que celles-ci soient déclenchées par un *destinateur*, motivées par l'obtention d'un *objet* au profit d'un *destinataire*,

12 Sähn : « Normen und Variationen » ; Sähn : *Analyse sémiotique*, 437-454.

13 Voir p. ex. Jean-Marie Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*, (Bruxelles : De Boeck, 1996), 176-177.

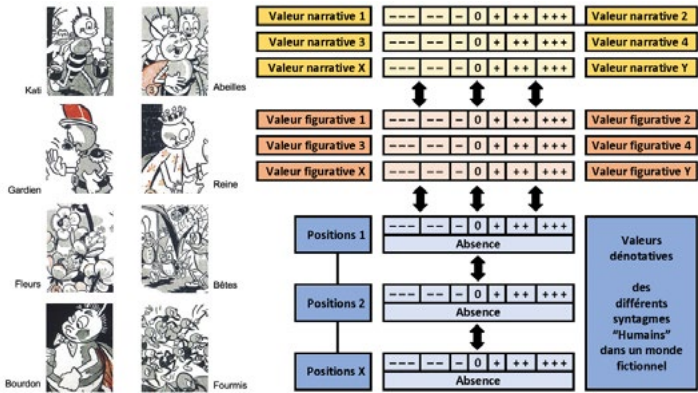


Fig. 4. La structure fondamentale des personnages

chaque récit n'est rien d'autre que l'emboîtement des différentes *quêtes* des personnages d'un récit (cf. Fig. 3).

Mais comme le montre notre modèle basé sur le modèle actantiel développé par Greimas¹⁴, ces différents rôles doivent à nouveau être représentés sous forme de différents axes d'opposition : au cours d'une quête, un personnage peut p.ex. se montrer plus ou moins « constructif » pour obtenir l'*objet* désiré, entreprendre la quête pour des *destinataires* plus ou moins « différents » de lui-même ou, comme nous le verrons dans la partie suivante, être plus ou moins « valorisés » par les différentes instances d'évaluation marquées en rouge dans le modèle. Pour l'instant, il est surtout important de noter que ce jeu d'oppositions, qui caractérise la structure des personnages d'un récit spécifique à différents niveaux sémantiques, peut être schématisé de la façon suivante (cf. Fig. 4).

Qu'il soit de nature dénotative, figurative ou narrative, tout trait caractérisant un personnage par rapport aux autres au sein d'un récit peut être traduit par un système binaire pour une opposition de type *Présence vs. Absence*, et par une échelle pour toute opposition de type *Plus vs. Moins*. Ainsi, derrière la présence d'un *papillon* sur la

14 Algirdas Greimas, *Sémantique structurale* (Paris : PUF, 1966), 173-180.

position « gorge » du syntagme *Gardien* et l'absence d'une telle unité sur les syntagmes des autres personnages, se cache une opposition binaire du type 1-0. La présence, plus ou moins importante, de tels objets culturels sur les syntagmes des personnages se laisse en revanche traduire par des valeurs codées par exemple de -2 à +2. Il en va de même pour toute opposition figurative et narrative. Ainsi, il serait dès lors possible de sélectionner, dans différents récits, les personnages qui occupent des positions extrêmes, telles que la *peau la plus claire* ou la *plus sombre* (niveau dénotatif), le *sexe le plus* ou le *moins marqué* (niveau figuratif) ou la *fonction la plus* ou la *moins constructive* dans la quête d'un personnage (niveau narratif), afin d'identifier les autres valeurs dénotatives, figuratives et narratives communément associées à ces positions dans un contexte de production spécifique. De la même manière, nous pouvons combiner et croiser différents axes d'opposition pour proposer des analyses qui examinent des valeurs complexes, voire des *types de personnages* susceptibles d'occuper des rôles spécifiques dans le monde fictionnel et/ou de jouer des rôles narratifs particuliers dans les récits issus de différents contextes de production.

DE LA (DÉ)VALORISATION NARRATIVE À LA CONSTRUCTION D'AUTRUI

Parmi les valeurs complexes, la plus intéressante est sans aucun doute celle de la *(dé)valorisation narrative*. Cette valeur, qui englobe en réalité de nombreux d'axes d'opposition au niveau narratif, vise à rendre compte de l'existence d'une forme de *(dé)valorisation* au sein même du monde fictionnel du récit. Indépendamment de notre propre « horizon d'attente »¹⁵, elle nous permet de classer les personnages et, par extension, les identités qui les caractérisent sur un axe allant du plus au moins *(dé)valorisé*¹⁶.

15 Hans Robert Jauf, *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, (Constance : UVK, 1967).

16 Thomas Sähn, « Das ‚Böse‘, nur eine Frage der Perspektive? Eine semiologische Untersuchung zur narrativen Auf- und Abwertung von (bildnerischen)

Une identité dénotative ou figurative reçoit une première valorisation dès lors qu'elle est actualisée par un récit. L'absence de personnages principaux « féminins » dans les bandes dessinées populaires de la France d'après-guerre peut certes s'expliquer par les règles légales de protection de la jeunesse en vigueur à l'époque¹⁷, cependant, cette absence conduit inévitablement à considérer cette valeur figurative comme « non digne à figurer dans le récit », ou du moins comme « non nécessaire pour le fonctionnement du récit ». Mais lorsqu'une valeur spécifique se voit actualisée par un personnage porteur de cette valeur, celle-ci subit nécessairement une deuxième valorisation à travers les différentes instances de (dé)valorisation, représentées en rouge dans le schéma de la figure 3 : l'*attitude* du narrateur et des autres personnages, la *constructivité* des autres personnages et l'*évaluation finale* de cette quête par une instance que Nicole Everaert-Desmedt¹⁸ appelle le *judicateur*. Si ce dernier porte un jugement sur la quête accomplie par un personnage — pensons au rassemblement festif du village qui clôt les différentes aventures d'*Astérix*, ou à la *mort* des divers *opposants* des contes classiques ou contemporains — l'évaluation des deux autres instances se réalise tout au long du récit. Les jugements que le narrateur et les personnages portent sur un autre personnage, à travers des actes fictionnels, langagiers ou autres, peuvent en effet varier autant que la fonction plus ou moins *constructive* de ces *actes* pour la réussite de la quête d'un autre personnage¹⁹. L'*attitude* et la *constructivité* des personnages évoluent donc généralement sous la forme d'un véritable parcours, allant d'une valeur à une autre de façon *linéaire*, *circulaire* ou

Erzählfiguren », dans *Figurationen des Bösen. Ein Kompendium*, dir. Werner Moskopp et Stefan Neuhaus (Würzburg : Königshausen & Neumann, 2023), 401-415.

17 Thierry Crépin Thierry et Anne Crétois, « L'encadrement de la presse enfantine par la commission de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence (1950-1952) », *Quaderni* 44 (2001) : 47.

18 Nicole Everaert-Desmedt, *Sémiotique du récit. Méthode et applications. Texte littéraire — livre pour enfants — bande dessinée — publicité espace* [1984] (Louvain-la-Neuve : Cabay, 2007), 47.

19 Sähn, *Analyse sémiologique*, 303, 317.

*complexe*²⁰. Mais peuvent être considérés comme les personnages les plus valorisés ceux qui bénéficient à la fois de l'*adhésion* (*attitude*) et du *soutien* (*constructivité*) les plus forts et les plus constants de la part du plus grand nombre de personnages. Les personnages les plus dévalorisés, en revanche, se trouvent parmi ceux qui subissent le *rejet* (*attitude*) et l'*obstruction* (*constructivité*) les plus forts et les plus constants de la part du plus grand nombre de personnages d'un même récit. Or, comme nous avons pu le montrer, il existe un code qui transgresse les frontières géographiques et temporelles, selon lequel plus un personnage est lié à la quête d'un personnage du type *Héros* (« stable constructif », « quête réussie », « altruiste » et « valorisation constamment positive »), plus il est valorisé par les autres personnages, tandis que cette valorisation diminue à mesure qu'un personnage endosse un rôle proche de l'*Opposant du Héros*²¹. Le simple fait d'attribuer à un personnage le rôle d'un *Héros* ou, à l'autre pôle du continuum, celui d'un *Antihéros/Opposant du Héros*, permet donc de valoriser ou de dévaloriser un personnage et, ainsi, les identités dont il est porteur. Les identités communément attribuées aux *Héros* et *Antihéros/Opposants*, qui, soit dit en passant, structurent aujourd'hui encore les récits graphiques les plus populaires²², sont de ce fait chargées d'un certain *prestige* ou d'un *non-prestige* indépendamment de la *valorisation intratextuelle*.

Cependant, les *identités les plus* ou les *moins prestigieuses* sont celles qui, d'une part, relèvent de ces *identités (anti)héroïques* et qui, d'autre part, sont communément associées à des personnages subissant ou bénéficiant de la plus forte (dé)valorisation intratextuelle dans un contexte de production donné. Parmi elles, certaines — toutes appartenant aux *identités les moins prestigieuses* — transcendent les frontières géographiques et temporelles : un *corps plus corpulent*, une *expression faciale plus négative* ou le *recours à la violence*, non comme *réaction* mais comme *action*, sont en effet considérées comme *identités les moins prestigieuses* dans les six contextes de production analysés.

20 Sähn, *Analyse sémiologique*, 306–307, 316–317.

21 Sähn, *Analyse sémiologique*, 518.

22 Sähn, *Analyse sémiologique*, 487–510.

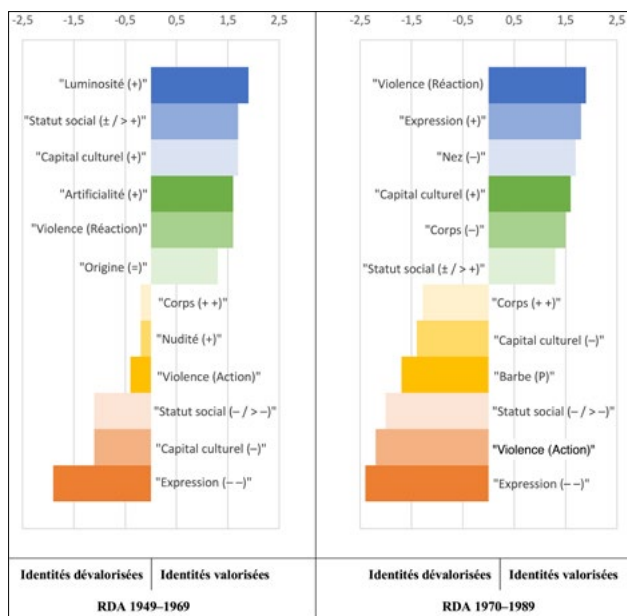


Fig. 5. Les identités (non) prestigieuses

D'autres, en revanche, varient sur les plans diatopique et/ou diachronique. Dans les années 1950 et 1960, les bandes dessinées de France/Belgique et de RDA valorisent par exemple toutes deux une *Luminosité plus claire* (*cheveux, peau, yeux, vêtements*), mais seuls les récits francophones associent une *Luminosité plus sombre* aux valeurs *les moins prestigieuses*. Par la suite, ces derniers connaissent une forte diversification des identités *les plus prestigieuses*, au point que l'identité du « non-humain », du « monstrueux », devient celle considérée comme *la moins prestigieuse* à partir des années 1990. À l'inverse, la bande dessinée est-allemande subit une uniformisation des identités (*non*) *prestigieuses*, creusant ainsi l'écart entre des valeurs perçues comme *les plus* ou *les moins prestigieuses*²³ (cf. Fig. 5).

La (dé)valorisation des personnages ne repose donc pas seulement sur leurs rôles narratifs plus ou moins *prestigieux* et leur (dé)valorisation intratextuelle, mais dépend également du nombre d'identités, plus ou moins importantes, communément perçues comme (*non*)

23 Sähn, *Analyse sémiologique*, 537-547 ; Sähn, « Das ‚Böse‘, nur eine Frage der Perspektive? ».

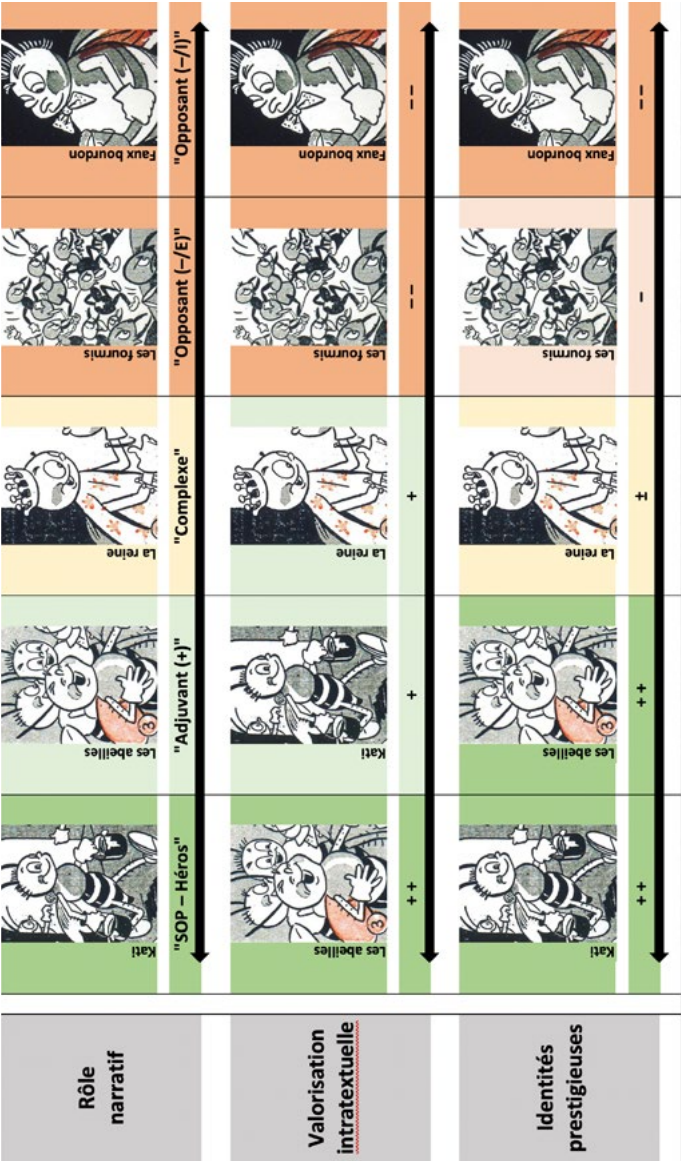


Fig. 6. La (dé)construction d'autrui I

prestigieuses dans un contexte de production donné. Dans une structure classique, caractérisée par un affrontement entre *le bien* et *le mal*, les différentes positions de ces trois axes d'oppositions sont occupées par les mêmes personnages. La bande dessinée *Bienchen Kati*²⁴, déjà évoquée à plusieurs reprises, en offre un exemple (quasi) parfait (cf. Fig. 6).

Dans ce récit de formation, mettant en scène l'intégration de l'abeille *Kati* dans la société de la ruche, seul le collectif des abeilles jouit d'un prestige comparable à celui de l'*Héroïne*. Difficilement distinguables au niveau dénotatif, ces personnages occupent en effet les pôles gauches des trois axes d'oppositions, tandis que les pôles droits de chaque axe de (dé)valorisation sont occupés par les deux grands *Opposants* du récit : les *Fourmis*, qui menacent la ruche de l'extérieur, et le *Faux Bourdon*, qui la menace de l'intérieur. En positionnant ces personnages aux pôles opposés de chaque axe de (dé)valorisation, le récit transforme l'ensemble de leurs identités dénotatives et figuratives en de véritables marqueurs de ce qui doit être considéré comme désirable et de ce qui doit être perçu comme *autrui*²⁵. Notre lecture nous conduit à envisager *autrui* sous deux perspectives distinctes : sur le plan intertextuel et de manière abstraite, il incarne l'ensemble des identités communément considérées comme *non prestigieuses* dans un contexte de production donnée. Sur le plan intratextuel, en revanche, il regroupe l'ensemble des identités associées aux personnages les plus dévalorisés. Ainsi, le récit de *Bienchen Kati* construit *autrui* non seulement autour de l'apparence plus sombre des *Fourmis* ou le corps plus corpulent du *Faux Bourdon* — identités peu ou *non prestigieuses* dans les récits du contexte de la RDA des années 1950-60 — mais aussi, par exemple, autour de l'origine étrangère des premiers et l'inactivité du second. Plus le nombre de récits reprenant de tels traits est élevé, plus la bande dessinée, en tant que discours narratif, participe à la construction d'*autrui* et/ou contribue à le confirmer dans un contexte donné. Cependant, elle peut aussi œuvrer à sa

24 Hambach, *Bienchen Kati*.

25 Sähn, *Analyse sémiologique*, 519-543.

déconstruction en rompant avec les codes établis, comme l'illustre le récit *Karl Gabels Weltraumabenteuer*²⁶ (cf. Fig. 7).

Ce récit, qui met en scène l'intervention du *Héros* et de ses *Adjuvants* auprès d'une *civilisation lointaine*, rompt avec plusieurs codes communément établis, et cela malgré une trame narrative qui rappelle inévitablement celle des bandes dessinées héroïques classiques. Si *autrui* est ici associé à l'*étranger*, à un *statut social très dominant* ou à un *monde marqué par une plus faible présence d'objets culturels*, il se présente aussi sous la forme du *sexe féminin*, valeur rarement attribuée aux personnages les moins valorisés²⁷. De plus, ce récit repose sur un *Héros* caractérisé, d'une part, par une *faible valorisation intratextuelle* et, d'autre part, par un *corps plus corpulent*, ce qui fait de lui le seul *Héros* associé à une identité considérée comme *non prestigieuse* dans l'ensemble des contextes de production analysés pour ce travail. Ainsi, en rompant avec certains codes dominants de l'époque, ce récit contribue à la fois à la déconstruction d'un *autrui* établi et à la diversification de ce qui est considéré comme *désirable*. Bien sûr, de telles ruptures renvoient à d'autres. Rejeté à la fois par les *opresseurs* qu'il combat et les *oppressés* qu'il libère, le *Héros* de *Karl Gabels Weltraumabenteuer* se révèle plus complexe que ses homologues de bandes dessinées héroïques classiques. Mais quoi qu'il en soit, en attribuant des *identités peu prestigieuses* à des *rôles narratifs prestigieux* et/ou à des personnages bénéficiant d'une forte *valorisation intratextuelle*, tout discours narratif peut contribuer à remettre en question les conceptions d'*autrui* communément établies, tout en risquant, bien sûr, de participer, de manière consciente ou non, à la reconstruction d'un nouvel *autrui*.

26 Erich Schmitt, « Gabels Weltraumabenteuer. 1. Expedition: Die Reise zu den Proximaten » [1956], dans Erich Schmitt, *Das dicke Schmitt-Buch* (Berlin : Eulenspiegel, 1987), 398-438.

27 Sähn, « Normen und Variationen ».

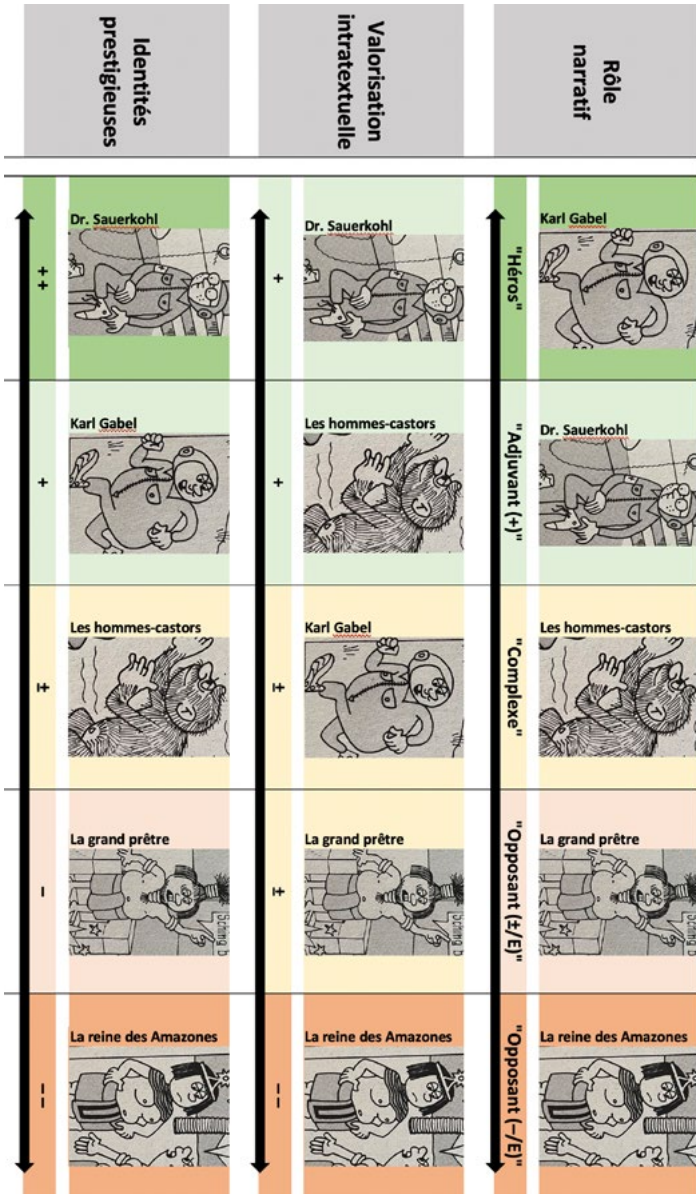


Fig. 7. La (dé)construction d'autrui II

VERS L'ANALYSE AUTOMATISÉE DE L'ALTÉRITÉ DANS LES RÉCITS VISUELS

En combinant différents axes d'opposition simples, il est donc possible de rendre compte des mécanismes par lesquels les récits picturaux participent à la (dé)construction d'*autrui*. Bien sûr, le choix des axes d'opposition sur lesquels repose notre concept de la *(dé)valorisation narrative* peut être contesté au profit d'autres. De même, mettre en lumière les phénomènes d'unification et de diversification des codes graphiques et narratifs nécessite un corpus plus large et varié. Le nôtre regroupe déjà 419 personnages « humains » et « (dés)humanisés » et repose sur 90 axes d'opposition librement combinables. Toutefois, il reste essentiel de l'élargir et de garantir un accès aux données, ainsi qu'à la possibilité de combiner ces axes selon les besoins, afin d'assurer des résultats d'analyse pleinement représentatifs. En liant les acquis de la sémiotique et des sciences informatiques, nous développons une base de données interactive pour enrichir le corpus, croiser librement différents axes d'opposition et automatiser le traitement du grand volume de données générées par cette analyse quantitative. Nous présentons ici les grandes lignes de ce travail²⁸.

La première étape vers l'automatisation de certaines parties de notre chaîne de traitement consistait en l'adaptation des données préalablement générées. Après avoir formalisé les données pour les rendre comparables et interprétables, nous les avons structurées sous forme de base de données. Cela nous a permis de concevoir un schéma de données adapté aux relations identifiées, en optant pour une architecture non relationnelle implémentée à l'aide du logiciel Neo4j²⁹ (2012).

28 Marceau Hernandez, « CYPHER. Character Yield in Productions Harmonizing Expression and Representation », dans *Semiotik als Handwerkszeug. Perspectives pluridisciplinaires. vis-à-vis – Semiotik transdisziplinär* [1], dir. Christian Sinn, Marie Schröer et Thomas Sähn (Berlin : Frank & Timme, 2025), 105–135.

29 Neo4j, « Neo4j — The World's Leading Graph Database », 2012, <<http://neo4j.org/>> (consulté le 15/12/2024).

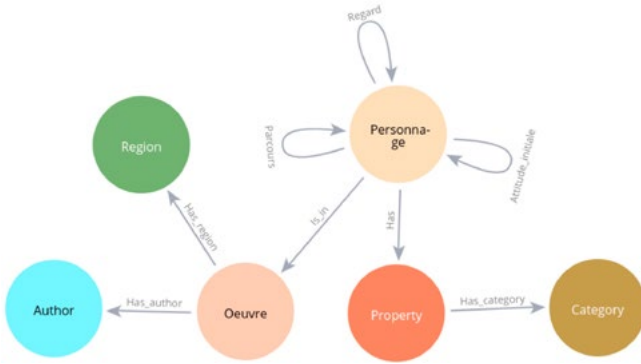


Fig. 8. Visualiser les relations entre œuvres et personnages

À partir du formatage de ces données, nous pouvons désormais proposer plusieurs automatisations en vue de l'aide à l'analyse, à commencer par celle de la visualisation. À cet endroit, nous avons choisi d'utiliser *Panoptic*³⁰. Cet outil nous permet non seulement une visualisation des données présentes au sein de notre base, enrichie par les images associées aux personnages, mais également l'annotation, ici en vue de corriger ces données. Nous pouvons alors grouper, trier et filtrer les données que nous avons recueillies afin d'explorer plus aisément la vaste quantité de données produites.

De plus, l'ouverture de l'outil nous offre la possibilité d'y ajouter des *plug-ins*, du code ayant la capacité d'interfacer avec l'outil, une possibilité que nous explorerons par la suite de ce projet.

Comme le montre la capture d'écran ci-dessus, les données initialement disponibles sous forme de tableaux *Excel* ont été transformées en une visualisation interactive. Il est désormais possible de sélectionner les personnages d'un contexte donné, ici celui de la

30 Édouard Bouté et al., « PANOPTIC, un outil d'exploration par similarité de vastes corpus d'images », *Humanistica 2024. Association francophone des humanités numériques*, 2024.

RDA³¹, et de les positionner sur un axe d'opposition spécifique, tel que celui de la valorisation intratextuelle. Ce passage de données brutes à une visualisation enrichie offre une porte d'entrée intuitive dans le corpus, facilitant la compréhension des annotations réalisées et une meilleure appréhension des données analysées. Ainsi, cette vision panoptique du corpus ne se limite pas à une simple exploration : elle permet de comprendre plus finement le corpus, d'aider à la formulation d'hypothèses, et de présenter ledit corpus de manière claire et synthétique une fois complété.

Cependant, l'aide envisagée ne se limite pas à la seule visualisation. Nous visons également à faciliter le traitement des données issues des différentes annotations. Dans ce cadre, nous proposons ici une première méthode en vue de l'analyse des corrélations, basée sur la régression linéaire. Pour ce faire, nous avons utilisé la librairie *statsmodels*³². Nous tentons alors de modéliser les corrélations entre les propriétés, permettant de déterminer à quel point chaque propriété permet d'expliquer une propriété donnée. La méthode de régression linéaire est assez simple et consiste à tracer une ligne décrivant au mieux l'augmentation de la variable décrite, à partir des autres variables. Le résultat est une fonction linéaire avec le R^2 (la somme de la distance au carré entre chaque point et la courbe) minimal. Nous présenterons également les informations sur les seuils communément admis de p-valeur au sein des graphiques produits, afin de laisser le plus de contrôle possible aux utilisateurs.

Le coefficient décrit quant à lui comment la propriété décrite varie en fonction de la propriété corrélée (et il sera représenté dans nos schémas par la hauteur de la barre). Ainsi, à partir de cette analyse, nous pouvons représenter le lien entre diverses propriétés. Dans ces

31 Hannes Hegen, Hannes, « Dig, Dag, Dagedag [1] : Auf der Jagd nach dem Golde » [1955-1956], dans Hannes Hegen, *Auf der Jagd nach dem Golde* (Berlin : Junge Welt, 2007), 37-67 ; Jürgen Kieser, « Fix und Fax » [1-5, 1958] dans : Jürgen Kieser, *Fix und Fax. Gesammelte Abenteuer* [1] (Berlin : Mosaik, 2019), 4-18.

32 Skipper Seabold et Josef Perktold, « Statsmodels. Econometric and Statistical Modeling with Python », *Proc of the 9th Python in Science Conference (SciPy 2010)* 2010 : 92-96.

schémas, nous avons décidé, à des fins d'exploration, de représenter les trois différents seuils communément utilisés pour la p-valeur (0.05, 0.01 et 0.001). Il peut cependant être intéressant de laisser l'utilisateur choisir le ou les seuils à considérer et ainsi cacher les autres seuils.

L'établissement de ces liens nous permet ainsi d'approximer des codes, nous pouvons alors chercher les corrélations au sein d'un contexte de production précis pour en déduire des tendances dans ce dernier. Parmi les personnages ayant la barbe la plus longue du récit, 58,5 % et 41,5 % sont, par exemple, associés aux identités figuratives « adultes » et « (très) âgés ». Ainsi, nous pouvons partir du principe que la taille de la barbe serait fortement corrélée à l'âge, comme l'illustre en effet la figure suivante :

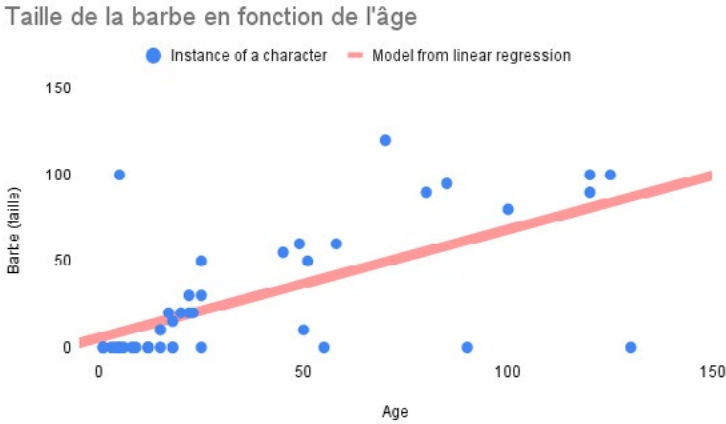


Fig. 10. La régression linéaire

Or, il n'existe pas seulement une corrélation entre la *taille de la barbe* d'un personnage et son *âge*, mais aussi entre la présence de cette unité et son *sexe*³³ ainsi que son *prestige* au sein du monde fictionnel. En effet, si ce dernier point est certes moins vrai en RDA, la bande dessinée franco-belge valorise généralement la présence d'une *barbe*, alors que cette identité dénotative est considérée comme l'*une des moins prestigieuses* dans la bande dessinée ivoirienne. Étant donné que la présence d'une *moustache* constitue l'*une des identités les plus prestigieuses* dans ce contexte, l'opposition entre *barbe* et *moustache* marquerait différemment les *porteurs* de ces identités aux yeux d'un lectorat ivoirien par rapport à ceux d'un lecteur est-allemand ou franco-belge³⁴.

Dès lors que nous pouvons définir ces codes, nous pouvons chercher les *outliers*, les personnages qui s'éloignent du modèle prédit et qui transgressent les codes. En se basant sur le même exemple, voir un individu très jeune représenté avec une importante pilosité faciale serait surprenant et viendrait s'opposer à ce à quoi nous sommes habitués dans ledit contexte. Un tel personnage serait alors un *outlier*. Dans un contexte plus concret, un personnage peu valorisé et représenté sans pilosité viendrait s'opposer aux codes du contexte de production de la Côte d'Ivoire. Notre but sera alors de détecter automatiquement les personnages et/ou récits transgressant les codes, mais aussi de déterminer les axes d'opposition sur lesquels la transgression a lieu.

L'objectif de cette base de données interactive est donc de permettre un traitement rapide des annotations de récits picturaux, que cela soit des bandes dessinées, des dessins animés ou des jeux vidéo. En partant d'un vaste ensemble de données établies lors de recherches antérieures³⁵, nous travaillons actuellement à la conception d'une plateforme numérique qui permettra à tout utilisateur, d'une part, d'enrichir la base de données via un masque de saisie prédéfini

33 Sähn, *Analyse sémiologique*, 441-443.

34 Sähn, *Analyse sémiologique*, 538-545.

35 Sähn, *Analyse sémiologique*.

et, d'autre part, de vérifier dans quelle mesure les représentations étudiées correspondent aux codes généralement stabilisés dans un contexte de production donné. Ainsi, nous espérons obtenir un outil numérique qui pourra servir de base non seulement pour une recherche fondamentale consacrée au fonctionnement même du langage iconique, mais aussi pour toute recherche appliquée qui, de près ou de loin, s'intéresse à la constitution et à l'usage des images et des récits visuels dans un contexte géographique ou temporel donné.

CONCLUSION

En s'appuyant sur les traits communément associés aux identités qu'il veut représenter, le langage iconique (narratif) est forcément stéréotypé et se prête ainsi parfaitement à l'analyse des représentations d'autrui à travers le temps et l'espace. Dans cet article, notre objectif n'était néanmoins pas de proposer une analyse approfondie d'une identité considérée, à tort ou à raison, comme une marque d'*autrui* selon nos connaissances spécifiques du monde. En proposant une analyse des codes structurant les mondes fictionnels des récits, nous avons cherché à montrer qu'il existe des mécanismes universels qui conduisent nécessairement à la construction d'*autrui* dans un discours narratif. Le *rôle narratif* d'un personnage, sa (*dé*) *valorisation intratextuelle* et le nombre des identités (*non*) *prestigieuses* qui lui sont attribuées permettent de définir la place de chaque personnage du récit, entre ceux qui bénéficient du plus haut prestige ou subissent les plus fortes dévalorisations, et ce tout d'abord au sein d'un récit particulier (*niveau intratextuel*), puis dans un contexte de production donnée (*niveau intertextuel*). Si notre démarche repose sur les oppositions les plus fondamentales de toute création de sens, elle ne vise pas seulement à garantir la reproductibilité des annotations réalisées, mais aussi à aboutir à la création d'une base de données numérique interactive. Grâce à un traitement automatique des annotations, cette base permet à chaque utilisateur de l'enrichir et de l'interroger en fonction des axes d'opposition sélectionnés. Bien sûr, une telle démarche a, comme toute approche, ses limites. En se concentrant exclusivement sur la constitution du monde fictionnel,

elle néglige nécessairement la dimension pragmatique du récit. Notre démarche ne pourra jamais se substituer à une recherche spécialisée, qu'il s'agisse de l'étude de la représentation d'autrui ou de toute autre forme de représentation véhiculée par un récit. Cependant, en mettant en lumière les codes des structures de personnages les plus largement partagés dans un contexte de production donné, ainsi que les possibles ruptures avec ces codes dans un récit spécifique, elle constituera un excellent point de départ pour toute recherche approfondie sur le langage iconique (narratif).

TIER UND MENSCH IN E.T.A. HOFFMANNS KATER MURR

Leslie Brückner
Universität de Lorraine, Metz

Was unterscheidet den Menschen vom Tier? Sind die Menschen ob ihrer Vernunft zu Herrschern der Welt bestimmt oder nur eine Spezies unter vielen? Haben Tiere eine Seele, einen Geist, sogar Vernunft? Diese Fragen, die uns heute noch faszinieren¹, beschäftigten auch schon die Menschen um 1800. Im 18. Jahrhundert stellen naturwissenschaftliche Erkenntnisse zur Ähnlichkeit von Tier und Mensch, die später in die Evolutionstheorie münden werden, das Selbstbild des Menschen in Frage. Während die Naturwissenschaften in den „automatischen“ Funktionen des Körpers bei Tieren und Menschen immer mehr Parallelen entdecken, grenzen die Philosophen der Aufklärung den Menschen umso schärfer vom Tier ab, indem sie Tieren die ‘menschlichen’ Fähigkeiten der Seele, des Verstands, der Sprache, radikal absprechen². Die aufklärerische Dichotomie zwischen dem Menschen als Vernunftwesen und dem Tier als „Automat“ wird in der Literatur der Romantik dann zunehmend hinterfragt.

1 Eine verhaltensbiologische Studie über die Intelligenz von Tieren ist z.B. Josef H. Reichholf, *Rabenschwarze Intelligenz. Was wir von Krähen lernen können* (München: Herbig, 2009).

2 Zu Descartes Überlegungen zu Tier und „Automate“ im *Discours de la méthode* vgl. Roger Texier, „La place de l’animal dans l’œuvre de Descartes“, *L’Enseignement philosophique* 62, Nr. 4 (2012): 15-27.

In E.T.A. Hoffmanns Werken finden sich mehrere vernunftbegabte Tiere: In den *Fantasiestücken* lässt er den sprechenden Hund Berganza und den gebildeten Affen Milo Betrachtungen über die Menschenwelt anstellen. Mit seinen Insektenfiguren, in der von Adalbert Chamisso's Forschungsreise inspirierten Erzählung *Haimatochare*³ und in der satirischen Erzählung *Meister Floh*, spielt Hoffmann mit der komischen Verkehrung zwischen Menschenwelt und mikroskopischer Tierwelt. Schließlich wird Hoffmann durch sein Haustier zu seinem letzten Roman, den *Lebensansichten des Katers Murr* (1820-1821), inspiriert. In der Autobiographie des schreibenden Katers verkehrt Hoffmann in satirischer Absicht Menschenwelt und Tierwelt. Aber erschöpft sich Hoffmanns Kater Murr in seiner komischen Funktion? Oder kann man die Katerfigur, im Anschluss an die Human Animal studies⁴, als eine Aufwertung des Tiers zu einer gleichwertigen Spezies interpretieren⁵? Anhand der Tier-Mensch-Beziehung zwischen Kater Murr und Meister Abraham und der genauen Beschreibung des Tierverhaltens soll gezeigt werden, welche Vorstellungen vom Umgang mit Tieren Hoffmanns Roman prägen. Abschließend werden die sprachliche und nonverbale Kommunikation zwischen Mensch und Tier und die anti-aufklärerischen Diskurse zur Vernunft der Tiere bei E.T.A. Hoffmann untersucht.

3 Zu *Haimatochare* vgl. Thomas Wortmann, „Je mehr Kultur, desto weniger Freiheit, das ist ein wahres Wort: Tier-Mensch-Beziehungen um 1800 und bei E.T.A. Hoffmann“, in *Unheimlich Fantastisch — E.T.A. Hoffmann 2022. Begleitbuch zur Ausstellung in der Staatsbibliothek zu Berlin*, hrsg. von Benjamin Schlodder et al. (Leipzig: Spector Books, 2022), 279-286.

4 Zu den aktuellen geisteswissenschaftlichen Ansätzen zur Stellung des Menschen in der Natur, zum Verhältnis von Tier und Mensch und zum gleichberechtigten Umgang mit anderen Spezies vgl. Gabriele Kompatscher und Reinhard Heuberger, *Human Animal Studies* (Münster/New York: Waxmann, 2017).

5 Das neu erwachte Interesse an den literarischen Tierfiguren der Romantik im Rahmen der Human Animal studies zeigt u.a. die Studie von Frederike Middelhoff, *Literarische Autozoographien. Figurationen des autobiographischen Tieres im langen 19. Jahrhundert* (Berlin: Metzler, 2020).

TIER-PERSPEKTIVE UND KOMIK

Hoffmanns Roman enthält, wie sich im Titel *Lebensansichten des Katers Murr, nebst fragmentarischer Biographie des Kapellmeisters Johannes Kreisler in zufälligen Makulaturblättern*⁶ schon andeutet, zwei Biographien: Zum Einen den Künstlerroman über den Kapellmeister Johannes Kreisler, Hoffmanns literarisches alter ego aus den Musikkritiken für die *Allgemeine Musikalische Zeitung* und den *Fantasiestücken*. Zum Anderen die Autobiographie des schreibenden Katers Murr, in der Hoffmann die Welt aus der Katzenperspektive schildert. Beide Romanteile sind durch die fragmentarische Struktur miteinander verwoben und spiegeln einander⁷. Der parodistische Bildungsroman des Schriftsteller-Katers bildet dabei das komödiantische Gegenstück zum Künstlerroman um den Musiker Kreisler. Mit seiner tierischen Erzählerfigur parodiert Hoffmann die Topoi der Autobiographie, indem er sie auf das Leben einer Katze überträgt: die erste Kindheits-Erinnerung, in der Murr sich an seine anfängliche Taubheit und Blindheit als Kätzchen erinnert (KM 14), die Flegeljahre des jungen Katers, die eher nur „Lümmelwochen“ sind (KM 111 ff), die Liebesabenteuer des „Katerjünglings“ mit der schönen Katze Miesmies und die darauffolgende Langeweile in einer „Ehe“, die schnell wieder auseinandergeht (KM 209-215), schließlich die Gefahren des Philistertums (KM 229-233). Die Katzenbiographie ist konventionell chronologisch strukturiert,

6 Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, *Lebens-Ansichten des Katers Murr nebst fragmentarischer Biographie des Kapellmeisters Johannes Kreisler in zufälligen Makulaturblättern*, hrsg. von Hartmut Steinecke (Stuttgart: Reclam 1972). Im Folgenden zitiert mit der Sigle KM. Es wird insbesondere für den textkritischen Apparat auf die Ausgabe des Deutschen Klassiker Verlags hingewiesen: *Sämtliche Werke in sechs Bänden*, Bd. 5: *Lebensansichten des Katers Murr. Erzählungen und Musikschriften 1820-1821*, hrsg. von Wulf Segebrecht (Frankfurt a. M.: Deutscher Klassiker Verlag, 1992). Im Folgenden zitiert mit der Sigle DKV.

7 Vgl. Hartmut Steinecke, *Die Kunst der Fantasie in E.T.A. Hoffmanns Leben und Werk* (Frankfurt a. M.: Insel, 2004), 542; Reinhard Heinritz, „Kater Murr im Vervielfältigungsglas — mit einem Blick auf die Human Animal Studies“ *Hoffmann-Jahrbuch 31* (2023): 65-73; auch DKV 979.

wohingegen der Künstlerroman um Kreisler bewusst fragmentarisch erzählt wird.

Wie Wortmann anmerkt, verschiebt „Murrs tierischer Blick [...] die Perspektive auf die (erzählte) Welt“⁸. Das Erzählen aus der Tierperspektive dient der komischen Verfremdung, der Parodie und der Gesellschaftssatire. Hoffmann knüpft damit auch an literarische Traditionen des sprechenden Tiers in Fabel und Märchen an. Mehrfach im Roman finden sich Anspielungen auf seine literarischen Vorgänger: auf Cervantes' sprechenden Hund Berganza (KM 155-156), den er bereits in den *Fantasiestücken* aufgegriffen hatte, und natürlich auf Ludwig Tiecks Kunstmärchen *Der gestiefelte Kater*. Hoffmanns Protagonist Kater Murr brüstet sich damit, dass der gestiefelte Kater sein „Ahnherr“ sei (KM 69 und 155). Tieck diente Hoffmann sicherlich als Anregung für einen Katzenroman, aber seine Katerfigur geht weit über dieses Vorbild hinaus.

In der Autobiographie des außerordentlich selbstbewussten Katers, der sich für das größte schriftstellerische Genie aller Zeiten hält, parodiert Hoffmann zeitgenössische literarische Diskurse: den Genie-Diskurs, den Bildungsroman, Goethes Autobiographie *Dichtung und Wahrheit*. Höchst unterhaltsam lässt er Murr darüber schwadronieren „wie man sich zum großen Kater bildet“ (KM 11). Zu Beginn des Romans parodiert er die Leseranreden, die für seine eigenen Erzählungen typisch sind, indem Murr sich an ein Katzenpublikum wendet. Aus den idealen Lesern der Romantik sind die „gemütreichen Kater“ und „Katerjünglinge“ geworden, die „hohen Ideen“ liegen unter den „Klauen“, das „höhere Leben“ findet „auf dem Dache“ statt. (KM 33). Komik entsteht hier vor allem durch den Kontrast zwischen der hoch emotionalen, schwülstigen Sprache der zeitgenössischen Genie-Rhetorik und den prosaischen, tierischen⁹ Elementen des Daseins, etwa dem Essen. So drückt sich in der romantischen Liebesrhetorik, die Hoffmanns Kater bei seinem Monolog auf dem Dach verwendet — „Ich fühle wunderbar es sich in mir regen“, „[es] reißt mich hin in unwiderstehlicher Gewalt!“

8 Wortmann, „Je mehr Kultur, desto weniger Freiheit“, 283.

9 Ich verwende das Adjektiv „tierisch“ statt des Neologismus „tierlich“.

(KM 14) — nur der ordentliche Hunger auf ein Täubchen aus. Ebenso humoristisch sind die Verbindung von Mäusejagd und Wissenschaft (KM 192) oder die Dichtungen des Katers: „die Hoffnung lebt — ich rieche Braten“ (KM 148).

Aus der scherzhaften Parallele zwischen hohen Idealen und der prosaischen Höhe des Dachs, auf dem der Kater sitzt, schlägt Hoffmann mehrfach humoristische Funken. So lässt er Murr eine Lobrede auf den Dachboden halten, auf dem er geboren sei, was ihm den rechten „Höhesinn“ und „Trieb zum Erhabenen“ eingeflößt habe (KM 18). An anderer Stelle spricht er von dem

hohen Standpunkt, zu dem ich mich hinaufgeschwungen! — Hinaufgeklettert wäre richtiger, aber kein Dichter spricht von seinen Füßen, hätte er auch deren viere so wie ich, sondern nur von seinen Schwingen (KM 13).

Die Krallen — Symbol der Wehrhaftigkeit des Katers und vielleicht stärkstes Symbol seiner Katzenhaftigkeit — werden im Roman leitmotivisch immer wieder erwähnt¹⁰. Im Vorwort warnt der Kater in diesem Sinne seine Kritiker:

Sollte jemand verwegen genug sein, gegen den gediegenen Wert des außerordentlichen Buches einige Zweifel zu erheben, so mag er bedenken, dass er es mit einem Kater zu tun hat, der Geist, Verstand besitzt und scharfe Krallen. (KM 11)

Hoffmanns schreibender Kater ist auch eine pikareske Figur: in diese Erzähltradition passt Murrs humoristisch gescheiterter „Sprung“ in die Welt aus einer fahrenden Kutsche und die darauf folgenden Abenteuer (KM 112-116 und 125-130). Sein erstes Liebesabenteuer endet ebenfalls komödiantisch mit einem Fall in den

10 Unter anderem KM 15, KM 152, KM 155, KM 186, KM 188, KM 191; vgl. Peter von Matt, „Das Tier Murr“, in *Hoffmanneske Geschichte. Zu einer Literaturwissenschaft als Kulturwissenschaft*, hrsg. von Gerhard Neumann (Würzburg: Königshausen & Neumann, 2005), 192: „seine Wahrheit sind die Krallen“.

Schmutz, woraufhin ihn Meister Abraham gegen seinen Willen badet, was den Kater zu der ernüchternden Einsicht in die Schattenseiten der Liebe veranlasst:

Das ist also die Liebe, die ich schon so herrlich besungen — [...] Ha! [...] ich entsage einem Gefühl, das mir nichts eingebracht hat als Bisse, ein abscheuliches Bad und niederträchtige Einmummung in schnöden Flanell » (KM 191).

So wie Hoffmanns weltvergessene Phantasten, der Student Anselmus oder der Serapionsbruder Theodor, gerade wegen ihrer Außenseiterstellung hinter der realen Welt das Wunderbare und das Komische erkennen können, ist es hier die Tierperspektive, die einen verfremdeten Blick auf die menschliche Gesellschaft ermöglicht.

KATZEN-VERHALTEN

Die Rolle des tierischen Protagonisten Murr bleibt aber im Roman nicht auf die Funktion der Komik beschränkt¹¹. Hoffmann stellt seine literarische Katerfigur wesentlich detaillierter und komplexer dar, als die Tierfiguren in Fabeln, die nur Menschen im Tierkostüm sind. Das liegt vor allem an den genauen Beobachtungen zum Verhalten von Katzen, die in den Roman eingeflossen sind. Hoffmann wurde durch seinen eigenen Kater, den er Murr genannt hatte, zur literarischen Darstellung des Katers Murr im Roman inspiriert. Dieser wird im Roman sehr vorteilhaft als ein „stattliches“ Prachtexemplar von einem gestreiften Kater und „Wunder von Schönheit“ (KM 30) beschrieben. Die Beziehung zwischen dem literarischen Kater Murr und seinem Menschen Meister Abraham ist sicherlich Hoffmanns Beziehung zu seinem Kater nachempfunden. Im Übrigen bezeugt Hoffmanns Biograph Julius Eduard Hitzig

11 Hier möchte ich Heinritz widersprechen, der behauptet: „Der literarische Murr dürfte in seiner satirischen Funktionalität weitgehend aufgehen“: Heinritz, „Kater Murr im Vervielfältigungsglas“, 68.

— allerdings ex posteriori und in Kenntnis des Romans — wie Hoffmann nach dem Tod des Katers um sein Tier wie um einen geliebten Menschen getrauert habe¹². Im Nachlass sind drei Todesanzeigen für den Kater erhalten, die Hoffmann handschriftlich verfasst und — halb im Scherz, halb im Ernst — an seine Freunde verschickt hatte¹³. Bei aller Satire und Selbstironie zeigt sich in diesen Zeugnissen die sehr enge Beziehung zwischen E.T.A. Hoffmann und seinem Kater¹⁴, die ihm eine innovative literarische Katzen-Darstellung ermöglichte.

Wie Middelhoff herausarbeitet, zeigt Hoffmann den Kater im Roman aus zwei Erzählperspektiven: im Murr-Teil als sprechendes Tier und autodiegetischen Erzähler, im Kreisler-Teil als vom Menschen beobachtetes Haustier. Dass Murr in den Kreisler-Teilen des Romans nicht spricht, wird auf der Handlungsebene mehr schlecht als recht begründet, indem seine Katzenmutter ihm rät, seine geistigen Gaben vor den Menschen zu verstecken (KM 50). Diese Außenperspektive gibt Hoffmann nun die Gelegenheit, den Kater im Roman so zu zeigen, wie er es an seinem eigenen Haustier beobachtet hatte. So schildert er etwa die Beschreibung des ersten Zusammentreffens zwischen Kreisler und Murr in Meister Abrahams Arbeitszimmer:

12 Hitzig berichtet, wie Hoffmann ihm vertraulich in einem Café seine echte Trauer über den Tod des Haustieres anvertraut, vgl. Julius Eduard Hitzig: *Aus Hoffmann's Leben und Nachlass*, Bd. 2 (Berlin: Dümmler 1823), 150-153 und DKV, 937-938.

13 Todesanzeige für den Kater Murr: Vier Zeichnungen aus einem E.T.A. Hoffmann-Konvolut, Staatsbibliothek Bamberg, <<https://www.ernst-von-siemens-kunststiftung.de/objekt/todesanzeige-fur-den-kater-murr-vier-zeichnungen-aus-einem-e-t-a-hoffmann-konvolut.html>> (abgerufen am 20. Dezember 2024); vgl. auch DKV, 936 und 944.

14 Auch Ludwig Devrient berichtet, wie Hoffmann sich um das erkrankte Tier sorgte. Vgl. Friedrich Schnapp (Hrsg.), *E.T.A. Hoffmann in Aufzeichnungen seiner Freunde und Bekannten* (München: Winkler 1974), 606 und DKV, 935-936.

Der Kater glotzte den Kapellmeister mit seinen großen, funkeln-
den Augen an, begann zu knurren, sprang auf den Tisch, der neben
Kreislern stand und, von da ohne weiteres auf seine Schulter,
als wolle er ihm etwas ins Ohr sagen. Dann setzte er wieder
hinab zur Erde und umkreiste schwänzelnd, und knurrend den
neuen Herren, als wolle er recht Bekanntschaft mit ihm machen.
(KM 31)

Hoffmann beschreibt in dieser Passage die Reaktionen eines Katers beim Kennenlernen einer neuen Person, so wie er sie vielleicht zwischen seinem Tier und einem Freund beobachtet hatte. Er zeigt das Verhalten des Tiers sehr authentisch: den Blick, das Knurren, den Sprung auf die Schulter und das Umkreisen. Der menschliche Erzähler interpretiert auch die Körpersprache des Katers: sie drückt Neugier und Annäherung aus, den Wunsch des Tiers „recht Bekanntschaft“ mit einem fremden Menschen zu machen.

Der Roman enthält viele weitere Beobachtungen zum Verhalten und der Körpersprache von Katzen: etwa wie das Kätzchen beim ersten Sehen niest (KM 16), wie der Kater den Schweif dreht, wie er buckelt, welche verschiedenen Geräusche er in verschiedenen Situationen macht (knurren, „spinnen“ (schnurren), Miau, Mau, krr), wie er blitzschnell aus der Tür rennt und sich ängstlich hinter dem Ofen versteckt (KM 308-309). Beim „Vogelspiel“, bei dem der junge Kater einige an ein Band geknotete Federn jagt, lässt Hoffmann seinen Meister Abraham feststellen, dass dies bei Jungtieren sehr gut funktioniert und bei erwachsenen Katzen nicht mehr (KM 230 f.).

TIER-MENSCH-BEZIEHUNG

An Meister Abraham und Kater Murr stellt Hoffmann im Roman eine enge Beziehung zwischen einem Menschen und einem Haustier dar. Meister Abraham fungiert als Erzieher des Katers — ebenso wie er der Erzieher des menschlichen Protagonisten Kreisler ist. Er geht freundlich mit seinem Tier um, füttert es mit Milch (KM 15, 17), Murr erkennt dankbar: „der Mann meinte es gut mit mir“ (KM 17). Als Murr nach einem Irrweg zurück nach Hause findet, freuen

sich Mensch und Tier über den „schöne[n] herrliche[n] Moment des Wiedersehens“ (KM 149). Der Meister streichelt den Kater, der Kater „knurrt“ und „spinnt“, der Meister nennt ihn zärtlich „kleiner Graupelz“ und „mein Junge“ (KM 149). Eine besondere Symbiose zwischen Mensch und Haustier entsteht in Meister Abrahams Arbeitszimmer: Murr springt gerne auf den Schreibtisch und legt sich dort auf die Papiere (KM 36, KM 87). In seinen „Lümmelwochen“ macht er sich unbeliebt, indem er mit dem Schweif in ein Tintenfass gerät, woraufhin er „auf Boden und Kanapee die schönsten Maleereien“ ausführt. (KM 111) Einmal zerreißt er mit seinen Krallen ein Manuskript, Meister Abraham schimpft ihn daraufhin eine „Bestie“ (KM 35), aber dann arrangieren sich die beiden: Murr lernt, sofort vom Tisch zu springen, sobald Abraham nur sehr höflich andeutet „will er“ (KM 35). Von einer Symbiose zwischen Autor und Haustier im Arbeitszimmer E.T.A. Hoffmanns berichtet Hitzig, Hoffmanns Kater habe immer die Schublade zu dessen Schreibtisch mit der Pfote aufgezogen und sich hineingelegt¹⁵. So beschreibt Hoffmann im Roman aus eigener Erfahrung die Freuden und Nöte des Haustierhalters und die Interaktionen zwischen Mensch und Tier.

Der Beschreibung der Lese- und Schreibversuche des Katers gewinnt er dabei viel Komik ab: so liest der Kater Freiherr von Knigges *Über den Umgang mit Menschen* und empfiehlt das Buch dann „für die gebildete Katerjugend“ (KM 35 f.). Außerdem macht er Schreibversuche mit der Pfote (KM 38). In Hoffmanns Nachlass ist ein Autograph seines Katers erhalten, eine Pfootenspur, die Hoffmann dann wie die Handschrift eines berühmten Schriftstellers mit dem Autornamen „Kater Murr“ versehen hatte¹⁶. So macht Hoffmann seinen Kater im Roman und in den Briefen an seine Freunde spielerisch zum Co-Autor, gewissermaßen zu einem tierischen alter ego¹⁷.

15 Vgl. Hitzig: *Aus Hoffmann's Leben*, 144.

16 Staatsbibliothek Bamberg, Todesanzeige für den Kater Murr: Vier Zeichnungen aus einem E.T.A. Hoffmann-Konvolut.

17 Eine Interpretation des realen Katers als Ko-Autor des Romans, wie sie Middelhoff vorschlägt, scheint mir aber weit über aber das Ziel hinaus zu

Die erste Begegnung zwischen Abraham und Murr wird im Roman zwei Mal erzählt: Zuerst aus der Tierperspektive (KM 15-17), dann aus der Menschenperspektive (KM 28-31). Hier berichtet Hoffmann seinen Lesern die Vorgeschichte, nämlich wie Meister Abraham das Kätzchen unter einer Brücke gefunden und vor dem Ertrinken gerettet habe (KM 29). Dabei stellt er die Gefühle des tierfreundlichen Menschen dar: Meister Abraham hätte das kleine Tier aus Wut wegen des Kratzers fast getötet, dann aber empfindet er Mitleid mit dem hilflosen Jungtier:

Schon war ich im Begriff den Kater durchs Fenster zu werfen, ich besann mich aber und schämte mich meiner kleinlichen Torheit, meiner Rachsucht, die nicht einmal bei Menschen angebracht ist, viel weniger bei einer unvernünftigen Kreatur. (KM 29)

Das Katzenjunge wird hier deutlich als dem Menschen untergeordnete, „unvernünftige[.] Kreatur“ dargestellt. Aber Hoffmann betont, dass gerade deswegen die „Menschenliebe“, also die christliche Nächstenliebe, eine gute Grundlage für den Umgang mit Tieren bilde. Gerade weil das Tierkind wehrlos ist, ist es des Mitleids würdig. So wirbt der Haustierhalter Hoffman für einen Umgang mit Tieren, der von Empathie geprägt ist.¹⁸ Meister Abraham ist sogar besonders tierfreundlich, weil Katzen bei den Zeitgenossen, im Gegensatz zu Hunden, nicht sehr beliebt waren.

[I]ch rettete einen Kater, ein Tier vor dem sich viele entsetzen, das allgemein als perfid, keiner sanften, wohlwollenden Gesinnung, keiner offenerzigen Freundschaft fähig, ausgeschrien wird, das niemals ganz und gar die feindliche Stellung gegen den Menschen aufgibt, ja, einen Kater rettete ich aus purer, uneigennütziger Menschenliebe. (KM 29)

gehen. Vgl. dazu kritisch auch Heinritz, „Kater Murr im Vervielfältigungsglas“, 69-70.

18 Die Human-Animal-Studies bezeichnen dies als „sentimentale Einstellung“ zu Tieren, vgl. Kompatscher und Heuberger, *Human Animal Studies*, 103.

Hier wird deutlich, dass die Freundschaft zwischen Mensch und Katze um 1800 keineswegs selbstverständlich ist. So macht Hoffmanns Kater Murr im Roman auch schlechte Erfahrungen mit Menschen: Ein Schornsteinfeger wirft einen Besen nach ihm (KM 149), eine Frau ruft: „Seht die abscheuliche Bestie“ (KM 114); er wird von einem Jungen gequält, von einer Frau mit einem Stock gejagt und von einem Mädchen geschlagen, nachdem er allerdings eine Wurst vom Tisch gestohlen hatte (KM 113-115). Middelhoff arbeitet heraus, dass Katzen zu dieser Zeit ein „äußerst umstrittene[s] und keineswegs weitläufig akzeptierte[s] Haustier“¹⁹ war und dass Hoffmanns Roman erheblich dazu beitrug, die Katze in Deutschland als Haustier und Gefährten des Menschen aufzuwerten.

In der Perspektive des Haustierhalters, aus der Hoffmann seine Katze beschreibt, liegt natürlich auch ein Risiko der Vermenschlichung des Tiers. Hoffmanns Tier-Beobachtungen stammen aus dem Verhalten eines Haustieres, nicht eines Wildtieres. So sieht man Murr beispielsweise nicht jagen, keine lebenden Mäuse mitbringen oder Singvögel fressen, sondern er bekommt als „Speis und Trank“ das menschliche Essen „Braten“ und „Milch“ (KM 148 und 150), das ihm Meister Abraham als Futter anbietet. Das Tier als „wildes“, triebhaftes Gegenbild des Menschen spielt im Roman hingegen kaum eine Rolle. Nur im Zusammenhang mit dem wahnsinnigen Maler Leonhard Ettlinger vergleicht Hoffmann den Menschen zwei Mal mit einem wilden Tier: Bei seinem Angriff auf die kindliche Prinzessin wird sein Lachen zum unheimlichen Tierlaut „[da] sprang Leonhard mit einem wilden wiehernden Gelächter auf mich los“ (KM 162) und bei seinem Abtransport in die Psychiatrie stößt er „entsetzliche Töne aus[...], wie ein gefesselttes wildes Tier“ (KM 163). Hier deutet Hoffmann an, dass gerade die Unterdrückung der Triebe im körperlosen Ideal der Künstlerliebe die menschliche Triebnatur fatal entfesseln kann²⁰. Er zeigt diese Gefahr aber an einer

19 Vgl. Middelhoff, *Literarische Autozoographien*, 353.

20 Vgl. dazu von Matt, „Das Tier Murr“, 195. Die unheimlichen Aspekte des Tiers als eines unheimlichen „Anderen“ werden später in literarischen Affenfiguren,

Menschenfigur auf, nicht an seiner Tierfigur Murr, die immer zivilisiert bleibt.

DAS GEISTESVERMÖGEN DER TIERE

Hoffmann stellt im Roman mehrfach die erfolgreiche Kommunikation zwischen Mensch und Tier dar. Meister Abraham und Kater Murr kommunizieren auf verschiedene Arten. Zum Einen durch die Körpersprache des Tiers, die der Mensch richtig deutet. Hoffmann beschreibt die Körpersprache der Katze aus der Menschenperspektive, aber auch aus der Tierperspektive, wobei die Figurenrede Murrs natürlich die menschliche Interpretation des Tierverhaltens immer bestätigt: schnurren, knurren, Schweif schlängeln sind zum Beispiel Ausdruck von „innerem Wohlbehagen“ (KM 16). Eine wichtige Rolle spielt auch die Kommunikation durch Lautsprache — ist doch die Sprache in der aufklärerischen Tradition das zentrale Unterscheidungsmerkmal zwischen Mensch und Tier. Hoffmann beschreibt mehrfach im Roman, wie die tierische Laute vom Menschen verstanden werden. Meister Abraham hört und versteht die Hilferufe des Kätzchens, auf die er reagiert: ein „klägliche[s] Jammergeschrei“ (KM 15, KM 16), „ein klägliches Piepen und Winseln“ (KM 29), „ein Quäcken, das beinahe dem eines neugeborenen Kindes glich“ (KM 28). Vielleicht wegen der Nähe zwischen dem Schreien eines Menschenbabys und dem eines Kätzchens hat Abraham daraufhin Mitleid mit dem Jungtier (KM 29). Hier wird deutlich, wie Lautsprache auch zwischen den Spezies verstanden werden kann.

Abraham und Murr kommunizieren auch in ihrem Begrüßungsritual: Abraham ruft seinen Kater beim Namen, dieser antwortet mit den Lauten „krr-krr“ (KM 30 und KM 87) oder „Miau“. Der Kater reagiert auch durch Körpersprache: den „Katzenpuckel“ das „Kabolzen“ und den Sprung auf den Schoß seines Halters (KM 230). An

etwa Edgar Allen Poes brutalem Orang Utang oder Kafkas gelehrttem Affen Rotpeter, weiter ausgelotet.

anderer Stelle fordert Meister Abraham Murr dazu auf, sich zu putzen, und Murr reagiert:

‘Wie kann man aber auch überall schlafen’ sprach Meister Abraham zum Kater [...] ‘Putz dich fein Murr!’ Sogleich setzte sich der Kater auf die Hinterfüße, fuhr mit den Samtpfötchen sich zierlich über Stirn und Wangen, und stieß dann ein klares, freudiges Miau aus. (KM 31)

Dabei ist Murr aber kein abgerichtetes Tier, das irgendwelche Tricks vorführt, wie der Pudel Ponto²¹, für dessen „entsetzliche Kunststück[e]“ Murr nur Verachtung übrig hat (KM 125 und 127). Meister Abraham spricht mit seinem Tier, so wie er auch mit einem Menschen sprechen würde (KM 17) und Murr reagiert wie ein autonomes Individuum. So beschreibt Hoffmann das Haustier, den Kater Murr, als Individuum, das zum echten Gegenüber eines Menschen wird.

Zu dieser Darstellung des Tieres als Gegenüber gehört auch, dass Hoffmann den Kater im Text immer wieder als „Mann“ oder „Jüngling“ bezeichnet. Im Vorwort spielt er mit der Verwechslung, indem er ihn zuerst als „Ein junger Autor von dem glänzendsten Talent, von den vortrefflichsten Gaben“ (KM 7) einführt, und dann erst als Kater enttarnt. Am Ende der Einleitung schließt der Herausgeber wiederum mit der Bemerkung, er habe „den Kater Murr persönlich kennengelernt und in ihm einen Mann von angenehmen milden Sitten gefunden“ (KM 9). Durch die, wenn auch ironische, Bezeichnung als „Mann“ oder „Jüngling“ wird der Kater zu einem Individuum, mit dem beinahe ein Gespräch auf Augenhöhe möglich ist.

Im Anschluss an die genauen Beobachtungen des Verhaltens und die Kommunikation zwischen Mensch und Tier, die im Roman beschrieben wird, spricht der Haustierhalter Abraham seinem Kater sogar ein höheres Bewusstsein zu. Die Augen des Katers erscheinen, wie bei einem Menschen, als Spiegel der Seele — ein Topos

21 Der Pudel Ponto, Murrs Freund und Konkurrent im Roman, ist eine Anspielung Hoffmanns auf Jean Pauls treues Haustier.

der schon in Hoffmanns Erzählung *Der Sandmann* eine zentrale Rolle spielte. Murr hat „ein paar grasgrüne Augen aus denen Geist und Verstand in funkelndem Feuer hervorblitzten“ (KM 30). So schreibt der Haustierhalter und Romantiker Hoffmann seinem Tier die höchste menschliche Fähigkeit zu: die Vernunft. Murr wird als ein Individuum, eine Person beschrieben, die „etwas Besonders, Ungewöhnliches im Antlitz“ (KM 30) trägt. Die Zeichnung der Streifen auf der Stirn des Katers nennt Hoffmann eine „Hieroglyphenschrift“ (KM 30) — ein Symbol der romantischen Suche nach dem Rätsel der Natur. Die Hieroglyphen auf der Stirn des Katers verweisen auf die Möglichkeit, dass die Tiere sogar mehr wissen könnten als die Menschen.

Ein wichtiger Hinweis auf höhere Geisteskräfte der Tiere ist für Hoffmann auch die Beobachtung, dass Tiere träumen können. Im Roman sprechen Kreisler und Meister Abraham über einen schlafenden Hund, bei dem man am Zucken der Pfoten und Lefzen sehen kann, dass er von einer Jagd träumt (KM 32). Meister Abraham erzählt daraufhin, dass auch sein Kater Murr träume und schreibt ihm sogar — dies wieder eine Parodie auf den Künstlerroman — das „träumende Hinbrüten“, eines „poetischen Gemüts“ zu (KM 32). Die Träume des Katers bilden wiederum eine Parallele zu den teilweise beängstigenden und unheimlichen Träumen der menschlichen Figuren, Kreislers und der Prinzessin, im Roman.

Schließlich beschreibt Hoffmann im Roman an zwei parallelen Textstellen das Erwachen zum Bewußtsein einerseits des Kätzchens Murr (KM 16 f.), andererseits des Künstlers Johann Kreisler. In der Figurenrede Murrs beschreibt Hoffmann aus der Katzenperspektive, wie sich das Sehen und das Bewußtsein des bei Geburt blinden Kätzchens entwickeln — von den „ganz dunkel“ erinnerten ersten Lauten bis zum Öffnen der Augen als topischem Moment der Erkenntnis „Ich sah!“ (KM 16). In einer parallelen Textstelle denkt der Künstler Johannes Kreisler über sein eigenes Erwachen zum Bewußtsein nach. „Ewig unerforschlich bleibt uns das erste Erwachen zu klarem Bewußtsein!“ (KM 94-95) lässt Hoffmann seinen alter ego dabei ausrufen.

Indem ich' sprach Kreisler ,diesen klugen Kater betrachte, fällt es mir wieder schwer aufs Herz, in welchem engen Kreis unsere Erkenntnis gebannt ist. — Wer kann es sagen, wer nur ahnen, wie weit das Geistesvermögen der Tiere geht! — Wenn uns etwas, oder vielmehr alles, in der Natur unerforschlich bleibt, so sind wir gleich mit Namen bei der Hand, und brüsten uns unserer albernen Schulweisheit, die eben auch nicht viel weiter reicht als unsere Nase. So haben wir denn auch das ganze geistige Vermögen der Tiere, das sich oft auf die wunderbarste Art äußert, mit der Bezeichnung Instinkt abgefertigt. (KM 31)

An dieser Stelle zeigt sich, wie Hoffmann, aufgrund seines engen Umgang mit seinem Haustier und der genauen Beobachtungen des Kater-Verhaltens, an der aufklärerischen Dichotomie zwischen Mensch und Tier zweifelt. Indem Hoffmann seinen Kater als fühlendes und mit ihm kommunizierendes Wesen, als Gefährten erlebt, scheint ihm die Idee, dass der Kater vielleicht sogar ein denkendes Wesen sei, nicht so abwegig. Sein alter ego Kreisler bezweifelt daraufhin die von den Aufklärern beschworene Überlegenheit des Menschen, gerade beim „bloßen Instinkt, dessen höhere Vortrefflichkeit wir den Tieren einräumen müssen!“ (KM 95). So hinterfragt Hoffmann in seinem Roman die von den Aufklärern verfochtene Dichotomie zwischen der Vernunft des Menschen und den Instinkten des Tiers. Das Tier-Verhalten lehrt ihn die Grenzen der menschlichen Vernunft. Wenn die Natur sich durch Naturwissenschaften, Sektion und Rationalität nicht vollständig erklären lässt, wenn die Labormaus zurückbeißt (KM 179) und die Natur „unerforschlich bleibt“, ist vielleicht der Mensch vom Tier gar nicht mehr so weit entfernt.

SCHLUSS

Durchaus satirisch und parodistisch lässt Hoffmann auch seinen literarischen Kater Zweifel anmelden an der menschlichen Vernunft und der Überlegenheit des Menschen über die Tiere:

Ist denn auf zwei Füßen einhergehen etwas so Großes, daß das Geschlecht, welches sich Mensch nennt, sich die Herrschaft über uns alle, die wir mit sicherem Gleichgewicht auf Vieren daherdwandeln, anmaßen darf? Aber ich weiß, sie bilden sich was Großes ein auf etwas, was in ihrem Kopf sitzen soll und das sie die Vernunft nennen. [...] aber so viel ist gewiß, daß wenn [...] Vernunft nichts anderes heißt, als die Fähigkeit mit Bewußtsein zu handeln und keine dummen Streiche zu machen, ich mit keinem Menschen tausche. (KM 14)

Aus eigenen Beobachtungen an seinem Haustier hatte Hoffmann gesehen, dass die cartesianische These vom Tier als unbeseeltem Automat grundlegend falsch sein müsse. Sein Kater Murr ist kein Automat — schon gar nicht ein unheimliches Automat wie Olympia — sondern ein Individuum, das Gefühle und sogar Verstand besitzt. Hoffmann denkt sich in die Tierperspektive hinein und beschreibt die Welt mit den Augen des Katers. Darin geht seine Figur Kater Murr über die rein satirische Funktion des sprechenden Tieres in der Tradition der Fabel und des Märchens hinaus. Durch die freundschaftliche Beziehung zu seinem Haustier wurde Hoffmann zur ersten sehr genauen Tierdarstellung einer Katze in der deutschen Literatur inspiriert. Ein tierrechtlicher Impetus lässt sich bei ihm nicht finden, aber das menschliche Mitleid mit Tieren, auch mit den bis dahin eher unbeliebten Katzen, ist für Hoffmann ein Ideal im respektvollen Umgang mit anderen Lebewesen. Im Roman stellt Hoffmann die Andersartigkeit des Tieres und die Besonderheiten im Verhalten von Katzen treffend dar. Der Mensch kann die Andersartigkeit des Tieres verstehen, indem er seine Körpersprache und Lautsprache richtig deutet. Das Haustier Murr erscheint als echtes Gegenüber und als Individuum, das einen eigenen Willen hat. So vollzieht Hoffmann eine Aufwertung des Tiers und nähert die Spezies einander an: das Bewusstsein des Menschen scheint von den Geisteskräften des Tiers nicht mehr so weit entfernt, wie es die Philosophie der Aufklärung behauptet hatte.

GROTESQUE(S) SUR LES SCÈNES ALLEMANDES :
POUR UNE EXPÉRIENCE POLITIQUE DE L'ALTÉRITÉ
AU XXI^e SIÈCLE

Fiona O'Donnell

Université Toulouse 2 Jean Jaurès (CREG)

Universität Regensburg

Malgré l'avènement du théâtre postdramatique, il existe un intérêt ininterrompu sur les scènes contemporaines pour des formes de théâtre que certains nomment « néodramatique¹ », ou plus ironiquement « post-postdramatique² ». C'est dans le cadre de cette tendance, qui réhabilite le plaisir lié au texte de fiction, tout en ménageant la part belle à la créativité des metteurs en scène, que sont fréquemment revisités des classiques de la littérature mondiale, dont de nombreux canons de la littérature grotesque. C'est le cas de *Der Sandmann* (1817), *Ubu Roi* (1896), *Das Urteil* (1913), *Die Verwandlung* (1915) et *Die Physiker* (1962), qui forment un « répertoire grotesque³ », si ce n'est un genre littéraire à part entière, parent du fantastique et de l'absurde⁴.

Qu'il s'agisse de récits ou de pièces, ces cinq textes ont en commun d'être très régulièrement portés à la scène dans les pays de

-
- 1 Anne Monfort, « Après le postdramatique : narration et fiction entre écriture de plateau et théâtre néo-dramatique », *Trajectoires* 3 (2009), <<https://doi.org/10.4000/trajectoires.392>> (consulté le 13 octobre 2025).
 - 2 Patrice Pavis, *L'analyse de textes dramatiques* (Paris : Armand Colin, 2016), 213-234.
 - 3 Elisheva Rosen, *Sur le grotesque. L'ancien et le nouveau dans la réflexion esthétique* (Vincennes : Presses Universitaires de Vincennes, 1992).
 - 4 Voir à ce propos les études de Wolfgang Kayser et Dominique Iehl, de même que les travaux de Thomas Cramer pour Hoffmann, Norbert Kassel pour Kafka, Philippe Wellnitz, pour Dürrenmatt, et Guido Hifß pour Jarry.

langue allemande. Les archives de l'Académie des Arts de Berlin, qui permettent d'apprécier la tonalité d'ensemble de leur première réception scénique, montrent que la critique théâtrale a souvent souligné une forme d'échec à rendre le style de ces textes sur scène. Les reproches concernent le plus souvent un manque de prise de risque et de justesse ou bien une interprétation trop naturaliste, psychologique voire moralisante de ces histoires qui sont pourtant à lire telles des paraboles et nécessitent une esthétisation du réel⁵.

Aujourd'hui, et notamment dans la dernière décennie, il semble au contraire se dessiner une certaine tendance à la stylisation grotesque du répertoire grotesque, laquelle passe non seulement par l'adaptation de la fiction grotesque, mais aussi par une sorte d'amplification performative ou de traduction scénique du grotesque textuel, à tel point que certaines mises en scène peuvent elles-mêmes être qualifiées de grotesques. Les styles de Stef Lernous et de Clara Weyde, deux metteurs en scène ayant adapté plusieurs textes du répertoire grotesque entre 2018 et 2024 dans des théâtres allemands, sont représentatifs de cette tendance. Selon les sensibilités esthétiques qui leur sont propres, ils produisent des représentations entièrement régies par le grotesque et confrontent le public à de véritables spectacles de l'altérité.

Quelle que soit sa surface de déploiement, le grotesque, par ses procédés que sont entre autres l'exagération, la réduction, la déformation et l'hybridation, montre la différence et incarne, de manière souvent outrancière, l'écart avec la norme. Il porte en lui ce qu'Isabelle Ost nomme « un pouvoir de subversion radicale⁶ », en ce sens qu'il bouleverse toujours un ensemble de principes établis

5 Dans un article sur la première d'*Ubu* en RDA (Irmgard Lange) paru le 27 novembre 1990 dans la *Sächsische Zeitung*, Caren Fisscher regrette le jeu réaliste et l'absence de recherche du scandale, nécessaire, d'après elle, à rendre, scéniquement, « le grotesque surréaliste » de Jarry.

6 Isabelle Ost, « Introduction », dans *Le grotesque : Théorie, généalogie, figures*, dir. Isabelle Ost, Pierre Piret et Laurent Van Eynde (Bruxelles : Presses de l'Université Saint-Louis, 2019), 7.

et crée « un autre monde⁷ ». Et, en effet, pour Mikhaïl Bakhtine et Wolfgang Kayser, les deux théoriciens majeurs du grotesque, il est soit le reflet du monde à l'envers⁸, soit celui du monde aliéné⁹. Par ailleurs, si toute représentation de l'altérité n'est pas grotesque en soi, le grotesque est, quant à lui, systématiquement une représentation de l'altérité. C'est ce qui en constitue non seulement la force de subversion, mais aussi la force politique.

Cet article se propose de présenter le passage à la scène du répertoire grotesque en explorant l'esthétique des spectacles de Stef Lernous et Clara Weyde. Son objet ne se limite toutefois pas à étudier la manière dont sont scéniquement construits des mondes et des figures de l'altérité — l'un des gestes principaux du grotesque. Son enjeu est aussi de s'interroger sur les effets de ce type de spectacles, qui conduisent, telle est notre hypothèse, à une expérience éminemment politique de l'altérité.

GROTESQUE ET ALTÉRITÉ

Le lien entre le grotesque et l'altérité a pour origine l'excavation des fresques ornementales retrouvées autour de l'an 1480 dans la *Domus Aurea* de Néron à Rome. Ces représentations de créatures hybrides, à la fois humaines, animales et végétales, auxquelles on donna le nom de leur lieu de découverte — *grottesca* (*grotta* signifiant cave, grotte ou crypte en italien) — constituent, en elles-mêmes, un premier spectacle de l'altérité grotesque puisqu'elles donnent à voir des corps et des figures pour lesquels il n'existe pas d'équivalent dans la nature. Ce style pictural antique, redécouvert à la Renaissance et par la suite devenu un style architectural répandu, a pour principe

7 Rémi Astruc, *Le renouveau du grotesque dans le roman du XX^e siècle. Essai d'anthropologie littéraire* (Paris : Éditions Classiques Garnier, 2010), 22.

8 Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance* [1940], trad. André Robel (Poitiers : Gallimard, 1970).

9 Wolfgang Kayser, *Das Grotteske. Seine Gestaltung in Malerei und Dichtung*, (Hambourg : Gerhard Stalling, 1957).

« la négation de l'espace et la fusion des espèces¹⁰ ». Il met à mal les codes du Beau et propose de nouvelles possibilités esthétiques, qui fascinent en même temps qu'elles soulèvent le dégoût et la critique. Lorsque l'usage du mot se répand au-delà des domaines strictement figuratifs, à partir de la fin du XVII^e siècle, tout ce qui peut être jugé bizarre, étrange, ridicule ou encore monstrueux devient grotesque. L'adjectif sert à décrire ce qui est *autre* et s'écarte de la norme. Dès la fin du XIX^e siècle, le grotesque, en tant que catégorie esthétique, se retrouve associé à de multiples *topoi* de l'altérité dans l'art. Elisheva Rosen le situe par exemple dans l'univers de l'informe et du difforme ainsi que dans celui de la nuit et des songes¹¹, deux espaces, par excellence, de la monstration de l'altérité. De nombreux personnages ambivalents de la littérature et des arts visuels sont aussi assimilés au grotesque : l'arlequin, le fou, le bouffon, le clown, de même que les spectres, certaines bêtes nocturnes ou féroces, ou encore les morts-vivants et les androïdes.

Le grotesque permet de figurer l'altérité, notamment en l'exacerbant, mais c'est aussi, comme l'étudie Rémi Astruc, l'expérience de l'altérité dans le réel qui conduit à la forme grotesque. Dans son essai de 2010, le comparatiste aborde la notion esthétique de grotesque selon une méthode qu'il désigne comme relevant de l'anthropologie littéraire. Il interprète le grotesque dans l'art comme la traduction « sur le plan esthétique » de ce qu'il nomme le « sentiment du grotesque » provoqué, d'après lui, par le « scandale du changement et de l'altérité¹² ». C'est, selon lui, l'expérience empirique de l'altérité qui produit le grotesque littéraire, lequel se présente en retour comme un « cadre au moyen duquel [...] penser l'altérité, [...] la transformation du monde et de soi-même¹³ ». Astruc défend aussi l'hypothèse que c'est dans l'art et la fiction, soit « le domaine où la représentation de l'impossible est possible¹⁴ » qu'il est le plus évident de

10 André Chastel, *La Grottesque* (Paris : Le Promeneur, 1988), 25.

11 Rosen, *Sur le grotesque*, 37

12 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 62.

13 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 60.

14 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 60.

(se) représenter le phénomène, à ses yeux si difficilement saisissable, de l'altérité. Il s'appuie pour cela sur l'étude d'un large corpus, comprenant les romans de Dostoïevski, Kafka, Günter Grass et Becket, dans lequel il identifie la force du grotesque à altérer le réel pour décentrer la perception des lecteurs¹⁵.

Cette force de décentrement examinée par Rémi Astruc n'est pas exclusive au grotesque littéraire. Les historiens de l'art attribuent la même capacité à l'ornement grotesque, qui « retien[t] trop manifestement l'attention » et opère un « bouleversement dans le champ visuel¹⁶ », notamment entre la marge et le centre. Or si on se représente assez facilement que les espaces textuels et figuratifs peuvent se faire le lieu de tous les possibles, il convient de s'interroger sur la performativité, au sens de l'efficacité, de la scène, en tant qu'espace réel, incarné et immédiat, et de ce fait, nécessairement limité, à figurer pleinement l'altérité grotesque.

L'ONIRISME IMMONDE DE STEF LERNOUS

Stef Lernous, né en Belgique en 1973, est comédien, metteur en scène et scénariste. Ce Flamand est le cofondateur, avec Nick Kaldunski et Tine Van Wyngaert, tous deux comédiens, de la compagnie « Abattoir Fermé ». Ils produisent de nombreux spectacles en trio depuis 1999 et sont aujourd'hui devenus une référence incontournable de la scène flamande et internationale, notamment depuis leur pièce *Bloetverliess* en 2003 et, plus récemment, grâce à leurs co-productions avec des théâtres allemands. Si Lernous a d'abord écrit de nombreuses performances lui-même, son œuvre de la dernière décennie montre qu'il s'intéresse à la mise en scène et à l'adaptation de textes classiques. La couleur de son esthétique scénique est fortement influencée par l'art gothique, le dadaïsme et le cinéma, en particulier d'horreur, et les thèmes de son théâtre portent toujours sur les dysfonctionnements et les tabous communs à toutes les

15 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 55.

16 Rosen, *Sur le grotesque*, 20.

sociétés. Le metteur en scène est aussi connu pour son humour noir, son goût de la transgression et du malaise, de même que pour son théâtre axé sur le corps.

C'est dans le cadre de ses co-productions avec les théâtres allemands de Fribourg, Berlin et Cassel que Lernous met en scène *Der Sandmann*, *Ubu Rex*, *Die Verwandlung* et enfin *Die Physiker* entre 2019 et 2024¹⁷. Comme il le répète dans de nombreux entretiens, c'est avant tout le caractère onirique d'un texte qui l'intéresse. Il admet aussi volontiers avoir une sensibilité particulière pour tout ce qui est de l'ordre du macabre, du bizarre, et pour toute la noirceur et la saleté du monde, si bien qu'il se considère incapable de construire un univers scénique propre¹⁸. Ses inclinations pour le monde des songes et de la tête, d'une part, et celui de la matière, voire du souterrain, d'autre part, correspondent de façon exemplaire aux deux versants du grotesque — le grotesque psychologique de Kayser et celui du bas-corporel de Bakhtine — qui caractérisent l'ensemble de ses spectacles.

L'activité scénique est toujours installée dans des décors insalubres : un hall d'immeuble délabré (*Der Sandmann*), un squat auquel on accède par une bouche d'égout (*Die Physiker*) et qui fait retentir un bruit de chasse d'eau à chaque entrée (probablement en clin d'œil à la brosse à chiotte de Jarry) ou encore des intérieurs abandonnés et en ruine (*Ubu Rex*, *Die Verwandlung*). À chaque fois, il s'agit de placer l'histoire dans un univers glauque, marqué par l'étrangereté, oscillant entre des formes d'onirisme et de *trash*, pour mettre, sur le devant de la scène, des espaces habituellement en marge ou, littéralement, marginaux. On assiste en quelque sorte à la concrétisation scénique de l'inversion grotesque entre la marge et le centre. Lernous explique dans un entretien qu'il cherche à montrer ce qui

17 *Der Sandmann*, Freiburg, 2019 ; *Ubu Rex*, Berlin, 2020 ; *Die Verwandlung*, Kassel, 2022 ; *Die Physiker*, Kassel, 2024.

18 « Zandmann/Der Sandmann : interview with Stef Lernous » conducted by Rüdiger Bering, Abattoir Fermé, octobre 2019, <<https://abattoirferme.tumblr.com/post/188426346004/zandmander-sandmann-interview-with-stef-lernous>> (consulté le 13 octobre 2025).

reste d'ordinairement dissimulé. Il explicite cette idée par une analogie, l'image du « microcosme d'insectes¹⁹ », caché dans l'obscurité, à l'abri du regard et de la réalité, « que nous ne sommes pas censés voire²⁰ » et que l'enfant découvre en soulevant une pierre. Cette image du terrarium, d'ailleurs présente concrètement dans plusieurs de ses spectacles, peut être interprétée comme un véritable métadiscours sur l'esthétique de Lernous, pour qui il s'agit toujours de reconstituer, scéniquement, un microcosme, reproduisant un écosystème où évoluent des créatures, et que le public peut observer à distance, comme s'il s'agissait d'une expérimentation dans un laboratoire²¹.

Le metteur en scène crée ce qu'on pourrait qualifier de contres-mondes, qui deviennent chez lui, littéralement des mondes im-mondes (à la fois impurs et sales) et représentent une sorte d'image négative de la réalité, reflétée à travers une lentille grossissante et déformante, où tout est inversé par rapport au réel : la configuration de l'espace est régie par l'asymétrie et la négation des perspectives, deux caractéristiques de la spatialité grotesque. Les lieux représentés sont souvent clos et aux proportions inexacts. Ils conduisent non seulement à la désorientation des personnages, qui se cognent contre les murs et glissent sur les plateaux en pente, mais aussi à la confusion du public, qui a la sensation d'être tantôt dans un burlesque, tantôt dans un mauvais rêve.

Le maquillage, les costumes et le jeu d'acteur évoquent d'ailleurs autant les clowns des films du xx^e siècle que les zombies du cinéma contemporain. L'ambivalence grotesque de l'univers scénique de

19 « Die Verwandlung nach der Erzählung von Franz Kafka. INTERVIEW // Interview mit dem Regisseur Stef Lernous. 1 feb 2022 », Staatstheater Kassel, consulté le 21-11-2024, <<https://www.youtube.com/watch?v=6IU5sNZ8iAc>> (consulté le 13 octobre 2025).

20 « Die Verwandlung », Staatstheater Kassel.

21 Fiona O'Donnell, « *La Métamorphose de Kafka* sur les scènes contemporaines allemandes. De l'hybridité littéraire du texte grotesque aux hybridations scéniques des adaptations de Jan-Christoph Gockel (Bochum, 2016) et Stef Lernous (Cassel, 2022) », *TRANS-* 30 (2024), <<https://doi.org/10.4000/12ewc>> (consulté le 13 octobre 2025).

Lernous contamine d'ailleurs la construction des personnages, nourris par différentes références visuelles du grotesque, tels les monstres de Bosch, Otto Dix, Bacon, Ivan Albright et Ensor, mais aussi Tim Burton. Lernous refuse de trancher catégoriquement la question de la nature de ses personnages qu'il appelle ses « petites créatures étranges²² », et qu'il décrit, dans ses manuscrits de spectacle, tout à la fois comme des « zombies », « des marionnettes », « des insectes », « des poupées de cire » ou encore des « fantômes ». Ils figurent, comme le dit Astruc au sujet du héros grotesque en littérature, des « individus spectraux » et « désincarné[s]²³ » donnant l'impression d'être des coquilles vides, sans intériorité ni substance. Le jeu vient renforcer cette inversion grotesque entre l'animé et l'inanimé, en déployant toutes les potentialités de déraillement du vivant : les gestes du quotidien paraissent automatiques, les acteurs enchaînent les actions illogiques ou bien les interrompent comme s'ils vivaient des sortes de *bugs* informatiques internes.

Avec ces personnages dépourvus des capacités du vivant, agissant selon la logique de l'absurde et du non-sens, la rupture avec un jeu naturaliste et psychologique est clairement consommée. Comme dans le théâtre des années 50, le dialogue est réduit au strict minimum. D'une part, de manière radicale, comme dans *Die Verwandlung* ou *Der Sandmann*, où seuls certains personnages sont dotés de parole, tandis que les autres se contentent d'onomatopées ou de pantomimes. D'autre part, de manière plus insidieuse, par l'automatisation du langage : soit par des dialogues incohérents, soit par l'emploi abusif ou littéral de proverbes et d'expressions figées. Dans *Die Physiker*, l'expression « *Ein Foto schießen* » est par exemple prise au pied de la lettre lorsqu'un personnage tire sur une photo avec une arme à feu. De plus, sur le modèle du claquement de langue de M. Smith au début de la *Cantatrice chauve* d'Ionesco, un éternement répétitif, toujours suivi, ironiquement d'un « *Gesundheit!* », rythme la pièce, telle une boucle, comme pour exposer, avec humour, la mécanicité du vivant.

22 Entretien pour le Staatstheater Kassel.

23 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 151.

On retrouve par ailleurs la notion de boucle (« *loop* ») dans plusieurs notes de mise en scène de l'artiste, qui semble en faire la dynamique de ses spectacles, à la fois au sens sisyphéen et sur le modèle des boucles temporelles des films de science-fiction. L'indication scénique de clôture de *Die Physiker* qui invite à la répétition, quasi mécanique, de toutes les actions faites pendant le spectacle, est significative : « *Alle spielen wie Kinder, soll dynamisch und zielstrebig sein, alles was im Stück als Aktionen gemacht wurde kann hier von jeder/jedem gemacht werden* ». C'est comme si le microcosme construit par Lernous se refermait sur lui-même, une dernière fois, pour « boucler la boucle » et confirmer le caractère à la fois *autre* et autonome de cette réalité alternative, onirique et immonde, présentée au public. Dans le même temps, et de manière paradoxale, la liberté et l'improvisation que laisse cette ultime directive de jeu correspond au caractère ouvert de la réalité reconstituée sur scène et fait jaillir une infinité de variations et d'interprétations.

CONDENSATION POÉTIQUE ET LOGIQUE SURRÉELLE DU RÊVE CHEZ CLARA WEYDE

Clara Weyde, née en Bavière en 1984, est metteuse en scène et directrice, depuis 2022, du Theater Magdeburg, aux côtés de Bastian Lomsché, dramaturge et comédien, et Clemens Leander, costumier. Cette direction en trio est à l'image du théâtre de Weyde qui résulte toujours d'un travail de partage entre les différents acteurs de la scène. Diplômée depuis 2015 de l'Académie de théâtre d'Hambourg, Weyde a déjà été récompensée par de nombreux prix. La metteuse en scène a entre autres adapté plusieurs textes du répertoire grotesque entre 2018 et 2024, dont *Das Urteil*, *Der Sandmann*, *König Ubu* et *Die Verwandlung*²⁴. En 2021, elle a aussi signé deux adaptations du grotesque anglo-saxon : une réécriture du *Frankenstein* de Mary Shelly ainsi qu'une adaptation du film de Chaplin *Der Grosse Diktator*, une référence cinématographique du grotesque.

24 *Das Urteil*, Hamburg, 2018 ; *König Ubu*, Bielefeld, 2019 ; *Der Sandmann*, Nürnberg, 2019 ; *Die Verwandlung*, Hannover, 2024.

Si le choix de ces textes fait la preuve d'une sensibilité pour l'esthétique du grotesque, dans ses versants à la fois fantastiques, gothiques et burlesques, le grotesque marque aussi la couleur de son esthétique scénique que la critique associe aux notions d'absurde, d'humour noir et de satire.

Alors que Lernous conserve souvent l'histoire qu'il adapte sans modifications majeures, Weyde réalise un important travail de réécriture, voire de composition. Elle associe toujours le texte original à d'autres textes, empruntés ou inventés, et compose des spectacles où s'entremêlent plusieurs trames suivant le modèle d'un récit-cadre dont elle est souvent l'auteure, situé à l'époque actuelle, et dans lequel viennent s'imbriquer plusieurs autres micro-récits. Dans *König Ubu*, le récit-cadre de départ est par exemple celui d'une émission de télévision conduite par deux animateurs et à laquelle participent quatre volontaires. Ce qui apparaît d'abord comme un jeu de divertissement, avec un effet évident de « spectacle dans le spectacle », débouche rapidement sur le fameux nulle-part de la pièce de Jarry, si bien que les personnages du récit-cadre se métamorphosent en ceux de *König Ubu*. Dans *Die Verwandlung*, le récit-cadre prend place dans un musée où quatre agents de surveillance en accueillent un nouveau. Soudainement et par alternance, ils joueront aussi les interprètes de la famille Samsa.

Ces basculements d'une histoire à une autre et les moments d'alternance entre les personnages ne sont jamais explicites et s'enchaînent sur le mode interrompu du hiatus et du décalage. À propos de *Der Sandmann*, qui obéit au même type de logique dialogique, un critique de théâtre compare ce chevauchement entre plusieurs trames et plusieurs personnages à « la logique surréelle du rêve » dans laquelle les protagonistes « trébucheraient » « de réalité, en irréalité et en surréalité²⁵ », entraînant avec eux le public. Weyde confirme cette hypothèse de spectateur : elle explique qu'elle construit toujours ses spectacles par le biais d'associations d'idée. Comme dans le rêve, il ne s'agit pas de reproduire une suite linéaire d'événements mais de faire

25 Dieter Stoll, « Deckel drauf und alles Gute » dans *Nachtkritik.de*, 2019, <https://nachtkritik.de/index.php?option=com_content&view=article&id=16842&Itemid=100190> (consulté le 21 novembre 2024).

apparaître des images, des scènes ou des situations en composant un monde hybride, que trament différentes couches de réalité. La metteuse en scène s'oppose à un théâtre de la reproduction (*Abbildung*) et fait du terme freudien de la « condensation » (*Verdichtung*) le mot d'ordre de son travail²⁶. Il ne s'agit pas de refléter le monde tel qu'il est mais d'en proposer une image stylisée, en procédant à un déplacement s'apparentant à une poétisation onirique du réel. Les lieux sont, pour cette raison, extrêmement symboliques.

Der Sandmann se joue dans une chambre funèbre, *Die Verwandlung*, dans un musée d'art contemporain, *König Ubu*, sur un plateau de télévision et *Das Urteil*, dans une chambre sous combles. Il ne s'agit pas de lieux marginaux comme c'est le cas chez Lernous. Pourtant, aussi distincts soient-ils, on peut les rassembler à l'aide du concept foucauldien d'hétérotopie, développé dans la conférence sur les *Espaces autres* en 1967. Les hétérotopies ou espaces autres dont parle Foucault, aussi qualifiés de « contre-emplacements » ou de « contre-espaces²⁷ », renvoient à ces lieux, qui, dans la réalité, imposent des normes différentes. Alors que l'utopie n'a pas de lieu réel et ne peut être que virtuelle, il existe, d'après le philosophe, des lieux réels pouvant héberger des « utopies effectivement réalisées²⁸ ». Foucault cite entre autres les musées, les bibliothèques ou encore les cimetières. Chez Weyde, la chambre funèbre, qui réunit les morts et les vivants, de même que le musée comme sanctuaire de l'art, ou encore le plateau de télévision se présentent comme des contre-espaces exemplaires, à la fois réels et irréels, ayant la même fonction que les espaces marginaux de Lernous. Weyde explique elle-même qu'elle cherche à proposer au public des « espaces alternatifs » au réel (« alternative Räume²⁹ »), pour faire de la scène le lieu de la

26 « Redezeit : Gisela Begriff im Gespräch mit Clara Weyde », Offener Kanal Magdeburg, 2019, <<https://www.youtube.com/watch?v=1ja5j5TnAwU>> (consulté le 21 novembre 2021).

27 Michel Foucault, *Le corps utopique, les hétérotopies* (Paris : Éditions Lignes, 2009), 24.

28 Foucault, *Le corps utopique*, 24.

29 Entretien avec Begriff.

« contingence³⁰ », soit de tous les possibles. À l'instar de Lernous, Weyde construit, elle aussi, un espace d'expérimentation pour observer, à distance, le réel, de manière plus percutante, à la fois ramassée et augmentée.

Le lieu choisi pour *König Ubu*, un plateau de télévision, est d'ailleurs loin d'être anodin. Ce contexte protégé, médiatisé, et donc détaché du réel, permet des règles différentes. Le décor doré sans fenêtres marque d'autant plus la coupure avec le réel qu'il est propice à la perte de tout repère. Le papier peint capitonné évoque autant l'image d'une sorte de prison dorée que le capiton en satin d'un cercueil ou encore la cellule d'un hôpital psychiatrique, où les patients les plus instables peuvent se cogner la tête sans que personne ne les entende. Ce lieu, à la fois intrigant et inquiétant, devient, au cours du spectacle, le théâtre d'une expérimentation instiguée par le couple d'animateurs/Ubu. Du jeu télévisé ludique, on passe à des scènes de torture et d'humiliation psychologique, où les participants sont poussés à leurs limites, avant de revenir à la pièce de Jarry comme si de rien n'était. Lors d'un jeu d'action ou de vérité, les participants ont des gages de plus en plus terribles. Ils doivent inventer des blagues nauséabondes sur des sujets de pédocriminalité, avouer avoir violé des femmes, ou encore se cogner la tête contre les murs. L'horreur progresse jusqu'à ce qu'un participant soit forcé de faire boire son urine aux autres. C'est dans cet espace construit méthodiquement, quasi scatologique, situé aux confins de l'irréel, que Weyde choisit de représenter l'une des plus atroces variations possibles du réel, en lui faisant prendre « la pire tournure possible³¹ », pour reprendre l'expression de Dürrenmatt, et aboutir à une sorte de contre-utopie absolue.

Dans ces espaces *autres*, où se jouent des alternatives au réel, Weyde refuse de parler de personnage (*Figur* en allemand) et préfère

30 Entretien avec Begrif.

31 Friedrich Dürrenmatt, *Die Physiker: eine Komödie in zwei Akten* dans Friedrich Dürrenmatt, *Werkausgabe in siebenunddreissig Bänden* (Zürich : Diogenes, 1998), 91. La traduction est de nous.

les termes de « *Wesen* » ou « *Lebewesen*³² », soit de « créatures » ou d'« êtres vivants ». Elle ne met pas en scène des êtres humains, dotés d'une conscience, d'une individualité et d'un libre arbitre, mais plutôt des figures ou des créatures hybrides, impossibles à identifier clairement. Elle joue avec plusieurs procédés de l'hybridation : entre les époques, puisque les costumes sont volontairement empruntés à plusieurs périodes, entre les règnes (dans *Frankenstein* certains personnages sont des champignons), et, comme chez Lernous, entre l'animé et l'inanimé. Le terme « *Wesen* » est d'ailleurs plus approprié que celui de « *Lebewesen* ». Bien que le corps vivant soit mis en scène sous toutes ses coutures (dansant, acrobate, musicien), il est quasiment systématiquement mis en regard du corps inerte et mort, produisant un sentiment d'inquiétante étrangeté. Dans *Der Sandmann*, par exemple, un pantin à l'effigie du comédien principal est jeté sur la scène dès la première minute du spectacle et reste sur le plateau jusqu'à la fin de la représentation. Dans *Die Verwandlung*, une statue de cire hyperréaliste perturbe le regard des spectateurs tout le long du spectacle, lesquels ne peuvent s'empêcher de se demander, malgré eux, si la statue prendra vie.

L'indétermination vient s'ajouter à l'hybridation et va jusqu'à l'indistinction entre les genres. Les créatures de Weyde portent non seulement des costumes souvent uniformes ou mixtes, mais ils changent aussi de rôle et de genre au cours du spectacle. Dans *König Ubu* et *Die Verwandlung* des indications scéniques prévoient un changement de genre « pour rire » et « le simple plaisir d'apporter de la confusion »³³ et l'hybridation apparaît au sein même du nom des personnages, par la forme inclusive : « *VaterMutter Ubu* » et « *MutterVater Ubu* » et « *FrauHerr ProkuristIn* ». Cela contribue à construire des créatures *queer*, à la fois étranges et inter-genres, correspondant à la notion d'« impersonnage » telle qu'elle a été définie par Jean-Pierre Sarrazac — non pas au sens de personnages impersonnels mais plutôt de figures « ouvert[es] à tous les rôles, à tous les

32 Entretien avec Begrif.

33 La traduction est de nous.

possibles de la condition humaine³⁴ », prônant leur corps à une multitude d'identités, plurielles et fluides. Elles symbolisent tout à la fois l'éclatement, voire la dissolution du sujet (le grotesque kayserien), et l'incarnation de tous les changements et métamorphoses du vivant (le grotesque bakhtinien).

Dans ses spectacles, Weyde fait le choix de ne jamais rien arrêter. Elle compose et superpose différentes réalités, temporalités, identités et corporalités avec les outils du grotesque. Elle façonne une image stylisée du réel pour inviter au décentrement et au déplacement, c'est-à-dire à regarder la réalité *autrement*. Cet effort de déplacement est celui auquel elle s'oblige elle-même en tant que metteuse en scène puisqu'elle cherche systématiquement à se libérer des préjugés sur les textes, pour les mettre en scène *autrement*³⁵. Ses spectacles, comme ceux de Lernous, construisent un monde *autre*, peuplé de créatures *autres*, afin de donner à voir, de manière amplifiée et déformée, les aspects occultés, marginalisés ou impensés du réel. L'objectif n'est pas d'en livrer une interprétation, mais, au contraire, de l'ouvrir à d'autres perspectives.

POUR UNE EXPÉRIENCE POLITIQUE DE L'ALTÉRITÉ

Les spectacles grotesques de Lernous et Weyde sont donc des spectacles de l'altérité en ce sens qu'ils confrontent le public à la différence et le conduisent à penser le monde, les autres et soi-même, *autrement*. Or pour Muriel Plana, cette action du théâtre, c'est précisément l'une des visées du théâtre politique tel qu'elle l'envisage au XXI^e siècle, comme devant être à la fois « critique », « expérimental »,

34 Jean-Pierre Sarrazac, *Poétique du drame moderne : de Henrik Ibsen à Bernard-Marie Koltès* (Paris : Seuil, 2012), 232.

35 « Schauspiel Die Verwandlung frei nach der Erzählung von Franz Kafka », Staatstheater Hannover, 2024, <https://staatstheater-hannover.de/de_DE/programm/die-verwandlung.1343727> (consulté le 21 novembre 2024).

« utopique », « philosophique » et « dialogique³⁶ ». Si ces cinq critères fixent une grille de lecture parmi d'autres pour mesurer les potentialités politiques du théâtre contemporain, ils éclairent avec justesse le caractère politique de l'expérience de l'altérité proposée par les spectacles de Lernous et Weyde.

En créant deux microcosmes entièrement régis par le grotesque et empruntant à la structure du rêve, Lernous et Weyde réalisent la première condition du théâtre politique d'après Plana : la construction scénique d'un monde *autre*, à la fois fictif, artificiel et alternatif. Ils ne cherchent pas à représenter le monde réel pour le changer ou inviter le public à le changer, mais ils transforment le monde à travers leur œuvre : en le stylisant, à proprement parler, par les procédés du grotesque. C'est dans ce cadre où « l'impossible est possible³⁷ », que Lernous et Weyde donnent à voir une image altérée du réel, la condition fondamentale pour adopter, face à lui, ce que Plana nomme une « posture critique³⁸ ». Les contres-mondes de Lernous de même que les espaces alternatifs de Weyde se présentent comme des « contre-propositions » ou « alternatives fantasmatiques ou utopiques³⁹ » au réel : les metteurs en scène « contredi[sent] le réel »⁴⁰ pour découvrir et dévoiler « les possibles de toutes réalités⁴¹ ». Grâce à l'image du terrarium de Lernous et la mise en abyme du spectacle chez Weyde, la scène reconstitue littéralement « un milieu situé en dehors de la réalité », où, comme le chercheur scientifique, l'artiste peut « faire des essais », « prendre des risques », « observer des cobayes », « oser des combinaisons de sujets (ou produits) nocifs », et « s'autoriser ce qu'il ne peut s'autoriser dans un milieu réel⁴² ».

36 Muriel Plana, *Théâtre et Politique. Pour un théâtre politique contemporain*, (Paris : Orizons, 2014), 21.

37 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 62.

38 Plana, *Théâtre et Politique*, 21.

39 Plana, *Théâtre et Politique*, 25.

40 Plana, *Théâtre et Politique*, 24.

41 Plana, *Théâtre et Politique*, 29.

42 Plana, *Théâtre et Politique*, 29.

L'objectif de ce type de théâtre, c'est précisément de « se frott[er] à l'altérité⁴³ ». En représentant des situations proches de l'inimaginable, c'est-à-dire des situations *autres*, il s'agit de créer la distance nécessaire avec le réel pour pouvoir l'interroger. Cette stratégie de détournement est inscrite dans l'héritage de Brecht. Mais pour Weyde, il n'est pas question d'instruire le public ni de lui faire la leçon. Il s'agit de lui montrer des alternatives au réel, et d'instaurer, avec un lui, un dialogue, qui passe notamment par le rire⁴⁴. Alors que le spectacle de l'altérité dans le réel peut être violent — Astruc parle de « scandale⁴⁵ » — sa transposition scénique, par le spectacle grotesque, ne doit pas conduire à une forme de théâtre d'agression, qui ferait violence au public ou le brutaliserait pour le « prendre en otage⁴⁶ ». Lernous, qui admet d'ailleurs avoir cherché le choc et la provocation dans ses premiers spectacles, explique qu'il préfère désormais éveiller le sentiment « d'émerveillement⁴⁷ ». Il utilise le terme anglais de *wonder* dont la polysémie (émerveillement, ébahissement et contemplation) reflète l'indétermination des effets recherchés par le grotesque : loin de vouloir paralyser le public en le soumettant à une thèse ou à une idéologie figée, le grotesque l'invite à une multitude de sentiments et de réactions devant le conduire au déplacement. Contrairement à la satire, qui opère par la moquerie et cible toujours un objet précis, le grotesque est une esthétique ouverte, mobile et inclusive, fortement dirigée vers les spectateurs, mais qui refuse tout effet ou toute vision univoque. C'est cette capacité du grotesque à ouvrir un espace où tout est constamment remis en question, c'est-à-dire où l'altérité se donne en spectacle, qui en fait un puissant outil politique pour le théâtre contemporain.

43 Plana, *Théâtre et Politique*, 28.

44 Entretien avec Begrif.

45 Astruc, *Le renouveau du grotesque*, 20.

46 Plana, *Théâtre et Politique*, 159.

47 Entretien avec Bering.

ALTÉRITÉS ET ALTÉRATIONS DE LA VOIX
SUR LES SCÈNES MARIONNETTIQUES CONTEMPORAINES

Mathilde Chagot Mansuy
Université Sorbonne Nouvelle

La marionnette peut apparaître, à bien des égards, comme un outil privilégié de représentation de l'altérité. Dans toutes les traditions théâtrales, cette forme de représentation issue du rituel est une figure de l'entre-deux : ni tout à fait même, ni tout à fait autre, elle donne à voir, selon les contextes historiques et culturels, des présences monstrueuses, rejetées hors de ce qui est considéré comme socialement acceptable, montrable. Par sa capacité à s'approcher au plus près de certains traits humains tout en les mettant à distance (par des procédés d'exagération, de réduction, ou encore par le recours à l'électronique ou à la robotique), elle permet d'incarner différents travers de l'humain, se faisant souvent le repoussoir de ce qui, en nous, effraie — ou au contraire de faire émerger de ce qui semblait radicalement autre une sensation de proximité.

Sur les scènes contemporaines, la marionnette est présente dans de nombreuses productions théâtrales qui ne se définissent pas nécessairement comme « marionnettiques », en raison de son potentiel expressif et de sa capacité à convoquer des réalités autres qu'humaines. Les « marionnettes » au sens large, c'est-à-dire des objets ou matériaux plus ou moins figuratifs auxquels on confère une certaine qualité de présence scénique (on parle en allemand de *Puppen, Objekt- und Figurentheater*, de *Theater animierter Formen* ou encore de *Theater der Dinge*¹), permettent en effet de mettre en scène des présences issues du monde animal, végétal ou minéral, et d'explorer la

1 Littéralement « théâtre de marionnettes, d'objet et de figures », « théâtre des formes animées » et « théâtre des choses ».

porosité des frontières entre ces différents statuts ontologiques. En cela, elles font écho à de nombreux questionnements du monde contemporain sur la diversité du vivant, sur les rapports entre l'humain et son environnement, ou encore sur l'agentivité de la matière. Ainsi, en France, des artistes comme Johanny Bert, Gisèle Vienne ou Joël Pommerat ont recours à des marionnettes aux côtés d'acteurs, dans des spectacles qu'il serait difficile de classer dans une catégorie « théâtre de marionnettes ». En Allemagne et en Autriche, des collectifs comme Rimini Protokoll ou Manufaktor, qui mêlent théâtre, performance et arts numériques, sont programmés dans des festivals de théâtre de marionnettes, tandis que des metteurs en scènes comme Nikolaus Habjan ou Jan-Christoph Gockel font entrer la marionnette sur les scènes d'opéra.

Ce lien étroit entre marionnette et altérité(s) a fait l'objet de plusieurs publications ces dernières années, par exemple dans le cadre d'un numéro de la revue *Puck*² consacré au rapport « Humain / Non humain » en 2014, ou dans l'ouvrage collectif *Identitätswürfe im Figurentheater*³ issu d'un projet de recherche mené à l'Université de Berne et publié en 2021. Cette relation est toutefois rarement abordée sous l'angle de la voix, alors que la plupart des théâtres de marionnettes traditionnels dans le monde (Asie, Afrique, Europe) ont en commun le recours à diverses techniques de modification de la voix pour signaler le passage d'un personnage à un autre ou pour figurer des présences « autres » (des démons, des divinités, ou encore des défunts). Tandis que les rapports entre voix modifiées et altérités sont, dans les formes traditionnelles, largement codifiées, comme le montre Kathy Foley, chercheuse en études théâtrales spécialiste du *wayang* indonésien, dans un article intitulé « The Voice

2 Cristina Grazioli et Didier Plassard (dir.), dossier « Humain/Non humain », *PUCK. La marionnette et les autres arts* 20 (Charleville-Mézières/Lavérune : Institut International de la Marionnette/Entretemps, 2014).

3 Laurette Burgholzer et Beate Hochholdinger-Reiterer (dir.), *Uneins — Désuni — At odds. Identitätswürfe im Figurentheater* (Berlin : Alexander Verlag, 2020).

of the Puppet⁴ » paru dans la revue brésilienne *Móin-Móin*, on peut se demander ce qu'il en est des scènes contemporaines du théâtre de marionnettes : dans quelle mesure les divers procédés de modification et de stylisation des voix contribuent-ils aujourd'hui à figurer ou à convoquer des présences autres — qu'elles soient humaines ou non —, voire à interroger la notion même d'altérité ? En partant de l'idée développée par Kathy Foley selon laquelle la tension entre proximité et étrangeté qui caractérise notre rapport aux marionnettes passe notamment par la stylisation des voix, je m'intéresserai tout d'abord aux divers procédés de modification de la voix sur les scènes contemporaines en interrogeant les éléments de continuité avec des formes marionnettiques traditionnelles issues de différentes aires culturelles. Je mettrai ensuite en avant, à l'aide d'exemples issus de trois spectacles germanophones créés entre 2012 et 2018, différentes formes d'altérités convoquées par l'altération de la voix. Le premier spectacle, *F. Zawrel — erbbiologisch und sozial minderwertig*, a été créé en 2012 par Nikolaus Habjan au Schubert Theater de Vienne, dans une mise en scène de Simon Meusburger. Le second, *Drei Akte — Das stumme Lied vom Eigensinn*, est un spectacle d'Antje Töpfer, mis en scène par Stefanie Oberhoff et créé en 2017 au FITZ! de Stuttgart. Enfin, *Maria & Myselfies* est une performance de Winnie Luzie Burz, mise en scène par Florian Feisel et créée en 2018, également au FITZ! de Stuttgart. Ces trois spectacles ont en commun non seulement une grande diversité des procédés de modification des voix, mais aussi la présence sur scène d'un·e seul·e interprète-marionnettiste⁵ qui alterne entre différentes modalités d'incarnation de la voix.

4 Kathy Foley, « The Voice of the Puppet », dans le dossier « Voz e fala no teatro de animação », *Móin Móin. Revista de estudos sobre teatro de formas animadas* 19 (Santa Catarina : UDESC, 2018) : 119-132.

5 Dans *Drei Akte* comme dans *Maria & Myselfies*, les artistes sont accompagnées par un musicien présent sur scène : Christoph « Mäcki » Hamann dans le premier spectacle, Johannes Treß dans le second.

DU THÉÂTRE DE MARIONNETTES TRADITIONNEL
AUX SCÈNES CONTEMPORAINES :
DES PROCÉDÉS VARIÉS D'ALTÉRATION DE LA VOIX

Le recours à des voix modifiées est une caractéristique commune à la plupart des théâtres de marionnettes traditionnels dans le monde — y compris, comme le relève l'anthropologue Frank Proschan dans un article de 1981 consacré à la voix et à la parole dans le théâtre de marionnettes, à différentes traditions qui n'ont pas de contacts entre elles⁶. L'une des techniques les plus répandues consiste à utiliser un petit objet placé dans la bouche, la « pratique » ou le « sifflet pratique » en français⁷. Composé d'une fine lame vibrante en peau, en écorce ou en bois, insérée entre deux pièces de bois ou de cuir, cet accessoire est coincé entre la langue, le palais et les dents du haut. En Europe, sa présence est attestée dès le XVII^e siècle, en particulier dans le théâtre de Pulcinella en Italie ou de Punch en Angleterre. Ce type d'accessoire vocal n'est pas le seul outil permettant de modifier les voix : selon les traditions et les besoins propres à chaque spectacle, les marionnettistes peuvent recourir à d'autres procédés, par exemple en plaçant leur main devant leur bouche ou en adoptant une articulation particulière afin de modifier la qualité⁸ de la voix.

6 Frank Proschan, « Puppet Voices and Interlocutors. Language in Folk Puppetry », *The Journal of American Folklore* 94, n° 374 (1981) : 528. Citation originale : « Folk puppeteers around the world, in diverse and often unrelated traditions, have come to a common solution. They make use of voice modifying instruments which distort their speech. »

7 Marcel Violette, « Pratique », dans *Encyclopédie mondiale des arts de la marionnette*, <<https://wepa.unima.org/fr/pratique/>>, (consulté le 19 décembre 2024) : « La pratique ou sifflet-pratique porte des noms différents selon les pays : *Punch calls*, *swozzle*, *swazzle*, *swatchel* ou *roo-ti-toot-toot* en Angleterre ; *pichtchik* en Russie ; *ru-tyu-tyu* en Ukraine, *fischio* ou *pivetta* en Italie, *cerbatana* ou *pito* en Espagne. En Inde, au Rajasthan, c'est le *booli*. En Chine, le *u-dyu-dyu* remonte à la période Tang. »

8 La qualité de la voix désigne « la manière dont les sons sont produits en lien notamment avec la position des articulateurs, leur tension, et la gestion du flux d'air expiré ; on parle notamment de voix modale, nasale, soufflée, craquée, voix de falsetto... ». Aron Arnold et Maria Candea, « Voix », dans *Dictionnaire*

Ces divers procédés traditionnels se retrouvent dans le théâtre de marionnettes contemporain mais ils se sont diversifiés, en particulier grâce à l'usage de technologies permettant d'amplifier le son, de l'enregistrer et de le dupliquer, de modifier le timbre des voix par ordinateur, voire de créer des voix par synthèse vocale. Ainsi, tandis que Nikolaus Habjan n'a recours à aucun outil électronique pour modifier sa voix dans son spectacle *F. Zawrel* mais s'appuie uniquement sur l'alternance codique entre allemand standard et dialecte, ainsi que sur de légères modifications de la hauteur et de la qualité de sa voix, Antje Töpfer comme Winnie Luzie Burz explorent diverses possibilités offertes tant par leur propre corps que par l'électronique pour altérer le son. Dans *Drei Akte*, une performance conçue à partir de matériaux « recyclés » de précédents spectacles, Antje Töpfer alterne entre des scènes dans lesquelles elle parle d'une voix apparemment « normale » et d'autres dans lesquelles elle se déplace ou danse au son de sa propre voix modifiée, sur des voix enregistrées — la plupart du temps déformées en direct par le compositeur et musicien Christoph M. Hamann — ou encore sur de la musique sans paroles. Winnie Luzie Burz interroge quant à elle, dans *Maria & Myselves*, la production culturelle d'images du corps féminin à partir de l'iconographie mariale. Accompagnée du musicien et musicologue Johannes Treß à l'orgue portatif et à l'ordinateur, elle utilise de nombreux procédés de modification de sa voix : chuchotements, cris, modification de l'articulation à l'aide d'un morceau de tissu placé dans la bouche, etc. Elle utilise tout au long du spectacle un micro pour amplifier sa voix et produire des effets de réverbération du son, mais aussi des capteurs de mouvements pour créer une distorsion de sa voix en temps réel.

POURQUOI MODIFIER LES VOIX ? ENTRE CONTRAINTES PRATIQUES, CROYANCES ET CHOIX ESTHÉTIQUES

Contraintes politiques, religieuses et socio-économiques

Les raisons de la tendance à modifier les voix dans le théâtre de marionnettes sont nombreuses, et surtout variables selon les régions et les époques. Elles sont en partie liées à des contraintes qui peuvent être d'ordre économique ou politique, mais aussi à des croyances ou à des choix esthétiques. Tous les travaux qui s'intéressent à la modification des voix dans le théâtre de marionnettes traditionnel, comme ceux de Frank Proschan⁹ ou de Kathy Foley¹⁰, soulignent la nécessité de recourir à des voix modifiées en raison de la structure socio-économique de ces théâtres. Il s'agit en effet souvent de petites troupes itinérantes composées d'une ou deux personnes qui doivent endosser tous les rôles, donc toutes les voix. Les marionnettistes doivent changer de voix pour permettre au public d'identifier les personnages. Dans la plupart des théâtres de marionnettes, il existe une typologie des voix qui correspond à celle des personnages, selon un ensemble de codes partagés entre les artistes et le public. Dans son article consacré à la voix des marionnettes, Kathy Foley¹¹ décrit par exemple de façon précise quatre grands types de voix du *wayang golek* javanais : ils se différencient par la position de l'articulation (à l'avant ou à l'arrière de la bouche), l'utilisation des différents résonateurs, la hauteur (qu'elle note de 1 à 4) ou le rythme. Grâce à la constance de ces caractéristiques, le public identifie immédiatement les nombreuses figures de cette forme théâtrale — un même spectacle pouvant comporter jusqu'à quarante personnages, tous manipulés et « parlés » par la même personne, le *dalang*.

Les contraintes qui poussent les théâtres de marionnettes à modifier les voix peuvent aussi être d'ordre politique. Frank Proschan

9 Proschan, « Puppet Voices and Interlocutors ».

10 Foley, « The Voice of the Puppet ».

11 Foley, « The Voice of the Puppet ».

montre que l'usage de tels instruments repose en partie, dans la tradition européenne, sur une méfiance des institutions politiques et religieuses vis-à-vis de la voix. Ainsi, les spectacles de Polichinelle ne sont autorisés, dans la France du XVIII^e siècle, qu'à condition que la voix de ce personnage soit modifiée, comme le rapporte en 1722 l'Abbé Cherrier, qui sera censeur des théâtres de Paris entre 1726 et 1734. Cela implique d'avoir recours à un « voisin ou associé qui lui pose des questions, et à qui Polichinelle répond avec sa précision paillardie habituelle¹² ». À la même période, en Allemagne, la voix modifiée est associée à la figure du Diable¹³. Au XIX^e siècle, en Autriche, un décret de Metternich interdit aux théâtres de marionnettes de recourir à la parole. Il semble que la voix inquiète particulièrement la censure, comme en témoignent ces prescriptions et ces interdits qui font apparaître un lien étroit entre voix et subversion, ainsi qu'une volonté d'accentuer le caractère « artificiel » de la voix marionnettique, au moins pour les figures les plus subversives.

Stylisation des voix et représentations de l'altérité

Les différentes contraintes qui pèsent sur le théâtre de marionnettes ne suffisent pas à expliquer la tendance massive à modifier les voix sur les scènes traditionnelles, y compris dans les spectacles les plus récents. Kathy Foley explique que « [l']intérêt des marionnettes réside en grande partie dans le fait qu'elles sont comme nous, mais pas comme nous. Ce 'mais pas' nourrit également leur stylisation

12 Charles Magnin, *Histoire des marionnettes en Europe* (Paris : Michel Lévy frères, 1852), 156, cité par Proschan, « Puppet Voices and Interlocutors », 530-53. (Traduction Mathilde Chagot-Mansuy, *MCM*. Citation originale : « We also find this instrument used by the puppeteers of eighteenth-century France, where in 1722, Abbe Cherier [*sic*] reports, Polichinelle was permitted by the censors to play his comedies only if they were performed with the *sifflet pratique* and included a 'neighbor or associate who interrogates him by questions, and to whom Polichinelle responds with his usual bawdy precision' »).

13 Max von Boehn, *Dolls and Puppets* (Londres : G. G. Harrap, 1932), 311.

vocale et sonore¹⁴ ». Cette stylisation, qui va généralement de pair avec des proportions qui s'écartent de celles de l'humain — les marionnettes sont souvent plus petites ou plus grandes — et avec une exagération des traits, ne repose donc pas uniquement sur des contraintes extérieures, mais aussi sur un besoin de représenter une tension entre proximité et étrangeté.

Dans certaines formes européennes, comme le théâtre de marionnettes à gaine napolitain, la modification des voix permet de donner la parole à des animaux, comme le souligne Anna Leone dans son article « La voix de Pulcinella et l'artifice qui restitue la voix au corps¹⁵ ». Elle y montre notamment que le personnage de Pulcinella, le seul — avec le chien — à disposer du sifflet pratique pour s'exprimer, est apparenté aux animaux, en particulier aux oiseaux. La voix modifiée peut aussi être le marqueur d'une présence autre : une personne défunte, une divinité, un démon. Dans ce cas, il est fréquent de recourir à un intermédiaire, une sorte de passeur entre l'être qui parle avec une voix modifiée et le public. Kathy Foley explique ainsi que le rôle de cet « interprète » ou « interlocuteur », souvent situé en dehors de la scène, est de « servir de pont entre deux mondes¹⁶ ». Il s'agit de favoriser la compréhension des propos de la marionnette par les spectateurs, à l'aide de divers procédés : l'interprète peut par exemple simplement restituer les propos de la marionnette, feindre une mauvaise compréhension — ce qui permet à la marionnette de se moquer de lui, et de réitérer ses propos — ou encore mettre en place une sorte de communication « secrète » avec le marionnettiste.

14 Foley, « The Voice of the Puppet », 122.

15 Anna Leone, « La voix de Pulcinella et l'artifice qui restitue la voix au corps », Fabula / Les colloques, *La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation*, <<http://www.fabula.org/colloques/document5384.php>> (consulté le 21 juin 2021).

16 Foley, « The Voice of the Puppet », 128. Citation originale : « [...] the live person interprets, serving as a bridge between the two worlds ».

Marionnettisation des voix sur les scènes germanophones contemporaines

Dans le théâtre de marionnettes contemporain, le recours à des procédés de modification des voix relève la plupart du temps du choix esthétique, et non de la contrainte. Les voix modifiées produisent des effets de mise à distance, d'écart par rapport à la norme, ou encore des effets comiques. Elles débordent par ailleurs largement le contexte du théâtre de marionnettes, puisqu'elles relèvent de la « marionnettisation » de l'acteur qui touche l'ensemble des scènes théâtrales contemporaines. Cette notion consiste à « opposer, à l'idéal de fusion (de l'interprète dans son personnage) et de confusion (de la scène et de la vie) propre au naturalisme, une esthétique fondée sur la distance, la séparation, l'étrangeté¹⁷ ». Marionnettiser le jeu de l'acteur, c'est donc « le déshumaniser, le dépersonnaliser, par l'emploi de masques, de costumes, de gestuelles, qui, au lieu de chercher à créer des effets de réel, s'affichent comme artificiels¹⁸ ». Les procédés de modification des voix, qui créent des effets d'artificialité, d'étrangeté, de mise à distance, contribuent à cette marionnettisation.

Dans *Maria & Myselves*, Winnie Luzie Burz — qui a d'abord suivi des études de chant lyrique — utilise sa voix pour déstabiliser non seulement l'écoute, mais aussi le regard. Debout derrière l'un des portraits de la Vierge imprimés sur des draps qui sont suspendus à un fil comme à une corde à linge, le visage caché derrière celui de Marie, elle répète en chuchotant « Alle schauen mich an und manchmal weinen sie. Ich schweige. » ou « « Alle schauen mich an und sprechen. Ich schweige¹⁹ ». La voix chuchotée, associée à la réverbération du son, produit l'effet d'une confiance et renvoie à l'imaginaire d'un lieu de recueillement ; les mots semblent sortir de

17 Julie Sermon et Jean-Pierre Ryngaert, *Théâtres du XXI^e siècle : commencements* (Paris : Armand Colin, 2012), 81.

18 Sermon et Ryngaert, *Théâtres du XXI^e siècle*, 82.

19 « Tous me regardent, et parfois ils pleurent. Je me tais. » (traduction MCM) et « Tous me regardent et parlent. Je me tais. » (traduction MCM).

la bouche de Marie, dont le portrait attire le regard. Mais l'artiste fait un pas en avant et apparaît devant le tableau, montrant son propre visage tout en continuant à répéter les mêmes phrases. Le visage de Marie, dans sa soudaine fixité, est alors frappé d'étrangeté ; passant au second plan derrière ce corps vivant qui se détache de lui en emportant en quelque sorte sa voix, il révèle son caractère inerte, artificiel, presque inhumain.

Une autre forme de mise à distance est produite par le travail sur la texture sonore elle-même. Dans la scène suivante, Burz déclare à voix haute « Ich bin die Frau, die nur durch Gesten spricht²⁰ » ; cette phrase est enregistrée puis rediffusée en boucle. L'artiste utilise alors un système de capteurs de mouvements pour modifier la hauteur du son, d'abord à l'aide de son index qu'elle monte et descend, puis de ses mains qu'elle écarte et rapproche. Les variations de hauteur de la voix, qui semblent être tout à fait aléatoires, créent un effet d'étrangeté, car l'intonation n'est plus celle de la phrase originale et ne correspond à aucune intention communicative. La voix ainsi marionnettisée pourrait être celle d'une machine, et cette impression est renforcée par l'écran qui permet de visualiser en temps réel les variations de fréquence produites par les mouvements de l'artiste.

La mise à distance produite par la modification des voix peut aussi se faire sur le mode de la citation, ou du stéréotype : dans *Drei Akte*, Antje Töpfer fait parler un manteau à l'intérieur duquel elle se cache (le manteau semble alors se mouvoir seul) en utilisant une voix dont la dureté contraste avec celle qu'elle emploie lorsqu'elle s'adresse au public en tant qu'Antje « normale²¹ ». La voix du manteau est plus grave, et l'attaque des voyelles au début des mots est particulièrement accentuée. Le trait est forcé pour créer une voix menaçante, mais celle-ci est tellement exagérée qu'elle fait rire le public²².

20 « Je suis la femme qui ne parle que par gestes. » (Traduction MCM).

21 Expression employée par l'artiste lors d'un entretien qu'elle m'a accordé, en visioconférence, le 21 mai 2024.

22 Ces rires sont audibles dans une vidéo transmise par Antje Töpfer, qui se compose d'une captation du 16 janvier 2016, complétée par deux extraits d'une captation réalisée le 12 janvier 2016 lors de la création.

L'altérité qui est représentée par le manteau et par sa voix apparaît d'emblée comme construite et reposant sur un ensemble de marqueurs stéréotypés.

À l'inverse, la représentation de l'altérité — même la plus radicale — ne passe pas nécessairement par une altération de la voix, y compris lorsque différentes figures sont « parlées » par un·e seul·e interprète. Dans son spectacle *F. Zawrel — erbbiologisch und sozial minderwertig*, Nikolaus Habjan met en scène Friedrich Zawrel, figure centrale de la pièce qui retrace sa vie, et le médecin nazi Heinrich Gross, qui était responsable de la clinique pour enfants *Am Spiegelgrund* dans laquelle Zawrel a été interné, et où des centaines d'enfants jugés « indignes de vivre²³ » ont été tués. Habjan donne corps à ces personnages à l'aide de marionnettes à bouche articulée qu'il manipule et auxquelles il prête alternativement sa voix. Or, alors que les marionnettes se distinguent fortement l'une de l'autre par leur apparence physique (Zawrel suscite immédiatement l'empathie, tandis que Gross a un physique repoussant), il est intéressant de remarquer que l'interprète-marionnettiste modifie très peu la hauteur et la qualité de sa voix dans les scènes de dialogue entre ces deux figures. De légères modifications de la voix permettent certes de donner des indications sur l'origine sociale ou géographique des différents personnages (Zawrel parle par exemple avec l'accent du quartier viennois de Meidling) mais la voix conserve une forme de neutralité qui permet d'échapper à une représentation stéréotypée de la réalité — alors même que l'artiste ne craint pas d'accentuer certains traits physiques de ses marionnettes.

23 L'expression utilisée en allemand dans le cadre de l'idéologie nazie était « *lebensunwertes Leben* ».

ALTÉRER LES VOIX POUR INVITER À ÉCOUTER
D'AUTRES FORMES DE PRÉSENCES

Horizontalité du jeu à vue et circulation des voix

Sur les scènes contemporaines, la présence visible des marionnettistes²⁴, qui s'est généralisée depuis les années 1960, a permis de penser d'une façon radicalement nouvelle les rapports entre humain et non-humain. Le castelet, qui était utilisé jusqu'alors dans la plupart des formes marionnettiques européennes, est un dispositif scénique dans lequel les marionnettistes sont cachés et qui implique une relation verticale, dans la mesure où les marionnettes sont manipulées par au-dessus ou par en-dessous. En sortant du castelet, les interprètes-marionnettistes investissent non seulement l'espace scénique, mais aussi l'espace dramaturgique, et deviennent de véritables partenaires de jeu pour leurs marionnettes. Il ne s'agit donc plus seulement de déléguer une voix à une figure incarnée par une marionnette, mais bien de dialoguer avec l'« autre » — que celui-ci ait figure humaine ou animale, ou qu'il soit un objet ou un matériau apparemment inerte.

Ce changement de paradigme entraîne le développement de nouvelles modalités de circulation des voix, dans lesquelles il peut être difficile de déterminer le statut respectif des figures qui s'expriment. Dans *F. Zawrel*, comme dans la plupart de ses spectacles, Nikolaus Habjan est ainsi à la fois un personnage à part entière qui interagit avec sa marionnette, l'interprète qui anime celle-ci par le mouvement, les regards et la voix, et le metteur en scène qui met la représentation en perspective par des métadiscours sur le rôle du théâtre — tout cela sans variation extrême de la voix. Winnie Luzie Burz est également toujours présente, dans *Maria & Myselves*, en tant que chanteuse et performeuse ; sa présence scénique n'est jamais effacée par les images qu'elle met en scène et en voix. Prolongeant les portraits de Marie par son propre corps et glissant entre

24 On parle alors de « manipulation à vue » ou de « jeu à vue ».

le « je » et le « elle » dans les phrases qu'elle répète, ou commentant les scènes bibliques représentées sur les tableaux en adoptant tour à tour différentes voix, elle joue constamment de l'écart entre incarnation et mise à distance, entre superposition de masques et dévoilement de sa corporéité.

Porosité des frontières entre « même » et « autre »

Les mutations profondes qui ont touché les scènes marionnettiques dans la seconde moitié du XX^e siècle ont induit une mise en question des frontières entre diverses catégories (sujet/objet, humain/non-humain, vivant/inerte, etc.) — un questionnement qui est aujourd'hui au cœur de ces formes théâtrales. Comme le remarque Didier Plassard, professeur en études théâtrales à l'université Paul Valéry-Montpellier 3 et spécialiste du théâtre de marionnettes en Europe,

[l]'art ancien des marionnettes [...] se charge d'une puissance renouvelée puisqu'il s'élabore justement aux points de rencontre du biologique et du mécanique, de l'animé et de l'inanimé, de l'humain et du non-humain — dans un double mouvement de reconnaissance de soi dans ce qui semblait être radicalement autre, et de révélation d'une altérité insoupçonnée dans ce que nous pensions être nous-même²⁵.

Dans ce contexte, les présences « autres » qui sont convoquées par les voix modifiées s'étendent sur un large spectre. Il peut s'agir, par exemple, d'autres formes de vie avec lesquelles l'humain entretient un rapport que l'on pourrait qualifier d'« animiste²⁶ », facilité

25 Didier Plassard : « Les scènes de l'intranquillité », dans « Humain/Non humain », dir. Grazioli et Plassard, 13.

26 Jérémy Damian, « Weird Animisms », dans le dossier « Ré-animation », *Corps-objets-images* 3 (Strasbourg : TJP — Centre dramatique national, 2017), <<https://hal.science/hal-01976942>>, (consulté le 26 août 2024).

par l'horizontalité du jeu à vue ; ou encore de figures minorées ou effacées auxquelles on (re)donne la parole. Les voix modifiées peuvent aussi être celles de figures qui apparaissent comme des repoussoirs, des voix que personne ne veut entendre mais qui sont pourtant omniprésentes en nous et autour de nous : celles qui traversent les réseaux sociaux, les discours politiques, les conversations quotidiennes. C'est l'une des caractéristiques du travail de Nikolaus Habjan, qui cherche à confronter le public autrichien à sa propre responsabilité (passée et présente) en mettant en scène des figures suffisamment éloignées de l'humain pour rendre la représentation soutenable, mais assez proches pour troubler. D'une certaine manière, le fait de recourir à des voix peu modifiées pour faire parler ceux que l'on voudrait rejeter du côté de « l'autre », du monstre, contribue à faire vaciller les frontières entre soi et ce que l'on considère comme altérité absolue. Habjan explique chercher à atteindre les spectateurs par l'émotion pour surmonter les mécanismes de « protection²⁷ » qui sont à l'œuvre face à une réalité trop difficile à affronter. La tension créée par ce trouble est cependant toujours désamorcée par l'humour, même à propos des sujets les plus sensibles, comme dans *F. Zawrel*.

Une autre modalité d'exploration des rapports entre même et autre permise par la modification des voix est celle d'une pluralité de voix à l'intérieur d'une même figure, parfois jusqu'à la dissociation psychique. Dans *Drei Akte*, une fois sortie du manteau qu'elle faisait parler de l'intérieur, Antje Töpfer se met à gesticuler d'une façon apparemment désordonnée et à crier en mimant ce qui semble être un animal (sans qu'il soit toutefois possible d'identifier lequel). Tandis qu'elle s'approche du crâne d'animal suspendu au mur, qu'elle finit par saisir, sa voix amplifiée par un micro est échantillonnée en temps réel : elle se transforme en un ensemble de cris inarticulés, dont on ne sait pas s'il s'agit du cri d'un animal, d'une manifestation de l'animalité dans l'humain, ou d'une forme de dissociation psychique. Là encore, le jeu avec différentes formes de présences et l'alternance entre

27 Dans un entretien diffusé dans l'émission « Im Gespräch » sur *Deutschlandfunk Kultur* le 30 septembre 2024, l'artiste emploie le terme de « Schutzfunktion ».

les modalités d'incarnation des voix sont permis par la présence physique de l'interprète, dont on ne sait jamais véritablement quel est le statut.

*Entre voix « naturelle » et voix modifiée :
l'« interlocuteur » et ses avatars contemporains*

Dans son article sur les voix de la marionnette²⁸, Kathy Foley répartit les nombreuses possibilités de distribution des voix en trois grands « modèles » que l'on retrouve à la fois dans des spectacles traditionnels de différentes aires culturelles²⁹ et dans des formes plus récentes, telles que les émissions télévisées diffusées aux États-Unis à partir de la fin des années 1940³⁰. Elle distingue ainsi les spectacles à « une personne/plusieurs voix », dans lesquels un-e seul-e interprète-marionnettiste prend en charge plusieurs voix, ceux à « deux voix » dans lesquels la marionnette dialogue avec une sorte de médiateur situé en dehors de la scène (appelé « interprète » ou « interlocuteur »), et ceux à « plusieurs personnes/plusieurs voix » dans lesquels la voix de chaque marionnette provient soit de l'interprète-marionnettiste qui la manipule, soit d'une bande-son préenregistrée. D'après Foley, la ventriloquie moderne telle qu'elle est apparue dans les shows télévisés du XX^e siècle reprend le modèle à deux voix (l'une « normée », l'autre altérée) — les deux voix provenant dans ce cas d'un seul et même corps. Tandis que la marionnette s'exprime de façon « excentrique », avec une voix déformée, le marionnettiste reformule ses propos et la réprimande en utilisant une voix plus « normée » et intelligible. Serait-il possible d'étendre cette notion

28 Foley, « The Voice of the Puppet ».

29 Notamment le *wayang golek* de Java, le *bunraku* japonais, le *tolpava koothu* du Kerala ou le *kathputli* du Rajasthan.

30 Par exemple les émissions pour enfants *Howdy Doody* (créée et produite par E. Roger Muir, diffusée sur NBC de 1947 à 1960) ou *Kukla, Fran and Ollie* (créée par Burr Tillstrom, produite par Beulah Zachary et diffusée de 1947 à 1957, d'abord sur la chaîne de Chicago WBKB, aujourd'hui WLS-TV, puis sur NBC à partir de 1949).

d'« interlocuteur », sur la scène contemporaine, à la voix de l'interprète-marionnettiste ? Il semble que le développement de la manipulation à vue dans l'espace européen ait fait émerger des formes contemporaines de ces médiateurs traditionnels — par exemple lorsque l'interprète-marionnettique joue son « propre rôle » et utilise une voix « naturelle », en particulier pour s'adresser au public ou aux musicien-es présent-es sur scène, comme le font Nikolaus Habjan dans *F. Zawrel* ou Antje Töpfer dans *Drei Akte*. Ces voix apparemment neutres jouent un rôle de pont entre la situation réelle dans laquelle s'ancre l'événement spectaculaire et l'univers mis en scène. À propos de *Drei Akte*, Antje Töpfer explique :

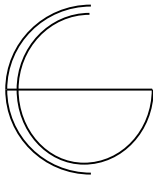
Drei Akte est une sorte de répétition publique : j'essaie de parler sur scène presque comme en privé de ce que je suis en train de faire. Et dans les séquences ou les scènes proprement dites, je ne parle pas du tout, je laisse en quelque sorte parler les images. Mais cela ne fonctionnerait pas si je n'avais pas d'abord sur scène la parole de cette « Antje normale » adressée au public ; pour quitter le moment présent où je parle aux spectateurs et où ils pourraient éventuellement me répondre, ou quand je parle au musicien, pour obtenir ce passage de l'ici-et-maintenant vers un monde imaginaire auquel on accède ensuite par la matière³¹.

Cette voix « normale » n'a pourtant rien de « naturel » : dans le cadre de la performance, il s'agit déjà d'une voix stylisée, performée,

31 Entretien du 21 mai 2024, traduction MCM, citation originale : « *Drei Akte* ist ja so wie eine öffentliche Probe, da versuche ich schon fast wie privat auf der Bühne zu sprechen, über das, was ich jetzt tue. Und in den eigentlichen Sequenzen oder Szenen spreche ich ja gar nicht, sondern da lasse ich quasi die Bilder sprechen. Und das würde aber nicht funktionieren, wenn ich nicht vorher quasi die Sprache als 'normale Antje spricht' auf der Bühne zum Publikum hätte. Um die Fallhöhe zu machen, dass wir jetzt zum unmittelbaren Hier und Jetzt, wo ich mit den Zuschauern spreche und wo die mir auch sogar antworten könnten, oder wo ich mit dem Musiker spreche, um diese Fallhöhe von dem Jetzt-Hier in eine imaginierte Welt, die dann über das Material reinkommt, zu bekommen. »

qui se caractérise par une fréquence relativement basse et par une intonation relâchée, presque familière, ce qui entraîne une forme de connivence avec le public et prépare la transition vers les scènes sans paroles composées à partir de la matière.

Ainsi, les procédés de modification — ou d'*altération* — de la voix sur les scènes marionnettiques contemporaines présentent de nombreux points communs avec ceux qui sont utilisés dans les formes traditionnelles de théâtre de marionnettes : on y retrouve des phénomènes de modification du timbre et de la qualité de la voix, enrichis par l'usage d'outils électroniques, ainsi que des procédés de stylisation tels que la variation de la prosodie ou l'alternance codique. Des différences notables existent cependant entre les formes traditionnelles du théâtre de marionnettes et les scènes contemporaines en ce qui concerne le rapport entre altération des voix et altérité(s). D'une part, des artistes comme Antje Töpfer dans *Drei Akte* ou Winnie Luzie Burz dans *Maria & Myselves* jouent fréquemment avec les limites de l'intelligibilité, ce qui rend la notion de « stylisation » seulement partiellement pertinente pour décrire les modifications de la voix. Par ailleurs, les trois spectacles analysés se caractérisent, comme de nombreuses créations récentes, par la présence de l'interprète-marionnettiste — non seulement comme manipulateur·rice, mais comme figure à part entière, ce qui complexifie les modalités d'incarnation et d'énonciation. Enfin, tandis que les procédés d'altération de la voix sont la plupart du temps codifiés dans les formes traditionnelles étudiées par Kathy Foley, ce n'est pas le cas des spectacles de Habjan, Töpfer et Burz, qui invitent plutôt à interroger nos représentations de l'altérité — en particulier le caractère construit, culturellement situé, de la délimitation entre soi et ce qui apparaît comme « autre ». Accordant une large place à l'indétermination et à l'imaginaire, et s'appuyant parfois sur des stéréotypes subvertis ou tournés en dérision, les modifications de la voix agissent comme autant de déclencheurs de représentations de l'altérité marquées par l'hybridation et la fluidité.



LES ALTÉRITÉS DANS L'ESPACE GERMANOPHONE DU MOYEN ÂGE AU XXI^e SIÈCLE.

La question des altérités et les interrogations connexes autour de l'interculturalité et de la transculturalité occupent depuis plusieurs années une place centrale dans les études germaniques. Cette évolution, relativement récente dans l'histoire longue de la discipline, a conduit à redéfinir de manière profonde ce qui constitue le cœur des études germaniques françaises et de leurs variantes *German Studies* ou *Germanistik* et permet de replacer la problématique des transferts et des métissages culturels dans un cadre théorique large. Aux altérités linguistiques, culturelles, ethniques et religieuses, de genre et sexuelles, se sont ajoutées plus récemment les altérités biologiques ou environnementales.

Le présent ouvrage se propose d'explorer tous ces aspects en convoquant le concept d'« altérisation » (« *othering* »), particulièrement fécond pour saisir le caractère dynamique de l'altérité, qui est moins un état donné que l'aboutissement d'un processus. Les mécanismes d'exclusion d'individus en fonction de leur appartenance religieuse, culturelle, sociale, genrée ou sexuelle, dont l'actualité ne se dément pas, se jouent et se négocient au quotidien dans les interactions sociales et s'appuient sur des affects et des émotions, ainsi que sur des systèmes de catégorisation en apparence fixes et connues, qu'il convient d'interroger.

info@editionSORBISTERTIUS.com

www.editionSORBISTERTIUS.com